LES VOIAGES ET LES EXPEDITIONS DE *PIRRHUS*, ROI *D'EPIRE*.

Par J. GAUTIER.

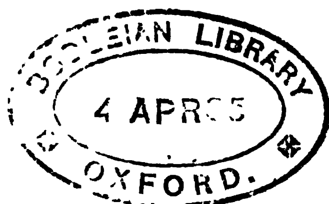
Illis difficile est in potestatibus temperare, qui per ambitionem, sese probos simulavere. SALUST.



A LONDRES,

Chez l'auteur dans *Raquet-Court*, *Fleet-Street*, et chez tous les libraires de la ville et de la campagne.

M.DCC.XLV.


BODLEIAN LIBRARY
4 APR 85
OXFORD.



PREFACE.

LE prince, dont j'entreprens d'écrire l'histoire, a fait une si belle figure dans le monde, que ses ennemis mêmes n'ont pu s'empêcher de le regarder comme le plus grand homme de son siecle. Il n'avoit pas encore douze ans, qu'il sentit par lui même le besoin où il étoit de s'instruire ; et c'est ce qui le porta à prier son gouverneur Androclion de lui faire connoître l'état de la Grece, et des röiaumes circonvoisins, et lui donner une idée générale des intérêts différens des princes, qui ont partagé entre eux les conquêtes d'Aléxandre le grand.

Il fit voir à la bataille d'Ipsus, qui lui servit comme d'apprentissage, ce qu'on devoit attendre de son courage, et de sa valeur, en renversant tout ce qui se présenta devant lui, en s'ouvrant un passage au travers des ennemis, et en faisant une retraite honorable.

Il donna en toutes occasions à la cour de Ptolomée des preuves de sa force, de son adresse, de sa patience dans les travaux, de son expérience, de sa sagesse; et en bon politique il n'oublia rien pour s'insinuer dans les bonnes graces de ceux qui pouvoient lui rendre service. Au lieu de s'y endormir dans la molesse, il alla chercher dans les différentes provinces de l'Egipte des loix sages, des inventions utiles, des lumieres nouvelles sur les arts et les siences, et des hommes capables de travailler un jour avec lui à faire fleurir son röiaume. De retour en Epire, il reforma l'extérieur, et le fond de la religion, établit les arts et les siences, augmenta et disciplina ses armées, améliora ses finances, construisit des flottes, ouvrit des ports, bâtit des villes, et des citadelles, et étendit le commerce de la Nation.

Toutes ces occupations différentes, ne l'empêcherent pas de travailler à l'abolissement d'une

d'une infinité d'anciens uſages, que les préjugés, ou la ſuperſtition avoient conſacrés. Il ſavoit bien que ſes Epirotes étoient très jaloux des coutumes établies parmi eux ; mais il ſavoit auſſi qu'on vient à bout de tout par la patience : il travailla ſans relâche, et il eût le bonheur de réüſſir dans ſes entrepriſes.

En Italie, et dans tous les païs, où il porta ſes armes, il donna ſur l'art militaire des regles qui ont été ſuivies pendant pluſieurs ſiecles, et qui pour la plus part le ſont encore aujourd'hui. Il étoit naturellement doux, affable, acceſſible, prompt à reconnoître les ſervices qu'on lui rendoit, lent à ſe mettre en colere ; et il n'avoit point d'autres defauts que l'ambition, qui ſouvent lui fit faire des fautes irréparables.

J'ai diviſé ſon hiſtoire en ſix livres. Androclion, en apprenant dans le prémier à ſon éleve l'hiſtoire des guerres de Philippe de Macedoine et d'Alexandre ſon fils, contre les Grecs et les Perſes, s'attache principalement à lui faire déteſter dans Philippe un politique, qui ne ſe croit habile qu'à proportion de ce qu'il eſt perfide : dans Aléxandre un jeune inſenſé, qui s'expoſe ſans raiſon au milieu des plus grands dangers,

et

et qui pour acquerir le vain têtre de conquerant, va faire la guerre à des peuples, qui ne le connoissent point, et qui ne lui ont jamais fait de mal; et dans Olimpias une princesse vindicative, qui par ses cruautés s'est justement attirée la haine des hommes. Androclion, en faisant voir à Pirrhus, qu'Eacide pere de ce prince n'a perdu son röiaume que pour avoir mécontenté ses sujets, lui laisse entrevoir qu'il doit suivre des maximes opposées à celles de son pere, s'il veut se maintenir sur le trône de ses ancêtres.

Dans le second Cinéas, prémier ministre et confident de Pirrhus, lui apprend ce qui s'est passé de plus remarquable dans la Perse, et dans la Grece avant la naissance d'Aléxandre le grand; et dans le recit qu'il lui fait, il s'arrête principalement sur les actions, et sur les vertus des grands hommes, qui y ont fleuri.

Je parle dans le troisieme de la bataille d'Ipsus, du vöiage de Pirrhus en Egipte, de son retour en Epire, des loix, des reglemens, et des établissement qu'il y fit, et des coutumes qu'il trouva le möien d'y introduire. Si les occupations de Pirrhus dans son röiaume

roïaume ont quelque chose de moins éclatant en apparence que ses victoires, on ne sauroit nier qu'elles n'aïent été plus avantageuses à son peuple, et bien plus difficiles.. Il ne faut que du courage, et de l'experience pour vaincre son ennemi; mais on ne peut persuader à une nation d'abandonner ses coutumes pour prendre celles des étrangers, sans lui persuader qu'ils ont plus de raison, et plus de goût qu'elle, et sans lui faire haïr ses usages, ce qui paroît presque impossible.

Cinéas donne à Pirrhus dans le quatrieme livre, une idée de l'histoire Romaine, et lui fait voir que ce peuple ne doit sa liberté et ses privileges qu'à la tirannie de Tarquin le dernier de ses rois, au trop grand despotisme du sénat, et à l'ambition des tribuns du peuple.

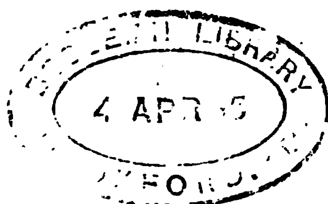
Dans le cinquieme, Pirrhus fait la guerre aux Romains, et remporte sur eux deux victoires. On y trouve aussi un abregé de l'histoire, et de la philosophie des anciens. Je ne rapporte de leurs actions, et de leurs paroles que celles qui peuvent divertir, ou instruire; et pour ce qui est de leurs sentiments, je ne m'étends que sur ceux qui peuvent être de quelque utilité pour la conduite de la vie.

Le

Le commencement du sixieme livre, contient un abregé de la Tactique militaire des anciens, et l'histoire de la Sicile, et des Carthaginois. Je parle dans ce livre des conquêtes de Pirrhus en Sicile, des raisons qui obligerent les Siciliens à se revolter contre lui, de sa défaite en Italie, de son retour en Epire, de son entreprise contre Argos, et de sa mort.

J'ai rapporté dans mon histoire, toutes les maximes dont un prince doit se servir pour rendre ses peuples heureux, et pour se procurer une gloire immortelle. Je n'ai jamais parlé d'abus sans proposer aussi-tôt les moïens de les réformer ; et en découvrant le mal j'ai toujours montré de quelle maniere on peut le guerir. Voila cequ'on peut dire en général sur l'ouvrage que je donne au public. Je l'ai composé il y a quelques années à Knowsley *maison de campagne du feu Comte de Derby, qui me faisoit l'honneur de me communiquer ses pensées. Si j'y ai fait depuis plusieurs changemens, ce n'a été que dans la vûe d'y donner à entrevoir les transactions les plus importantes de l'Europe.*

PIRRHUS


LIBRARY
4 APR

CARTE DES VOIAGES ET DES EXPÉDITIONS DE PIRRHUS ROI D'ÉPIRE

ASIE





PIRRHUS, ROI *D'EPIRE.*

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Naissance de Pirrhus. Il se refugie chez Glaucias roi d'Illirie. Conduite de ce dernier. Androclion donne au jeune Pirrhus une idée de l'état présent de la Grece et des païs circonvoisins, et lui decouvre les vûes ambitieuses, de Philippe roi de Macedoine. Il lui apprend aussi quels étoient les interêts differens des princes qui ont partagé entre eux les conquêtes d'Aléxandre le grand; et en lui rapportant ce qui est arrivé depuis la guerre sacrée, il s'arrête principalement sur les faits qui peuvent l'instruire des malheurs de sa famille.

PIRRHUS roi d'Epire étoit fils d'Eacide que les Molosses avoient chassé du trône. Ce ne fut point sans peine qu'on le sauva, lorsqu'il étoit encore à la mamelle, des mains des revoltés qui le poursuivoient pour l'égor-

ger. Après diverſes avantures, il fut conduit en Illirie à la cour de Glaucias qui promit de lui tenir lieu de pere. Quoique ce roi, inſtruit par les malheurs de ſes prédéceſſeurs ſouvent battus par les Macédoniens, préferoit les douceurs de la paix aux horreurs de la guerre, il crut qu'en accordant ſa protection au prince d'Epire, il devoit changer de conduite. Il fortifia ſes villes frontieres, remplit ſes magazins de munitions de guerre et de bouche, et leva une armée nombreuſe qu'il diſciplina lui même, et qu'il rendit en peu de tems propre à exécuter les entrepriſes les plus difficiles.

Ce n'étoit que dans la néceſſité la plus preſſante que Glaucias entretenoit des armées ; et il avoit coutume de renvoïer les ſoldats chez eux, dès qu'il avoit aſſuré la tranquilité publique, en procurant à ſon peuple une paix ſolide et durable. C'eſt qu'il ne vouloit intimider perſonne par la montre formidable d'une troupe d'eſclaves païés pour tout entreprendre, et pour être les fauteurs des crimes de leur maître. L'amour de ſes ſujets lui tenoit lieu de ramparts, de garniſons, de ſatellites ; et comme il les traitoit toujours avec humanité, ils ſe croïoient tous obligés, plus par reconnoiſſance que par devoir, à ſacrifier leurs biens et leurs vies pour faire réuſſir ſes entrepriſes ; perſuadés qu'elles ne pouvoient être que juſtes, utiles, et honorables à la Nation.

Androclion,

Androclion, qui avoit ſauvé le jeune Pirrhus, et qui étoit encore auprès de lui, ne manquoit pas de lui faire faire des remarques judicieuſes ſur la conduite du roi d'Illirie. " Glaucias, lui diſoit il, " eſt le modele que vous devez ſuivre, ſi les Dieux " vous font un jour monter ſur le trône de votre " pere. Ce prince a toutes les qualités qui " conviennent à un roi. Quelle prudence dans " le gouvernement de ſes peuples! Quelle éco- " nomie dans la diſtribution des revenus de " l'état ! Quelle police dans ſon roïaume ! Quel " diſcernement dans le choix de ſes domeſtiques ! " Quelle ſageſſe dans toute ſa conduite ! Vous " voïez, Seigneur, les ſages précautions qu'il prend " pour votre rétabliſſement en Epire. Depuis " près de dix ans que vous êtes chez lui, que de " mouvemens ne s'eſt il pas donné pour vous ? " Il n'a eu aucun égard à la haine des princes en- " nemis de votre maiſon qui ont juré votre ruine : " il s'eſt déclaré hautement pour le fils d'Eacide ; " mais il l'a fait ſans ſe précipiter, ſans aigrir les " eſprits, en un mot il l'a fait d'une maniere à " ſe donner aſſés de tems pour ſe preparer à ne " rien craindre ni pour vous, ni pour lui.

Pirrhus écoutoit ces réflections avec toute l'at- tention qu'elles méritoient ; mais comme il avoit l'eſprit plus rempli des deſſeins qu'il méditoit que de ceux qu'il voïoit exécuter à Glaucias, il repon-

dit à Androclion, que " pour suivre l'exemple du
" roi d'Illirie, il falloit être roi comme lui. Je
" suis certain que vous le serez un jour, lui dit
" Androclion. Comme il est assés probable que
" cela arrivera, reprit Pirrhus, il est à propos
" que je m' instruise de l'état présent de la
" Grece, et des roïaumes circonvoisins ; que je
" connoisse les interêts différens des princes qui
" ont partagé entre eux les conquêtes d'Ale-
" xandre le Grand ; que j'aïe une idée générale de
" l'agrandissement des uns, et de la ruine des
" autres ; que je sache pourquoi mon pere a perdu
" l'Epire ; et que j'apprenne les moïens les
" plus sûrs, et les plus prompts pour la re-
" couvrer.

Androclion, charmé de voir le jeune prince disposé à s'instruire, lui parla ainsi. " Les avan-
" tages, que les Grecs ont si souvent remportés sur
" les Perses durant l'espace de soixante ans, ne
" servirent qu' à les diviser ; et les victoires des
" Athéniens et des Lacédémoniens causerent leur
" propre ruine, aussi bien que celle de toute la
" Grece. Ces deux républiques, rivales en gloire
" et en puissance, ne voulant se céder en rien, remi-
" rent au sort des armes à décider laquelle des
" deux méritoit la supériorité sur l'autre ; et elles
" ne les mirent bas, que lors qu'elles ne furent
" plus en état de combattre. Athenes et Lacédé-
" mone firent en moins de vingt sept ans contre
" elles mêmes ce que toutes les forces de la Perse

n'avoient

" n'avoient pu faire en deux siecles : effet déplo-
" rable, mais toujours infaillible que la jalousie et
" l'envie de dominer entrainent après soi.

" C'est alors que Pélopidas et Epaminondas,
" dont je parlerai plus amplement dans la suite, en-
" gagerent les Thébains à profiter du malheur de
" leurs voisins, en se rendant souverains de la Grece.
" Les Thébains donnerent tête baissée dans les
" vûes de ces deux generaux, vinrent mettre le
" siege devant Platée et ils la detruisirent. Ensuite
" Epaminondas, marcha contre les Athéniens ; et
" après les avoir défait à la bataille de Leuctres, il
" ravagea la Laconie, assiégea Sparte, et se voïant
" contraint d'en lever le siege pour aller au secours
" des Mantiniens, il battit à Mantinée les Lacédé-
" moniens et les Arcadiens ; mais cette victoire lui
" couta cher, puisqu'il fut blessé à la bataille, et
" mourut peu de tems après de ses blessures.

" L'année suivante les Bizantins, les Rhodiens,
" et les habitans des îles de Cos et de Cios re-
" solurent avec Mausole prince de Carie la ruine
" totale des Athéniens, et leur tuerent leur gé-
" néral Chabrias à la prémiere bataille qui se
" donna. Cette guerre ne dura que quatre ans.

" Vous n'ignorez pas, Seigneur, que les Pho-
" céens habitent les environs du temple de Del-
" phes. Ces peuples s'étant un jour avisé de la-
" bourer des terres consacrées à Apollon, leurs
" voisins crierent au sacrilege, les uns de bonne

B 3 foi,

" ſoi, les autres pour couvrir d'un pieux prétexte
" le deſir qu'ils avoient de leur nuire. La guerre,
" qui ſurvint à cette occaſion, s'appella la guerre
" ſacrée : elle dura dix ans ; et elle n'aboutit à
" la fin qu' à réduire les Grecs à une honteuſe
" ſervitude.

" C'eſt vôtre Couſin Philippe, roi de Macédoine
" qui les aſſujettit. Il étoit fils d'Amintas II.
" que l'on comptoit pour le ſeizieme roi de ce
" roïaume depuis Caranus qui l'avoit fondé.
" Aïant été donné en ôtage à Pélopidas, cet
" illuſtre Thébain le remit entre les mains d'E-
" paminondas qui l'éleva comme ſon propre
" fils.

" Philippe s'eſt toujours fait honneur d'avoir été
" ſon diſciple ; et il ſe vantoit de ſe le propoſer
" pour modele : mais ſouffrez que je vous diſe,
" Seigneur, qu'il ne prit de ce grand homme que
" ſon activité à la guerre, et ſa promptitude à
" profiter des occaſions ; car pour ſa temperance,
" ſa juſtice, ſon déſintéreſſement, ſa bonne foi,
" ſa magnanimité, ſa clémence, c'étoient des vertus
" que Philippe ne connoiſſoit gueres.

" Dans les prémieres années de ſon regne, il
" s'occupa à écarter ſes concurrens pour le trône,
" à pacifier les diviſions domeſtiques, à repouſſer
" les attaques des ennemis du dehors, et à les
" mettre hors d'état par ſes fréquentes victoires
" de

" de le venir troubler dans la possession de son
" roïaume.

" Philippe avoit épousé Olimpias, fille de votre
" grand oncle Néoptoleme. La politique présida à
" cette alliance comme à toutes ses autres en-
" treprises. Par là il s'attacha Néoptoleme, prince
" exclu du trône d'Epire par les droits d'Arribas
" son frere aîné. Après la mort d'Aléetas leur
" pere descendu d'Achille, Philippe engagea
" Néoptoleme à demander à son frere aîné le
" partage de la monarchie, et lui fit accorder par la
" terreur de ses armes, ce que son frere lui refusoit
" avec justice. L'Epire, ainsi partagée entre les deux
" freres, fut le grand objet que Philippe avoit eu en
" vûe, et la principale dot qu'il avoit attendu de
" son mariage. Dans le plan qu'il avoit formé de
" conquerir la Grece, il voulut prémierement s'assûrer
" de l'Epire ; et celui des deux freres qui lui devoit
" sa couronne, ne pouvoit la conserver, qu'en restant
" inviolablement attaché à son bienfacteur. Il avoit
" aussi envoïé une armée en Illirie pour forcer cette
" nation à un traité de neutralité, tandis qu'il agiroit
" contre les Grecs. Ensuite il mena son armée sur
" les frontieres de la Grece ; et tandis qu'il campoit
" sous Potidée, il reçut deux couriers qui lui appor-
" toient les nouvelles de la victoire que son général
" Parménion avoit remportée sur les Illiriens, et de
" la naissance d'un fils qu' Olimpias venoit de lui
" donner, naissance que les flateurs d'une cour cor-

" rompue voulurent rendre miraculeuse au peuple " par des prodiges, des merveilles, et des songes " que l'interest leur fit inventer, et que le peuple " crût véritables.

" Aléxandre le grand vint au monde à Pella " capitale de la Macédoine. On peut bien " juger de l'attention que Philippe donna à l'édu- " cation de ce prince par la lettre qu'il écrivit " peu de tems après sa naissance à Aristote. Je " vous apprens, lui dit il, que j'ai un fils. Je " rend graces aux Dieux non pas tant de me " l'avoir donné, que de me l'avoir donné du " tems d'Aristote. J'ai tout lieu de croire que " vous en ferez un successeur digne de moi, et un " roi digne de la Macédoine.

" Dès que Philippe fut affermi sur le trône, il " forma la résolution de profiter de l'affoiblisse- " ment des Lacédémoniens, des Athéniens, et " des Thébains, pour affecter à son tour l'empire " de la Grece. On le vit bientôt assujettir ses " voisins, étendre ses frontieres, affoiblir ceux " qu'il ne pouvoit encore vaincre, entrer dans les " affaires de la Grece, prendre part à ses qué- " relles intestines, et s'unir aux uns pour accabler " les autres, afin de devenir le maître de tous. " Pour réussir dans ses vûes, il n'épargna ni les " ruses, ni la force des armes, ni les présens, ni " les promesses; et il n'y eût que l'utilité qui " régla le choix de ces moïens.

" Philippe

" Philippe eſt redevable de la plus part de ſes " conquêtes à la phalange Macédonienne qu'il " établit lui même, et qui devint depuis ſi fa- " meuſe. C'étoit, Seigneur, un corps d'infan- " terie composé de ſeize mille hommes péſamment " armés, et que l'on plaçoit au centre de la " bataille. Outre l'épée, ils avoient pour armes " un bouclier et une pique de vingt et un pieds " de longueur. Philippe traitoit avec diſtinction " ces ſoldats d'élite, les appelloit ſes camarades, et " par cette marque d'honneur et de confiance qui " coute peu à un ſouverain, il les engageoit " à ſupporter ſans murmure les plus rudes fatigues, " et à affronter ſans crainte les plus grands " dangers.

" Ce prince après s'être concilié l'affection des " Theſſaliens, en les délivrant des tirans qui les " tenoient dans l'oppreſſion, ſongea à porter ſes " armes dans la Phocide; et ſous pretexte d'y " aller punir les Phocéens ſacrileges, il marcha " vers les Thermopiles, pour s'emparer d'un " paſſage qui lui donnoit une entrée libre dans la " Grece. Les Athéniens, au bruit de cette marche, " qui pouvoit avoir d'étranges ſuites pour eux, " accoururent aux Thermopiles, et ſe ſaiſirent du " paſſage que Philippe n'oſa entreprendre de " forcer.

Cependant

" Cependant Démosthene ne cessoit de parler
" à Athenes contre le roi de Macédoine. Il
" faisoit voir à ses compatriotes qu'ils ne devoient
" attribuer son aggrandissement, qu' à leur molesse
" et à leur nonchalance ; puis qu'il n'y avoit que
" cela seul qui le rendoit hardi, entreprénant, et
" plein d'une fierté insolente qui alloit jusqu' à
" leur insulter.

" Voïez, leur disoit il, en parlant de Philippe,
" à quel point monte l'arrogance du personnage,
" qui ne vous donne pas le choix ou de l'action
" ou du repos ; mais qui use de menaces, tient
" les discours les plus insolens ; et non content de
" ses prémieres conquêtes incapables de le satis-
" faire, se porte chaque jour à quelque nouvelle
" entreprise. Vous attendez peut être que quel-
" que nécessité vous force d'agir. En est il une
" plus grande pour des hommes libres que la
" honte et l'infamie? Voulez vous donc vous
" promener éternellement dans la place publique,
" en vous demandant les uns aux autres, y a-t-
" il quelque chose de nouveau ? Eh quoi de plus
" nouveau qu'un homme de Macédoine vainqueur
" des Athéniens, et souverain arbitre de la Grece ?
" Philippe est mort, dit l'un. Non, il n'est que
" malade, répond l'autre. Mort ou malade, que
" vous importe ? A peine le ciel vous en auroit il de-
" livrés, qu' à vous comporter comme vous faites,
" vous vous feriez bien vîte vous mêmes un autre

" Philippe

" Philippe ; puisque celui-ci doit ses accroissemens
" bien moins à sa force qu' à votre indolence.

" Démosthenes étoit fils d'un homme assés
" riche, et qui faisoit valoir des forges. Philippe
" croïoit que l'éloquence de ce grand homme lui
" faisoit plus de tort elle seule que toutes les
" troupes, et toutes les flotes des Athéniens. Ses
" harangues, disoit *il*, sont comme des machines
" de guerre et des batteries dressées de loin contre
" moi avec lesquelles il renverse tous mes projets,
" et ruine toutes mes entreprises, sans qu'il me soit
" possible d'en arrêter l'effet. Car moi même si
" j'asistois aux assemblées des Athéniens, et que
" j'entendisse haranguer cet orateur, je con-
" clurois tout le premier qu'il faut me déclarer
" la guerre. Nulle ville ne me paroît imprénable,
" pour vû que je puisse y faire entrer un mulet
" chargé d'or ; mais j'ai toujours trouvé Démos-
" thenes inaccessible à mes présens.

" Antipater, un des généraux de Philippe, en
" parloit de même. Je ne compte pour rien,
" disoit il, ni le Pirée, ni les galeres, ni les
" armes des Athéniens. Eh qu' aurions nous à
" appréhender d'un peuple qui est sans cesse oc-
" cupé de fêtes, de festins, de bacchanales.
" Démosthenes seul fait toute ma crainte. Sans
" lui les Athéniens ne differeroient en rien des
" peuples de la Grece les moins estimables. Lui
" seul les excite, les anime, les tire de leur lé-

" thargie

" thargie, leur met les armes, et les rames à la " main presque malgré eux ; et ne cessant de leur " représenter les journées de Marathon et de Sala- " mine, il les transforme en d'autres hommes. " Rien n' échappe à ses yeux clairvoïans, ni à sa " prudence. Il prévoit tous nos desseins, il évente " toutes nos mines, il déconcerte tous nos projets ; " et si Athenes le croïoit en tout, et suivoit tou- " jours ses conseils, nous serions perdus sans res- " source. Rien ne peut tenter, ni affoiblir son " amour pour la patrie. Tout l'or de notre " Prince ne trouve pas plus d'accès auprès de lui, " que celui de Perse n'en trouva autre fois auprès " d'Aristide.

" Philippe ne perdoit point de vûe le projet " qu'il avoit formé de se ménager une entrée " dans la Grece. Pour réussir dans son dessein, il " falloit se déclarer pour l'un des deux partis qui " partageoient alors toutes les Républiques, ou pour " celui des Thébains et des Locriens, ou pour " celui des Athéniens et des Spartiates. Il n'avoit " garde de se flatter que ce dernier parti voulut con- " tribuer à l'introduire dans leur païs. Il ne lui re- " stoit donc qu' à embrasser le parti des Thébains " qui venoient d'eux mêmes s'offrir à lui. Aussi " n'hésita-t-il point à se déclarer pour eux. Cepen- " dant, comme il vouloit donner une couleur avan- " tageuse à ses armes, il dit qu'il étoit juste de se- " courir un peuple, auquel il étoit redevable de son

" éducation,

" éducation, et de venger un Dieu outragé. Les " politiques, Seigneur, font usage de tout, et cher- " chent à couvrir les entreprises les plus injustes du " voile de la probité, et quelquefois même de celui " de la religion ; quoique souvent dans le fond, ils " ne fassent aucun cas ni de l'une ni de l'autre.

" Philippe sût si bien amuser les Athéniens par " l'esperance d'un traité de paix, qu'il n'avoit " point envie de conclure, qu'il eut le tems de " s'emparer des Thermopiles, et d'entrer dans la " Phocide, avant qu'ils songeassent à s'opposer à " ses entreprises. La terreur de son nom y jetta " par tout l'épouvante. Les Phocéens, se croïant " vaincus, vinrent lui demander la paix, et se " livrer à sa merci. Ainsi, sans coup ferir, il eut " tout l'honneur d'une guerre longue qui avoit " couté tant de sang.

" Pour ne paroître rien faire de son autorité " privée dans une affaire qui concernoit toute la " Grece, il assembla le conseil des Amphictions, " et les établit, pour la forme, juges souverains de " la peine que les Phocéens avoient encourue. " Comme ils étoient entierement dévoués à ses vo- " lontés, ils ordonnerent, selon ses intentions, qu'on " ruineroit les villes de la Phocide, et qu'on les re- " duiroit toutes en bourgs de soixante feux : que " l'on proscriroit sans miséricorde les sacrileges ; et " que les autres ne demeureroient en possession de " leurs biens qu'en païant un tribut annuel qui " s'exigeroit jusques à la restitution entiere des

" sommes

" sommes enlevées du temple de Delphes. Ils lui
" transférerent aussi le droit de séance au Conseil
" Amphictionique, dont ils avoient déclaré les Pho-
" céens déchus ; et ils pousserent même la complai-
" sance jusques à lui donner l'intendance des jeux
" Pythiques, conjoinctement avec les Béotiens et les
" Thessaliens ; parceque les Corinthiens, qui l'a-
" voient toujours eue, s'en étoient rendus indignes
" par la part qu'ils avoient prise au sacrilege des
" Phocéens.

" Ces faveurs extraordinaires n'étoient gueres
" capables de satisfaire l'ambition de Philippe :
" mais comme il prévoïoit bien, qu'en découvrant
" trop tôt les vûes qu'il avoit sur la Grece, il ne
" manqueroit pas de soulever contre lui tous ses
" habitans, il crut en sage politique devoir s'arrê-
" ter ; et afin de dissiper leur soupçons, et de calmer
" leurs inquiétudes, il ne parut occupé que du
" dessein de soumettre l'Illirie. Sans s'embarrasser
" du traité de neutralité qu'il avoit fait avec elle,
" il envoia dabord une armée sur les Frontieres
" de ce Roïaume, et ensuite il la fit passer en
" Thrace. Son intention, en faisant tous ces
" mouvemens, étoit non seulement d'étendre ses
" frontieres ; mais encore de tenir ses troupes en
" haleine, et de les mettre en état d'exécuter
" avec plus de succès le projet qu'il méditoit.

" Dès qu'il vit qu'il étoit tems de le faire
" éclore, il pratiqua des intelligences dans l'île
" d'Eubée, qu'il appelloit les entraves de la Grece,

" et

« et qu'on pouvoit joindre au continent de
« l'Attique par le moïen d'un pont: il gagna à
« force de présens ceux qui y avoient le plus
« d'autorité: il y fit couler des troupes, et s'y
« rendit maître de plusieurs places importantes.
« Les Athéniens, qui avoient un intérêt capital de
« ne la point laisser tomber en des mains ennemies,
« y envoierent Phocion, qui l'en chassa. Ce gé-
« néral, qui eut dans la suite beaucoup de part au
« gouvernement tant au dedans qu'au dehors, avoit
« formé ses moeurs, et sa vie sur le modele de la
« plus austere vertu. On ne le vit jamais ni rire,
« ni pleurer, ni frequenter les bains publics.
« Quand il étoit à l'armée, ou qu'il alloit en cam-
« pagne, il marchoit toujours nuds pieds, et sans
« manteau, à moins qu'il ne fit un froid excessif,
« et insupportable; desorte que les soldats disoient
« en riant: voila Phocion habillé, c'est signe
« d'un grand hiver. Il étoit fort éloquent, et
« pour le stile vif, serré, concis, qui fait entendre
« beaucoup de choses en peu de mots, il l'empor-
« toit même sur Démosthene. Pendant qu'il fut
« en place, il eut toujours en vûe le repos et la
« paix, comme le but de tout gouvernement sage.
« Cependant il fit plus d'expéditions lui seul, non
« seulement qu' aucun des capitaines de son tems,
« mais encore qu'aucun de ceux qui l'avoient pré-
« cédé. Il fut chargé du commandement jus-
« ques à quarante cinq fois, sans que jamais il l'eût
« demandé, ni brigué; et ce fut toujours en son
« absence

" abſence qu'on le choiſit, pour le mettre à la tête
" des armées.

" Quelque tems après Philippe vint à bout de
" ſe faire nommer, dans le conſeil des Amphictions,
" généraliſſime des Grecs ; mais au lieu d'aller,
" en leur nom, punir les Locriens d'Amphiſſe
" qu'ils avoient condamnés comme ſacrileges, il
" s'empara d'Elatée, qui étoit la plus grande ville
" de la Phocide, et la mieux ſituée, pour tenir en
" bride les Thébains. Cette entrepriſe, Seigneur,
" fit ouvrir les yeux aux Grecs, et leur montra ce
" qu'ils avoient à craindre. Les Athéniens, et les
" Thébains conclurent enſemble une ligue offen-
" ſive et défenſive ; et quoique le Roi, tant par
" ſes ambaſſadeurs que par ſes émiſſaires, tachât de
" les porter à ne point armer, et à vivre avec lui en
" bonne intelligence, ils aimerent mieux tenter le
" ſort des armes, que de ſe fier encore une fois à la pa-
" role d'un prince qui les avoit ſi ſouvent trompés.
" La bataille ſe donna à Chéronée, ville de Béotie ;
" et Philippe y remporta une victoire qui mit la
" Grece ſous le joug. On vit alors la Macédoine
" venir à bout avec trente mille hommes de ce
" que la Perſe, avec des millions d'hommes, avoit
" tenté inutilement à Platée, à Salamine, et à
" Marathon.

" La maniere, dont Philippe ſe conduiſit après
" le gain de la bataille, montre bien, Seigneur,
" qu'il eſt plus aiſé de vaincre des ennemis armés,

" que

" que de se vaincre soi même, et de dompter ses
" passions. Au sortir d'un grand repas qu'il
" avoit donné à ses Officiers, il se transporta sur
" le champ de bataille, et y insulta à tous les
" morts dont la terre étoit couverte. C'étoit, là
" se deshonnorer lui même, et flétrir sa gloire
" par une bassesse indigne d'un roi, et d'un vain-
" queur ; mais quelque tems après il répara sa
" faute, en renvoïant libres tous les prisonniers
" Athéniens, sans exiger d'eux aucune rançon, et
" en leur donnant même des habits. On peut
" dire que par ce bon traitement il remporta un
" second triomphe, plus glorieux et plus avanta-
" geux pour lui que le prémier ; car dans le combat
" son courage n'avoit vaincu que ceux qui s'y
" trouverent présens ; mais ici sa bonté et sa
" clémence lui gagnerent les cœurs de tous les
" Athéniens. Il renouvella avec eux le dernier
" traité d'alliance ; et à leur priere il accorda la
" paix aux Béotiens, après avoir laissé une bonne
" garnison dans Thebes.

" Le principal fruit qu'il tira de sa victoire fut
" de se faire déclarer dans l'assemblée des Grecs,
" leur général contre les Perses ; et pour se mettre
" en état de ne plus penser qu'à son expédition,
" et de se livrer tout entier à la conquête de
" l'Asie, il se hâta de finir ses affaires domestiques,
" et de marier Cléopatre sa fille à Aléxandre roi
" d'Epire votre Cousin, et frere d'Olimpias.

« Il n'eut pas la consolation de voir les deux
« époux se jurer une foi mutuelle ; car en les
« conduisant au temple, il fut assassiné par un
« jeune seigneur Macédonien, nommé Pausanias.
« Ce fut un déni de justice qui lui fit perdre la
« vie. Ce prince mourut à l'âge de quarante
« sept ans, après en avoir regné vingt quatre.

« Il n'est pas facile, Seigneur, de décider s'il fut
« plus grand homme de guerre, que grand homme
« d'état. Brave et intrépide pour lui même, il
« avoit inspiré le même courage, et la même in-
« trépidité à toute son armée. Il étoit venu à
« bout d'aguerir ses troupes, et de se former des
« hommes capables de le seconder dans ses grandes
« entreprises. Il commandoit plutôt en pere de
« famille qu'en général d'armée ; et par cette af-
« fabilité, qui mérite d'autant plus de soumission,
« et de respect qu'elle en exige moins, il tiroit de
« ses troupes des services sans fin, et une obeis-
« sance sans bornes. Jamais personne ne fit plus
« usage des ruses de guerre que lui. Loin de
« présumer de son bonheur, il ne se comptoit en
« sûreté, et ne se croïoit supérieur à l'ennemi que
« par la vigilance. Les dangers, où il s'étoit vû
« exposé, ne servirent qu'à lui apprendre la
« nécessité des précautions, et l'art des ressources.
« Il laissoit uniquement aux bizarreries du hazard
« ce que ne pouvoit leur ôter la prudence. Enfin
« il demeuroit toujours fixe, toujours inébranlable

« dans

" dans les justes bornes qui séparent la hardiesse
" de la timidité. Voila, Seigneur, quel étoit
" l'homme de guerre dans Philippe, il faut à
" présent vous le representer comme politique.
" Environné dès le commencement de son regne
" d'ennemis puissans et redoutables, il les reduisit
" plutôt par adresse que par la force. Il s'appli-
" qua, et réussit à désunir ses envieux. Jamais il
" ne se reposa sur personne au sujet des affaires
" de son roïaume, et de celles de sa famille. Il
" étoit lui même son surintendant, son ministre,
" son général. Toujours juste dans ses projets, et
" infini dans les expédiens, il avoit des vûes im-
" menses, le génie admirable pour distribuer dans
" le tems l'exécution de ses desseins, et toute
" l'adresse pour agir, sans se laisser appercévoir.
" L'argent ne lui coutoit rien, quand il s'agissoit
" de se faire des créatures. Il avoit des intelli-
" gences secretes dans toutes les villes de la
" Grece; et par le moïen des pensionnaires qu'il
" tenoit à ses gages, et qu'il païoit grassement,
" il étoit exactement informé de toutes les réso-
" lutions qui s'y prenoient, et venoit presque tous-
" jours à bout de faire tourner les déliberations à
" son gré. Par là il sût tromper la prudence,
" éluder les efforts, et endormir la vigilance des
" peuples, qui jusqués là avoient passé pour les plus
" actifs, les plus sages, et les plus clairvoïans de
" la Grece. Pour profiter des divisions qui par-

 " tageoient

" tageoient ses voisins, il donnoit du secours à
" ceux qui lui en demandoient ; et quand il avoit
" vaincu, il ne détruisoit point ceux qui avoient
" eu du désavantage, il ne les désarmoit point, il
" ne rasoit point leurs murailles, en un mot il
" protegeoit les plus foibles, et s'appliquoit à
" affoiblir, et à humilier les plus forts.

" On ne peut disconvenir, Seigneur, qu'il n'y
" aît quelque chose de bien louable dans la poli-
" tique de Philippe ; mais helas, de quels moïens
" s'est il souvent servi pour parvenir à ses fins !
" La finesse, la ruse, la fraude, le mensonge, la
" perfidie qu'il a presque toujours emploïés, ne
" sont point assurément les armes de la vertu. Est
" il permis à un prince de donner des paroles, qu'il
" est bien résolu de ne point garder, et de faire
" des promesses qu'il seroit bien faché de tenir ?
" Peut on lui pardonner de se croire habile à pro-
" portion de ce qu'il est perfide, et de mettre sa
" gloire à tromper tous ceux avec qui il traite ?
" Si l'on déteste la mauvaise foi, et la fourberie
" dans les particuliers, n'est elle pas plus condam-
" nable dans les rois, qui sont plus obligés que le
" reste des hommes, par l'éminence de leur place, à
" respecter la bonne foi, la sincérité, la justice,
" et sur tout, la sainteté des traités, et des sermens,
" où l'on fait intervenir le nom, et la majesté d'un
" Dieu vengeur inéxorable de la perfidie, et de
" l'impiété.

" A peine

" A peine Philippe avoit il les yeux fermés, que
" son fils Aléxandre fut proclamé roi de Ma-
" cédoine. La passion dominante de ce prince,
" dès sa plus tendre jeunesse, étoit l'ambition, et
" une vive ardeur pour la gloire. J'ai déja eu
" l'honneur de vous dire, Seigneur, que son pere
" confia le soin de son éducation à Aristote.
" Aléxandre se crut obligé d'aimer ce philosophe
" comme son propre pere ; et quand on lui en
" demandoit la raison, il avoit coutume de ré-
" pondre, que s'il étoit redevable à Philippe de
" de vivre, il étoit redevable à Aristote de vivre
" bien. Les progrès qu'il fit dans les Sciences
" répondirent aux soins, et à l'habilité de son
" maître. Il conçût une grande ardeur pour la
" Philosophie, et il en embrassa toutes les parties,
" avec la discrétion qui convenoit à son rang ;
" mais il s'appliqua plus particulierement à la
" morale, qu'il regardoit comme la Science des
" rois ; parce qu'elle est la connoissance des
" hommes, et de tous leurs défauts. Il aimoit à
" converser avec les gens de lettres, à s'instruire,
" et à lire. Ce sont là trois sources du bonheur
" d'un prince, et trois moïens sûrs d'apprendre
" à regner par lui-même. La conversation des
" gens d'esprit l'instruit, en l'amusant, de mille
" choses curieuses et utiles. Les leçons des
" maîtres lui forment l'esprit, et lui apprennent
" les regles d'un sage gouvernement. Enfin la

 " lecture

" lecture lui dit des verités que nul autre n'oseroit
" lui dire, et sous des noms étrangers le montre
" à lui même, et lui enseigne à se connoître, et à
" connoître les hommes, qui dans tous les siecles
" sont toujours les mêmes.

" Aléxandre eut du goût pour les arts; et on
" les vit fleurir sous son regne; parcequ'ils trou-
" verent en lui un juge habile, et en même tems
" un rémunérateur liberal, qui sâvoit en tout genre
" discerner, et recompenser le mérite. Il n'avoit
" que du mépris pour certaines adresses frivoles,
" et qui ne sont d'aucune utilité. Un jour qu'on
" lui présenta un homme qui faisoit passer par le
" trou d'une éguille de petits pois qu'il jettoit
" d'assés loin, et qui n'en manquoit pas un, il fit
" à cet homme un présent digne de son occupa-
" tion: c'étoit un boisseau de pois.

" Aléxandre, en montant sur le trône, le
" trouva environné d'extrêmes dangers. Les na-
" tions barbares à qui Philippe, pendant tout son
" regne, avoit fait la guerre, et sur lesquelles il
" avoit fait des conquêtes, crurent devoir profiter
" de la conjoncture d'un nouveau regne, et d'un
" prince encore jeune, pour se remettre dans leur
" liberté. Tandis qu'il étoit occupé à les réduire,
" il apprit que les Grecs avoient formé une puis-
" sante ligue contre lui, et que les Thébains
" avoient égorgé une partie de la garnison
" Macédonienne qui étoit dans leur citadelle.

" Dès

" Dès qu'il eut mis son roïaume en sûreté du côté
" des barbares, il marcha à grandes journées vers
" la Grece, prit la ville de Thébes qu'il détruisit,
" pardonna aux Athéniens, se fit nommer dans
" la diete de Corinthe généralissime des Grecs,
" contre la Perse, et retourna en Macédoine,
" pour s'y préparer à porter la guerre en Asie.

" Après y avoir *tout* reglé, et avoir pris les
" précautions *nécessaires* pour prévenir les troubles,
" *et les mouvemens* qui pourroient s'y élever en
" son absence, il se mit en campagne à la tête
" d'une armée de trente mille hommes de pié, et
" de quatre ou cinq mille chevaux, et arriva
" quelque tems après sur les bords du Granique,
" riviere de Phrigie. Les gouverneurs du roi de
" Perse l'attendoient de l'autre côté, resolus de lui
" en disputer le passage. Leur armée étoit de
" cent mille hommes de pié, et de plus de dix
" mille chevaux. Aléxandre auroit perdu la vie
" dans le combat qui se donna, si Clitus d'un
" coup de sabre n'eût coupé la main à un Seigneur
" persan, qui étoit prêt de lui décharger sur la
" tête un grand coup de hache. Les Perses y
" furent défaits; et après la bataille Aléxandre
" se fit un devoir et un plaisir d'associer les Grecs
" à l'honneur de sa victoire, en faisant mettre sur
" le butin cette inscription glorieuse. *Aléxandre*
" *fils de Philippe, et les Grecs, excepté les Lacé-*

 " *démoniens*

" *démoniens, ont gagné ces dépouilles ſur les barbares*
" *qui habitent l'Aſie.*

" Cette action, Seigneur, marque une grandeur
" d'âme bien rare, et bien eſtimable dans un
" vainqueur qui, pour l'ordinaire, ſouffre avec
" peine qu'on partage avec lui ſa gloire. Elle
" marque auſſi beaucoup de prudence. Aléxandre
" avoit beſoin du ſecours des Grecs ; et il eſperoit,
" en les aſſociant à l'honneur de ſa victoire, de ſe
" les rendre plus fideles et plus affectionnés.

" La bataille du Granique fut bientôt ſuivie de
" la conquête de toute l'Aſie mineure. Une dame,
" nommé Ada, qui y avoit une place forte, en
" porta les clefs à Aléxandre, et l'adopta pour
" ſon fils. Le prince, ſans mépriſer cet honneur,
" lui laiſſa la garde de ſa ville ; et après la priſe
" d'Halicarnaſſe, il lui rendit le gouvernement
" de la Carie, dont ſon mari avoit été en poſſeſſion.
" Ada, pour lui témoigner la vive reconnoiſſance
" dont elle étoit pénétrée, lui envoïoit tous les
" jours des viandes délicatement préparées, et
" toutes ſortes de patiſſeries les plus délicieuſes ;
" et enfin lui fit préſent des plus excellens cuiſi-
" niers, boulangers, et patiſſiers ; mais il lui ré-
" pondit, que tout cet attirail lui étoit inutile,
" et qu'il avoit de bien meilleurs cuiſiniers qui
" lui avoient été donnés par ſon gouverneur Léo-
" nidas, dont l'un qui lui prêparoit un bon diner,
" c'étoit de marcher dès le matin avant le point
" du

" du jour, et l'autre qui lui apprêtoit un excellent
" souper, c'étoit un diner sobre.
" Cependant Darius, roi de Perse s'étoit mis en
" marche, pour s'opposer aux Macédoniens, et aux
" Grecs. Ce prince, plein d'une folle confiance
" dans la multitude immense de ses troupes,
" comptoit sur une victoire certaine ; et ses cour-
" tisans, accoutumés à lui applaudir en tout, le
" félicitoient sur les avantages qu'il croïoit
" être sur le point de remporter. Il n'y eut
" qu'un Athénien, nommé Carideme, qui osa
" lui dire la vérité. Darius, lui aïant de-
" mandé, s'il le croïoit assés fort pour marcher
" sur le ventre à ses ennemis : Seigneur, lui re-
" pondit il, peut être ne serez vous pas bien aisé
" que je vous dise la vérité ; mais si je ne le fais
" à present, il n'en sera plus tems une autre fois.
" Ce superbe appareil de guerre, ce prodigieux
" nombre d'hommes qui a épuisé tout l'orient,
" pourroit être formidable à vos voisins. L'or
" et la pourpre y brillent de toutes parts, et tout
" y est si plein de pompe et de magnificence,
" qu' à moins de l'avoir vû, on ne sauroit se
" l'imaginer ; mais l'armée des Macédoniens
" affreuse à voir, et toute hérissée d'armes, ne
" s'amuse point à cette vaine parade. Elle n'a
" soin que de bien former ses bataillons, et de
" se bien couvrir de ses boucliers, et de ses piques.
" Leur phalange est un corps d'infanterie qui
" combat de pié ferme, et se tient si serré dans
" ses

" ſes rangs que les hommes, et les armes ſont
" comme une haïe impénétrable. Au reſte ils
" ſont tous, les ſoldats et les officiers, ſi bien
" dreſſés, et ſi attentifs aux commandemens de
" leurs chefs, que ſoit qu'il faille ſe ranger ſous
" les drapeaux, ou tourner à droite et à gauche,
" ou doubler les rangs, ou faire front de tous
" côtés à l'ennemi, on les voit au moindre ſignal
" faire tous les mouvemens, et toutes les évolutions
" militaires. Et afin que vous ne vous imaginiez
" pas que ce ſoit l'or et l'argent qui les mene,
" cette diſcipline n'a ſubſiſté juſqu' ici qu'à l'aide
" de la pauvreté. Ont ils faim, toute nouriture
" leur eſt bonne. Sont ils fatigués, ils couchent
" ſur la terre, et le jour les trouve toujours dé-
" bout. Croïez vous que la cavalerie Theſſa-
" lienne, et celle des Acarnaniens, et des Etoliens,
" peuples invincibles et armés de toutes pieces,
" ſoient gens à être repouſſés á coup de frondes,
" et avec des bâtons brulés par le bout ? Il faut,
" Seigneur, des forces pareilles aux leurs, pour
" les arrêter ; et c'eſt dans leur païs qu'il faut
" chercher du ſecours contre eux. Faites y paſſer
" tout cet or, et cet argent inutile que je vois
" ici, et achetez en de bonnes troupes.

" Darius, Seigneur, étoit d'un caractere aſſés
" doux ; mais quel naturel le pouvoir ſouverain
" n'eſt il pas capable de corrompre ? Il eſt bien
" rare de trouver des rois qui eſtiment un homme,

" qui

" qui les aime assés pour les contrédire, et leur
" déplaire, en leur représentant la vérité. Darius,
" ne pouvant la souffrir, fit conduire Carideme
" au supplice ; et ce courageux Athénien, ne ra-
" battant rien de sa fierté accoutumée, s' écria : j'ai
" un vengeur tout prêt dans la personne de celui
" contre lequel je vous ai donné conseil, qui
" vous punira bientôt du mépris que vous en faites.
" Pour vous, en qui la puissance souveraine à fait
" un si prompt changement, vous apprendrez à
" la posterité, que quand les hommes s'abandon-
" nent une fois à la fortune, elle étouffe en eux
" toutes les bonnes semences de la nature. Darius,
" reconnut à la bataille d'Issus, la vérité de tout
" ce que Cariděme, lui avoit dit ; car la plusparte
" de ses soldats y furent taillés en pieces, les autres
" prirent la fuite, et lui même il fut obligé de se
" sauver, pour ne pas tomber entre les mains de
" son ennemi.

" La femme de Darius, et sa mere nommée
" Sisigambis, étoient restées dans le camp durant
" le combat avec deux filles du Roi, et un fils
" encore enfant. Ces princesses, aïant ouï dire
" que le Prince venoit d'être tué, se mirent à le
" pleurer, à la façon des barbares, avec des cris et
" des hurlemens épouvantables. Aléxandre en-
" voïa Léonatus pour les consoler, en les assûrant
" que celui qu' elles pleuroient étoit plein de vie ;
" et le lendemain il fut lui même les voir avec
" son

" fon cher Epheftion. Les deux reines prirent " d'abord celui-ci pour le roi, et lui rendirent " leurs refpects ; mais quelques eunuques d'entre " les prifonniers, leur aïant montré qui étoit " Aléxandre, Sifigambis fe jetta à fes pieds, lui de- " manda pardon pour elle, et pour fa fille, et rejetta " leur méprife fur ce qu'elles ne l' avoient jamais " vû. Le Roi, la relevant, lui dit : Non, ma " mere, vous ne vous êtes point trompée : Car " celui ci eft auffi Aléxandre. Voila, Seigneur, " une réponfe qui fait beaucoup d'honneur à " Aléxandre, et à fon favori. Si le roi de Macé- " doine eût toujours penfé, et agi de la forte, il " auroit véritablement mérité le furnom de grand : " mais la fortune ne s'étoit point encore emparée " de fon efprit. Il en porta les commencemens " avec modération et fageffe ; mais à la fin elle " devint plus forte que lui, et il ne put lui re- " fifter.

" Sifigambis, pénétrée de toutes les marques de " bonté que lui donnoit Aléxandre, s' empreffa " de lui en marquer fa reconnoiffance. Grand " Prince, lui dit elle, quelle action de graces puis " je vous rendre, qui réponde à votre généro- " fité ? Vous m'appellez votre mere, et vous " m'honnorez du nom de reine ; et moi je con- " feffe que je ne fuis que votre captive. Je fçais " et ce que j'ai été, et ce que je fuis. Je connois " toute l'étendue de ma grandeur paffée, et

" je

" je me ſens en état de porter tout le poids de
" ma fortune préſente. Cependant il eſt de votre
" gloire, que pouvant tout ſur nous, vous nous
" faſſiez ſentir votre pouvoir par votre clé-
" mence, et non pas par de mauvais traite-
" mens.

" Aléxandre, après avoir promis aux Princeſſes
" qu'elles auroient lieu d'être contentes de lui,
" ſortit de leur tente ; et comme la femme, et les
" filles de Darius étoient pour lors les trois plus
" belles perſonnes de leur ſexe, il s'impoſa la loi
" de ne plus les revoir, pour ne point expoſer ſa
" foibleſſe. Cependant il étoit jeune, vainqueur,
" et n'étoit point encore engagé dans les liens du
" mariage. Les Princeſſes furent dans ſon camp,
" non comme dans un camp ennemi, mais
" comme dans un ſaint temple, et comme dans
" un lieu ſacré, deſtiné à être l'aſile de la pudeur
" et de la modeſtie. Il en uſa avec tant d'hu-
" manité à leur égard, qu' à leur captivité près,
" elles ne pouvoient s'appercevoir de leur infor-
" tune ; et de tous les avantages qu'elles avoient
" auparavant, rien ne leur manqua que la confiance,
" qu'on ne ſauroit prendre en ſon ennemi, quel-
" que bon traitement qu'on en reçoive.

" Quelque tems après la bataille d'Iſſus, Alé-
" xandre alla en Sirie, où il ſe rendit maître des
" Tréſors de Darius qui étoient renfermés à Damas,
" et fit priſonniers de guerre les principaux ſeig-

" neurs

" neurs, et les prémieres dames de la cour. De-
" là il passa en Phénicie, où il reçût plusieurs
" villes dans son obeissance. Tout se rendoit à
" son approche ; mais personne ne le fit avec plus
" de plaisir que les Sidoniens. Ils furent les
" prémiers de ce pais là qui lui envoïerent faire
" leurs soumissions, malgré Straton leur roi, qui
" s'étoit déclaré pour Darius. Aléxandre lui
" ôta la couronne, et permit á Ephestion de
" mettre en sa place celui des Sidoniens, qu'il
" jugeroit le plus digne d'une si haute for-
" tune.

" Ce favori étoit logé chés deux freres, des plus
" considérables du païs. Il leur offrit le sceptre ;
" mais ils le refuserent, apportant pour raison
" de leur refus, que par les loix de l'état, nul ne
" pouvoit monter sur le trône qu'il ne fut du
" sang roïal. Ephestion, admirant cette grandeur
" d'âme qui méprisoit ce qu'on cherche ordinaire-
" ment par le fer et le feu : Continuez, leur dit
" il, de penser ainsi, vous qui avez compris, les
" prémiers, combien il est plus glorieux de re-
" fuser un roïaume que de le posseder ; mais au
" moins donnez moi quelqu'un de la race roïale,
" qui se souvienne, quand il sera roi, que vous
" lui avez mis la couronne sur la tête. Les deux
" freres, lui aïant dit qu'ils ne connoissoient per-
" sonne plus digne du diademe qu'un certain
" Abdolonime, qui quoique de la race roïale,

" étoit

" étoit si pauvre, qu'il étoit contraint pour vivre
" de cultiver un jardin hors de la ville, il leur
" ordonna de l'aller chercher avec les habits
" roïaux, et de lui déclarer sa nouvelle dignité.
" Ils obeirent sur le champ, le trouverent qui
" arrachoit les mauvaises herbes de son jardin,
" le saluerent roi, et l'un deux portant la parole:
" il s'agit, lui dit il, de changer ces vieux
" haillons dont vous étes couvert avec l'habit que
" je vous apporte. Quittez cet exterieur vil et
" bas dans lequel vous avez vieili. Prénez un
" coeur de roi: mais portez et conservez sur le
" trône cette vertu qui vous en a rendu digne;
" et quand vous y serez monté, devenu le sou-
" verain arbitre de la vie, et de la mort de tous
" vos citoïens, gardez vous bien d'oublier l'état
" dans lequel, ou pour lequel vous avez été
" choisi.

" Dès qu' Abdolonime se fut rendu au palais,
" Aléxandre commanda qu'on le fit venir; et
" après l'avoir lontems consideré, il lui dit: ton
" air ne dément point ton origine; mais je serois
" bien aise de savoir avec quelle patience tu as
" porté ta misere. Plaise aux Dieux, répondit
" il, que je puisse porter la couronne avec autant
" de force! Mes bras ont fourni à tous mes
" desirs; et tandis que je n'ai rien eu, rien ne
" m'a manqué. Cette reponse fit concevoir à
" Aléxandre une grande opinion de la vertu
" d'Abdolonime;

" d'Abdolonime ; et outre les précieux meubles
" de Straton, il lui fit donner plusieurs choses du
" butin fait sur les Perses ; et ajouta à son roïaume
" une des contrées voisines.

" Pendant qu'Aléxandre étoit occupé au siege
" de Tir, il reçût une lettre de Darius, qui lui
" offroit dix mille talens pour la rançon des
" princesses captives, avec sa fille Statira en
" mariage, et tout le païs qu'il avoit conquis
" jusques à l'Euphrate. Ce prince le faisoit
" ressouvenir de l'inconstance de la fortune, et
" étaloit avec pompe les forces immenses qui lui
" restoient. Croïez vous, lui disoit il, que ce soit
" une chose facile de passer l' Euphrate, le Tigre,
" l'Araxe, et l'Hidaspe, qui sont comme autant
" de ramparts de mon empire ? Je ne serai pas
" toujours enfermé entre des rochers, et des défilés.
" Il faudra nous voir en pleine campagne ; et
" vous aurez peut être honte de paroître devant
" moi avec une poignée de gens.

" Aléxandre, aïant mis l'affaire en délibe-
" ration, Parmenion étoit d'avis d'accepter les
" offres de Darius, et dit que pour lui il le feroit,
" s'il étoit à la place du roi. Et moi aussi, re-
" prit Aléxandre, si j'étois à votre place. Il ré-
" pondit à Darius qu'il n'avoit pas besoin de son
" argent : qu'il avoit mauvaise grace d'offrir ce
" qui n'etoit plus à lui, et de vouloir partager ce
" qu'il avoit entierement perdu : que s'il étoit le
" seul

" seul qui ignorât, qui d'eux deux étoit le maître,
" il pouvoit s'en éclaircir par une bataille : qu'il
" n'esperât point épouvanter par le nom de ses
" fleuves, celui qui avoit passé tant de mers : et
" qu'en quelque lieu qu'il pût s'enfuir, il sauroit
" bien le suivre à la trace.

" Darius, aïant reçû cette reponse, perdit toute
" esperance d'accommodement, et se prépara tout
" de nouveau à la guerre. Il assembla pour cela
" à *Babilone* une armée plus nombreuse de la
" moitié, que celle qu'il avoit eue à Issus ; et la
" mena du côté de Ninive. A peine en étoit
" elle venue aux mains avec celle d'Aléxandre,
" qu'elle fut mise en déroute. Le prémier soin
" du vainqueur, après la bataille, fut d'en rendre
" graces aux Dieux par des sacrifices magnifiques,
" Ensuite il récompensa ceux, qui s'y étoient le
" plus distingués ; et pour profiter de sa vic-
" toire, il s'empara d'Arbelles, de Babilone,
" de Persépolis, et de Suse. C'est dans cette
" derniere ville qu'il laissa la mere, et les enfans
" de Darius. Aïant reçu de Macédoine quantité
" d'étoffes de pourpre, et de riches habits à la
" mode du païs, il en fit présent à Sisigambis
" avec les ouvriers qui les avoient faits ; et lui
" fit dire en même tems, que si elle trouvoit ces
" ouvrages à son gré, elle pouvoit faire ap-
" prendre à ses petites filles à en travailler de
" pareils pour se divertir. Les larmes, qui

" tomberent des yeux de la Reine, montrerent
" affés combien le préfent lui étoit défagréable,
" et le compliment injurieux. C'eft, Seigneur,
" qu'il n'y a rien que les femmes de Perfe tien-
" nent à plus grande honte que de travailler en
" laine. Ceux qui avoient porté le préfent,
" aïant fait entendre au Roi que Sifigambis
" n'étoit pas contente, il fe crut obligé d'aller lui
" en faire des excufes, et la confoler. Ma mere,
" lui dit il, en l'abordant, cette étoffe, dont vous
" me voïez vêtu, n'eft pas feulement un préfent
" de mes foeurs, mais c'eft l'ouvrage de leurs
" mains. Par là jugez, s'il vous plaît, que la
" coutume du païs m'a trompé ; et n'imputez
" point mon ignorance à outrage. Je ne crois
" pas jusqu' ici avoir négligé en rien ce que j'ai
" fû être de vos moeurs, et de vos coutumes.
" J'ai appris que parmi vous c'eft une efpece de
" crime de s'affeoir en la préfence de fa mere
" fans fa permiffion, vous favez que je ne l'ai
" jamais fait, fans que vous me l'aïez comman-
" dé. Toutes les fois que vous avez voulu vous
" profterner devant moi, vous favez que je ne
" l'ai pas fouffert. Enfin pour derniere marque
" de mon refpect, je vous ai toujours donné le
" doux nom de mere, qui n'appartient qu'à
" Olimpias feule, à qui je dois la naiffance.

" Cependant

“ Cependant Darius étoit déja arrivé à Ec-
“ batane, capitale de la Médie. Il restoit en-
“ core à ce prince fugitif trente mille hommes de
“ pié, entre lesquels il y avoit quatre mille Grecs,
“ et plus de trois mille chevaux, commandés par
“ Bessus, satrape de la Bactriane. Aiant assemblé
“ ses principaux officiers, il leur parla en ces
“ termes : chers compagnons, de tant de milliers
“ d'hommes qui composoient mon armée, vous
“ êtes les seuls qui ne m'avez point abandonné
“ dans ma mauvaise fortune ; et il n'y a que
“ votre fidélité, et votre constance qui me fasse
“ croire que je suis encore roi. Les transfuges
“ et les traitres regnent dans mes villes, non
“ qu'on les juge dignes de l'honneur qu'on leur
“ fait, mais afin que les recompenses qu'on leur
“ accorde vous tentent, et ébranlent votre cou-
“ rage. Vous avez pourtant mieux aimé suivre
“ ma fortune que celle du vainqueur : en quoi
“ vous avez mérité que les Dieux vous recom-
“ pensent ; et ne doutez point qu'ils ne le
“ fassent, si je me trouve hors d'état de le
“ faire moi même. Avec des officiers tels que
“ vous, et les troupes que vous commandez, j'af-
“ fronterai sans crainte l'ennemi, quelque re-
“ doutable qu'il paroisse. Quoi ! voudroit on
“ que je m'abandonnasse à la discrétion du vain-
“ queur, et que j'attendisse de lui, pour prix de

 “ ma

" ma bassesse, le gouvernement de quelque pro-
" vince, qu'il se détermineroit peut-être à me
" laisser? Non, non, il ne sera jamais au pou-
" voir de personne, ni de me donner, ni de
" m'ôter le diademe que je porte. Une même
" heure verra la fin de mon regne, et de ma
" vie. Si vous avez tous ce même courage, et
" cette même résolution, comme je n'en puis
" douter, je vous répons de votre liberté, et que
" vous n'aurez point à souffrir le faste, l'orgueil,
" et les insultes des Macédoniens. Vous avez
" dans vos mains de quoi vous venger, ou ter-
" miner tous vos maux. Tous les officiers ré-
" pondirent, qu'ils étoient prêts à le suivre par-
" tout, et à repandre leur sang pour sa dé-
" fense.

" C'étoit, Seigneur, le sentiment du plus grand
" nombre, et celui des troupes. Mais Naba-
" zarne général de la cavalerie, et Bessus général
" des Bactriens avoient déja formé la résolution
" d'arrêter le Roi, et de l'enchainer. Leur
" dessein étoit, s'ils se voïoient poursuivis par
" Aléxandre, de se racheter en le lui livrant en
" vie, et s'ils échappoient à sa poursuite, de
" s'emparer du roïaume, après l'avoir tué, et de
" recommencer la guerre. Leurs menées aïant été
" découvertes, Patrocle, qui commandoit les Grecs,
" l'exhorta inutilement à faire dresser sa tente
" dans leur quartier, et à confier la garde de sa
" personne

" personne à des troupes, de la fidélité desquelles
" il étoit sûr. Il ne put se résoudre à faire cet
" affront aux Perses. J'aurai, lui répondit il,
" moins de peine à être trompé par mes sujets,
" qu' à les condamner. J'aime mieux souffrir, au
" milieu d'eux, tout ce que la fortune me prépare,
" que de chercher ma sûreté parmi des étrangers,
" quelque fideles, et bien affectionnés que je les
" croïe: aussi bien je ne puis plus mourir que
" trop tard, si les soldats, qui sont de ma nation,
" me jugent indigne de vivre.

" Darius ne fut pas lontems sans éprouver
" combien étoient vrais les avis qu'on lui avoit
" donnés. Les traitres, aïant gagné la plusspart
" des troupes, se saisirent de sa personne, le lierent
" avec des chaines d'or, comme pour faire hon-
" neur à sa qualité de roi, et prirent le chemin
" de la Bactriane, le conduisant dans un chariot
" couvert.

" Cependant Aléxandre, qui poursuivoit Da-
" rius, aïant appris le malheur qui venoit d'ar-
" river à ce prince, se crut obligé de hâter sa
" marche pour le délivrer. Dès que les barbares
" surent, qu'il étoit sur le point de les atteindre,
" ils prirent la fuite. Nabazarne et Bessus, se
" voïant abandonnés des troupes, exhorterent
" Darius de monter à cheval, et de se sauver
" avec eux des mains de son ennemi; mais le
" Roi n'en aïant voulu rien faire, ils lancerent
" plusieurs flèches contre lui, et le laisserent

 " tout

" tout couvert de blessures. Quelques heures
" après on le trouva couché sur un char, et tou-
" chant à sa fin. Cependant, avant que d'ex-
" pirer, il eut encore la force de demander à
" boire. Ce fut un Macédonien, nommé Po-
" listrate, qui lui en donna. Après avoir bu, il
" pria les Macédoniens, qui étoient présens, de dire
" à Aléxandre que, sans avoir jamais reçû de lui
" aucun service, il mouroit son redevable : qu'il
" lui rendoit mille graces de tant de bontés,
" qu'il avoit eues pour sa mere, pour sa femme,
" et pour ses enfans, ne s'étant pas contenté de
" leur sauver la vie, mais leur aïant laissé tout
" l'éclat de leur prémiere grandeur : qu'il prioit
" les Dieux de rendre ses armes victorieuses, et
" de le faire monarque de l'univers ; et qu'il ne
" croïoit pas avoir besoin de lui demander, qu'il
" vengeat l'exécrable parricide commis sur sa
" personne, parceque c'étoit la cause commune
" des Rois. En finissant ces mots, il expira.
" Aléxandre, qui arriva dans le moment, ne put
" s'empêcher de verser des larmes, en voïant
" sans mouvement, et sans vie le corps d'un
" prince, qui méritoit un meilleur sort. Il dé-
" tacha sa cotte d'armes, la jetta sur lui ; et l'aïant
" fait embaumer, il l'envoïa à Sisigambis, pour
" le faire ensévelir à la façon des Rois de
" Perse, et le mettre au tombeau de ses an-
" cêtres.

" Vers

" Vers ce tems là Aléxandre changea en orgueil, " et en débauche la modération et la continence, " qui l'avoient fait admirer jusqu' alors. Invin- " cible aux dangers, et aux fatigues de la guerre, " il ne le fut point aux vices de ceux qu'il avoit " vaincus. Ce n'étoit plus que jeux, que parties " de plaisir, que femmes, que festins désordonnés, " où il passoit les jours, et les nuits à boire. Il " fit un sérail de son palais, qu'il remplit de trois " cens soixante concubines. Il vouloit que chacun " se prosternât à ses pieds, et lui rendît des hom- " mages et des services, qui ne conviennent qu' à " des esclaves. Non content d'avoir pris la robe " Persanne, il obligea aussi ses capitaines, ses amis, " et tous les grands de sa cour de s'habiller comme " lui. Vous jugez bien, Seigneur, qu'une telle " conduite ne pouvoit que déplaire à tous les Ma- " cédoniens, accoutumés à une vie dure et labo- " rieuse ; mais il n'y eut que les simples soldats " qui oserent se plaindre. Ils disoient tout haut, " qu'on avoit plus perdu que gagné par la vic- " toire : que c'étoit en effet les Macédoniens qu'on " pouvoit dire vaincus de prendre ainsi les cou- " tumes et les moeurs des étrangers : que tout le " fruit de leur longue absence seroit donc de re- " tourner dans leur païs avec l'habit des barbares : " qu' Aléxandre avoit honte d'eux : qu'il aimoit " mieux ressembler aux vaincus qu' aux vainqueurs ;

 et

" et que de roi de Macédoine il étoit devenu sa-
" trape de Perse.

" Aléxandre ne tarda gueres à aller dans la
" Bactriane, pour y punir Bessus du parricide qu'il
" avoit commis. A son arrivée, les soldats du
" traitre l'abandonnerent ; et Spitamene son confi-
" dent, s'étant saisi de sa personne, le chargea de
" chaines, lui arracha la tiare qu'il avoit sur la
" tête, mit en piece la robe roïale de Darius dont
" il étoit revetu, et le fit monter sur un cheval,
" pour le conduire dans le camp des Macédoniens.
" En le presentant au Roi : Seigneur, lui dit il,
" je vous ai vengés, vous et Darius mes rois et
" mes maîtres. Je vous amene ce scélerat, qui a
" assassiné son seigneur, et qui est traité aujour-
" d'hui selon l'exemple qu'il en a lui-méme
" donné. Hélas ! que Darius ne peut il étre te-
" moin d'un tel Spectacle.

" Aléxandre, après avoir loué Spitamene, se
" tourna vers Bessus, et lui dit : quelle rage de
" tigre s'est emparée de ton coeur, pour avoir
" osé charger de chaines, puis égorger ton roi, et
" ton bienfaiteur. Retire toi de devant mes yeux,
" monstre de perfidie et de cruauté. Ensuite
" aïant fait venir Oxatre frere de Darius, il lui
" remit Bessus entre les mains ; et ce prince lui fit
" souffrir le supplice du feu, auquel Nabazarne
" avoit déja été condamné.

" Aléxandre

" Aléxandre, aïant pris beaucoup de villes dans
" la Bactriane, en bâtit une à laquelle il donna son
" nom. Les Scithes, allarmés de la construction
" de cette ville qui les bridoit, lui députerent
" des ambassadeurs. Dès qu'on les eut introduits
" dans sa tente, le plus ancien d'entre eux lui
" parla en ces termes. *Si les Dieux t'avoient
" donné un corps proportionné à ton ambition,
" tout l'univers seroit trop petit pour toi. D'une
" main tu toucherois l'orient, et de l'autre l'occi-
" dent ; et non content de cela tu voudrois suivre
" le soleil, et savoir où il se cache. Tel que tu
" es, tu ne laisses pas de vouloir aspirer où tu ne
" saurois atteindre. De l'Europe tu passes dans
" l'Asie ; et quand tu auras subjugé tout le genre
" humain, tu feras la guerre aux rivieres, aux fo-
" rêts, et aux bêtes sauvages. Ne sais tu pas
" que les grands arbres sont lontems à croître, et
" qu'il ne faut qu'une heure pour les atracher :
" que le lion sert quelque fois de pâture aux plus
" petits oiseaux : que le fer, malgré sa dureté, est
" consumé par la rouille ; et qu'enfin il n'est
" rien de si fort que les choses les plus foibles ne
" puissent détruire ? Qu' avons nous à démeler
" avec toi ? Nous n'avons jamais mis le pied dans
" ton païs. N'est il pas permis à ceux qui vivent
" dans les bois d'ignorer qui tu es, et d'où tu
" viens ? Nous ne voulons ni obeir, ni comman-*

" der

« der à personne. Et afin que tu saches quels « gens ce sont que les Scithes, nous avons reçû « du ciel, comme un riche présent, un joug de « boeufs, un soc de charue, une fleche, un javelot, « et une coupe. C'est de quoi nous nous servons « et avec nos amis, et avec nos ennemis. Nous « donnons à nos amis du bled provenu du travail « de nos boeufs, et nous offrons avec eux du vin « aux Dieux dans la coupe. Pour ce qui est de « nos ennemis, nous les combattons de loin à coup « de fleches, et de près avec le javelot. C'est avec « quoi nous avons autrefois vaincu les peuples les « plus belliqueux, dompté les rois les plus puissans, « ravagé toute l'Asie, et nous sommes ouvert le « chemin jusques dans l'Egipte.

« Mais toi qui te vantes de venir pour extermi- « ner les voleurs, tu es toi même le plus grand « voleur de la terre. Tu as pillé, et saccagé « toutes les nations que tu as vaincues. Tu as pris « la Lidie : tu as envahi la Sirie, la Perse, la Bac- « triane : tu songes à pénétrer jusqu' aux Indes ; « et tu viens ici pour nous enlever nos troupeaux. « Tout ce que tu as ne sert qu'à te faire désirer « plus ardemment ce que tu n'as pas. Ne vois « tu pas combien il y a que les Bactriens t'arrêtent ? « Pendant que tu domptes ceux ci, les Sogdiens se « revoltent ; et la victoire n'est pour toi qu'une « semence de guerre.

« Passe

" Passe seulement l'Iaxarte, et tu verras l'éten-
" due de nos plaines. Tu auras beau suivre les
" Scithes, je te défie de les atteindre. Notre
" pauvreté sera toujours plus agile que ton armée,
" chargée des dèpouilles de tant de nations ; et
" quand tu nous croiras bien loin, tu nous verras
" tout d'un coup tomber sur ton camp. Car c'est
" avec la même vitesse que nous poursuivons, et
" que nous fuïons nos ennemis. J'apprens que les
" Grecs font passer en proverbe les solitudes des
" Scithes. Ouï, nous aimons mieux nos deserts
" que vos grandes villes, et vos fertiles campagnes.
" Crois moi, la fortune est glissante : tiens la
" bien, de peur qu' elle ne t'échappe. Mets un
" frein à ton bonheur, si tu veux en demeurer
" maître.

" Si tu es un dieu, tu dois faire du bien aux
" mortels, et non pas leur ravir ce qu'ils ont. Si
" tu n'es qu'un homme, songe toujours à ce que
" tu es. Ceux que tu laisseras en paix feront tou-
" jours tes véritables amis : parceque les amitiés
" les plus fermes sont entre les personnes égales ;
" et ceux là sont estimés égaux, qui n'ont point
" éprouvé leurs forces les uns contre les autres.
" Mais ne t'imagine pas que ceux, que tu auras
" vaincus, puissent t'aimer. Il n'y a jamais
" d'amitié entre le maître, et l'esclave ; et une paix
" forcée est bientôt suivie de la guerre..

" Au

" Au reste ne pense pas que les Scithes, pour
" contracter une alliance, fassent aucun serment. Ils
" n'ont point d'autre serment que de garder la foi,
" sans la jurer. De telles précautions ne convien-
" nent qu'aux Grecs qui, en signant leurs traités,
" ne peuvent s'empêcher d'appeller les Dieux à
" témoins. Pour nous, nous ne nous croïons re-
" ligieux, qu'autant que nous avons de bonne foi.
" Qui n'a pas de honte de manquer de parole aux
" hommes, ne craint pas les Dieux. Et de quoi
" te serviroient des amis à qui tu ne te fierois
" pas ? Considere que nous veillerons pour toi à
" la garde et de l'Europe, et de l'Asie. Nous
" nous étendons jusqu' à la Thrace; et la Thrace,
" à ce qu'on dit, confine à la Macédoine. Il ne
" s'en faut que la largeur de l'Iaxarte que nous
" ne touchions à la Bactriane. Ainsi nous sommes
" tes voisins des deux côtés. Vois lequel tu aimes
" le mieux, de nous avoir pour amis, ou pour
" ennemis.

" Aléxandre répondit aux ambassadeurs, qu'il
" useroit de sa fortune, et de leur conseil; de sa for-
" tune en continuant d'y avoir confiance, de leur
" conseil en n'entreprenant rien témérairement.
" Dés qu'ils leur eût donné congé, il marcha
" contre les Scithes; et après les avoir défaits, il
" leur renvoïa tous leur prisonniers, pour leur mon-
" trer que ce n'étoit point animosité, mais desir

" de

" de gloire qui lui avoit mis les armes à la main
" contre eux.

" Après diverses expéditions dans lesquelles il
" eut tout le succès qu'il en pouvoit attendre, il
" partit pour les Indes, y assiega et y prit plu-
" sieurs villes qui paroissoient imprénables, et rem-
" porta sur Porus, le plus puissant roi du païs, une
" victoire complette. Ce prince Indien, aïant
" fait dans le combat tout devoir de soldat et de
" capitaine, demeura sur le champ de bataille, tant
" qu'il y resta un escadron, ou un bataillon ; en-
" fin blessé à l'épaule, il se retira sur son éléphant,
" se faisant assés remarquer à sa taille, et à sa va-
" leur. Aléxandre, qui avoit envie de le sauver,
" lui envoïa quelques Officiers, pour l'exhorter à
" venir trouver un vainqueur digne de lui. . Il y
" consentit avec peine, et le prince lui aïant de-
" mandé comment il vouloit qu'on le traitât : en
" roi, lui répondit Porus. Mais, ajouta Alé-
" xandre, ne demandez vous rien davantage ? Non,
" repliqua-t-il, tout est compris dans ce seul mot.
" Aléxandre, touché d'une grandeur d'âme dont
" il sembloit que le malheur de ce prince rele-
" voit encore l'éclat, ne se contenta point de lui
" laisser son roïaume : il y ajouta d'autres pro-
" vinces, et le combla de toutes les marques
" possibles d'honneur, d'estime, et d'amitié.

" Quelques tems après le Roi de Macédoine
" s'avança dans le païs des Indes, où il assujettit à

" son

" ſon empire beaucoup de peuples, et beaucoup
" de villes. Il ſe regardoit comme un conqué-
" rant de profeſſion et par état ; et il ſe portoit
" tous les jours à de nouveaux exploits avec tant
" d'ardeur et de vivacité, qu'il ſembloit ſe croire
" obligé de forcer toutes les villes, de ravager
" toutes les provinces, et d'exterminer tous les
" peuples qui refuſoient ſon joug.

" Un jour, comme il marchoit à la tête de ſon
" armée, des Philoſophes Indiens, qui l'apperçu-
" rent, ſe mirent à frapper la terre du pied. A-
" léxandre, étonné de ce mouvement extraordi-
" naire, en voulut ſavoir la cauſe. Ils lui répon-
" dirent, en montrant la terre avec leurs mains,
" que perſonne ne poſſedoit de cet élement que ce
" qu'il en pouvoit occuper : qu'il n'étoit different
" du reſte des hommes, qu' en ce qu'il étoit plus
" remuant et plus ambitieux qu'eux, et couroit
" toutes les terres et les mers, pour faire du mal aux
" autres, et s'en faire à lui même ; mais qu'enfin il
" mourroit ſans occuper plus d'eſpace qu'il ne lui
" en falloit pour ſa ſépulture. Il ne leur ſut pas
" mauvais gré de cette réponſe ; mais emporté
" par le torrent de la gloire, il faiſoit le contraire
" de ce qu'il approuvoit.

" Aléxandre ſongeoit à pénétrer juſqu' au
" Gange, le plus grand de tous les fleuves des
" Indes ; mais un murmure général, qui s' excita
" dans ſon armée l'aïant obligé de renoncer à ce
" deſſein

« dessein, il se contenta d'aller jusqu' à l'Océan,
« en domptant tout ce qui se rencontra sur son
« passage. Sa flote l'avoit suivi, en descendant
« par les rivieres ; et il comptoit s'en servir pour
« renvoïer en Europe une partie de ses troupes ;
« mais quand il fut près de la mer, un événement
« inopiné et nouveau pour ses soldats, les jetta
« dans un grand trouble, et exposa sa flote à un
« danger évident. C'étoit le flux et le reflux de
« la *mer qu'ils* n'avoient point remarqué dans la
« Méditerranée. Néarque fut le seul de tous
« les officiers, qui osa accepter la commission
« d'Amiral, qu'on regardoit comme extrême-
« ment dangereuse ; parce qu'il s'agissoit de faire
« voile sur un mer absolument inconnue. Le
« Roi lui en aïant temoigné sa reconnoissance
« d'une maniere tout à fait obligeante, le
« chargea de reconnoitre avec sa flote la côte
« maritime dépuis l'Inde jusqu' au fond du golfe
« Persique ; et après avoir donné ses ordres, il
« prit sa route par terre pour Babilone. En
« passant à Suse, il y épousa la princesse Statira,
« fille aînée de Darius, et donna la plus jeune à
« son cher Ephestion. Les plus grands seigneurs
« de sa Cour choisirent à son exemple des femmes
« dans les plus nobles familles de Perse. Alé-
« xandre prétendoit par ces alliances cimenter si
« bien l'union des deux nations, qu'elles n'en
« deviendroient qu'une sous son empire.

C'est

" C'est à peu près vers ce tems là que Néar-
" que vint lui faire un récit de son voïage, et
" des découvertes qu'il y avoit faites. Ce qu'il
" lui apprit lui donna du goût pour la navigation.
" Il ne se proposoit rien moins que d'aller, en
" partant du golfe de Perse, faire le tour de
" l'Arabie et de l'Afrique, et de rentrer dans
" la Méditerrannée par le détroit qu'on appelle
" les colonnes d'Hercule. Il disoit que, quand
" il auroit abaissé l'orgueil de Carthage contre
" laquelle il étoit fort irrité, il passeroit en Ibérie,
" franchiroit ensuite les Alpes, et raseroit toute
" la côte d'Italie, d'où il n'y auroit qu'un petit
" trajet jusqu'en Epire, et de là dans la Macé-
" doine. Pour se mettre en état d'exécuter ces
" entreprises, il fit couper sur le mont Liban une
" infinité d'arbres, et envoïa ordre aux vicerois
" de Mésopotamie, et de Sirie de les emploïer à
" la construction des vaisseaux, dont il croïoit a-
" voir besoin. Mais ce dessein, avec bien d'autres
" qu'il rouloit dans sa tête, échoua par sa
" mort prématurée. Ce prince vecut trente deux
" ans et huit mois, et en regna douze.

" Vous ne seriez peut être pas content de moi,
" Seigneur, si après vous avoir fait un détail assés
" long des actions d'Aléxandre, je ne vous disois
" ce que vous en devez penser. Vous pouvez le
" considerer sous deux faces, et comme sous deux
" époques différentes. Vous avez pu remarquer,

" par

" par tout ce que je vous ai dit de lui jusqu'à la
" bataille d'Issus, que si de la même main dont
" il avoit terrassé Darius, il l'eût retabli sur le
" trône : qu'il eût rendu l'Asie mineure, habitée
" presque toute entiere par des Grecs, libre et in-
" dépendante de la Perse : qu'il se fut déclaré le
" protecteur de toutes les villes, et de tous les
" états de la Grece, pour leur assûrer leur liberté,
" et les laisser vivre selon leur loix : qu'il fût
" rentré ensuite dans la Macédoine ; et que là
" content des bornes légitimes de son empire, il
" eût mit toute sa gloire, et toute sa joie à la
" rendre heureuse, à y procurer l'abondance, à y
" faire fleurir les loix et la justice, à y mettre la
" vertu en honneur, et à se faire aimer de ses sujets :
" qu'enfin devenu par la terreur de ses armes, et
" encore plus par la renommée de ses vertus
" l'admiration de tout l'univers, il eût exercé sur
" les coeurs un empire bien plus stable, et bien
" plus honorable, que celui qui n'est fondé que
" sur la crainte, jamais prince n'auroit été plus
" grand, plus glorieux, plus respectable que lui.
" Mais son bonheur continuel l'enivra, et le
" changea à un point qu'on ne le reconnût plus :
" et je ne sais si jamais le poison de la prospérité
" eût un effet plus prompt, et plus efficace.

" Le récit des actions d'Aléxandre m'a souvent
" empêché, Seigneur, de vous parler de ses dé-
" fauts ; cependant il est bon de vous les faire

" connoître. Depuis la bataille d'Issus on ne vit " plus gueres en lui qu'un prince plongé dans " tous les excès d'une prospérité fastueuse, vain, " fier, arrogant, emporté, cruel, et livré à l'in- " tempérance, et à la debauche.

" Il poussa la folie et l'extravagance jusqu'à tra- " verser les plaines sabloneuses de la Libie, et ex- " poser son armée à périr de soif et de fatigue, " pour aller se faire nommer le fils de Jupiter Am- " mon, et acheter à grands frais un titre, qui ne " pouvoit servir qu'à le rendre méprisable.

" Il rétrancha de ses lettres le mot *Salut*; " comme si ce titre, parce qu'il est emploïé par " les autres hommes, eût pu dégrader un roi " qui par son état même est obligé de procurer, " ou du moins de souhaiter à tous ses sujets le bon- " heur désigné par ce terme.

" Il fit passer au fil de l'épée, sans distinction " d'âge, ni de sexe les Branchides, auxquels on ne " pouvoit reprocher d'autre crime que celui d'être " les descendans de quelques Grecs, qui avoient " livré à Xerxes les trésors du temple d'Apollon.

" Il condamna Philotas à la mort pour un " crime, dont il n'étoit point coupable, et qu'il lui " avoit pardonné; et fit assassiner Parménion, à " qui il devoit une partie de sa gloire.

" Il tua de sa propre main Clitus, qui à la " verité avoit abusé de sa patience; mais qui jus-

" ques

" ques là avoit été un fidele serviteur, et lui avoit
" sauvé la vie à la bataille du Granique.

" Il tua aussi Callisthenes, le plus honnête
" homme qui fut à sa suite, pour n'avoir pas voulu
" lui rendre des hommages divins.

" Il se plaisoit à passer les jours et les nuits à
" boire: il continuoit des débauches pendant des
" semaines entieres: il se piquoit de vaincre tous
" les autres en intempérance; et quand il avoit
" la tête échauffée de vin, il prénoit à tâche de
" décrier son pere, d'avilir sa gloire, et de se pré-
" férer à lui sans ménagement et sans pudeur.

" Je passe sous silence, Seigneur, un infinité
" d'autres vices, pour vous faire faire quelques ré-
" flections sur ses conquêtes. En portant la guerre
" dans l'Asie, et tournant ses armes contre Da-
" rius, il avoit un prétexte plausible et honnête;
" parce que les Perses avoient été de tout tems,
" et étoient encore les ennemis déclarés des Grecs,
" dont il avoit été nommé le généralissime, et
" dont il se pouvoit croire obligé, en cette qualité,
" de venger les injures. Mais quel titre avoit il
" contre un grand nombre de peuples, à qui le
" nom même de la Grece étoit inconnu, et qui ne
" lui avoient jamais fait aucun tort? Un pirate,
" à qui il demandoit un jour quel droit il croïoit
" avoir d'infester les mers, eut bien raison de lui
" répondre: Le même que tu as d'infester l'uni-
" vers. Mais parceque je n'ai qu'un vaisseau, on

 " m'appelle

" m'appelle brigand ; et parce que tu as une
" grande flote, on te donne le nom de conqué-
" rant.

" Y eut il jamais un téméraire ſemblable à
" Aléxandre ? Quand vous lirez ſon hiſtoire,
" vous ſerez dans des allarmes continuelles pour
" lui, et pour ſon armée ; et vous croirez à chaque
" moment qu'il va périr. Tantôt c'eſt un fleuve ra-
" pide, qui eſt prêt de l'entrainer, et de l'engloutir.
" Tantôt c'eſt un roc eſcarpé, où il grimpe, et où
" il voit autour de lui des Soldats percés par les
" traits des ennemis, ou renverſés par des pierres
" énormes dans des précipices. Vous tremblerez,
" quand vous verrez dans une bataille la haché
" prête à lui fendre la tête ; et vous craindrez en-
" core plus, quand vous le verrez ſeul dans une
" place, où ſa témerité l'a engagé, expoſé à tous
" les traits des ennemis. Il comptoit ſur des
" miracles : mais rien n'étoit plus déraiſonnable ;
" car les miracles ne ſont pas ſûrs, et les Dieux ſe
" laſſent ſouvent de conduire, et de conſerver des
" téméraires qui abuſent de leur ſecours.

Pirrhus prenoit tant de plaiſir à entendre Androclion, qu'il ne ſongeoit pas que la nuit étoit déja fort avancée. Celui-ci lui aïant dit, qu'il étoit tems de ſe retirer : je le veux bien, répondit le jeune Prince, mais à condition que vous viendrez demain me trouver à mon reveil, et que vous acheverez de m'inſtruire d'un hiſtoire

qu'il

qu'il m'importe de ſavoir. Androclion promit de le contenter ; et le lendemain, dès qu'il fut jour, il entra dans ſa chambre, et l'aïant trouvé ſeul, il continua à lui parler en ces termes.

" La mort d'Aléxandre, qui n'eſt arrivée que " ſix ou ſept ans avant votre naiſſance eſt, " Seigneur, la ſource d'où ſont ſortis les maux " de l'Epire, la ruine de votre famille, et les " guerres civiles, qui achevent de conſumer les " triſtes reſtes de la Grece.

" A peine avoit il les yeux fermés, que les " grands ſe partagerent ſur le choix d'un ſucceſſeur. " Les uns vouloient qu'on élût le fils qu'il avoit " eu de Barſine : quelques autres ſe déclarerent " pour celui qui devoit bientôt naître de Roxane ; " mais le parti le plus fort fut pour ſon frere " Aridée, qui fut à la fin reconnu pour Roi, ou " plutôt à qui on donna le nom de Roi ; puiſ- " que l'autorité ſouveraine demeura toute entiere " entre les mains des généraux, qui avoient partagé " entre eux les provinces.

" En Europe la Thrace, et les régions voiſines " furent confiées à Liſimaque : la Macédoine, et " la Grece à Antipater, et à Cratere.

" En Afrique l'Egypte, et les autres conquêtes " d'Aléxandre dans l'Arabie, la Cirénaique, et la " Libie furent données à Ptolomée.

" Dans l'Aſie mineure la Licie, la Pamphilie, " et la grand Phrigie furent cédées à Antigone :

 " la

" la petite Phrigie à Léonat: la Lidie à Ménandre:
" l'Armenie à Néoptoleme: la Cappadoce, et la
" Paphlagonie à Eumene.

" La Sirie, et la Phénicie échurent à Laomé-
" don: des deux Médies l'une fut le partage
" d'Atropate, et l'autre de Perdiccas: La Babi-
" lonie fut abandonnée à Archon: la Perse à
" Peuceste: la Mésopotamie à Arcésilas: la
" Parthie, et l'Hircanie à Prataphernes: la Bac-
" triane, et la Sogdiane à Philippe.

" La haute Asie qui approche des Indes, et les
" Indes mêmes furent laissées entre les mains de
" ceux, qu' Aléxandre y avoit établis pour gou-
" verneurs.

" Perdiccas fut chargé de la personne du Roi,
" et établi régent du roïaume: Seleucus fut mis
" à la tête de toute la cavalerie des alliés; et
" Cassandre à la tête des compagnies des gardes.

" Cependant la nouvelle de la mort d'Aléxandre,
" étant arrivée en Grece, y avoit causé une joïe
" presque universelle. On n'y parloit plus que
" de liberté: la guerre fut resolue: et on ne
" songea qu'à lever un armée nombreuse, qui alla
" assieger Antipater dans Lamia. Léonat n'eut
" pas plutôt appris le danger, où se trouvoit ce
" général, qu'il marcha à son secours avec vingt
" mille hommes d'infanterie, et deux mille cinq
" cens chevaux. Les confédérés vinrent au de-
" vant de lui, lui livrerent bataille, défirent ses
" troupes

" troupes, et le tuerent. Après cette victoire
" Léosthenes, qui commandoit l'armée des Grecs,
" serra la ville de plus près ; et s'étant avancé à
" la tête des siens, pour y donner l'assaut, il
" reçut un coup de pierre qui le tua sur le champ,
" et qui fournit à Antipater une occasion de sortir
" de la ville en bon ordre, et de se retirer en Ma-
" cédoine.

" Souffrez, Seigneur, que je continue à vous
" parler avec franchise ; et que sans couvrir les
" défauts des princes de votre sang de quelque
" prétexte spécieux, je vous dise sans déguisement
" les fautes qu'ils ont commises.

" Parlez librement, répondit Pirrhus : je veux
" m'accoutumer de bonne heure à m'entendre
" dire la vérité ; et quoique je me sente du pen-
" chant pour la flaterie, je sais pourtant bien que
" ce n'est qu'un intérêt sordide qui l'a fait agir,
" et qu'elle ne peut causer que des malheurs sans
" nombre, tant aux princes qui s'y livrent, qu'aux
" peuples qu'ils gouvernent.

" Olimpias votre Cousine, et mere d'Ale-
" xandre le grand, continua alors Androclion, se
" voïant exclue du gouvernement par le partage
" des provinces, que les généraux de son fils
" avoient fait entre eux, et qu'elle avoit raison
" de regarder comme injurieux à sa gloire, crût
" que le parti le plus sûr pour elle étoit de se re-
" tirer en Epire. Il l'étoit en effet ; car Anti-

" pater devoit bien tôt rentrer en Macédoine,
" dont il avoit le gouvernement ; et ce ſeigneur
" avoit non ſeulement juré de vanger la mort
" d'Alexandre Cinceſte ſon gendre, dont elle
" avoit été la cauſe ; mais encore de ſe venger lui
" même de tous les mauvais ſervices, qu'elle lui
" avoit rendus auprès de ſon fils, dans la vûe de ſe
" défaire d'un homme qui faiſoit bien ſon devoir.
" D'ailleurs il n'avoit jamais pu digérer la mort
" de Parménion, et de Philotas ſes chers amis,
" qu'Aléxandre avoit ſacrifiés à des ſoupçons mal-
" fondés, et peut être même à la gloire qu'il leur
" envioit : car il eſt à propos que vous ſachiez,
" Seigneur, que les plus grands princes ne ſont
" pas toujours à l'abri de la jalouſie, et qu'ils pren-
" nent ſouvent ombrage de la bonne conduite des
" généraux qu'ils ont eux mêmes choiſis. Ils
" aimeroient quelque fois mieux n'avoir pas reüſſi
" dans des affaires importantes, que d'en voir re-
" jaillir la gloire ſur ceux qu'ils ont emploïés. Il
" y a bien des honnêtes gens, qui ont ſenti les
" effets du caprice de leur maître, pour lui avoir
" rendu de grands ſervices, et Antipater croïoit
" que ſes deux amis étoient du nombre de ces
" honnêtes gens. Olimpias fit donc bien de ſe
" retirer en Epire auprès du Roi votre pere, qui
" venoit de perdre Aléxandre ſon couſin, tué en
" Italie par les Brutiens.

" J'ai

" J'ai déja eu l'honneur de vous dire, Seigneur, " que Perdiccas, qui avoit épousé Cleopatre, soeur " d'Aléxandre le grand, ne s'étoit réservé que la " tutelle du roi Aridée ; mais il avoit le com- " mandement d'une armée très nombreuse ; et " sous prétexte de maintenir l'autorité roïale, il " ne se promettoit rien moins que de subjuger " tous ces princes, qui avoient partagé entre eux " l'Orient. Il crut qu'il falloit commencer par " Ptolomée Lagus, roi d'Egipte, qui dans l'es- " pace d'un an avoit réduit à son obeissance la " Sirie, la Judée, et la Phénicie.

" Comme il appréhendoit qu' Antigone, en se " joignant au roi d'Egipte, ne s'opposa à ses " progrès, il lui ôta le gouvernement de la Licie, " de la Pamphilie, et de la grande Phrigie, qu'il " donna de sa propre autorité à Eumenes, avec " qui il avoit fait un traité d'alliance offensive et " défensive.

" Ptolomée, qui vit venir la foudre, ne s'en " émut point ; mais se croïant obligé de com- " muniquer les mauvais desseins de Perdiccas aux " princes intéressés, il envoïa des ambassadeurs " à Antipater qui, après le siege de Lamia, " s'étoit retiré en Macédoine, où il faisoit de " grands préparatifs, pour se venger des Athé- " niens. Antipater reçut aussi en même tems " des lettres d'Antigone, qui confirmoient celles " de Ptolomée, et par lesquelles il lui mandoit

" qu'il

« qu'il avoit déja été lui même dépouillé de ses
« états. C'en étoit assés pour lui faire changer
« de dessein. Il fait la paix avec les Athéniens,
« établit Polisperchon vicéroi en son absence, et
« joint son armée à celle d'Antigone, qui de-
« voit s'opposer à Eumenes:

« Perdiccas aïant réglé les opérations de la
« campagne, marcha contre Ptolomée. Les
« troupes Egiptiennes, qui adoroient leur roi, se
« rangerent sur le bord du Nil, brulant d'im-
« patience de se mésurer avec des soldats si re-
« nommés dans l'Orient. Perdiccas paroît sur
« les bords du fleuve, exhorte ses phalanges à le
« passer, et rapelle à leur souvenir les victoires
« du Granique, de l'Indus et du Gange; mais
« ce n'est plus Aléxandre qui leur parle, un
« sombre silence regne par toute l'armée. Per-
« diccas, s'appercevant de leur froideur, se retire
« dans sa tente avec un air ménaçant; et à peine
« y est il entré, que huit de ses gardes se jettent
« sur lui, le percent de mille coups, et vont ensuite
« se rendre au camp de Ptolomée.

« Dès que la mort de Perdiccas fut divulgée,
« son armée se dissipa; et chacun prit parti selon
« ses intérêts, ou son inclination. Les uns re-
« tournerent en Grece, ou en Macédoine: d'autres
« grossirent les troupes du roi d'Egipte; et
« d'autres allerent en Cappadoce, pour y ap-

« prendre

« prendre à Eumenes, que leur général avoit été
« assassiné.

« Que pensez vous, Seigneur, du malheur de
« Perdiccas ? Ne se l'est il pas attiré par son
« ambition déméfurée, et par sa perfidie ? Les
« princes croïent qu'il leur est pérmis de se laisser
« aller au gré de leurs passions : ils se figurent
« qu'ils n'ont qu'à vouloir, et que tout doit
« leur réüssir : enfin ils s'imaginent que les autres
« hommes ne sont faits que pour applanir les
« difficultés qui semblent vouloir faire échouer
« leurs injustes entreprises. Perdiccas veut dé-
« pouiller les autres princes de ce qui leur est
« échu en partage : mais par quel droit ? par
« quelle autorité ? ce n'est pas à quoi il pense.
« Il le veut : il viole le traité conclu devant Ba-
« bilone : il oublie ses promesses ; ou s'il s'en
« souvient, il se moque des hommes à qui il les
« a faites, et des Dieux en présence des quels il les
« a faites : il ôte à Antigone son gouverne-
« ment : il corrompt Eumenes, en lui donnant
« cequi ne lui appartient pas ; et il veut exter-
« miner Ptolomée, que les Dieux favorisent, que
« les Egiptiens aiment comme leur pere, et qui
« a mérité l'estime et l'admiration des nations
« étrangeres. Mais Perdiccas est assassiné par
« ceux qu'il regarde comme ses amis : il suc-
« combe, pour ainsi dire, sous son propre glaive ;
« et le ciel le punit, en se vengeant de lui par lui
« même.

« N'êtes

" N' êtes vous pas un peu trop févere, An-
" droclion, dit Phirrus, et doit on priver les
" fouverains du droit qu'ils ont de faire des con-
" quêtes ?

" Seigneur, répliqua Androclion, les hommes
" de quelque rang, qualité, ou condition qu'ils
" foïent, ne peuvent régarder comme légitime-
" ment acquis, que ce qui leur eft légitimement
" donné, ou laiffé. Un païs fur lequel on n'a
" aucun droit, et dont on s'empare les armes à la
" main eft un bien qu'on arrache par force des
" mains du proprietaire : c'eft une ufurpation ;
" c'eft un vol ; mais, Seigneur, permettez moi
" de continuer le récit des chofes, que vous voulez
" apprendre : vous y verrez les conféquences fu-
" neftes du droit de conquêtes.

Phirrus fourit à ces mots ; et auroit repliqué, fans l'envie qu'il avoit de s'inftruire. Androclion continua ainfi.

" Eumenes aïant appris la mort de Perdiccas,
" envoïa en Afie Alcétas fon lieutenant avec
" ordre de n'engager aucune action générale
" avant la jonction de l'armée, qu'il avoit envie
" d'y mener lui même. D'un autre côté Anti-
" pater, aïant donné le commandement de la
" cavalerie à Antigone, fit déclarer Eumenes
" ennemi des Grecs dans fon camp, et jetter
" dans celui des ennemis des lettres, par lefquelles
" il promettoit cent talens, et une des pré-

" mieres

" mieres places de l'armée à celui qui lui appor-
" teroit la tête de leur général ; mais celui-ci,
" en aïant eu connoissance, fit courir le bruit
" que c'étoit lui méme, qui avoit repandu ces
" lettres, pour mettre leur fidelité à l'épreuve :
" il dit même à plusieurs officiers, qu'il se fioit
" d'autant plus à eux, qu'il les regardoit comme
" incapables de le trahir, en se laissant éblouïr
" par de fausses promesses. Cet artifice lui gagna
" le coeur de ses soldats, et le mit à couvert
" des coups qu'on auroit pu lui porter à l' a-
" venir.

" Quelques jours après, s'étant mis en marche,
" il rencontre le secours qu' Antipater, et Cratere
" conduisoient à Antigone, l'attaque, le rompt,
" renverse les phalanges Greques, laisse Cratere
" étendu sur la place, met Antipater en fuite, et
" le poursuit avec tant de vigueur, qu'il lui laisse
" à peine le tems de se sauver, et de s'en retourner
" en Macédoine.

" Cependant Alcétas, s' étant engagé trop a-
" vant dans la Pisidie, se voit tout à coup en-
" vironné par les troupes d'Antigone. Quoique
" son armée est de beaucoup inférieure en nombre
" à celle de son ennemi, et que ses soldats sont
" harassés par une longue marche, il est forcé
" d'en venir aux mains, contre l'ordre formel
" qu'il a reçû de son général. Son armée est
" taillée en pieces, et il périt lui-même, après
" avoir

" avoir vendu cher aux ennemis ſa vie, et celle
" des ſiens.

" Antigone, après cette victoire, alla au de-
" vant d'Eumenes, et lui preſenta bataille ; mais
" celui-ci n'eut garde de l'accepter ; parceque
" l'ardeur que les ennemis faiſoient paroître, et la
" conſternation, dans laquelle la défaite d'Alcétas
" avoit jetté ſes ſoldats, lui ſembloit un préſage
" certain de ſa défaite. Antigone, informé du
" trouble qui regnoit dans le camp ennemi, fit
" avancer ſes troupes ; et ſe jettant ſur l'arriere
" garde d'Eumenes, il la défit, et s'empara du
" bagage. L'affaire devint bientôt générale : la
" fortune favoriſa Antigone ; et Eumenes, ſe
" voïant vaincu, ſe retira avec les débris de
" ſon armée à Nora, où ſon ennemi vint l'aſ-
" ſieger.

" Là reduit aux dernieres extrémités, il envoïe
" des députés à Antipater, avec ordre de lui re-
" préſenter, qu'il étoit de ſon intérêt d'abandonner
" l'alliance d'Antigone, qui ne manqueroit point
" de ſe jetter ſur la Macédoine, dès qu'il ſe ſeroit
" rendu maître de la Cappadoce, et de la Paphla-
" gonie : que le ſeul moïen de mettre des bornes
" à la puiſſance, et à l'ambition d'Antigone étoit
" de ſe joindre à leur maître, et de lui envoïer
" au plutôt une armée aſſés forte, pour faire lever
" le ſiege de Nora, où l'armée victorieuſe le
" tenoit bloqué ; mais Antipater étoit mort, quand

" ces

" ces députés arriverent. Eumenes se vit donc " obligé de demander la paix à son ennemi ; et " il ne l'obtint qu' à condition, qu'il se joindroit " avec lui pour la conquête de la Macédoine. " Dès que le traité fut signé, Antigone leva le " siege ; Eumenes mit une nouvelle armée sur " pié ; et ils se préparerent l'un et l'autre à entrer " dans la Grece.

" Cependant Polisperchon, qui avoit succédé " à Antipater, aïant été obligé de remettre le " gouvernement de la Macédoine, et de l'armée " entre les mains de Cassandre fils d'Antipater, " se retira dans l'Epire auprès d'Olimpias, qui " n'attendoit qu'une occasion favorable pour " rentrer dans la Macédoine. Il fit entendre au " roi Eacide votre pere, que le tems étoit venu " de la retablir sur le trône de son fils Aléxandre : " il lui dit qu'il connoissoit les forces des ennemis, " et qu'il étoit sûr qu' avec une armée peu nom- " breuse, on pourroit arracher la couronne de " dessus la tête d'Aridée, et ôter à Cassandre le " gouvernement de la Macédoine : il ajouta qu'il " falloit se hâter, pour prévenir Antigone, et Eu- " menes qui avoient formé le même dessein, et " qui étoient sur le point d' entrer dans la " Grece.

" Le roi votre pere, qui aimoit tendrement sa " cousine, crut Polisperchon, forma une armée

" de

" de ſes Epirotes, en donna le commandement
" au Macédonien qui, avec quelques troupes Theſ-
" ſaliennes qu'il fit lever à ſes dépens, marcha
" d'abord vers la Macédoine. Euridice femme
" d'Aridée, aïant été informée du deſſein de Po-
" liſperchon, écrivit à Antigone, pour l'in-
" former du danger où le Roi ſon époux
" ſe trouvoit, et pria en même tems Caſſandre
" d'aller avec une partie de l'armée diſputer à
" leur ennemi commun la ſortie de l'Epire ;
" mais ce lui ci, au lieu de ſe dépêcher, s'amuſa à
" faire la guerre aux Grecs. D'abord il ravage
" les terres des Athéniens, va aſſieger leur ca-
" pitale, la prend, et les aïant privés de leur
" liberté, il met une forte garniſon dans leur ville,
" et leur donne Démétrius de Phalere pour gou-
" verneur. Il ſe jette enſuite ſut les terres des
" Lacédémoniens : y met tout à feu, et à ſang :
" renverse quelques troupes, qui venoient s'oppo-
" ſer à ſa fureur : fait le dégat dans toute la cam-
" pagne ; et aſſiege Sparte, que les Lacédémo-
" niens avoient eu ſoin d'entourer de bonnes mu-
" railles, ne croïant pas devoir ſuivre en cette
" occaſion les loix de Licurge, ſans s'expoſer à
" une ruine inévitable, et étant d'ailleurs per-
" ſuadés, que les loix humaines ne doivent être
" obſervées, qu' autant qu'elles peuvent procurer
" le bien des hommes, l'union parmi eux, et leur
" propre ſalut. Sparte aſſiegée auroit indubita-
" blement ſubi le même ſort qu' Athenes, ſi
" Caſſandre

" Caſſandre n'eut été contraint d'en lever le ſiege, " pour voler à la défence de la Macédoine, dans " laquelle l'ennemi étoit déja entré.

" Eacide votre pere, et Olimpias aïant joint " Poliſperchon, faiſoient chaque jour des progrès " conſiderables. Les Macédoniens venoient en " foule groſſir leur armée, afin de remettre ſur le " trône l'épouſe de Philippe, et la mere du vain- " queur de l'Orient. On n'entendoit par tout " que des cris de joïe; et l'entrée d'Olimpias " dans la capitale de la Macédoine ne fut pas un " jour moins triomphant pour les Macédoniens, " que celui auquel Aléxandre le grand étoit entré " dans Babilone, après avoir défait Darius à la " bataille d'Arbelles. La nobleſſe, et le peuple, " s'étant aſſurés de la perſonne d'Aridée, s'em- " preſſerent à reconnoître votre couſine pour leur " ſouveraine.

" Cette année, Seigneur, ſi favorable à Olimpias " fut auſſi illuſtrée par votre naiſſance; et Eacide " votre pere donna en même tems et une reine " à la Macédoine, et un prince à l'Epire: mais " O Dieux! de combien de malheurs cette proſ- " périté apparente ne va-t-elle pas être ſuivie?"

Pirrhus, qui écoutoit attentivement Androclion, parut ſurpris de ce qu'il ſembloit blamer Eacide de s'être donné tant de mouvemens pour le retabliſſe- ment d'Olimpias dans le roïaume de Macédoine. " Androclion, dit il, eſt il rien de plus glorieux

" à un monarque que de faire des rois, ou de
" rendre la couronne à ceux que la violence a fait
" descendre du trône? C'est par là que mon pere
" s'est immortalisé; et si jamais les Dieux me re-
" tablissent sur le trône de mes ancêtres, je pré-
" ferrai ces actes glorieux d'hospitalité aux vic-
" toires les plus éclatantes.

" Je conviens, Seigneur, répondit Androclion,
" qu'il est digne d'un roi de s'intéresser pour des
" malheureux, surtout lors que ces malheureux ont
" du mérite, et le touchent du côté du sang.
" Mais quel est le prémier devoir d'un prince?
" C'est d'avoir soin de sa réputation, et de ména-
" ger le sang de son peuple. Il est honteux à un
" roi de sacrifier ses sujets, de ruiner son roïaume,
" et d'exposer son honneur et sa gloire, pour re-
" tablir sur le trône un prince, qui en a été privé
" du consentement du peuple, et qui par sa mau-
" vaise conduite s'est attiré la haine des nations
" voisines. Si un roi reüssit dans une entreprise
" de cette nature, on dira que c'est au dépens du
" sang, et des deniers de son peuple, qu'il a reta-
" bli un tel prince dans ses états; mais s'il ne
" reüssit pas, que dira-t-on? on dira qu'il s'est
" embarqué à contre tems dans une affaire, qui
" ne le regardoit point: on dira qu'il a sacrifié
" l'intérêt de ses peuples à celui d'un prince, qui
" auroit du renoncer à une couronne, à laquelle
" il n'a point de droit; puis qu'elle lui a été ôtée
" par

" par les mêmes mains, qui la lui ont mise sur la
" tête, et que les traités faits et conclus avec les
" nations voisines l'en excluent pour toujours :
" enfin l'on dira qu'il a voulu acheter le titre
" pompeux de protecteur des rois ; mais qu'il n'a
" pu se défendre lui-même contre les peuples, qui
" se sont ligués contre lui, et qu'il a prodigué des
" sommes immenses, pour mériter un titre qu'il
" s'est flatté en vain d'acquerir, malgré le consente-
" ment des parties intéressées. Voila, Seigneur,
" ce que l'on dira, et ce que l'on aura raison de
" dire : car enfin pourquoi forcer une nation à re-
" connoître l'autorité d'un prince, qu'elle a chassé ?
" Si les peuples ont le pouvoir d'élire, peut on
" leur refuser celui d'exclure ? Non sans doute ;
" si un roi a droit à la couronne qu'il porte, ce
" n'est pas seulement parceque ses sujets la lui ont
" donnée ; mais c'est encore parcequ'ils consentent
" à la lui laisser. Il est vrai qu'un usurpateur fonde
" son droit sur la force, et que personne ne le lui
" dispute, tant qu'il a en main de quoi se faire
" obeir ; mais ce droit est absolument chimerique.
" C'est à une nation qu'il faut demander le droit
" de regner sur elle ; puisqu'elle seule peut en dis-
" poser, et que c'est d'elle seule qu'on doit l'ob-
" tenir.

" Après tout à quoi ne s'expose pas un prince,
" qui veut regner à quelque prix que ce soit sur
" un peuple qu'il a conquis ? A une guerre qui

" ne finit ordinairement que par sa mort, et
" l'extinction entiere de toute sa famille. Helas!
" Seigneur, vous en allez voir de tristes exemples
" dans ce qui me reste à vous dire. Votre pere,
" et Olimpias ont été les victimes de leur
" gloire: fasse le ciel que celle de Pirrhus soit iné-
" branlable, et que retabli sur le trône de ses
" ancêtres, plus par l'amour des Epirotes que par
" les armes des Illiriens, il puisse transmettre le
" sceptre à sa postérité, jusques dans les siecles les
" plus reculés; mais il est tems, Seigneur, de re-
" prendre le fil de l'histoire.

" Cassandre apprit en chemin, que la Macé-
" doine étoit déja perdue; et ne se croïant en
" état, ni de s'opposer à des troupes victorieuses,
" ni d'entrer dans un païs, où la prémiere ten-
" dresse pour Olimpias lui rendroit la campagne
" rude et dangereuse, fit rebrousser chemin à ses
" troupes, et alla passer son chagrin sur les Grecs,
" qu'il n'avoit pu achever de ruiner la campagne
" derniere.

" Cependant Eacide votre pere, content d'avoir
" rétabli sa cousine, étoit parti pour l'Epire, où il
" croïoit jouir en paix auprés de sa famille de la
" gloire, qu'il s'étoit acquise; mais les divisions
" intestines, qu'il y trouva à son arrivée, et qui
" furent bientôt augmentées par les troupes nou-
" vellement revenues de Macédoine, l'inquietoient
" d'autant plus, qu'il n'eut pas de peine à s'apper-

" cévoir

" cevoir, que ces émotions populaires avoient été
" fomentées par les grands du roïaume, et les émis-
" saires de Cassandre. Les Epirotes se plaignoient
" hautement de ce que leurs vies, et leurs biens
" avoient été sacrifiés à l'ambition d'une femme
" cruelle et vindicative, qui après s'être servi
" d'eux pour l'oppression de la Macédoine, les
" avoit renvoïés dans leur païs sans recompense,
" sans argent, et sans habits. Ils disoient, que les
" troupes étrangeres, que le Roi avoit pris à sa
" solde, avoient eu plus de part à sa faveur que
" ses propres sujets: qu'il avoit donné des preuves
" si marquées de sa partialité pour ces mercénaires,
" que la plus part des généraux Epirotes s'étoient
" crus obligés de lui demander leur congé, pour
" ne plus servir sous un prince, qui en toute oc-
" casion faisoit paroître un mépris insolent pour
" la nation, en affectant de relever le mérite des
" troupes auxiliaires, et de rabaisser celui des
" Epirotes, et en ne disposant des places qu'en
" faveur des étrangers, plus pour mortifier ses
" propres sujets, et leur faire sentir la mauvaise
" opinion qu'il avoit d'eux, que pour recompen-
" ser des troupes, qui ne rendoient aucun service
" à la nation qui les païoit. Ils ajoutoient, que le
" Roi avoit préféré la gloire de sa cousine au
" sang de ses sujets: qu'il ne pensoit qu'à aggran-
" dir sa famille: que l'Epire étoit ruinée par ses
" exactions: que les terres étoient démeurées in-

" cultes, à cause de la levée des troupes: que tout
" le païs avoit été foulé par les gens de guerre;
" et qu' Eacide, sans songer à reparer les maux
" qu'il avoit causés, et sans rien diminuer du faste
" de sa cour, ne s'occupoit qu' à chercher des pré-
" textes pour charger le peuple de nouveaux im-
" pots. Les mieux intentionnés pour le Roi
" tâchoient de lui insinuer dans leurs discours, que
" le mécontentement de tout un peuple étoit à
" craindre; mais Eacide ne les entendoit pas, ou
" plutôt faisoit semblant de ne pas les entendre. Il
" comparoit les plaintes de son peuple à une fumée
" qui s'évanouit en paroissant; mais cette fumée
" commence à s'élever, et forme déja dans l'air un
" nuage, qui tombera bientôt sur lui, et sur ce qu'il
" a de plus cher.

D'un autre côté Olimpias, se laissant emporter à son ressentiment, se défaisoit chaque jour de quelques uns de ses ennemis. On ne parloit plus en Macédoine que de proscriptions, et d'exécutions sanglantes. Non seulement ceux, qui s'étoient déclarés pour Antipater, mais encore ceux qu'elle soupçonnoit d'être dans les intérêts de Cassandre étoient les victimes, qu'elle se faisoit un plaisir d'immoler. Le Roi Aridée, et sa femme Euridice ne purent échapper à sa cruauté; et ce dernier acte d'inhumanité acheva de la ruiner dans l'esprit de ses sujets, et chez les nations voisines.

Cassandre n'eut pas plutôt appris ce qu' Olimpias avoit fait, qu'il leva le siege de Tegée en Arcadie, pour

pour aller venger la mort de ſon pupille, et de ſes amis. A cette nouvelle la mere d'Aléxandre ſe retire dans Pidna. Caſſandre vint l'y aſſieger par terre et par mer. Le roi votre pere, qui avoit envie de lui porter du ſecours, fit de grands préparatifs de guerre; mais les Moloſſes, qui étoient très indiſpoſés contre lui, blamerent hautement ſon expédition. On ſait que tant que Philippe, roi de Macédoine vecut, le roïaume, qui avoit été partagé entre *Arribas* votre aïeul, et Néoptoleme ſon frere, jouït d'une paix profonde, ces deux rois ne ſongeant qu' à tranſmettre leurs couronnes à leur poſtérité. Aprés leur mort Eacide votre pere, et Aléxandre fils de Néoptoleme monterent ſur le trône. Celui ci aïant été tué dans une expédition qu'il fit en Italie contre les Brutiens, Néoptoleme ſon frere lui ſucceda. C'étoit un prince turbulent et ambitieux, qui n'attendoit qu'une occaſion favorable pour ſe faire reconnoître ſeul ſouverain de toute l'Epire. Croïant l'avoir trouvée dans le mécontentement des Moloſſes, il ſe mit à leur tête, et les porta à la revolte; mais avant de rien entreprendre ouvertement contre la perſonne du roi votre pere, il l'alla trouver, et lui parla en ces termes.

" L'armée, que vous voulez mener au ſecours
" d'Olimpias, murmure hautement, Seigneur, de ſe
" voir encore ſacrifiée pour une femme étrangere,
" qui par ſon orgueil, et ſa cruauté s'eſt attirée la

" haine des Dieux, et des hommes. Vos peuples " disent, qu'il est indigne d'un bon roi de charger " ses sujets de taxes et d'impots, pour se mettre " par là en état de défendre une princesse, qui " ne souffre que ce qu'elle a justement mérité. " Enfin il n'y a personne dans vos états, qui ne " croïe avoir droit de se plaindre de vous. Ne " vous imaginez pas, Seigneur, que pour m'insi- " nuer dans vos bonnes graces, je m'éleve contre " ceux, qui vous condamnent. Je suis venu vous " dire à vous même, que votre conduite est très " blamable. Car il arrivera de deux choses l'une, " ou que vous succomberez dans votre entreprise, " ou que vous délivrerez votre cousine. Si vos " troupes la delivrent, pensez vous qu'elle leur " permette de revenir en Epire ? Non, elle les " obligera à conquérir la Grece, et peut être même " leur fera-t-elle passer le Granique, pour aller " chercher en Perse de quoi nourrir son am- " bition. Mais supposons qu'elle se contente " d'avoir mis par notre moïen son ennemi dans " l'impuissance de lui nuire, de quelle honte notre " victoire ne nous couvrira-t-elle pas ? Puisqu'on " aura lieu de nous reprocher d'avoir assisté de tout " notre pouvoir une ingrate, une perfide, une " cruelle, qui n'a point rougi de tremper ses mains " dans le sang de son petit fils, et de son roi. Si " vous succombez dans votre entreprise, n'est il " pas à craindre que Cassandre, et ses alliés ne " se jettent dans l'Epire, et n'y mettent tout à feu

" et

" et à sang, pour nous punir d'avoir pris son
" parti ? Ceux qui vous conseillent aujourd'hui
" une seconde guerre ne cherchent qu' à ensévelir
" dans le trouble, et la confusion des armes le
" faux pas, qu'ils vous ont fait faire, en vous
" portant à la prémiere, qui étoit si opposée à
" vos véritables intérêts, et à ceux de votre
" peuple. Il est bien facile de s'appercévoir,
" que ce n'étoit que pour faire leur fortune, et
" pour partager entre eux les plus hautes dignités
" de l'état, qu'ils ont noirci en plein sénat les
" actions les plus justes, et les démarches les
" plus désintéressées du ministere précédent, com-
" posé de gens, qui connoissoient les vrais intérêts
" de l'Epire, et dont vous vous êtes imprudemment
" défait. Ils ne se sont rendus nécessaires auprès
" de vous, qu' après avoir gagné plusieurs sé-
" nateurs par des promesses, qu'ils ne pouvoient
" tenir, avoir rempli l' esprit de beaucoup
" d'autres de craintes chimeriques, et en avoir
" imposé à toute la nation, pour vous mettre
" par là dans l' obligation de vous servir
" d' eux, et d' écarter de votre personne les
" ministres, qui souhaittoient le bien de l' état.
" A les entendre, il étoit au pouvoir de l'Epire
" de donner des loix à l'univers, et de faire
" trembler tous les rois de la terre ; mais qu'ont
" ils fait depuis qu'ils sont à la tête des affaires ?
" Ceux d'entre eux, que vous avez envoïés à
" Athenes,

" Athenes, ont ils pu porter l'Aréopage à ap-
" prouver leur dessein ? Vous savez qu'ils ont
" fait devant les sénateurs, dont il est composé, des
" discours bas et rampans : qu'ils ont pratiqué
" des intrigues honteuses à la nation : qu'ils ont
" sollicité, prié, ménacé : en un mot qu'ils se
" sont servi de toutes sortes de moïens, pour en-
" gager les Athéniens à entrer dans le plan in-
" juste, qu'ils ont formé, voïez vous qu'ils aïent
" reüssi ? Les Athéniens, Seigneur, sont trop
" sages, pour ne pas s'appercévoir, que nous
" voulons les faire tomber dans le précipice, où
" nous sommes déja, pour nous en tirer plus
" aisément par leur secours, et peut être pour
" les y laisser, après nous être servi d'eux.
" Comme Cassandre s'est fort peu embarassé des
" discours de vos ambassadeurs à Athenes, aussi
" ne s'épouvante-t-il gueres des préparatifs, que
" vous faites contre lui : il poursuit hardiment
" sa pointe : il a une bonne flote, et deux ar-
" mées ; et c'est autant qu'il lui en faut
" pour venger Aridée, et Euridice, punir Olim-
" pias, et pour venir nous attaquer dès que
" nous serons en Macédoine. Si nous avons le
" malheur de perdre une bataille, il ne nous sera
" pas facile de remettre sur pié une armée ca-
" pable d'empêcher notre ennemi d'entrer en
" Epire, et de nous faire sentir son ressentiment.
" Nous aurons beau pallier nos pertes aux yeux

" du

" du peuple, il ſe trouvera des gens parmi eux,
" qui découvriront aiſément, que nous voulons
" leur en impoſer : le peuple ouvrira les yeux ;
" et ſe voïant la dupe et le jouët de vos miniſtres
" d'état, il fera peut être rejaillir ſur vous, et
" ſur votre famille ſa juſte vengeance.

Eacide, ſurpris de la maniere hautaine avec laquelle Néoptoleme venoit de lui parler, lui répliqua, qu'il ne s'étoit déterminé à ſecourir Olimpias, que parceque la ſûreté du roïaume d'Epire demandoit qu'on aſſiſtât cette princeſſe : que Caſſandre ne vouloit la ruiner, que pour ſe venger enſuite ſur les Epirotes de l'avoir rétablie ſur le trône de Macédoine : qu'il étoit fort ſurpris, qu'un prince Epirote ſe déclarât contre une princeſſe de ſon ſang, en faveur de la faction d'Aridée, bâtard de Philippe : qu'il étoit vrai, que la maiſon de Néoptoleme devoit ſa fortune à ce prince, qui avoit forcé Arribas de ceder une partie de l'Epire à ſon frere puiſné ; mais que ſon chef devoit au moins conſiderer, que s'il conſentoit à le laiſſer paiſible poſſeſſeur d'une couronne à laquelle il n'avoit aucun droit, ce n'étoit pas pour qu'il s'oppoſât à ce qui lui paroîtroit juſte et convenable. Il ajouta qu'il étoit reſolu d'achever ce qu'il avoit commencé, et qu'il ne ſeroit pas dit dans l'hiſtoire, qu'Eacide a cédé à des remontrances, qui n'avoient que la rebellion pour objet. Enfin il conclut, en diſant, qu'il aimeroit mieux ſacrifier toute ſon

armée,

armée, que d'expoſer ſon roïaume à devenir la proïe de Caſſandre, ou de quelque autre ambitieux.

Néoptoleme n'eut pas plutôt ouï cette réponſe, à laquelle il s'étoit attendu, qu'il quitta le Roi, en lui diſant, que chacun feroit comme bon lui ſembleroit. Cependant Caſſandre, qui avoit mis la diviſion entre les deux rois d'Epire, et qui ſoutenoit Néoptoleme, avoit envoïé une armée au ſecours de ce prince. Dès qu'elle fut arrivée, Néoptoleme ſépara ſes troupes de celles de votre pere, et lui manda, qu'il prénoit toute l'Epire ſous ſa protection. Eacide, indigné d'un procédé ſi injuſte, le fit déclarer ennemi de l'état, et mit ſa tête à prix. Les Epirotes prennent parti, ſelon leurs intérêts, ou leurs inclinations. On ne penſe plus de part et d'autre, qu' à décider la querelle par la voïe des armes. Les deux princes n'oublient rien, pour communiquer leur eſprit de vengeance à leurs amis. Les chefs de chaque parti accuſent leurs ennemis de mauvaiſe foi, de perfidie, de cruauté, et de trahiſon. Pour animer le ſoldat crédule, on lui fait eſperer les biens, et les dépouilles des vaincus. On fait parler les oracles, qui promettent égalemais aux uns et aux autres un heureux ſucces ; et les prêtres aſſûrent l'armée dans laquelle ils ſe trouvent de la protection des Dieux, qu'ils ne connoiſſoient point, et dont ils nioient peut être l'exiſtence.

L'heure

L'heure du combat étant venue, l'air retentit tout à coup des cris des deux armées. La fureur, la rage, et le déſeſpoir anime tous les combatans. On en vient aux mains ; et on voit bientôt couler par tout des ruiſſeaux de ſang. L'Epire ſe déchire ſes propres entrailles. Le fils ne regarde point comme une crime de maſſacrer ſon pere ; et le pere n'a point horreur de plonger ſon épée dans le ſein d'un fils, qui lui a couté tant de peine à élever.

Les liens ſacrés de l'amitié ſont des barrieres trop foibles, pour réſiſter à l'amour du carnage. Les Epirotes, plus cruels que les bêtes féroces, ſe plaiſent à voir couler leur propre ſang : ils oublient leurs femmes, leurs enfans, leur patrie ; et ne penſent qu'à commettre des crimes, dont ils eſperent d'être recompenſés.

Le roi votre pere, Seigneur, fit dans cette fatale journée tout devoir de général habile et expérimenté, et de ſoldat plein de courage ; mais aïant perdu la plus part de ſes officiers généraux, et ſe ſentant dangéreuſement bleſſé, il ſe retira avec précipitation dans ſa capitale. Néoptoleme, qui l'y ſuivit, et y entra preſque auſſi tôt que lui, fit aſſembler tous les grands du roïaume, pour le juger. Vous n'ignorez pas, Seigneur, que les malheureux ont toujours tort, et que les hommes ſe laiſſent aiſément convaincre des choſes les plus abſurdes

abſurdes contre ceux que la fortune abandonne, et en faveur de ceux qu'elle favoriſe. On ne ſe contente point de déclarer votre pere indigne et incapable de regner: on le declare traitre à la patrie; et on étoit ſur le point de le condamner à mort; lorſqu'on apprit que ſes gardes l'avoient enlevé du milieu d'une multitude innombrable de peuple, qui environnoit ſon palais. On ſut quelques jours après, qu'il étoit mort de ſes bleſſures, après avoir eu la conſolation d'apprendre, que ſes amis vous avoient mis en ſûreté ſelon les ordres, qu'il leur avoit donnés.

Voila, Seigneur, quelle fut la fin tragique du roi votre pere, qui a été lui même la cauſe de ſa ruine, de celle de ſa famille, et de tous ſes amis. Car quand bien même il ſeroit vrai, qu'il n'a entrepris de défendre qu'une cauſe juſte, il n'eſt pas moins vrai, qu'il pouvoit ſe paſſer d'en prendre en main la défenſe, ſans agir contre les véritables intérêts du roïaume, qu'il gouvernoit: car qu' importoit il à l'Epire, que ce fut Olimpias, ou Caſſandre qui regnât en Macédoine? Il a voulu empêcher l'agrandiſſement de l'un, pour procurer celui de l'autre; et il s'eſt perdu lui même. Un roi, qui ſe donne pour le protecteur d'un prince injuſtement opprimé, ne doit point tellement ſe repoſer ſur la juſtice de la cauſe, dont il épouſe la défenſe, qu'il s'imagine que chacun penſera comme lui, et ſe rangera de

ſon

ſon côté. S'il s'embarque témérairement dans une affaire, dont il n'a pas prévû les difficultés, il ſe trouvera tout à coup dans un labirinthe, dont il lui ſera preſque impoſſible de ſortir ; et plus on le verra embaraſſé, moins on lui donnera de ſecours, pour l'aider à ſe retirer du péril où il eſt. Ses meilleurs amis lui tourneront le dos ; et peut être même contribueront ils ſecretement à l'enfoncer de plus en plus dans le précipice, pour punir ſon orgueil, et ſa témérité. C'eſt, Seigneur, ce qui eſt arrivé au roi votre pere : mais permettez moi de reprendre le fil de l' hiſtoire.

Les rebelles, aïant appris la fuite d'Eacide, chercherent les moïens d' aſſouvir leur rage ſur vous ; et ils vous auroient égorgé, ſi je ne vous avois heureuſement dérobé à leur fureur. L'injuſtice des Epirotes eſt très marquée ; mais que n'oſent pas entreprendre des peuples irrités ?

" Le peuple, répondit Pirrhus, n'eſt jamais " content, c'eſt une bête féroce, qu'il impoſſible " de ſatisfaire : elle eſt inquiete en quelque " ſituation qu'on la mette : elle eſt ombrageuſe, " opiniâtre, inconſtante, et cruelle : le ſeul moïen " de la gouverner, c'eſt de lui donner des chaines, " et de ne lui laiſſer de nourriture, qu' autant " qu'il lui en faut, pour la tenir en haleine, et

" la

" la rendre capable du travail auquel elle eſt
" deſtinée. Mon pere ſeroit encore ſur le trône
" d'Epire, je n'aurois jamais été élevé à la cour
" de Glaucias, et les Epirotes ne ſeroient pas
" expoſés aux guerres civiles, qui devorent leurs
" entrailles depuis tant d' années, ſi on leur
" avoit donné moins de liberté. Il ſe ſont
" laiſſés ſurprendre par des eſprits turbulens
" et ſéditieux, qui, en ſe ſervant des titres ſpé-
" cieux de liberté, et de bien public, ne cher-
" choient qu' à ruiner la nation, dans l'eſpérance
" de s'enrichir des débris de leur patrie. Il
" falloit détruire dès leur naiſſance ces monſtres,
" qui ont infecté de leur ſouffle empoiſonné un
" peuple, qui vivoit heureux. Les Epirotes
" reconnoiſſent aujourd'hui qu'on les a trompés.
" Ils n'ont pas oublié ce qu'ils doivent à Eacide.
" Avant qu'il ſoit peu je leur en montrerai le
" ſang; et ſi les Dieux ne me ſont point con-
" traires, je rendrai cette nation formidable à
" toute la terre.

Androclion, qui déteſtoit le pouvoir arbitraire, et qui ne pouvoit ſouffrir ces ſentimens de deſpotiſme dans ſon éleve, lui répondit, qu'il ne doutoit point que le Prince d'Epire n'emploïât les moïens les plus propres à ſe faire aimer de ſon peuple, lorſqu'il ſeroit retabli ſur le trône de ſes ancêtres. " Continuez, continuez, lui dit " Pirrhus avec précipitation; il me tarde de

" ſavoir

“ ſavoir de quelle maniere vous me ſauvates des
“ mains des rebelles.

“ Les revoltés, reprit Androclion, peu ſatis-
“ faits de la condemnation, et de la mort
“ du roi votre pere, avoient réſolu d' exter-
“ miner toute la maiſon roïale, et d' immoler
“ à leur vengeance juſques aux victimes les plus
“ innocentes. Ils vous chercherent par tout le
“ palais ; et ne vous y aïant pas trouvé, ils
“ allerent viſiter les maiſons de la ville, qu'ils
“ ſoupçonnoient d'être dans les intérêts de la
“ cour. Cependant j' ordonnai à trois de vos
“ gouvernantes de vous cacher dans un ſouterrain,
“ leur promettant de venir vous en retirer vers
“ le milieu de la nuit. Je gagnai enſuite
“ Hippias, Néandron, et quatre autres gentils
“ hommes. Hippias me promit de reſter dans
“ la ville, pour y obſerver les mouvemens de vos
“ ennemis, et de nous ſuivre enſuite à Mégare :
“ s'il voïoit, qu'on n'eût point découvert notre re-
“ traite. J'allai à minuit vous retirer d'entre
“ les mains de vos gouvernantes, qui verſerent
“ un torrent de larmes, en vous remettant entre
“ mes bras. Hippias, et les quatre cavaliers
“ m' attendoient aux portes de la ville. Je
“ ne fus pas lontems ſans les joindre ; et
“ nous primes enſemble le chemin de Mégare.

" Le lendemain, à la pointe du jour, nous
" vimes accourir vers nous un cavalier presque
" hors d'haleine. C'étoit Néandron, qui venoit
" nous dire, que les cris de vos gouvernantes, qui
" étoient sorties de l'endroit, où nous vous avions
" caché, avoient découvert notre fuite, et qu'on
" avoit envoïé de tous côtés des détachemens de
" cavalerie, pour nous arrêter. Je le priai de se
" tenir sur le chemin avec les quatre gentils
" hommes, et de tacher d'amuser ceux, qu'il
" verroit venir contre nous. Cependant Hip-
" pias, et moi nous lachames la bride à nos
" chevaux, qui sembloient acquérir de nouvelles
" forces, en avançant chemin ; et nous arrivames
" enfin sur le bords du Drinus, que nous croïons
" guéable. Mais helas ! quelle fut notre sur-
" prise, quand nous vimes qu'il étoit tellement
" débordé, qu'il nous parut très dangereux d'en
" tenter le passage. Tristes et abbattus à la vûe
" des eaux, troublés et effraiés du danger qui
" vous menaçoit, nous regardions le fleuve dans
" un morne silence ; lorsque nous apperçumes de
" l'autre côté de la riviere des bergers, qui, aïant
" quitté leurs troupeaux, alloient se délasser chez
" eux des travaux de la journée. Nous leur
" criames de venir à notre secours ; mais comme
" ils ne pouvoient nous entendre, à cause du bruit
" des vagues, nous nous mimes à leur faire des
" signes,

" ſignes, et à lever les bras. Quoi qu'ils avoient " les yeux fixés ſur nous, ils ne comprirent pas " plus qu'auparavant ce que nous voulions. " Alors Hippias arracha de l'écorce d'un chêne, " ſur laquelle il écrivit avec la pointe de ſon " épée ces paroles." *Pirrhus, fils d'Eacide roi d'Epire, eſt pourſuivi par des ennemis, qui en veulent à ſa vie: hâtez vous, chers amis, de le ſecourir, ſi vous craignez les dieux, et ſi vous aimez la vertu.* " Aïant enſuite attaché cette écorce au " bout d'une fleche, il la lança de l'autre côté " du fleuve. Quelques momens aprés nous " vimes venir à toute bride Néandron, et les " cavaliers, que nous avions laiſſés en che- " min. Ils croïoient que nous avions déja " paſſé l'eau. *Grands Dieux,* dirent ils en nous " abordant," *protégez Pirrhus, ſi vous aimez l'innocence.* " Ils nous aſſurerent enſuite, qu'un corps " de cavalerie d'environ cinquante hommes " n'étoit qu'à une heure de chemin; et ils a- " jouterent, qu'il ne nous reſtoit plus d'autre " parti à prendre, que celui de périr les armes à " la main. Cependant les bergers, qui avoient " coupé quelques arbres, et les avoient attachés " enſemble, en forme de radeau, envoïerent un " d'entre eux pour nous chercher. A la vûe de " ce plancher flottant la joïe, et l'eſperance ſuc- " cedent à la crainte, et au déſeſpoir. Il arrive:

" nous nous mettons dessus ; et nous traversons
" la riviere.

" A peine étions nous à l'autre bord, que les
" ennemis parurent sur le rivage, que nous
" venions de quitter. Ils s'arreterent quelque
" tems à nous regarder ; mais soit qu'ils ne nous
" aïent pas reconnus, où qu'ils n'osassent se hazarder
" de passer l'eau à la nage, ou enfin qu'ils crussent
" que nous étions en plus grand nombre qu' eux,
" ils s'en retournerent sur leurs pas.

" Cependant Cineas, un des bergers, nous
" conduisit dans sa maison, où nous nous repo-
" sames quelques heures. Ce fut lui, qui nous
" dissuada d'aller à Mégare, en nous apprénant,
" que Cassandre étoit entré dans la Macédoine,
" et qu' Olimpias, dont nous allions implorer la
" protection, loin d'être en état de nous secourir,
" étoit assiegée dans Pidna, avec Roxane sa belle
" fille, Hercules fils de Barsine son petit fils,
" Deidamide votre soeur, et Thessalonice fille
" d'Aridée.

" Aïant pris la resolution de nous retirer en
" Illirie, nous y arrivames bien-tôt ; et étant en-
" trés dans le palais de Glaucias, nous nous pré-
" sentames devant ce prince, et nous nous jettames
" à ses genoux, en lui demandant sa protection.
" Le Roi, qui craignoit Cassandre, ne savoit à
" quoi se résoudre. Il jetta d'abord les yeux sur
" vous, en gardant un profond silence ; et nous

" fit

" fit ensuite quelques questions sur notre sortie
" d'Epire, et sur les dangers, que nous venions de
" courir.

" Après que nous lui eumes répondu, il vous
" prit par la main ; et voulut voir, si vous pou-
" viez marcher. Vous vous approchates de lui
" d'un pas chanchelant : vous le prites par le
" manteau : vous vous laissates tomber à ses
" pieds ; et le regardant d'un air triste et
" tendre, vous sembliez le supplier d'avoir pitié
" d'un prince accablé de malheurs, dès sa
" naissance.

" Glaucias, touché de compassion, nous pro-
" mit de vous regarder à l'avenir comme son
" fils. Il vous envoïa à la reine Béroé, son
" épouse ; et eut toujours depuis pour vous toute
" la tendresse d'un pere. Mais il est tems, Sei-
" gneur, de revenir aux affaires de la Macé-
" doine.

" Cassandre, qui étoit, comme j'ai dit, devant
" Pidna, et qui ne vouloit pas ruiner son armée
" par de fréquens assauts, fit tirer des lignes de
" circonvallation, et empêcha ainsi les assiégés
" de recevoir des vivres : ce qui les réduisit bien-
" tôt à la derniere extrémité.

" Ce ne fut qu'avec une douleur très sensible,
" qu'Olimpias, qui attendoit du secours de
" l'Epire, apprit la révolution, qui venoit d'ar-
" river dans ce roïaume. Il ne lui restoit plus

" de ressource que du côté de Polisperchon, qui
" s'avancoit à grandes journées, pour la secourir.
" Cassandre, loin d'interrompre la marche de ce
" général, le laisse approcher des lignes ; et la
" Reine attribuoit cette inaction, ou à la crainte
" qu'il avoit de celui, qu'elle regardoit déja comme
" son libérateur, ou à la peur de se voir aban-
" donné de ses propres troupes ; mais la suite fit
" voir, que Cassandre agissoit alors comme un
" capitaine rusé, qui savoit mettre à profit les
" leçons, qu'il avoit reçûes dans le camp d'Anti-
" pater ; car aïant demandé une entrevûe à Po-
" lisperchon, il lui representa, que, si dans le
" dessein où il étoit de sauver Olimpias, il en
" venoit à une bataille décisive, il avoit tout à
" craindre, s'il étoit vaincu, et peu à esperer,
" s'il remportoit la victoire. Il lui fit entrevoir,
" qu' avec des troupes levées à la hâte, et mal
" disciplinées, il étoit impossible de tenir contre
" une armée aussi aguerrie, et aussi nombreuse que
" celle, qui assiegeoit Pidna. Il lui dit, qu' Olim-
" pias avoit comblé la mésure de ses crimes ; et
" qu'il étoit juste, qu'elle souffrit, après avoir
" fait souffrir tant d'autres. Il lui fit entendre,
" que s'il vouloit se joindre à lui, il le feroit son
" collegue ; et qu'en agissant conjointement, la
" Grece, la Macédoine, et les provinces voisines
" seroient bientôt réduites, et forcées de les re-
" connoître pour leurs souverains. Enfin il

" ajouta

" ajouta, qu'il étoit fatigué d'un siege, qui duroit
" depuis huit mois : qu'il vouloit mettre fin à
" la guerre d'une maniere, ou d'une autre ; et
" qu'il ne lui donnoit qu'une heure pour se
" déterminer.

" Ce discours si vif, et si ferme eut tout le
" succès que Cassandre en attendoit ; car Polis-
" perchon, qui vit bien que Pidna ne pouvoit
" tenir plus lontems sans secours : et qu'il n' y
" avoit gueres d'apparence, qu'on pût y jetter des
" troupes, et des vivres, crut, que, ne pouvant
" sauver Olimpias, il étoit de la prudence de ne
" point se perdre avec elle, et de s'accommoder
" au tems. Après quelques momens de silence
" il répondit à Cassandre, que le péril étoit égal
" des deux côtés ; et que, si la fortune lui tournoit
" le dos, il la suivroit de si près qu' au moins il
" la feroit chanceller plus d'une fois. Il dit que
" son armée n'étoit pas en si mauvais état,
" qu'elle ne fût capable de lui disputer la victoire.
" Il avoua, qu' Olimpias avoit poussé les choses
" trop loin ; mais il le pria en même tems de se
" ressouvenir de ce qu'elle avoit été. Il lui fit
" connoître, qu'il ne donneroit jamais son con-
" sentement à la jonction des deux armées.
" Enfin il le supplia de lui permettre de faire
" savoir à Olimpias le résultat de leur confé-
" rence.

" Caſſandre, qui s'apperçut bien, que le pré-
" tendu défenſeur de la Reine vouloit ſauver les
" apparences, lui permit d'écrire à Olimpias ;
" mais il lui dit, que comme Poliſperchon s'étoit
" vangé d'Aridée, et d'Euridice, en les dépouil-
" lant de la couronne, ſans que Caſſandre s'y op-
" poſât, il étoit juſte que Caſſandre ſe vengeât
" d'Olimpias, en la chaſſant du trône, ſans que
" Poliſperchon apportât aucun obſtacle à ſon
" entrepriſe. Poliſperchon, lui aïant promis de
" demeurer neutre, il ordonna à ſes troupes de
" ſe préparer à donner un aſſaut général. Olim-
" pias, qui jugea bien par les lettres de Poliſ-
" perchon, qu'elle n'avoit plus de ſecours à at-
" tendre, et qui néanmoins vouloit ſauver les
" reſtes d'un peuple, qui avoit tant ſouffert pour
" elle, ouvrit les portes de la ville au vainqueur,
" qui y fit entrer ſes ſoldats, avec défenſe ſous
" peine de la vie d'y commettre aucun acte d'hoſ-
" tilité. Dès qu'il y fut entré lui même, il en-
" voïa des gardes au palais de la Reine ; et pour
" ſe défaire d'elle d'une maniere moins odieuſe,
" il inſpira aux parens des principaux officiers, que
" cette princeſſe avoit fait mourir, de l'accuſer
" dans l'aſſemblée des Macédoniens, et de de-
" mander vengeance des cruautés, qu'elle avoit
" exercées. Ils le firent ; et après qu'on les eut
" ouïs, elle fut condamnée à la mort, ſans que
" perſonne prit ſa défenſe. Etant au lieu du

" ſupplice,

" supplice, elle voulut justifier sa conduite devant
" le peuple; mais Cassandre, qui avoit tout sujet de
" craindre, que le souvenir de Philippe, et d'Alé-
" xandre, pour qui les Macédoniens conservoient
" un souverain respect, ne leur fit changer tout
" à coup de sentiment, ordonna à ses gardes de la
" tuer: lors qu'elle commençoit à ouvrir la bouche.
" Ils se jettent aussi-tôt sur elle: la percent de
" mille coups; et la laissent sans mouvement, et
" sans vie. Ainsi périt la fameuse Olimpias, fille,
" soeur, femme, et mere de rois, qui s'étoit à la
" vérité justement attiré une fin si tragique par
" tous ses crimes, et toutes ses cruautes; mais
" qu'on ne peut voir mourir de la sorte, sans
" détester la scélératesse du prince, qui lui ôte la
" vie d'une maniere si indigne.

" Tandis que ces choses se passoient à Pidna,
" Antigone, qui avoit grossi son armée des troupes,
" que lui avoient envoïé Pithon, et Seleucus, se
" disposoit à entrer dans la Macédoine. Il avoit
" déja passé l'Hélespont, et croïoit qu'Eumenes,
" avec qui il avoit fait un traité d'alliance offen-
" sive et defensive, ne manqueroit pas de l'assister
" de toutes ses forces, s'il venoit à avoir besoin de
" son secours; mais celui-ci, loin de songer à lui
" être utile, ne pensoit qu'à le détruire; et il
" étoit en état de le faire; puis qu'il avoit dans
" son armée des phalanges entieres de ces soldats

" invincibles

« invincibles, qui avoient cueilli tant de lauriers
« sous Aléxandre le grand.

« Antigone ne fut pas lontems sans apprendre, « qu' Eumenes, aussi-tôt après la sortie de Nora, « avoit conclu un traité secret avec Olimpias, et « Polisperchon, dans lequel il promettoit d'atta- « quer ses troupes; tandis que Polisperchon se « jetteroit sur celle de Cassandre; et comme il « avoit raison de regarder Eumenes comme un « dangereux adversaire, il n'oublia rien pour le « bien recevoir en cas d'attaque. Un jour qu'il « apprit qu' Eumenes, étant fort mal, se faisoit « porter en litiere à la queue de l'armée, et que « les autres généraux n'étoient point en état de « commander, il resolut de risquer une bataille. « Eumenes, instruit de son dessein, exhorte les siens « à faire leur devoir. Les deux armées en vien- « nent aux mains: l'air retentit des cris des « combattans: les éléphans enfoncent les batail- « lons; et la cavalerie des deux partis se bat avec « beaucoup d'intrépidité. Eumenes, qui se trouve « à l'aîle gauche, anime ses soldats par son exemple: « repousse la phalange qu'il a en tête: la ren- « verse; et passe sur le ventre des huit mille « hommes, dont elle est composée. L'infanterie « d'Antigone est contrainte de plier; mais il n'en « est pas de même de la cavalerie. Le combat « s'étant donné dans un terrain sabloneux, le

« mouvement

" mouvement des hommes, des chevaux, et des
" éléphants y avoit élevé de si grands tourbillons
" de poussiere, qu'on ne voïoit pas à trois pas de
" soi. Antigone, à la faveur de ce brouillard, fit
" un détachement de sa cavalerie, qui étoit supé-
" rieure à celle des ennemis, et leur enleva tout
" leur bagage, sans qu'on s'en apperçut. Cette
" perte fut bien-tôt connue des soldats, qui, au lieu
" de rendre leur victoire complette, et de re-
" prendre les armes à la main ce qu'ils avoient per-
" du, tournent toute leur furie contre leur général.

" Aïant pris leur tems, ils se jettent sur lui, lui
" ôtent son épée; et avec sa propre ceinture, ils
" lui lient les mains derriere le dos, et le con-
" duisent à Antigone, qui devoit leur rendre leur
" bagage à ce prix là.

" Eumenes demande pour toute grace, qu'on
" le fasse passer au milieu des phalanges Macédo-
" niennes, et qu'on lui permette de leur dire adieu.
" On la lui accorde: il monte sur une hauteur,
" d'où il étoit vû de toute l'armée; et aïant im-
" posé silence". *Soldats*, leur dit il, *osez vous bien, par la plus noire des perfidies, faire triompher Antigone, en lui livrant votre général, que vous devriez défendre jusqu'à la derniere goute de votre sang? Convient il à des gens, qui ont partagé avec Aléxandre ses victoires, de livrer leur souverain à son plus mortel ennemi, pour ravoir des bardes, qu'ils peuvent reprendre en combattant. Je vous conjure, au nom des*

Dieux,

Dieux, et par l'amitié que vous m'avez ſouvent témoignée, d'enfoncer ici vos épées dans mon ſein, et de délivrer par là Antigone de toute apprébenſion. Point de cruelle compaſſion: ou donnez moi la mort, ou rendez la liberté à une de mes mains; et je vous épargnerai la peine de commettre un crime. A cette condition, ſi je ne puis vous délivrer de tous les reproches, qu'on aura raiſon de vous faire, je vous abſous de toutes les peines, que vous pouvez craindre de la vengeance des Dieux.

" Tandis qu' Eumenes parloit ainſi, pluſieurs
" ſoldats, percés d'une vive douleur, verſoient des
" torrens de larmes : d'autres, pour n'être pas té-
" moins du parricide, qu'on alloit commettre, s'en-
" fonçoient leurs épées dans le ſein; mais la plus
" part perſiſterent dans leur réſolution, alléguant
" pour excuſe, qu'ils ne devoient point ſe voir
" privés dans leur vieilleſſe de ce qu'ils avoient
" amaſſé avec des peines infinies, ſous la conduite
" de Philippe, et d'Aléxandre. Quand Eumenes
" fut arrivé à l'armée d'Antigone, celui-ci n'eut
" pas le courage de le voir. Il le fit charger de
" chaines; et comme ceux, à qui il l'avoit donné
" en garde, lui demandoient comment il vouloit
" qu'on le gardât : *comme un éléphant*, leur dit-il,
" *ou comme un lion.* Mais quelque jours après,
" attendri et touché de compaſſion, il lui accorda
" plus de relache, permit à ſon fils de lui donner
" tous les rafraîchiſſemens, dont il pourroit avoir

" beſoin,

" besoin, et à ses amis de le voir, et de passer
" avec lui les journées entieres.

" Néarque, fils de Démétrius, conseilloit à
" Antigone de remettre son prisonnier en liberté;
" mais les autres courtisans le pressoient de s'en dé-
" faire. Onomarque, qui avoit la garde d'Eumenes,
" lui rendoit chaque jour sa prison plus odieuse
" par ses insolences. Celui-ci lui demandant,
" pourquoi Antigone ne se déterminoit pas, ou à
" lui donner généreusement la liberté, ou à le
" faire mourir, Onomarque répondit, que c'étoit
" à la tête d'une armée, qu'il auroit du mépriser
" la mort, au lieu de la braver dans l'esclavage."
C'est aussi dans cet endroit, reprit fierement Eumenes, *que je l'ai affrontée. Demande le à ceux qui ont combattu à mes côtés. Si je suis ici, c'est que je n'ai jamais trouvé d'ennemi plus fort que moi.*
" Onomarque lui dit, en lui tournant le dos, que
" puisqu' enfin il en avoit trouvé un plus fort, il
" devoit attendre en patience que cet ennemi dis-
" posât de son sort.

" Antigone se sentoit assés porté à accorder
" la vie, et la liberté à son prisonnier; mais
" comme il connoissoit sa fidélité inflexible pour
" la famille d'Aléxandre, et qu'il le croïoit d'ail-
" leurs capable de rompre toutes ses mésures, il le
" fit assassiner dans la prison. Ainsi mourut
" Eumenes, qui étoit sans contrédit le plus grand
" capitaine de son siecle.

" Cependant

" Cependant Caſſandre, qui avoit épouſé Theſ-
" ſalonice fille d'Aridé, venoit de faire alliance
" avec Ptolomée, roi d'Egypte, à qui il avoit
" céde une partie de la Grece, à condition qu'il
" tiendroit en haleine les armées d'Antigone ;
" tandis que de ſon côté il s'appliqueroit à appai-
" ſer les troubles domeſtiques de la Macédoine, et
" de l'Epire, et à ſe mettre en état de lui reſiſter,
" au cas qu'il voulut faire quelque entrepriſe au
" delà de la mer Egée. Il envoïa auſſi vous
" demander au Roi d'Illirie. Ses ambaſſadeurs
" avoient ordre de lui donner deux cens talens,
" s'il vous remettoit entre leurs mains, et de lui
" dire, en cas de refus, que leur maître étoit re-
" ſolu d'envoïer un armée contre lui, et d'obtenir
" par la force ce qu'il refuſoit de lui accorder de
" bon gré. Glaucias, ſans s'épouvanter de leurs
" menaces, leurs répondit, qu'en vous recevant
" dans ſes états, il vous avoit accordé ſa protection :
" qu'il n'étoit point homme à violer les droits de
" l'hoſpitalité, en vous livrant à vos ennemis ; et
" que, ſi leur maître envoïoit des troupes dans ſon
" roïaume, il ne manqueroit pas de les aller rece-
" voir ſur les frontieres.

" Caſſandre, qui n'étoit pas en état de tirer
" vengeance du refus, que Glaucias faiſoit de vous
" livrer, et qui voïoit d'ailleurs, qu'Antigone ne
" feroit pas lontems ſans venir l'attaquer, crut
" qu'il devoit, avant toutes choſes, ſe défaire des

" mal

" mal-intentionnés. Il fit empoiſoner Hercules, " fils d'Alexandre, avec ſa mere Barſine ; et or- " donna, qu'on mit à mort tous ceux, qui étoient " dans les intérêts de la famile roïale. Il fit en- " ſuite rebâtir les murailles de Thébes, qu'Alé- " xandre le grand avoit fait raſer juſqu'aux fonde- " mens, et n'omit rien de tout ce qui étoit né- " ceſſaire, pour s'oppoſer aux progrès de ſon " ennemi.

" Cependant Antigone apprit, que ſon fils " Démétrius venoit de perdre la bataille de Gaza. " Ce jeune prince avoit oſé ſe méſurer avec un " vieux général, élevé dans le camp d'Aléxandre. " Ptolomée lui fit païer cher ſon coup d'eſſai ; " car il lui tua huit mille hommes, en prit cinq " mille autres, mit le reſte de l'armée en déroute, " le fit lui-même priſonnier de guerre, pilla ſon " camp ; et pour apprendre à ce jeune prince, en " qui il voïoit de la vertu, à ne plus écouter à " l'avenir les mouvemens impétueux de la jeuneſſe, " il ordonna qu'on lui otât ſes habits ſuperbes. " Quelques tems après, pour lui montrer de quelle " maniere, après avoir vaincu, il falloit uſer de la " victoire, il lui donna un appartement dans " ſon palais, le fit manger à ſa table, lui rendit " tout ſon équipage, l'accabla pour ainſi dire de " bienfaits, et le renvoïa enſuite avec tous ſes " amis chez ſon pere, en lui donnant pluſieurs " ſeigneurs Egiptiens, pour lui ſervir d'eſcorte

" juſqu'aux

« jusqu'aux frontieres de ses états. Démétrius, « plein de reconnoissance pour les bontés de « Ptolomée, ne put s'empêcher de verser des « larmes, en le quittant". *Seigneur*, lui dit il, *ce n'est point à la bataille de Gaza, que vous m'avez vaincu; c'est dans le palais du plus grand, et du plus vertueux de tous les princes. Fasse le ciel que je sois bientôt en état de reconnoître les services, que vous m'avez rendus.*

« Antigone reçut son fils avec toute la tendresse « d'un pere; et sans lui parler de ce qui lui « étoit arrivé à Gaza, il lui dit, en souriant, qu'il « étoit bien aise, qu'il eût vû la cour d'Egipte; « puisqu'il y avoit étudié sous un maître, dont les « leçons pourroient un jour lui être utiles; et « comme il ne vouloit point rabattre, ni arrêter le « courage, et l'audace de son fils, il ne s'opposa « point à la demande, qu'il lui fit, d'éprouver « encore ses forces contre le roi d'Egipte.

« Démétrius, brulant du desir de se venger, « entre dans la Sirie: surprend Cillès général de « Ptolomée: le met en fuite: s'empare de son « camp, et de tous ses bagages: fait sur lui sept « mille prisonniers: le prend, et l'arrête lui même; « et emporte un très riche butin. Il fut moins « touché de la gloire, et des richesses que lui ap- « porta sa victoire, que du plaisir de se voir en « état de s'acquiter envers son ennemi des bien- « faits, qu'il en avoit reçûs. Il en écrivit à son

« pere

" pere, qui lui permit d'agir, comme il le jugeroit " à propos. Il renvoïa donc Cilles, et tous ses " amis, comblés de présens, et avec eux tout " le bagage, qu'il avoit pris.

" Après avoir chassé les troupes du Roi de la " Sirie, il ravagea l'Arabie ; et s'étant jetté sur " les Nabatéens, il leur enleva sept cens chameaux, " chargés de toutes sortes de riches marchandises. " C'est à peu près dans ce tems là qu'il apprit, que " son pere, qui, l'année d'auparavant, avoit pris " Babilone, après avoir défait Séleucus, venoit " d'en être chassé ; et que le victorieux, profitant " de la terreur, que sa victoire avoit jettée dans " tous les esprits, avoit réduit toutes les provinces " voisines de ses états, et rangeoit sous son obeis- " sance toutes les nations, qui sont autour du " Caucase.

" A cette nouvelle il conduit son armée dans la " Mésopotamie, passe l'Euphrate, reprend Ba- " bilone ; et aïant appris, que Ptolomée assiegeoit " Halicarnasse, il laisse sept mille hommes, pour " garder sa nouvelle conquête, vole au secours de " la place assiegée, et en fait lever le siege.

" Tant de victoires, remportées en si peu de " tems, et dans un âge si peu avancé, acquirent " bien-tôt à Démétrius la réputation de grand " capitaine. Sa bonne conduite pendant la guerre, " le bonheur de ses armes, sa modération dans la

" victoire, et toutes ses autres qualités firent sou
" haiter à tous les peuples, qui gemissoient sous le
" le poids de la tirannie, de l'avoir pour pro-
" tecteur.

Fin du prémier livre.



PIRRHUS

PIRRHUS, ROI D'EPIRE.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Timochare opposé en tout à Androclion. Mort de celui-ci. Démétrius, après avoir conclu un traité d'alliance avec Glaucias, et Pirrhus, et épousé la sœur de ce dernier, se rend maître d'Athenes, et de Mégare. Retour de Pirrhus dans son roïaume. Quel étoit Cinéas. Conseils que lui donne Glaucias. Démétrius se rend maître de Salamine. Tentative inutile sur l'île de Rhodes. Démétrius chasse Cassandre, qui tenoit la ville d'Athenes bloquée, et donne la paix à la Grece. Cinéas combat les mauvais conseils de Timochare. Pirrhus retourne en Illirie. Ce qu'il y fit. Les Epirotes profitent de son absence, pour se revolter contre lui. Il se retire à Athenes, où Cinéas lui apprend ce qui s'étoit passé de plus remarquable dans la Perse, et dans la Grece avant la mort d'Aléxandre le grand.

Dès qu' Androclion eut cessé de parler, Pirrhus le remercia de ce qu'en lui apprénant ce qui s'étoit passé en Asie, depuis la naissance de Philipe jusqu' à son tems, il n'avoit pas oublié de lui faire sentir les malheurs de sa maison.

Ce jeune prince étoit alors âgé d'onze ans. Glaucias avoit laissé auprès de lui Hippias, Néandron, et les quatres gentils hommes, qui l'avoient sauvé ; mais ses deux principaux officiers étoient Androclion, et Timochare. Le prémier joignoit à une haute naissance l'amour de la vertu, et de la gloire. L'autre étoit grand homme de guerre, et excellent politique ; mais ambitieux, hautain, méfiant, et passionné.

Androclion exhortoit Pirrhus à la modération, et à l'oubli des injures ; et Timochare l'excitoit à se venger de ses ennemis. L'un lui représentoit, " que les levées d'hommes ne servent qu'à " dépeupler un païs de ses habitans : que les " impots, qu'un roi belliqueux, est obligé " d'exiger de son peuple, font languir le " commerce ; et que les malheurs de la guerre " mettent ses sujets au désespoir, et les por- " tent ordinairement à se revolter contre " lui.

L'autre au contraire lui insinuoit, " que la " plus grande vertu d'un prince est de savoir " faire la guerre : que tout le monde regarde " avec mépris un roi, qui, assis dans son palais " au milieu de ses femmes, et de ses flatteurs, " borne toutes ses pensées à une vie lâche, et " efféminée, et laisse ses peuples exposés aux in- " sultes de leurs ennemis. *Vous avez oui parler,* " lui disoit il, *des Athéniens, qui vivoient avant*

" *la*

" *la naissance de Philippe. C'étoient les peu-*
" *ples les plus riches de la Grece: ils étoient*
" *aimés, et craints des nations voisines. Mais à*
" *quoi devoient ils tous ces avantages? Aux jour-*
" *nées de Marathon, et de Salamine. N'est ce pas*
" *par les armes que Cirus a fondé l'empire des*
" *Perses? Et le Thébain Epaminondas n' a-t-il pas*
" *procuré une gloire immortelle à sa patrie, en la*
" *rendant maîtresse de la Grece dans la bataille de*
" *Leuctres? Si vous jettez les yeux sur l'Italie,*
" *vous y verrez une république, qui s'aggrandit tous*
" *les jours, en faisant la guerre à ses voisins; et*
" *Aléxandre auroit il mérité le nom de grand, s'il*
" *n'avoit pas porté ses armes jusques dans le sein de*
" *l'Asie, et reduit sous sa puissance tous les peuples de*
" *l'Orient?*

Pirrhus l'écoutoit avec plaisir; parcequ'il se sentoit naturellement porté à se distinguer par des exploits militaires. On le voïoit tout transporté de joïe, lorsqu'il entendoit parler des belles actions de ses ancêtres, qu'il croïoit pouvoir surpasser; et le dépit, et la jalousie paroissoient dans ses yeux, quand on lui racontoit celles d'Hercules, et d'Achilles, qu'il ne croïoit pas pouvoir imiter.

Si Pirrhus n'aimoit pas Androclion, il ne pouvoit au moins s'empêcher d'estimer sa vertu, et de lui donner des marques de reconnoissance, à cause de la fidélité, que ce ministre avoit fait paroître,

 en

en le ſauvant des mains de ſes ennemis. Timochare, à qui tout faiſoit ombrage, reſolut de ſe défaire d'un concurrent, qu'il regardoit comme dangereux ; et il trouva une occaſion favorable d'exécuter ſon deſſein dans la derniere maladie, dont ſon rival fut attaqué.

Glaucias, qui eſtimoit le mérite par tout où il ſe trouvoit, et qui l'admiroit dans Androclion, fut voir ce ſeigneur dans ſon lit ; et lui aïant temoigné, qu'il étoit très faché de ſon mal, il lui dit de conſulter Timochare, qu'il croïoit honnête homme, et qui entendoit aſſés bien la médecine. Androclion, qui ne ſe méfioit point de Timochare, le fit prier de le venir voir. Celui-ci, s'étant rendu dans ſon appartement, raiſonna lontems ſur les cauſes de ſon mal, l'aſſûra qu'il le tireroit bientôt d'affaire, et lui donna une potion, qui le fit mourir, au milieu des douleurs les plus cuiſantes. Timochare ne manqua point d'attribuer ſa mort au manque de chaleur, qui avoit empêché l'effet du remede ; et ſoutint ſon ſentiment d'un air ſi aſſuré, et par tant de raiſonnemens, qu'il y eut peu de perſonnes, qui ne cruſſent, qu'il avoit agi de bonne foi.

Pirrhus pleura d'abord la perte, qu'il venoit de faire ; mais comme il n'en connoiſſoit point encore toute la grandeur, et que Timochare

prénoit

prénoit tous les ſoins poſſibles, pour la lui faire oublier, il ſe conſola bien-tôt. Timochare lui perſuada même " qu' Androclion étoit bien à la " vérité capable de donner une belle éducation à " un prince né pour obeir ; mais qu'il n'entendoit " rien à celle d'un monarque, qui, ne ré- " connoiſſant point d'autres ſouverains que les " Dieux, devoit ne ceder ſes droits qu'à une " force ſupérieure, aggrandir ſes états, tenir ſon " peuple en reſpect, ſe faire craindre de ſes voiſins, " et être l'arbitre de la paix, et de la guerre. Il " lui diſoit, que Glaucias ne cherchoit qu'une oc- " caſion favorable pour le retablir dans ſes états : " qu'il y avoit apparence, que cette occaſion ſe " préſenteroit bien-tôt : qu' Antigone, et Dé- " métrius, en portant la guerre en Grece, où " ils étoient appellés par les principales ré- " publiques, qui gémiſſoient ſous la tirannie de " Caſſandre, ne ſongeroient gueres à s'oppoſer à " ſon rétabliſſement ſur le trône de ſes peres : " que le roi d'Illirie, pour engager Démétrius à " approuver ſon entrepriſe, lui avoit offert " Deidamie ſa ſoeur : qu'il n'avoit pas rejetté la " propoſition ; et qu'il étoit aſſés probable, que " cette affaire ne feroit pas lontems ſans ſe " conclure, ſi le prince d'Epire y donnoit ſon " conſentement.

Pirrhus répondit à Timochare, " que n'étant " point encore d'un âge à entrer dans le fond " des affaires, et ne doutant point d'ailleurs de " la prudence du roi d'Illirie, il remettoit ses " intérêts entre ses mains, sans vouloir se mêler " d'autres choses, que d'approuver tout ce qu'il " jugeroit à propos de faire.

Un traité d'alliance fut bien-tôt conclu entre Antigone, et Démétrius d'une part, et Glaucias roi d'Illirie, et Pirrhus de l'autre. La princesse Deidamie en fut le sceau ; et elle épousa Démétrius, lorsqu'il se préparoit à entrer dans la Grece, par ordre de son pere Antigone.

Il partit pour Athenes avec cinq mille talens, et une flote de deux cens cinquante voiles. Démétrius de Phalere y commandoit, au nom et sous l' autorité de Cassandre. Comme chacun prenoit la flote de Démétrius pour celle de Ptolomée, on la laissa entrer dans le port. Mais enfin les Athéniens, étant détrompés, coururent aux armes, pour se défendre. Alors Démétrius, voïant le peuple assemblé pour s'opposer à sa descente, leur fit crier par un héraut : " que " son pere ni lui, n'avoient aucun mauvais dessein " sur eux ; et que s'ils le voïoient les armes à la " main, ce n'étoit que pour les remettre en li- " berté : pour chasser la garnison de leur citadelle ; " pour leur rendre leurs loix, et leur ancien

" gouvernement ;

« gouvernement ; et pour retablir l'union entre
« eux.

A cette proclamation les Athéniens, jettant leurs boucliers à terre, et battant des mains avec de grands cris de joïe, l'appelloient leur pere et leur libérateur, et le preſſoient de deſcendre. Démétrius de Phalere, qui vit bien, qu'il ſeroit inutile de reſiſter, lui envoïa deux de ſes amis, pour faire ſes ſoumiſſions. Démétrius leur donna une audience très favorable ; et pour les aſſûrer de ſa bonté, en les renvoïant, il leur donna, comme en ôtage, Ariſtodéme de Milet, un des plus intimes amis de ſon pere. En même tems il eut ſoin de pourvoir à la ſûreté de Démétrius de Phalere, en le faiſant conduire avec une bonne et ſûre eſcorte à Thebes, comme il l'avoit demandé. Enſuite, après avoir mis le blocus devant la fortereſſe de Munichia, il s'embarqua pour Mégare, qu'il vouloit prendre, avant que d'entrer dans Athenes. Il fit au ſiege de cette place une faute conſiderable ; car aïant entendu dire, que la femme d' Aléxandre, fils de Poliſperchon, nommée Cratéſipolis, et très celebre pour ſa beauté, avoit envie de le voir, et d'être à lui, il laiſſa ſon armée ſur les terres de Mégare, pour l'aller chercher à Patres, où elle étoit. Quelques uns de ſes ennemis, avertis de cette imprudence, marcherent contre lui : lorſqu'il s'y at-

tendoit

tendoit le moins. Il n'eut que le tems de prendre un méchant manteau, et de se sauver par la fuite ; et peu s'en fallut, qu'on ne se saisît de lui.

La ville de Mégare étant prise, les soldats en demandoient le pillage ; mais les Athéniens intercederent pour elle, et la sauverent. Démétrius, après en avoir chassé la garnison de Cassandre, et rendu aux Mégariens leur liberté, revint à Athenes, forma le siege de Munichia, en chassa la garnison, et rasa le fort. Les Athéniens, l'aïant ensuite invité de venir se rafraichir dans leur ville, il y entra, et leur rendit leur ancien gouvernement. Durant le sejour, qu'il fit dans cette ville, il y épousa Euridice, veuve d'Ophellas, et Phila, fille d'Antipater ; et comme il aimoit passionément les femmes, et que celles d'Athenes lui plaisoient infiniment, il y en auroit sans doute épousé bien d'autres, si son pere ne lui avoit fait quitter la Grece, pour l'envoïer, avec une grosse flote, et une armée considerable, faire la conquête de l'île de Cipre.

Avant son départ, il essaïa de corrompre la fidélité de Cléonides, gouverneur de Corinthe pour Ptolomée, en lui offrant des sommes considerables, s'il vouloit remettre ces deux villes en liberté ; mais n'aïant pu y reussir, il laissa un bon corps d'armée en Grece, tant pour tenir Cassandre en respect

respect durant son absence, que pour l'empêcher de s'opposer au retablissement de Pirrhus, que Glaucias reconduisoit en Epire avec douze mille hommes de cavalerie.

La réputation, que le jeune prince s'étoit acquise, et le mépris, que Néoptoleme s'étoit attiré par ses débauches, et par son orgueil, y avoit déjà fraïé le chemin à une nouvelle révolution. Les Epirôtes ne regardoient plus leur roi que comme un tirant, qui, se croïant bien affermi sur le trône, refusoit avec une hauteur insuportable de donner des emplois à ceux de ses sujets, qui en étoient les plus dignes, et n'accordoit point de faveurs, sans insulter ceux, à qui il rendoit service. Ils se plaignoient hautement de ce qu'il négligeoit les affaires les plus importantes de l'état, pour passer sa vie dans les festins, et au milieu des femmes. Ils se repentoient d'avoir proscrit Pirrhus; et n'attendoient qu'une occasion favorable pour le rappeller. Néoptoleme ne fut pas lontems sans découvrir ce changement; et au lieu de prendre des mesures pleines de vigueur, pour en prévenir les suites, il se laissa aller à une crainte sans bornes. C'est que les princes, qui oublient leur devoir, et ne gardent aucun ménagement à l'égard de leurs sujets, quand ils s'imaginent, que rien ne peut leur nuire, sont toujours timides; lorsqu'ils s'ap-

s'apperçoivent, que les hommes, dont ils se sont attiré la colere, sont prêts à les punir des maux, qu'ils leur ont faits.

Néoptoleme n'eut pas plu tôt appris, que Glaucias, et Pirrhus s'avançoient à grandes journées vers l'Epire, qu'il fit assembler les grands du roïaume, et les principaux d'entre le peuple. Après leur avoir dit, que le fils d'Eacide, secouru par le roi d'Illirie, étoit sur le point de le détrôner, il ne manqua point de leur faire entendre, que, dès que ce jeune prince se verroit à la tête des affaires, il les priveroit de leurs privileges : renverseroit les loix fondamentales de l'état : changeroit la religion ; et abandonneroit leurs biens aux Illiriens. Cependant les prêtres, ces ministres vendus aux princes, qui favorisent le pouvoir, qu'ils usurpent sur les consciences, et qui les protegent dans leurs usurpations, faisoient retentir les temples des prétendues vertus de Néoptoleme : ils disoient que c'étoit les Dieux, qui l'avoient donné au peuple ; et ils traitoient d'usurpateur celui, qui demandoit à être retabli sur le trône de ses peres. Heureusement pour Pirrhus, que le plus grand nombre n'étoit point d'humeur à se laisser tromper. Néoptoleme, qui s'en apperçut, envoïa dire à ce prince, qu'il consentoit de partager avec lui l'autorité souveraine : qu'au reste il ne devoit point attribuer à la crainte, un parti, que le seul amour de la paix, et de la

tranquilité

tranquilité publique lui faisoit prendre. Glaucias, et Pirrhus écouterent cette proposition, sans discontinuer leur marche; et renvoïérent sans réponse ceux, qui la leur avoient apportée.

En chemin faisant Pirrhus ne pouvoit s'empêcher de faire des questions sur ce qui lui étoit arrivé, en quittant l'Epire. Il vouloit savoir en quel lieu on s'étoit arrêté: en quel endroit il avoit passé le fleuve Drinus: où étoient les bergers *Achille*, et Cinéas: quand on les pria, de le sécourir; et enfin qu' étoient devenus ces deux hommes.

Aïant appris, qu'Achille étoit mort, il demanda à voir Cinéas, qui vint se jetter à ses pieds. Pirrhus lui tendit la main, le releva, lui confia les sceaux, et le fit son prémier sécretaire, et son confident.

Cinéas étoit né en Thessalie; et quoi que berger, il avoit appris l'éloquence sous le grand Démosthenes. Comme il avoit étudié les hommes, et qu'il les connoissoit à fond, il savoit les toucher par l'endroit le plus sensible, et distinguer ce qui pouvoit effaroucher les uns, et persuader les autres: Il étoit assés bien instruit de l'art militaire; et les guerres, qui avoient si lontems ravagé sa patrie, lui avoient fait découvrir les stratagemes les mieux concertés, et les desseins les plus secrets des généraux de son tems. Il s'etoit apperçu des fautes, qu'il avoit vû faire à quelques uns; et la bonne

conduite

conduite des autres n'étoit pas échappée à ſa pénétration. Il avoit environ quarante ans, lors que Pirrhus le prit à ſon ſervice par un pur motif de reconnoiſſance ; et ce prince eut bien-tôt lieu de connoître le mérite de ce grand homme. Heureux! s'il avoit toujours ſuivi ſes conſeils.

A peine Glaucias étoit il arrivé ſur les frontieres de l'Epire, que la plus part des Seigneurs Epirotes vinrent le trouver, et offrir leur ſervices à Pirrhus. Cette nobleſſe fut bien-tôt après ſuivie de pluſieurs corps de troupes, qui s'étoient détachés de l'armée de Néoptoleme, pour venir groſſir celle du nouveau roi. Le peuple, qui avoit autrefois demandé ſa mort, ne ceſſoit de le combler de bénedictions, et de faire des voeux pour la proſpérité de ſa famile. Néoptoleme, qui ſe vit tout à coup abandonné de ceux mêmes, ſur leſquels il avoit le plus compté, prit le ſage parti de ſe retirer. Il diſparut, lors qu'on le croïoit à la tête de ſon armée, et laiſſa par ſa fuite à Pirrhus une entrée libre dans le roïaume d'Epire. L'armée de Glaucias en chaſſa d'abord les troupes de Caſſandre : punit les factieux : affermit la couronne ſur la tête de Pirrhus: recompenſa ceux, qui avoient été fideles à ce jeune prince : lui donna des gouverneurs habiles, et gens de bien ; laiſſa deux de ſes enfans auprès de lui ; et s'en retourna dans ſon roïaume.

Ce

Ce grand roi, qui avoit découvert tout le mérite de Cinéas, lui recommanda, avant de partir, de ne point abandonner Pirrhus : d'avoir l'oeil sur la conduite des princes d'Illirie : de lui faire savoir ce qui se passeroit en Epire ; et de ne laisser approcher de la personne du Roi, que des gens d'honneur et de probité, " Méfiez vous surtout,
" lui dit-il, d'une certaine espece d'hommes, qui,
" sous prétexte de religion, s'insinuent dans l'esprit
" des princes, pour les précipiter avec leurs peuples
" dans des maux sans fin. Ceux qui se sont
" une fois consacrés au service des Dieux, ne
" doivent songer qu' à les servir. Les affaires
" d'état ne leur conviennent pas ; et quand même
" ils seroient capables de s'en mêler, ce seroit un
" espece de sacrilege de les en charger. Les dis-
" cours pleins d'art, dont un ministre d'état est
" quelquefois obligé de se servir, pour le bien de
" l'état, et pour la gloire de son maître, ne
" doivent point se trouver dans la bouche d'un
" homme, destiné à chanter les louanges des
" Dieux. Que les sacrificateurs se contentent de
" nous déclarer le vrai sens des oracles divins, sans
" vouloir se rendre les maîtres de la volonté des
" rois. Qu'ils ne nous enseignent que ce qui est
" écrit dans les livres sacrés, sans inventer des
" cultes nouveaux, et des cérémonies ridicules, et

" superstitieuses,

“ superstitieuses, pour en imposer aux esprits
“ foibles, et se faire par là des partis puissans
“ dans les roïaumes, où ils veulent dominer, au
“ préjudice de l'autorité des princes. Ces sortes de
“ gens sont ordinairement hardis, effrontés, or-
“ gueilleux ; et comme ils s'attribuent le droit de
“ découvrir aux hommes les oracles des Dieux,
“ ils s'imaginent, qu'on leur fait tort, quand on
“ les empêche de se mêler des affaires du monde.
“ Il y en a parmi eux, qui se regardent au dessus
“ des têtes couronnées. Que de maux les prêtres
“ n'ont ils pas causé au genre humain ? Ils ont
“ porté la malédiction dans les familles : ils ont
“ excité des disputes, et fomenté les divisions dans
“ les roïaumes : en un mot ils ont renversé les
“ états. Lisez l'histoire, mon cher Cinéas, et
“ vous y verrez, qu'il n'y a jamais eu de revolu-
“ tions, ni de perfidies, ni de trahisons, dans les-
“ quelles ils n'aïent trempé. Leur amitié est in-
“ téressée, leur haine immortelle, leur vanité in-
“ supportable, leur présomption odieuse, et leurs
“ vices toujours grands.

“ Lorsqu'en montant sur le trône de mes peres,
“ je fis faire le dénombrement du peuple, que
“ j'avois à gouverner, je trouvai que le nombre des
“ prêtres se montoit à plus de cent mille. Je les
“ reduisis d'abord à dix mille, et ensuite à trois
“ mille. A quoi sert dans un état ce nombre

“ infini

" infini de fainéans, qui ne font propres ni au
" commerce, ni à la guerre, ni à la culture des
" terres ? Sous les regnes précédens, ils dé-
" pouilloient le pauvre laboureur de la dixieme
" partie du fruit de ses travaux ; mais j'ai aboli
" cet abus. Je donne à chacun d'eux une
" pension annuelle, qui suffit pour leur entretien ;
" et je ne souffre point de distinction parmi
" eux : ce qui fait que mes peuples sont plus
" édifiés, et eux plus contens. Autrefois sous
" prétexte d'aller secourir les pauvres, consoler
" les affligés, et voir les malades, ils se glissoient
" dans l'intérieur des familles : s'appliquoient à
" étudier le foible de ceux, qui les composoient ;
" et par ce moïen disposoient à leur gré du bien
" des particuliers. J'ai remarqué, qu'ils avoient
" fait des progrès infinis sur l'esprit des femmes,
" qui de leur côté gouvernoient leurs maris : et
" tandis que mon pere croïoit être roi dans
" l'Illirie, je me suis apperçu que les Illiriens,
" et mon pere même étoient gouvernés par les
" prêtres. A présent qu'ils sont renfermés dans
" leurs cloîtres, et qu'il leur est défendu sous
" des peines très rigoureuses d'en sortir, je
" regne véritablement dans mon roïaume. N'ou-
" bliez pas, mon cher Cinéas, de faire connoître
" les prêtres à Pirrhus. Accoutumez le à dé-
" couvrir par lui même tous les abus, qui se

I " com-

" commettent dans son roïaume : faites fleurir
" l'Epire : retablissez y les arts, et les sciences,
" qui y languissent depuis tant d'années : rendez
" en le peuple heureux ; et conduisez vous de
" maniere, que l'amour des sujets pour le jeune
" roi, que je confie à vos soins, le rendent for-
" midable à tous ses voisins, et victorieux de ses
" ennemis. Au reste ne négligez point l'al-
" liance de Démétrius, ni celle d'Antigone :
" observez religieusement les traités : aïez l'oeil
" sur les entreprises de Cassandre : éclairez
" toutes ses démarches ; et tachez de dé-
" couvrir par vos espions, les vrais desseins de
" Ptolomée.

Glaucias, aïant parlé de la sorte, sortit de l'Epire ; et s'en retourna, dans son roïaume, où le peuple, qui étoit venu en foule au devant de lui, ne pouvoit se rassasier de le voir, de le combler de bénédictions, de renouveller leurs voeux pour sa santé, et de faire éclater leur joïe par des cris redoublés.

Cependant Démétrius, étant arrivé dans l'île de Cipre, livra bataille à Ménélas, frere de Ptolomée, le vainquit, et l'obligea de rentrer dans Salamine, où il alla sur le champ l'assiéger.

Le

Le roi d'Egipte, ſur la nouvelle du mauvais ſuccès de ſon frere, aïant fait équipper en diligence une flote de cent cinquante vaiſſeaux, vint promptement à ſon ſecours. La bataille, à laquelle on ſe préparoit de part et d'autre, étant ſur le point de ſe donner, il lui fit dire, qu' après que le combat ſeroit engagé, et la mêlée la plus échauffée, il vint, avec les ſoixante vaiſſeaux qu'il avoit, charger l'arriere garde de Démétrius, et la mettre en déſordre; mais celui-ci avoit eu la précaution de laiſſer pluſieurs de ſes vaiſſeaux, pour s'oppoſer à ceux de Ménélas, qui étoient dans le port de Salamine, dont l'entrée étoit fort étroite. Cependant les deux flotes s'entrechoquent: la victoire demeure lontems incertaine; mais enfin Démétrius eſt victorieux. Le roi d'Egipte, ſe voïant défait, prit la fuite avec huit galeres, les ſeules qui ſe ſauverent: car de toutes celles qui reſterent, les unes furent briſées, ou coulées à fond dans le combat, et les autres, au nombre de ſoixante et dix, furent priſes avec tous les équipages.

Après ce combat naval, Ménélas ne reſiſta plus: il ſe rendit à diſcrétion avec la ville de Salamine, tous ſes vaiſſeaux, et toute ſon armée, qui conſiſtoit en douze cens chevaux, et en douze mille hommes de pié.

Antigone apprit ces nouvelles avec toute le plaisir, que peut ressentir un pere, agé de 80 ans, qui voit son fils marcher dignement sur ses traces; et pour donner des marques publiques de sa joïe, il lui envoïa une couronne d'or, et lui permit de prendre le titre de roi. Quelques tems après aïant mis sur pié de puissantes armées de terre, et de mer, il donna le commandement de la flote à son fils, et se chargea de conduire lui même l'armée de terre en Egipte; mais tandis qu'il étoit en marche, le ciel se couvrit tout à coup de nuages, et un vent impétueux éleva de si grands tourbillons de poussiere, qu'il étoit presque impossible aux soldats de se voir les uns les autres. A peine le vent fut-il appaisé, que les nuées, se fendant, verserent un déluge d'eau, qui roulant avec précipitation dans les vallons, où les troupes s'étoient arrétées, entraina hommes, bagage, et chevaux. Il n'y eux que les élephans, et ceux qui étoient sur eux, qui se sauverent.

D'un autre côté la flote de Démétrius, aïant été accueillie d'une horrible tempête, la plus part des vaisseaux, dont elle étoit composée, furent ou engloutis par les flots, ou brisés contre les rochers de l'isle de Cipre. Quelques uns furent jettés sur les côtes d'Egipte; et leur naufrage apprit à Ptolomée, que le ciel avoit vaincu pour lui.

Antigone

Antigone, de retour chez lui, y trouva ſon fils, dont la préſence lui fit oublier les pertes, qu'il venoit de faire ; mais voïant que ce prince ſe livroit entierement à la volupté pendant la paix, il lui propoſa d'aller conquérir l'île de Rhodes, qui favoriſoit le parti du roi d'Egipte. Démétrius accepta la propoſition : augmenta ſa flotte de tous les vaiſſeaux, qui étoient dans ſes ports : en achetta un grand nombre des nations voiſines ; et en fit conſtruire quelques uns d'une grandeur ſi extraordinaire, qu'ils étoient capables de jetter la la terreur et l'étonnement dans tous les eſprits. Enſuite s'étant mis en mer, il parut à la hauteur de l'île, avec trois cens trente vaiſſeaux ; et envoïa ſommer les Rhodiens de ſe rendre. Ceux ci, n'en voulant rien faire, il tâcha de leur couper l'entrée des vivres, et de forcer pluſieurs quartiers de l'île ; mais tous ſes efforts furent inutiles. Ces braves inſulaires, quoi que diviſés entre eux, ſavoient ſe reünir, pour s'oppoſer à l'ennemi commun. Tantôt ils faiſoient des ſorties, dans leſquelles ils lui tuoient bien du monde ; et tantôt, avec d'excellens voiliers, ils enlevoient les vivres, et les autres proviſions, qu'on portoit dans ſon camp. Un jour ils intercepterent des lettres, que ſa chere Phila lui écrivoit ; et les aïant lues, ils en firent des railleries, dont il ſe ſentit piqué juſqu'au vif. Quelques jours après ce prince auroit ſpu leur rendre la pareille, en gâ-

 tant

tant l'*Jalisus*. C'étoit un tableau, où Protogene avoit peint quelque histoire de cet Jalisus, qu'ils regardoient comme leur fondateur, et dont la vûe avoit fait craindre à Apelles de perdre la supériorité, qu'il avoit sur tous les peintres de la terre; mais comme Démétrius avoit beaucoup de goût pour la peinture, il se contenta de retenir le tableau.

Il y avoit déja près d'un an, qu'il étoit devant Rhodes; et il commençoit à s'appercévoir, que l'opiniatreté des habitans rendroit la prise de la ville impossible; mais il lui falloit un prétexte plausible, pour renoncer au siege; et le hazard le lui présenta. Cassandre, s'étant approché d'Athenes, et la tenant bloquée de toutes parts, dans la vûe de lui redonner un maître, les Athéniens luï envoïerent des députés, pour le prier de venir à leur secours. Il y vole, arrive le lendemain devant leur ville, met pied à terre, force les lignes de Cassandre, et le chasse de ses retranchemens. Celui-ci, étonné de l'orage, qui tombe sur lui, se retire en désordre. Démétrius le suit: dissipe son arriere garde: prend Héraclée, en le poursuivant: fait sur lui six mille prisonniers; et l'aïant poursuivi jusqu' au détroit des Thermopiles, il revient sur ses pas: rend la liberté à plusieurs peuples: remet les Athéniens en possession de ce qu'on leur avoit pris; et ensuite, aussi

prompt

prompt que la foudre, dont on n'apperçoit l'éclair, qu' après en avoir senti les effets, il entre dans le Péloponese : reduit l'Arcadie, Mantinée, Argos, Sicione, et Corinthe ; et ne trouvant plus rien qui lui resiste, il donne la paix à la Grece ; et va à Athenes, pour s'y reposer de ses travaux militaires.

Là environné d'une foule de courtisannes, il s'abandonne aux charmes de la volupté, et passe les jours, et les nuits dans les plus sales débauches. Tous les jours il lui falloit de nouveaux plaisirs ; et de l'amour des femmes, qui lui étoit devenu insipide, et dégoutant, il passa à celui des garçons. Les Athéniens n'avoient pas honte de lui prostituer leur plus belle jeunesse ; et ils en étoient venus à un tel excès de flaterie, et d'aveuglement, qu'ils déclarerent, que tous les ordres de Démétrius devoient être regardés comme des decrets des Dieux, qui serviroient à l'avenir de regles aux hommes.

Ce prince ne pouvoit souffrir, qu'on donna le titre de roi à d'autres qu' à lui, et à son pere ; et au milieu des excès de la table, il vouloit qu'on bût à la santé du roi Démétrius, à celles de Séleucus maître des élephans, de Ptolomée amiral de la flote, de Lisimaque grand trésorier, et d'Agatocle gouverneur de Sicile.

 Cassandre,

Caffandre, qui avoit toujours conftamment refufé le titre de roi, n'entroit point dans ces railleries ; mais Lifimaque, qui s'en faifoit une gloire, en fut d'autant plus piqué, qu'il n'avoit jamais été ennemi de Démétrius. Il refolu de fe venger ; et fit de grands préparatifs pour une guerre, qui mit en mouvement tous les potentats de l'Orient.

Tandis que ces chofes fe paffoient en Grece, et en Thrace, Pirrhus voïoit avec douleur les factions jetter de nouvelles racines dans fon roïaume ; et les intrigues de Néoptoleme, qui étoit revenu en Epire, et dont le parti groffiffoit tous les jours, lui faifoit appréhender des malheurs, dont il ne fe croïoit pas en état de fe garantir. Timochare, toujours oppofé aux fages confeils de Cinéas, l'exhortoit à prévenir fes ennemis, en prenant des troupes étrangeres pour la garde de fa perfonne, en arrêtant Néoptoleme, et tous fes adhérans, et en les faifant maffacrer dans la prifon. " Seigneur, lui " difoit-il, un roi eft auffi maître de la vie, que " des biens de fes fujets ; et comme il la leur con- " ferve en s'oppofant aux invafions de leurs ennemis, " il peut auffi l'ôter à quelques uns d'entre eux, " lorfque le bien public l'exige. Les Dieux, qui " ont imprimé l'image de leur divinité fur les " princes, et qui leur donnent fur la terre un pou- " voir auffi étendu que celui, qu'ils ont eux " mêmes dans le ciel, font toujours prêts d'ac- " cepter le facrifice, qu'un roi leur fait de quelques

" défobéiffans,

" désobéissans, qui corromproient tout le corps
" politique, s'ils n'en étoient promptement re-
" tranchés. Toutes les révolutions, qui sont ar-
" rivées dans ce roïaume, n'ont pas, Seigneur,
" d'autre cause que la trop grand indulgence, que
" vos prédécesseurs ont eue pour leurs peuples.
" L'Epire étoit trop puissante, pour demeurer en
" repos; et les richesses des Epirotes les ont
" portés à la revolte. Voulez vous avoir des su-
" jets obeissans? tenez les dans l'humiliation. Ce
" n'est pas le bien, qui rend les hommes heureux:
" c'est la médiocrité: c'est la crainte de s'attirer
" l'indignation de leur prince: c'est une espece de
" douce captivité, qui les prive des moïens de se
" précipiter dans leur propre ruine. Plus ils sont
" pauvres, plus ils sont laborieux. Les richesses
" *ne servent qu' à les* rendre insolens, paresseux,
" et voluptueux. Ce n'est ni l'or, ni l'argent, qui
" rend un roïaume puissant: c'est l'industrie du
" peuple, endurci au travail, et accoutumé aux
" miseres de la vie. Ne sont ce pas les dépouilles
" des Perses, qui ont rallenti le courage des Ma-
" cédoniens, en les plongeant dans l'oisiveté, et
" en les mettant hors d'état de se défendre contre
" leurs ennemis? Croïez moi, Seigneur, n'en-
" richissez point vos sujets; et faites venir dans
" votre roïaume un bon corps de troupes, pour
" la garde de votre personne. Païez bien ces
" soldats

" soldats étrangers: gagnez leur coeur, en les
" avançant aux charges, et aux emplois, c'est là
" le seul moïen de regner paisiblement. Je con-
" nois lés Epirotes: ils sont vifs, et entreprenans;
" et ils ne manquent jamais de se revolter, dés
" qu'ils croïent pouvoir reüssir dans leurs entre-
" prises: Consultons, si vous le jugez à propos,
" les oracles; et voïons ce que nos sacrificateurs
" vous conseilleront dans une affaire, où il s'agit
" du salut de l'état. Peut-être que ces sages inter-
" prêtes des volontés des Dieux, sauront détourner
" de dessus votre tête sacrée la tempête, qui la
" menace.

Pendant ce discours Cinéas gardoit un profond silence; et Pirrhus, qui voïoit la tristesse peinte sur son visage, ne doutoit point, qu'il ne fût, sur les affaires présentes, d'un sentiment contraire à celui de Timochare. " Cinéas, lui dit-il, avez
" vous quelque conseil à me donner? ou bien ne
" paroissez vous abbattu, que parceque vous ne
" voïez plus de remedes à mes maux?

" Seigneur, répondit Cinéas, si je croïois, que
" votre Majesté fût en danger, loin de me laisser
" abbatre par la crainte, je vous ferois un rampart
" de mon corps; et ne céderois à personne la
" gloire de vous sauver. Mais quelque puissans
" que soïent vos ennemis, vous pouvez encore
" prendre des moïens sûrs, pour n'avoir rien à

" craindre

“ craindre de leur part. Quels ſont ces
“ moïens? dit Pirrhus, faites moi, mon cher
“ Cinéas, le plaiſir de me les découvrir. Puis que
“ vous le voulez, Seigneur, repliqua le miniſtre,
“ je vais vous dire librement ce que je penſe. Il
“ eſt certain, que les rois ſont des préſens des
“ Dieux, qui les donnent aux peuples, pour les
“ contenir dans leur devoir, pour réformer leurs
“ moeurs, pour faire regner la paix parmi eux,
“ pour les mettre à couvert des inſultes de leurs
“ ennemis, pour faire fleurir leur commerce, et
“ pour appaiſer les ſéditions, qui peuvent naître
“ des différens intérets de ceux, qui compoſent
“ l'état. Voila les conditions, auxquelles un
“ peuple s'engage d'entretenir une cour, de fournir
“ aux dépenſes de la guerre, de pourvoir aux be-
“ ſoins du dedans, et d'expoſer leurs vies, pour
“ affermir la couronne ſur la tête de leur roi.
“ Tant que ces conditions ſont obſervées, c'eſt-à-
“ dire, tant que le prince n'empiete point ſur les
“ droits du peuple, l'union et la confiance mutu-
“ elle, qui regne parmi eux, rend un roïaume
“ floriſſant au dedans, et invincible au dehors;
“ mais ſi le prince veut priver ſes ſujets de leurs
“ privileges: ſi pour des guerres entrepriſes, pour
“ venger ſes injures particulieres: ſi ſans conſulter
“ les intérêts de la nation, et ſeulement pour enrichir
“ quelques flateurs, ou pour fournir aux dépenſes
“ d'une

" d'une vie molle et voluptueuſe, il les accable
" d'impôts, et les reduit par là à la derniere
" miſere, alors les peuples ſont en droit de ſe
" plaindre des maux, qu'ils ſouffrent, et de
" prendre de juſtes méſures, pour les faire finir. Si
" le roi augmente les dettes de la nation : s'il
" conclut des traités de paix déſhonorables, ou
" déſavantageux à ſon peuple : s'il perſécute ſes
" ſujets, ſous des prétextes ſpécieux : s'il entre-
" tient des armées ſans néceſſité, et en tems de
" paix, alors encore un coup, le peuple lézé peut, et
" doit remontrer à ſon prince, qu'il eſt mal con-
" ſeillé, et que ſes miniſtres lui font faire des dé-
" marches capables de ruiner ſon roïaume. Mais,
" dira-t-on, *ce ſont les richeſſes, qui rendent les*
" *peuples inſolens: il eſt de l'intérêt des rois de les*
" *tenir dans l'humiliation : plus ils ſont pauvres, plus*
" *ils ſont laborieux.* Ces raiſonnemens, Seigneur,
" ſont abſolument faux. La grandeur du prince
" eſt toujours proportionnée à celle du peuple ;
" et plus des ſujets ont à perdre, plus ils ſont
" attachés à celui, qui peut mettre leurs biens à
" couvert des inſultes des ennemis. Le véritable
" intérêt d'un roi, eſt de les laiſſer jouïr en paix
" de ce qu'il ont acquis par leur induſtrie, et leur
" travail. Leurs biens ſont des tréſors, qu'ils lui
" gardent au beſoin, et qu'ils font cependant
" valoir par le commerce. Ceux, qui ſont réduits

" à la

" à la mendicité, n'ont ni la force de travailler, ni
" la volonté de défendre leur patrie, qui les a mis
" dans ce trifte état. Il leur eft indifférent à quel
" maître ils ont à obeir ; et le défefpoir les porte
" fouvent à fe foulever contre leur légitime fou-
" verain.

" Seigneur, puniffez féverement les coupables,
" fans envelopper les innocens dans leur ruine:
" épargnez le fang de la nobleffe ; et pardonnez
" les crimes des grands, foit par rapport à eux
" mêmes, foit en confidération de leurs ancêtres, qui
" fe font élevés, en fervant fidelement leur prince
" et leur patrie. Si vous commencez votre regne
" par le fupplice des feigneurs, dont vous êtes mé-
" content, toute la nation concevra une idée af-
" freufe de vous ; et ne cherchera qu'une occafion
" favourable, pour fecouer votre joug, qu'elle ré-
" gardera comme infuportable. C'eft la févérité
" dans les chatimens, qui a caufé la ruine de la fa-
" mille des Tarquins, qui n'a jamais pu fe relever
" de fa chute, c'eft elle qui a caufé la mort d'O-
" limpias, et peut-etre même celle d'Aléxandre.

" Si l'ambition de Néoptoleme le fait caballer
" contre vous, faites le fortir du roïaume, et tachez
" de ramener par la douceur ceux, qui fe font
" déja déclarés pour lui. Peu de princes fe font
" mal trouvés d'avoir été trop bons ; mais il y en a
" beaucoup, qui ont paié cher pour leur févérité.

" Choififfez

"Choisissez vous une garde fidele parmi vos pro-
" pres sujets, sans confier votre personne, et votre
" roïaume à des étrangers, qui vous serviroient
" sans affection, et uniquement pour l'amour du
" gain, qui seroient toujours prêts à se donner à
" celui, qui leur offriroit le plus, et qui se croi-
" roient en droit de maltraiter vos propres sujets.
" Ne souffrez point d'autre maître dans votre
" roïaume que vous même: n'abandonnez pas
" votre peuple aux imaginations des sacrificateurs:
" fermez leur l'entrée de la cour; et ne permettez
" pas, qu'ils se mêlent des affaires temporelles.
" Votre roïaume est perdu, si jamais vous leur en
" confiez l'administration, ou si vous les admettez
" dans votre conseil. Les rois d'Illirie, vous le
" savez, Seigneur, pour avoir écouté les prêtres,
" se sont vûs à deux doigts de leur perte; et si
" Glaucias ne s'étoit pas donné de garde de leurs
" discours séduisans, et ne les avoit pas mis hors
" d'état de nuire, les Illiriens ne seroient plus
" qu'une nation méprisable.

Cinéas répéta ensuite au Roi ce que Glaucias lui avoit dit en partant, et pria sa Majesté de lui pardonner la liberté, qu'il avoit prise de lui parler avec tant de sincérité et de franchise.

Timochare auroit volontiers répondu à ce discours; mais la crainte, qu'il avoit de déplaire á son maître, l'obligea de dissimuler.

Cependant

Cependant le roi d'Illirie aïant fait savoir à Pirrhus le mariage de son fils aîné avec une princesse de Pannonie, ce prince voulut honorer les nôces de sa présence, et remit à son retour à se déterminer sur le parti, qu'il avoit à prendre.

Timochare, irrité de ce que Cinéas s'étoit si fortement opposé à son sentiment, et peu satisfait de la préférence, que Pirrhus sembloit donner à son ennemi, resolut de se venger en même tems de tous les deux ; et pour reüssir dans son dessein, il fit dire à Néoptoleme : " que le Roi devoit partir dans peu de jours pour l'Illirie : que Cinéas son favori avoit voulu lui persuader de le faire arrêter avant son départ : que l'affaire étoit remise à son retour ; et qu'il lui conseilloit de prendre ses mesures là dessus." Ensuite il fut trouver Cinéas, pour le détourner de l'envie, qu'il avoit d'accompagner le Roi, et pour l'exposer par là aux coups des ennemis, qu'il venoit de lui susciter. " Je vous avoue, lui dit-il, que je suis peu propre à manier l'esprit du peuple ; et il n'y a, je pense, que vous dans le roïaume, qui puissiez retenir les Epirotes dans le devoir, durant l'absence du Roi."

Cinéas ignoroit ce qui se tramoit contre lui ; mais comme il connoissoit Timochare, il vit bien que ce ministre vouloit être seul auprès du Roi, pour

le

le perdre dans ſon eſprit : cependant comme il ne vouloit pas ſe brouiller ouvertement avec lui, il lui répondit : " que n'aïant point d'autres vûes " que celle de ſervir fidelement ſa Majeſté, il " obeiroit à ſes ordres, de quelque maniere qu'elle " diſpoſa de lui ; et qu'il tâcheroit de ne point ſe " rendre indigne de la confiance, qu'elle avoit en " lui.

Le jour du départ étant venu, Pirrhus ordonna à Cinéas de le ſuivre, et à Timochare de demeurer en Epire. Celui-ci vit partir ſon rival avec un déſeſpoir, qu'il eut bien de la peine à cacher ; et dès ce moment il s'imagina, qu'il ne manqueroit pas de profiter de la confiance, que ſon maître avoit en lui, pour travailler à ſa ruine.

Pirrhus étant arrivé à la cour de Glaucias, n'y paſſa point ſon tems dans les feſtins. Il la quittoit quelquefois pour aller viſiter les places fortes, et les plus belles villes de l'Illirïe. Il demandoit à ceux qui l'accompagnoient, quelles étoient les forces militaires de l'état, en quoi les Illiriens trafiquoient, et ce que Glaucias avoit fait, pour mettre un auſſi bon ordre dans ſon roïaume. Cinéas lui faiſoit remarquer les défauts des fortifications des places : il lui montroit les endroits, par où on devoit commencer l'attaque : il lui parloit des forces, dont il falloit ſe ſervir pour les prendre, et du nombre de ſoldats, qu'il falloit pour

les

les défendre. Il lui vantoit les avantages des ports de mer, qui servoient, disoit-il, à enrichir un roïaume : enfin il lui enseignoit les moïens d'y attirer le commerce des étrangers.

Pirrhus alla aussi voir toutes les maisons roïales, dont l'architecture attiroit l'admiration des meilleurs connoisseurs. Elles étoient ornées, pour la plus part, de tableaux faits par les meilleurs peintres de la Grece. On y en voïoit un, qui représentoit la bataille des Magnésiens, et que Candaule, roi de Lidie, avoit acheté au poids de l'or. L'expression en étoit si vive, et le coloris si naturel, qu'un enfant, aïant par hazard jetté les yeux dessus, et croïant y appercévoir des gens, qui s'entretuoient les uns les autres, il se mit à pleurer, et à s'enfuir de peur. Pirrhus s'arrêta lontems à considerer quelques statues, ouvrages d'Eurimaque, d'Eurigramme, de Calisthene, de Démophile, de Praxitelle, et de Phidias ; mais ce qui le charma le plus, ce fut un Jupiter, tenant la foudre en main, qu'on regardoit comme l'ouvrage de Dibutade de Sicione, que Damarate, pere de Tarquin, avoit emmené avec lui, lors qu'il se retira en Italie. Pirrhus ne se contenta point d'admirer toutes ces merveilles : il prit du goût pour les beaux arts ; et se promit de les faire fleurir un jour en Epire ; mais tandis qu'il passoit ses jours dans des plaisirs in-

 nocens,

nocens, le perfide Timochare travailloit à lui ôter toute espérance de revoir son roïaume.

Ce scélérat, persuadé que la guerre que Lisimaque, Cassandre, Ptolomée, et Séleucus avoient déclarée de concert à Antigone, et à Démétrius, mettroit ce dernier hors d'état de défendre son beau-frere, ouvrit à Néoptoleme les portes du palais, et le fit proclamer roi. Tous les amis de Pirrhus furent chassés, et le prince absent déclaré incapable de regner. Cependant dans les dépêches, qu'il envoïa à son maître, pour l'informer de la revolution, qui venoit d'arriver dans ses états, il eut l'insolence de lui mander: " qu'il avoit fait " tous ses efforts pour s'opposer à Néoptoleme; " mais qu'il avoit été contraint de ceder à la force: il ajoutoit " qu'il n'auroit point de nouvelles si " désagréables à lui apprendre, si le conseil, qu'il " avoit pris la liberté de lui donner, n'avoit " point trouvé d'opposition de la part de Cinéas: enfin il prénoit les Dieux à temoin de son innocence, et de la pureté de ses intentions; et supplioit sa Majesté, de ne point le condamner sur les dépositions de ses ennemis, qui ne manqueroient pas sans doute, disoit-il, de l'accuser auprès d'elle.

Pirrhus, qui ne se méfioit point de son ministre, crut d'abord ce qu'il lui mandoit; mais il découvrit bientôt, que le traître avoit non seulement

feulement révélé à Néoptoleme ce qui s'étoit passé dans le conseil ; mais qu'il avoit fait entendre à tous les prêtres du roïaume, que la cour en vouloit à leurs privileges ; et que Pirrhus, à son retour, ne se proposoit rien moins que de les priver des biens immenses, qu'ils possedoient, et de les reduire à un très petit nombre : ce qui les avoit engagés à exciter le peuple à la revolte.

Le Roi fut accusé de mépriser la religion, et les Dieux mêmes : les temples ne retentissoient plus que des oracles, qui lui annoncoient une mort prochaine, et cruelle : les sacrificateurs offroient tous les jours des victimes, pour demander aux Dieux de les délivrer de Pirrhus, et de Cinéas : le peuple toujours crédule joignoit ses voeux à ceux des ministres ; et tous ensemble faisoient des prieres pour la prospérité de Néoptoleme.

Glaucias, voïant les Epirotes revoltés contre Pirrhus, fit tous ses efforts, pour le retenir auprès de lui ; mais ce prince infortuné aima mieux se retirer à Athenes, auprès de son beau-frere Démétrius, que de mettre encore une fois son protecteur dans la nécessité de le retablir sur le trône de ses ancêtres. " Non, Seigneur," lui dit-il en partant, " je ne souffrirai jamais, que vous " exposiez votre vie, et celle de vos sujets, pour

" me rendre une couronne, dont mon peuple
" me juge indigne. Vous avez assés fait pour
" moi : je vais trouver Démétrius : peut être
" que ce prince m'aidera à punir mes sujets re-
" belles, à remonter sur le trône de mon pere, et
" à m'y affermir. Adieu, Seigneur, puissent
" les Dieux vous recompenser des soins, et des
" bontés, que vous avez eues pour moi :
" puis que je ne suis en état de le faire que par
" mes voeux.

Pirrhus étant arrivé à Athenes, Démétrius le reçut avec des démonstrations d'amitié, capables de lui faire oublier la revolte des Epirotes ; et lui promit de l'aider à rentrer dans ses états, dès qu'il auroit vaincu ses ennemis.

Pirrhus, pendant le sejour qu'il fit à Athenes, se fit instruire de la religion, des loix, des moeurs, et des coutumes des Athéniens, et des autres peuples du Péloponese. Il pria aussi Cinéas, qui ne l'avoit point abandonné, de lui apprendre ce qui s'étoit passé de plus remarquable dans la Perse, et dans la Grece, avant la naissance de Philippe, roi de Macédoine. Cinéas lui parla en ces termes.

" L'empire des Perses, Seigneur, s'établit sur
" la ruine de ceux des Medes, et des Babi-
" loniens. C'est Cirus, qui en est le fondateur.
" Ce prince, après avoir vaincu Crésus, roi de
" Lidie, marcha contre les Babiloniens : les

défit ;

" défit ; et joignant leur roïaume à ceux qu'il
" possédoit déja, il se vit maître de tout l'Orient.
" Son fils Cambise, qui lui succeda, aïant fait
" la conquête de l'Egipte, donna de nouvelles
" loix à cette nation, si jalouse des siennes. Ce
" brutal ne survecut gueres à Smerdis son frere,
" qu'un songe ambigu lui fit tuer en secret. Le
" mage Smerdis regna quelque tems, sous le nom
" de Smerdis, frere de Cambise ; mais sa fourbe
" aïant été decouverte, les prémiers seigneurs
" du roïaume conjurerent contre lui, et Darius
" fils d'Hitaspe fut mis sur le trône. Ce prince
" s'appelloit dans ses inscriptions le meilleur, et
" le mieux fait de tous les hommes. Sous son
" regne Harmodius, et Aristogiton, après avoir
" délivré Athenes, leur patrie, de la tirannie
" d'Hipparque fils de Pisistrate, furent tués
" par ses gardes. Hippias, frere d'Hipparque,
" tacha en vain de se soutenir : il fut chassé, et
" la tirannie entierement éteinte. Les Athé-
" niens affranchis dresserent des statues à leurs
" libérateurs ; et retablirent le gouvernement
" populaire, dont ils avoient déja gouté les
" avantages. Hippias se jetta entre les bras de
" Darius, qu'il trouva disposé à entreprendre la
" conquête de la Grece. Toute la Perse se
" remua bientôt en sa faveur ; et quand tout
" fut prêt, Datis traversa l'Asie, dans l'espérance
" d'accabler les Grecs par le nombre de ses

" soldats ; mais Miltiade défit l'armée nombreuse
" des Perses avec dix mille Athéniens. Hippias
" fut tué dans le combat. Cet ingrat, et per-
" fide citoïen, pour recouvrer l'injuste domi-
" nation, que Pisistrate son pere avoit usurpée
" sur les Athéniens, ne s'étoit point contenté de
" se rendre le courtisan d'un roi barbare, et
" d'implorer son secours contre ses propres
" citoïens ; mais animé d'un désir de haine, et
" de vengeance, il lui avoit suggéré tous les
" moïens, qu'il avoit pu imaginer, pour mettre
" sa patrie dans les fers ; et lui même s'étoit mis
" à la tête de ses ennemis, pour réduire en
" cendre la ville, qui lui avoit donné le jour,
" et à laquelle il ne pouvoit reprocher d'autre
" crime, que celui de ne vouloir point le re-
" connoître pour son tiran. Tout l'honneur,
" qu'on rendit à Miltiade, le libérateur d'Athenes,
" et de toute la Grece, fut que dans le tableau,
" où les Athéniens firent peindre la bataille de
" Marathon, on le représenta à la tête de ses
" soldats, les exhortant, et leur donnant l'exemple.
" Voila, Seigneur, une récompense peu fastueuse ;
" mais comme les Athéniens accordoient rare-
" ment alors des marques de distinction, tout ce
" qu'ils faisoient en faveur des grands hommes,
" qu'ils vouloient recompenser, paroissoit d'un
" grand poids, au lieu que s'ils avoient pro-
" digué

" digué les honneurs, on n'en auroit fait aucun
" cas.

" La Grece ne jouït pas lontems du repos, que
" la bataille de Marathon lui avoit procuré.
" Xerxes, fils de Darius, et son successeur, pour
" venger l'affront de la Perse, attaqua les Grecs
" avec onze cens mille combattans, et une ar-
" mée navale de douze cens vaisseaux. Avant
" de partir pour son expédition, il assembla son
" conseil, et de tous les seigneurs, dont il étoit
" composé, il n'y eut qu'Artabane son oncle, qui
" eut le courage de l'en dissuader. Grand roi,
" lui dit il, souffrez que je vous dise ici mon
" sentiment, avec la liberté, qui convient à mon
" âge, et à vos intérêts. Quand Darius, votre
" pere, et mon frere, songea à porter la guerre
" contre les Scithes, je fis tout mon possible pour
" l'en détourner. Vous savez, aussi bien que
" moi, ce que lui couta cette entreprise, et quel
" en fut le succès. Les peuples, que vous voulez
" attaquer, sont infiniment plus à craindre que les
" Scithes. Ils passent pour être, tant sur terre
" que sur mer, les meilleures troupes, qu'il y ait
" au monde. Si les Athéniens ont pu défaire
" seuls l'armée nombreuse, commandée par Datis,
" que devons nous attendre de tous les peuples
" de la Grece reünis ensemble ? Vous songez
" à passer d'Asie en Europe, en jettant un

" pont sur la mer : mais que deviendrons nous, " si les Athéniens vainqueurs font avancer leur " flote vers ce pont, et le rompent ? Je tremble " encore, quand je me rappelle, que dans l'ex- " pédition de Scithie, on confia la vie du roi " votre pere, et le salut de toute l'armée à la " bonne foi d'un seul homme. Si Histié, le " Milésien eut, comme on l'y exhorta fortement, " rompu le pont, qu'on avoit jetté sur le Danube, " n'en étoit-ce pas fait de l'empire Persan ? Ne " vous exposez point, Seigneur, à un pareil " danger : puisque rien ne vous y oblige. Pré- " nez du tems pour réfléchir. Quand on dé- " libere mûrement sur une affaire, quelqu'en soit " le succès, on n'a rien à se reprocher. La pré- " cipitation, outre qu'elle est imprudente, est " presque toujours malheureuse. Ne vous laissez " pas tromper par le vain éclat d'une gloire " imaginaire, ni par le pompeux appareil de vos " troupes. Ce sont les arbres les plus élevés, qui " ont le plus à craindre de la foudre. Comme " il n'y a que Dieu seul, qui soit véritablement " grand, il est ennemi des orgueilleux : il se " plait à abaisser tout ce qui s'éleve ; et on voit " souvent fuir les armées les plus nombreuses de- " vant une poignée d'hommes : parce qu'il rem- " plit ceux-ci de courage, et jette la terreur parmi " les autres.

" Le

" Le discours d'Artabane ne fit point changer
" de résolution à Xerxes, qui marcha, avec toutes
" ses forces, contre les Grecs. Il y avoit parmi
" ceux-ci plusieurs grands hommes; mais les deux
" plus célebres étoient Aristide, et Thémistocle.
" Le prémier panchoit naturellement vers l'A-
" ristocratie. Quoiqu'il fut toujours prêt à rendre
" service à ses amis, il ne cherchoit point à leur
" plaire aux dépens de la justice. Il évitoit avec
" grand soin d'emploïer leur recommendation,
" pour arriver aux charges, de peur que ce ne fut
" pour lui un engagement dangereux, et pour eux
" un prétexte plausible d'exiger de lui les mêmes
" services en pareille occasion. Il avoit coutume
" de dire, que le véritable citoïen, l'homme de
" bien ne devoit s'appliquer qu' à pratiquer lui
" même en toute occasion, et à conseiller aux
" autres ce qui est honnête et juste. L'amour du
" bien public étoit le grand mobile de toutes ses
" actions. Il ne se laissoit élever ni par les hon-
" neurs, qu'on lui rendoit, ni abbatre par les refus,
" qu'il avoit quelque fois à essuïer. Il servoit
" sa patrie avec un parfait désintéressement, non
" seulement du côté des richesses, mais encore du
" côté de la gloire. L'estime, que les Athéniens
" faisoient de la droiture de ses intentions, de la
" pureté de son zele pour les intérêts de l'état,
" et de la sincérité de sa vertu, parut un jour, où

" l'on

" l'on représentoit une piece d'Eschile. Car un " acteur, aïant recité ce vers, qui renfermoit l'éloge " d'Amphiaraüs, *Il ne veut point paroître homme " de bien, mais l'être effectivement*, tout le monde " jetta les yeux sur Aristide, et lui en fit l'ap- " plication.

" Thémistocle étoit d'un caractere bien diffé- " rent. Porté pour le gouvernement populaire, " il ne négligea rien pour se rendre agréable au " peuple: Il étoit affable, complaisant, et tou- " jours prêt à rendre service. Il connoissoit tous " les citoïens par leurs noms, et n'étoit pas fort " délicat sur les moïens, qu'il emploïoit pour leur " faire plaisir. Sa passion dominante étoit l'am- " bition, et l'amour de la gloire, qui parut en lui " dès ses plus tendres années. Quand on parloit " devant lui de Miltiade, il paroissoit renfermé en " lui-même, et tout pensif. Il disoit souvent à ses " amis, que les trophées de ce grand homme ne " lui laissoient point de repos. Ce qu'il y a de vrai, " c'est qu'ils furent pour lui comme un espece " d'éguillon, qui le piquoit, et l'animoit sans " cesse.

" Lacédémone, et Athénes, qui étoient les deux " plus puissantes villes de la Grece, et celles, à " qui Xerxes en vouloit le plus, ne s'étoient " point endormies à l'approche d'un ennemi, si " redoutable. Averties depuis lontems des

" mouvemens

" mouvemens de ce prince, elles avoient fait tous
" les préparatifs nécessaires, pour s'opposer à ses
" progrès. Léonide, l'un des deux rois de Sparte,
" l'alla attendre au détroit des Thermopiles.
" Voïant, qu'il étoit impossible à dix mille
" hommes de s'opposer à une armée, presque in-
" nombrable, il obligea les alliés de se retirer: de-
" meura avec trois cens Lacédémoniens; et après
" les avoir exhortés à prendre de la nourriture,
" en ajoutant qu'ils souperoient ensemble chés
" Pluton, il les mena au combat. Le choc fut
" très rude: Léonide tomba mort des prémiers;
" et ses soldats, accablés par le nombre, plutôt
" que vaincus, périrent tous les armes à la main,
" à l'exception d'un seul, qui se sauva à Lacé-
" démone, où il fut regardé comme un lâche, et
" un traître à sa patrie. Les Perses perdirent vingt
" mille hommes en cette occasion.

" Xerxes, étant entré dans la Grece, les Athé-
" niens envoïerent consulter l'oracle de Delphes
" sur le parti, qu'ils devoient prendre. La pré-
" tresse répondit, que leur ville ne trouveroit son
" salut que dans des murs de bois. Thémistocle,
" aïant répresenté à ses compatriotes, qu'Athenes
" ne consistoit ni dans les murs, ni dans les mai-
" sons, mais dans les citoïens; et que conserver
" ceux-ci dans des murs de bois, c'est-à-dire dans
" des vaisseaux, c'étoit conserver la ville, les

" vieillards;

" vieillards, les femmes, et les enfans se retire-
" rent à Trézene ; et ceux, qui étoient en état de
" porter les armes, s'embarquerent, pour aller
" attendre la flote ennemie à Salamine.

" Cependant Xerxes, qui n'avoit pas envie de
" traiter Apollon plus favorablement que les au-
" tres Dieux, dont il avoit saccagé les temples,
" fit un détachement assés considérable de son
" armée, pour aller piller le temple de Delphes.
" Le reste des troupes marcha vers la ville
" d'Athenes, qui fut entierement brulée.

" Quelque tems après Xerxes vint à sa flote, où
" on tint en sa présence un conseil de guerre,
" pour savoir, s'il falloit hazarder un combat naval.
" Comme ses capitaines étoient persuadés, qu'il
" panchoit de ce côté là, ils furent tous pour la
" bataille. Il n'y eut que la reine Artémise, qui
" s'opposa à ce dessein. Seigneur, dit elle au Roi,
" Il est bien dangereux d'en venir au mains avec
" des gens très habiles, et très expérimentés dans
" la marine. Il y a dix contre un que nous
" serons vaincus ; et pouvez vous ignorer, que la
" perte d'une bataille sur mer sera suivie de la
" ruine de vôtre armée de terre, qui ne peut re-
" cevoir de provisions, que de votre flote. Mais
" si vous vous approchez du Péloponese, vous
" ferez naître, ou plutôt vous augmenterez parmi
" les ennemis la division, qui y est déja fort grande.

" Les

" Les alliés ne manqueront pas de se séparer,
" pour aller défendre chacun son propre païs ; et
" vous vous rendrez maître sans peine, et presque
" sans coup férir, de toute la Grece.

" L'avis d'Artémise ne fut point suivi ; et
" l'on resolut de livrer la bataille. Comme
" Xerxes attribuoit à son absence le mauvais
" succès des combats, qui s'étoient donnés sur mer,
" il voulut être témoin de celui-ci, du haut d'une
" éminence, où il fit placer son trône. Les Perses,
" qui savoient, que le Roi avoit les yeux attentifs
" sur eux, s'avancerent vers la flote ennemie avec
" une impétuosité, et un courage capables de re-
" pandre par tout la terreur ; mais ce prémier feu
" se rallentit, quand on fut dans la mêlée. Les
" Ioniens furent les prémiers à prendre la fuite,
" et ils furent bien-tôt suivis du reste des vais-
" seaux. Artémise se signala par des efforts in-
" croïables de hardiesse ; ce qui fit dire à Xerxes,
" que dans la bataille les hommes lui avoient paru
" des femmes, et que les femmes avoient montré
" un courage d'hommes.

" Ce prince, aïant laissé Mardonius avec une
" armée de trois cens mille hommes, pour re-
" duire la Grece, s'il le pouvoit, emmena avec
" lui le reste de ses troupes ; et prit le chemin
" de l'Hélespont. Comme il n'y avoit point de
" vivres préparés, elles souffrirent infiniment pen-
" dant toute la marche, qui fut de quarante cinq

" jours

" jours. Les foldats, après avoir confumé tous " les fruits, qui fe rencontrerent, furent contraints " de fe nourrir d'herbes, de feuilles, et d'écorces " d'arbres. La maladie fe mit dans l'armée, et " en fit périr un grand nombre.

" Le Roi, impatient de fe fauver, avoit pris les " devans, avec peu de monde, afin d'arriver plus " promptement ; mais aïant trouvé le pont rompu " par un tempête, qui s'étoit élevée, il fut obligé " de paffer le trajet dans une barque de pêcheur. " C'étoit un fpectacle bien propre à faire con- " noître l'inftabilité des chofes humaines, que de " voir dans une petite barque, prefque fans fuite, " et fans équipage, un prince aux vaiffeaux, et aux " armées duquel, peu de tems auparavant, la mer, " et la terre pouvoient à peine fuffire.

" Le prémier foin des Grecs, après la bataille " de Salamine, fut d'envoïer à Delphes les pré- " mices du riche butin, qu'ils avoient fait. Cimon, " encore tout jeune, fe fignala particulierement " dans cette journée ; mais Thémiftocle en eut " prefque toute la gloire. Vous favez, Seigneur, " que c'étoit une coutume dans la Grece, qu' après " un combat les capitaines déclaraffent ceux, qui " s'y étoient le plus diftingués, en marquant fur " un billet le nom de celui, qui avoit mérité le " prémier prix, et le nom de celui, qui avoit " mérité le fecond. Après la bataille de Salamine,

" chacun

" chacun s'ajugea le prémier rang; et accorda le
" second à Thémistocle: ce qui étoit le mettre
" réellement au dessus des autres.

" Un an après cette bataille, l'armée de Mar-
" donius fut taillée en pieces, auprès de Platée,
" par Aristide, et par Pausanias roi de Lacédé-
" mone. La bataille se donna le matin; et le
" soir l'armée navale des Grecs remporta, près de
" Micale, une victoire sur les restes de la flote des
" Perses. On rapporte, que Léotichide, un des
" rois de Lacédémone, remarquant que ses soldats
" étoient fort troublés par la crainte que leurs
" compatriotes ne succombassent à Platée sous la
" nombreuse armée de Mardonius, leur dit, pour
" relever leur courage, que les Perses venoient
" d'être défaits dans la Grece. Depuis ce tems
" là les villes d'Ionie se revolterent contre les
" Perses; et étant entrées en confédération avec
" les Grecs, elles conserverent la plus part leur
" liberté, pendant tout le tems que cet empire
" subsista.

" Les Grecs, animés par l'heureux succés,
" qu'avoient eu par tout leurs armes victorieuses,
" envoïerent une flote, pour délivrer du joug leurs
" alliés, qui étoient encore sous le pouvoir des
" Perses. Elle étoit commandée, pour les Athé-
" niens, par Aristide et Cimon; et Pausanias y
" commandoit pour les Lacédémoniens. Elle

" fit

" fit d'abord voile vers l'île de Cipre, dont elle
" mit toutes les villes en liberté; et tournant en-
" suite sa route vers l'Hélespont, elle attaqua, et
" prit Bizance, où l'on fit un grand nombre de
" prisonniers, dont plusieurs étoient des plus
" riches, et des plus considérables seigneurs de
" Perse. Pausanias, qui songeoit dès lors à trahir
" sa patrie, les renvoïa à Xerxes avec une lettre,
" où il s'engageoit à lui livrer la ville de Sparte,
" et toute la Grece, à condition qu'il lui donneroit
" sa fille en mariage. Quoi que le Roi, en lui
" faisant une réponse favorable, lui eût fait tenir
" de grosses sommes d'argent, pour gagner ceux
" des Grecs, qu'il verroit disposés à entrer dans
" ses vûes, tous ses projets furent inutiles. Le
" traitre fut trahi par celui qu'il aimoit le plus;
" et son amour infame lui couta la vie: Xerxes
" ne lui survécut pas lontems, aïant été tué par
" Artabane, Hircanien de naissance, capitaine de
" ses gardes, et depuis lontems un de ses prémiers
" favoris.

" A peine Artaxerxes, son fils, étoit il monté
" sur le trône, que Thémistocle, proscrit par ses
" citoïens, se refugia vers lui. Grand roi, lui dit-
" il, en l'abordant, je suis Thémistocle Athénien,
" qui, aïant été banni par les Grecs, viens cher-
" cher ici un asile. J'ai fait, il est vrai, beaucoup
" de mal aux Perses; mais je ne leur ai pas fait

" moins

" moins de bien par les avis falutaires, que je leur
" ai donnés plus d'une fois ; et je fuis en état de
" leur rendre encore de plus grands fervices que
" jamais. Mon fort eft entre vos mains. Vous
" pouvez montrer ici votre clémence, ou votre
" colere. Par l'une vous fauverez votre fuppliant,
" et par l'autre vous perdrez le plus grand ennemi
" de la Grece. Artaxerxes fut eftimer, autant
" qu'il devoit, un fi grand capitaine ; et lui fit
" un établiffement confiderable, malgré la jaloufie
" des fatrapes.

" Athenes, qui venoit de perdre un de fes
" meilleurs généraux par la retraite de Thé-
" miftocle, chercha à reparer cette perte, en don-
" nant le commandement des armées à Cimon.
" Il étoit fils de Miltiade. Ses prémieres années
" ne lui avoient pas fait beaucoup d'honneur ;
" mais dès qu'il eut atteint l'âge de vingt ans, on
" ne vit rien dans fes moeurs que de grand, et de
" noble. Il ne ceda ni à fon pere en courage et
" en hardieffe, ni à Thémiftocle en prudence,
" et en bon fens ; mais il fut plus jufte, et plus
" homme de bien que ni l'un, ni l'autre. Il vouloit
" que fes jardins, et fes vergers fuffent ouverts en
" tout tems aux citoïens : afin qu'ils puffent y
" prendre les fruits, qui leur conviendroient. Tous
" les pauvres bourgeois de la ville étoient indif-
" féremment reçus à fa table. Il fe faifoit toujours
" fuivre de quelques domeftiques, qui avoient

" ordre de gliſſer ſecretement quelque piece
" d'argent dans la main des pauvres, qu'ils ren-
" controient, et de donner des habits à ceux, qui
" en manquoient. Il pourvut auſſi ſouvent à la
" ſépulture de ceux, qui étoient morts ſans avoir
" de quoi ſe faire inhumer ; et ce qui eſt bien
" digne d'admiration, c'eſt qu'il ne faiſoit point
" tout cela pour ſe rendre puiſſant parmi le peuple,
" ni pour acheter ſes ſuffrages ; puis qu'en toute
" occaſion on le vit toujours déclaré pour la faction
" des citoïens, les plus conſiderables par leurs
" richeſſes, et par leur crédit. Tel étoit Cimon,
" que les Athéniens choiſirent pour leur général.
" Il n'y eut jamais de capitaine Grec, qui rabaiſsat
" la fierté, et la puiſſance du roi de Perſe, autant
" que lui. Après que les barbares eurent été
" chaſſés de la Grece, il les pourſuivit avec une
" flote de deux cens voiles : leur enleva leurs
" places, les plus fortes : leur débaucha tous leurs
" alliés ; et dans un ſeul jour remporta ſur eux,
" près du fleuve Eurimédon, deux victoires, qui
" égaloient preſque la gloire des deux journées de
" Salamine, et de Platée. Il eut, avant de mourir,
" la douce conſolation d'avoir forcé Artaxerxes
" à conclure une paix honteuſe avec les Athéniens.

" Le roi de Perſe, déſeſpérant de vaincre les
" Grecs par la force, ne ſongea plus qu'à profiter
" de leurs diviſions. Il en arriva de grandes
" entre les Athéniens, et les Lacédémoniens.

" Ces

" Ces deux peuples, jaloux l'un de l'autre, se " firent une guerre cruelle, qui dura vingt sept " ans, et qui finit à l'avantage de Sparte, qui " avoit mis dans son parti Darius Nothus, fils et " successeur d'Artaxerxes. C'est Péricles, qui la " commença. Il étoit fils de Xanthippe, qui " battit avec Léotichide les lieutenans du roi de " Perse à Micale, et d'Agariste niece de Clistene, " qui chassa les Pisistratides, et établit à Athenes " le gouvernement populaire. Comme il avoit " envie d'entrer dans le maniement des affaires " publiques, il ne negligea rien, pour s'en rendre " capable. Il eut pour maître Anaxagore de " Clazomene, qui lui apprit cette partie de la " philosophie, qui regarde les choses naturelles. " Cette étude lui donna une force et une grandeur " d'âme, qui l'éleva au dessus d'une infinité de " préjugés populaires. Le talent, qu'il croïoit le " plus nécessaire à quiconque veut conduire le " peuple, étoit celui de la parole. Aussi le cul- " tiva-t-il avec le plus de soin; et il n'eut pas " lieu de s'en repentir. Il savoit joindre l'agré- " ment à la force; et il avoit de ces traits vifs et " perçans, qui laissoient toujours dans l'esprit des " auditeurs comme une pointe, et un éguillon. " On a remarqué, que dans le tems même qu'il " combattoit avec le plus de force le goût et les " desirs des Athéniens, il avoit l'art de rendre " populaire la sévérité même, avec laquelle il

" parloit contre les flatteurs du peuple. On ne
" pouvoit se défendre de la solidité de ses raisons,
" ni de la douceur de ses paroles: ce qui faisoit
" dire, que la déesse de la persuasion, avec toutes
" ses graces, résidoit sur ses levres. Un de ses
" prémiers soins fut aussi d'étudier à fond le
" génie des Athéniens: afin de connoître les
" ressorts secrets, qu'il falloit mettre en mouve-
" ment, pour les faire agir, et la maniere, dont
" il falloit se conduire à leur égard, pour gagner
" leur confiance. Quand il commença à se pro-
" duire en public, il mit toute son application, et
" toute son industrie à se concilier la faveur du
" peuple, pour contrebalancer le crédit, et la
" gloire de Cimon. Comme il n'étoit point assés
" riche, pour imiter la généreuse libéralité de son
" rival, il gagna la populace, en faisant partager
" aux citoïens les terres conquises, en leur faisant
" distribuer pour leurs jeux, et pour leurs spectacles
" les deniers publics, et en leur attribuant des sa-
" laires pour toutes leurs fonctions publiques. Il
" mourut de la peste, après avoir été, presque toute
" sa vie, à la tête des affaires de sa république.

" Il y avoit déja lontems que les Athéniens
" pensoient à la conquête de la Sicile, lorsqu' Al-
" cibiade acheva de les y déterminer, en les re-
" paissant de magnifiques espérances, dont lui
" même étoit sans cesse occupé. Toutes les nuits,
" dans ses songes, il prénoit Carthage: Soumettoit
l'Afrique:

" l'Afrique : passoit delà en Italie ; et se rendoit " maître du Péloponese, regardant la Sicile, non " comme la fin de la guerre, qu'il vouloit qu'on " entreprît, mais comme le commencement des " exploits, qu'il méditoit. Il avoit pour lui tous " les citoïens, qui, sans rien approfondir, étoient " enchantés des grandes espérances, qu'il leur " donnoit. On ne parloit plus à Athenes que de " cette expédition. Les jeunes gens, et les vieil- " lards ne s'occupoient qu'à tracer la figure de la " Sicile, et qu'à s'entretenir de la nature, et de " la qualité de la mer, dont cette île est environnée, " de la bonté de ses ports, et des plages qu'elle a " du côté de l'Afrique, dont ils comptoient faire " la conquête. Nicias, qui étoit un capitaine " habile et experimenté, eut beau s'opposer à leurs " desseins, la guerre fut resolue ; et il eut même " le chagrin de se voir nommer général des " armées de terre, et de mer. A son arrivée en " Sicile, il forma le siege de Siracuse, qu'il réduisit " d'abord à l'extremité ; mais les assiegés, aïant " reçu du secours de Corinthe, le battirent en " plusieurs rencontres ; et après lui avoir tué le " plus grand nombre de ses soldats, ils le for- " cerent de se rendre à discrétion avec les troupes " qui lui restoient.

" Dans l'assemblée qu'on convoqua à Siracuse, " pour délibérer sur ce qu'il falloit faire des pri-

 " sonniers,

" fonniers, Diocles, l'un des chefs les plus acrédités
" parmi le peuple, fut d'avis : que tous les Athé-
" niens de condition libre, et les Siciliens qui
" avoient embraffé leur parti, feroient mis en
" prifon dans les carrieres, où on leur donneroit
" feulement par jour deux mefures de farine, et
" une d'eau : que tous les efclaves, et les alliés
" feroient vendus publiquement ; et que Nicias,
" après avoir été battu de verges, feroit mis à
" mort.

" Ce dernier article revolta tout ce qu'il y avoit
" de gens fages et modérés à Siracufe. Hermo-
" crate, qui avoit une grande réputation de pro-
" probité et de juftice, voulut faire des remon-
" trances au peuple ; mais il ne fut point écouté ; et
" les cris, qu'on jetta de tous côtés, ne lui permirent
" pas de continuer fon difcours. Alors Nicolaüs,
" qui avoit perdu dans cette guerre deux enfans,
" feuls héritiers de fon nom et de fes biens, fe fit
" conduire par fes domeftiques fur la tribune aux
" harangues. Comme on croïoit, qu'il alloit de-
" mander vengeance contre les Athéniens, on fit,
" en le voïant, un profond filence, dont il profita
" pour parler en ces termes. Vous voïez un mal-
" heureux, qui a fenti plus qu'aucun autre Sira-
" cufain, les funeftes effets de la guerre, par la
" mort de deux fils, qui faifoient toute la confo-
" lation, et toute la refource de fa vieilleffe. Je ne
" faurois

“ ſaurois à la vérité m'empêcher d'admirer leur
“ bonheur, et leur courage d'avoir ſacrifié au ſalut
“ de la république une vie, que la loi commune
“ de la nature leur auroit ôtée tôt ou tard : mais
“ je ne puis auſſi ne pas ſentir la plaïe cruelle,
“ que leur mort a faite à mon coeur, et ne point
“ haïr et déteſter les Athéniens auteurs de la guerre,
“ comme les meurtriers de mes enfans. Ce-
“ pendant il m'eſt impoſſible de le diſſimuler,
“ je ſuis moins ſenſible à ma douleur, qu'à
“ l'honneur de ma patrie ; et je la vois ſur le point
“ de ſe deſhonnorer pour toujours par le cruel
“ avis, qu'on vous propoſe. Il eſt vrai, que les
“ Athéniens méritent toutes ſortes de mauvais
“ traitemens et de ſupplices, pour l'injuſte guerre
“ qu'ils nous ont déclarée ; mais les Dieux, juſtes
“ vengeurs des crimes, ne les ont ils pas aſſés pu-
“ nis, et ne nous ont ils pas aſſés vengés ? Quand
“ Nicias, et les Athéniens ont mis bas les armes,
“ et ſe ſont rendus à diſcrétion, n'a-ce pas été dans
“ l'eſpérance de conſerver leur vie ? Et pouvons
“ nous la leur ôter, ſans encourir le juſte reproche
“ d'avoir violé le droit des gens, et d'avoir deſ-
“ honnoré notre victoire par une cruauté, qui ne
“ convient qu'à des barbares. Quoi ! vous
“ ſouffrirez, que votre gloire ſoit ainſi flétrie dans
“ tout l'univers, et qu'on diſe qu'un peuple, qui
“ le prémier a érigé dans ſa ville un temple à la

 “ miſéricorde,

" miséricorde, n'en a point trouvé dans la votre ?
" sont-ce plutôt les victoires, qui rendent une ville
" illustre, que la clémence pour des ennemis vain-
" cus, la modération au milieu de la plus grande
" prospérité, et la crainte d'irriter les Dieux par
" un orgueil fier et insolent ? Vous n'avez point
" sans doute encore oublié, que ce même Nicias,
" sur le sort duquel vous allez prononcer, est
" celui, qui plaida votre cause dans l'assemblée
" des Athéniens, et qui emploïa tout son crédit,
" et toute son éloquence, pour les détourner de
" vous faire la guerre. Une sentence de mort,
" prononcée contre ce vertueux général, vous
" semble-t-elle une juste recompense du zele,
" qu'il a temoigné pour vos interêts ? Pour moi
" la mort me sera moins triste, que la vûe d'une
" telle injustice, commise par mes concitoïens.

" Le peuple parut d'abord touché de ce dis-
" cours ; mais les ennemis d'Athenes, aïant exa-
" géré l'acharnement des Athéniens contre Si-
" racuse, les maux qu'ils lui auroient fait souffrir,
" s'ils avoient été vainqueurs, et la douleur d'une
" infinité de Siracusains, qui pleuroient la mort de
" leurs enfans, et de leurs proches, dont les
" manes ne pouvoient être appaisées que par le
" sang de leurs meurtriers, le peuple rentra dans
" le sentiment de Diocles. Nicias fut mis à mort,
" et les autres prisonniers furent enfermés dans
" des

" des carrieres, où ils souffrirent, pendant huit
" mois, des maux incroïables.

" Ce fut vers la fin de la guerre du Pélopo-
" nese que mourut Darius Nothus, après un
" regne de dix neuf ans. Artaxerxes Mnémon,
" son fils et son successeur, lui aïant demandé un
" moment avant qu'il expirât, qu'elle avoit été la
" regle de sa conduite pendant un regne aussi
" long, et aussi heureux que le sien : c'a été, lui
" répondit il, de faire toujours ce que la religion,
" et la justice demandoient de moi. Voila,
" Seigneur, des paroles bien remarquables, et qui
" méritent d'être gravées en lettres d'or dans le
" palais dès rois, pour les faire souvenir sans cesse
" de ce qui doit regler toutes leurs actions. Il
" est assés ordinaire aux princes de donner, en
" mourant, d'excellentes instructions à leurs en-
" fans : elles seroient plus efficaces, si l'exemple
" et la pratique les avoient précédées : sans cela
" elles sont aussi foibles que le malade, qui les
" donne, et ne lui survivent de gueres.

" Darius Nothus avoit eu de Parisatis un fils,
" à qui il avoit donné le nom de Cirus. Ce
" jeune prince, aïant engagé Lisandre Lacédé-
" monien à le venir voir, se fit un plaisir de le
" conduire lui-même dans ses jardins, et de lui
" en faire remarquer les différentes beautés. Li-
" sandre y admira la belle distribution de toutes
" les parties, dont ils étoient composés, la pro-

" preté,

« preté, et la difpofition des allées, la richeffe
" des vergers, l'agrément des parterres, et l'é-
" clatante varieté des fleurs. Tout me charme
" ici, dit il en s'adreffant à Cirus : mais ce qui
" me fait le plus de plaifir, c'eft le goût exquis,
" et l'ingénieufe induftrie de celui qui vous a
" tracé le plan de toutes ces parties, et qui leur
" a donné ce bel ordre, ce merveilleux arrange-
" ment, et cette heureufe Simétrie, que je ne
" me laffe point d'admirer. C'eft moi même,
" dit Cirus, qui ai tracé ce plan, et qui en ai
" pris tous les alignemens ; et il y a plufieurs de
" ces arbres que vous voïez, que j'ai plantés de
" ma main. Quoi ! reprit Lifandre, en le con-
" fiderant depuis la tête jufques aux pieds, eft il
" poffible, qu'avec ces riches habits, dévenu jar-
" dinier, vous aïez emploïé vos mains roïales, à
" planter des arbres ? Cela vous étonne, re-
" pliqua Cirus ; je jure par le Dieu Mithras, que,
" quand la fanté me le permet, je ne me mets
" jamais à table, fans avoir pris de la fatigue,
" jufques à fuer, foit dans les exercices militaires,
" foit dans les travaux de la campagne, foit dans
" quelque autre occupation pénible, à la quelle
" je me livre avec plaifir, et fans ménagement.
" Lifandre, hors de lui même à un tel difcours,
" et lui ferrant la main : c'eft avec raifon, Cirus,
" qu'on vous croit digne de votre haute fortune :

" puis

« puis qu'elle ſe trouve en vous accompagnée de
« la vertu.

« Cet éloge, Seigneur, tout flatteur qu'il eſt,
« ne renferme rien que de conforme à la vérité.
« Cirus étoit de tous les princes de ſon tems ce-
« lui qui étoit le plus digne de commander, et
« qui avoit l'ame la plus roïale. Il avoit un air
« noble, un phiſionomie prévenante, et toutes
« ces graces de la nature, qui ſervent comme de
« recommendation au mérite. Quand ſon pere
« l'eut fait gouverneur de la Lidie, il s'appliqua
« à faire comprendre aux peuples, qu'il n'avoit
« rien tant à coeur, que de tenir invioblablement
« ſa parole. Moins occupé du ſoin de ſe faire
« craindre, que de celui de ſe faire aimer, il
« s'étudioit à ne montrer ſa grandeur que par
« le côté, qui la faiſoit paroître utile et avanta-
« geuſe, et à éteindre tous les autres ſentimens,
« par celui de la reconnoiſſance, et de l'amour.
« Il ne ſe croïoit puiſſant, riche, et heureux,
« qu'autant qu'il pouvoit le faire ſentir aux autres
« par ſes bienfaits. Cependant il ne prodiguoit
« pas les graces : il ſe contentoit de les diſtribuer.
« Il vouloit, que ſes libéralités fuſſent des recom-
« penſes, et non pas de pures faveurs : qu'elles
« ſerviſſent à aider la vertu, et non pas à entre-
« tenir la molle oiſiveté du vice. Il n'accordoit
« rien à la brigue, ni à la faveur ; et les gouver-

« nemens

" nemens, et les autres emplois n'êtoient que
" pour ceux, qui s'étoient diſtingués dans l'occa-
" ſion, ou qui s'étoient mis en état de les remplir.
" Perſonne n'a jamais ſu obliger de meilleure
" grace, ni mieux poſſedé l'art de gagner les
" coeurs de ceux, qui pouvoient lui rendre ſervice.
" Il croïoit, que l'équité, et la reconnoiſſance de-
" mandoient, qu'il rendit à ceux qui s'attachoient
" à ſa perſonne tous les ſervices qui dependoient
" de lui. Voila, Seigneur, quelles étoient les
" belles qualités de Cirus ; mais ce prince avoit
" des défauts, qui en ternirent l'éclat. S'il com-
" bloit ſes amis de bienfaits, il rendoit à ſes en-
" nemis le double du mal, qu'il en avoit reçû.
" L'ambition fut l'âme de toutes ſes actions, et
" elle lui mit les armes à la main contre ſon frere
" aîné, et ſon roi.

" C'eſt en préſence de toute la cour, et au
" milieu de la cérémonie du ſacre du Roi, qu'il
" entreprit de lui ôter en même tems le ſceptre,
" et la vie. Artaxerxes, qui eut le bonheur d'é-
" chapper à ſa fureur, ſentit bien ce qu'il avoit à
" craindre d'un frere hardi, entréprenant, am-
" bitieux ; mais ne pouvant refuſer ſa grace aux
" prieres, et aux larmes de ſa mere Pariſatis, qui
" aimoit paſſionément ce cadet, il le renvoïa en
" Aſie dans ſon gouvernement. Dès que Cirus y
" fut arrivé, il ſongea à ſe venger de l'affront, qu'il

" prétendoit

" prétendoit avoir reçu. Il recevoit avec bonté
" et affabilité tous ceux, qui venoient de la cour
" de ſon frere à la ſienne, pour les détacher in-
" ſenſiblement du ſervice du Roi, et ſe les attacher.
" Il gagnoit auſſi le coeur de ceux, qui étoient
" ſous ſa conduite, ſe familiariſant avec eux, et ſe
" mêlant avec le ſimple ſoldat, ſans que la di-
" gnité de général en ſouffrit. Il s'appliqua ſur-
" tout à lever ſecretement en pluſieurs endroits
" des troupes Grecques, ſur leſquelles il comptoit
" beaucoup plus que ſur celles des barbares.
" Quand tout fut prêt pour l'exécution de ſon
" deſſein, il marcha contre ſon frere, avec une
" armée compoſée de treize mille Grecs, de cent
" mille barbares, et de vingt chariots armés de
" faux. L'armée des ennemis étoit de douze
" cens mille hommes. Le lieu où ſe donna la
" bataille s'appelloit Cunaxa. Cirus y fut tué,
" après avoir fait des prodiges de valeur : Ses
" barbares prirent la fuite ; et les Grecs, aïant
" vaincu de leur côté, et ne ſe croïant pas en état
" de défaire une armée, auſſi nombreuſe que celle
" d'Artaxerxes, prirent le ſage parti de ſe ré-
" trancher. Le Roi leur envoïa des hérauts, pour
" les ſommer de rendre les armes ; et ils leur ré-
" pondirent fierement, qu'on ne parloit point ainſi
" à des vainqueurs. Si Artaxerxes, ajouterent
" ils, veut avoir nos armes, qu'il vienne lui même
" nous

" nous les arracher ; car nous sommes déterminés " à mourir, plutôt que de les lui livrer. S'il " veut nous recevoir au nombre de ses alliés, " nous le servirons avec fidélité, et courage : mais " s'il songe à nous reduire en esclavage comme " vaincus, qu'il sache que nous avons en main " de quoi nous défendre, et que nous aimons mieux " perdre la vie, que la liberté.

" Les hérauts, leur aïant dit, que s'ils restoient " dans l'endroit où ils les avoient trouvés, il y " auroit suspension d'armes ; et que s'ils avan- " çoient, où reculoient, ils seroient traités comme " ennemis, ils y consentirent. Mais lequel dirons " nous, reprirent les hérauts ? *Paix en demeu- " rant, et guerre en marchant*, repliqua Cléarque " un des généraux, sans s'expliquer d'avan- " tage, pour tenir toujours le Roi dans l'incer- " titude.

" Ce prince, voïant qu'il avoit affaire à des " soldats pleins de coeur, et qui entendoient par- " faitement bien l'art de la guerre, aima mieux " consentir, qu'ils s'en retournassent dans leur " païs, que de risquer une bataille. Tissapherne, " fut chargé de les escorter. Ce satrape, aïant " trouvé le moïen de faire tuer leurs généraux, " tous, tant officiers que soldats, tomberent dans " un abattement, qui les empêcha de prendre de " la nourriture, et du repos. Pour les en tirer,

" un

" un jeune Athénien, nommé Xénophon, alla
" trouver quelques officiers, et leur représenta,
" qu'il n'y avoit point de tems à perdre : qu'il
" étoit de la derniere conséquence de prévenir
" les mauvais desseins de leurs ennemis : qu'en
" quelque petit nombre que fussent les Grecs, ils
" se rendroient assés terribles, s'ils montroient de
" la hardiesse : que c'étoit le courage, et non pas
" la multitude, qui décidoit de la victoire : et
" qu'avant toutes choses, il falloit nommer des
" commandans : parcequ'une armée sans chefs, est
" un corps sans âme. Sur le champ on tient
" conseil : Xénophon, y déduit fort au long les
" raisons, qu'il n'avoit d'abord touchées que lé-
" gerement : sur son avis on nomme des géné-
" raux ; et avant la pointe du jour on assemble
" l'armée.

" Xénophon, qui avoit été choisi pour com-
" mander à la place de Proxene, parla aux
" troupes en ces termes. Camarades, il est bien
" triste pour nous d'avoir perdu tant de braves
" gens par une lâche trahison, et de nous voir
" abandonnés de nos amis : mais nous ne devons
" pas succomber à notre malheur ; et si nous ne
" pouvons vaincre, choisissons plutôt de mourir
" glorieusement, que de tomber sous la puissance
" des barbares, qui nous feroient souffrir les maux
" les plus cruels. Souvenons nous des célebres

" journées

" journées de Platée, des Thermopiles, de Sa-
" lamine, et de tant d'autres où nos ancêtres,
" quoiqu'en petit nombre, ont téraſſé et vaincu
" des armées innombrables des Perſes, et ont rendu
" pour toujours le nom des Grecs formidable à
" cette nation. C'eſt à leur courage invincible
" que nous ſommes redevables de l'honneur, que
" nous avons, de ne reconnoître ſur la terre
" d'autres maîtres que les Dieux, ni d'autre bon-
" heur que la liberté. Ils nous ſeront favorables
" ces Dieux vengeurs du parjure, et temoins de la
" perfidie de nos ennemis ; et comme c'eſt à eux
" qu'on s'attaque, en violant les traités ; et qu'ils
" ſe plaiſent à abaiſſer les grands, et à élever les
" petits, c'eſt eux auſſi, qui combattront avec
" nous, et pour nous. Au reſte, Camarades,
" comme il ne nous reſte plus de reſſource que
" dans la victoire, qui nous tiendra lieu de tout,
" et nous dédommagera avec uſure de tout ce que
" nous pourrons perdre, je crois, que pour faire
" une retraite plus prompte, et moins embaraſſée,
" il eſt à propos de nous défaire de tout le bag-
" gage inutile, et de ne garder que celui, dont
" nous ne pouvons abſolument nous paſſer. Tous
" les ſoldats applaudirent aux diſcours de Xé-
" nophon, et ſans perdre de tems ils allerent
" bruler leurs tentes, et leurs chariots. Ceux qui
" avoient trop d'équipage en donnerent aux

" autres,

" autres, et le reste fut jetté au feu. Les Grecs
" reprirent ensuite le chemin de leur païs ; et
" après avoir couru mille dangers, et surmonté
" des obstacles infinis, ils y arriverent victorieux
" et triomphans.

" Quelques années après Agésilas fut élu roi
" de Sparte. Comme il n'étoit point destiné
" pour le trône, il avoit été élevé, comme les
" enfans des simples particuliers, dans la dis-
" cipline de cette ville, qui étoit très rude pour
" la maniere de vivre, pleine d'exercices labo-
" rieux, et qui enseignoit parfaitement à obeir.
" Aussi de tous les rois de Lacédémone, il fut
" celui qui sut le mieux se faire aimer, et
" estimer de ses sujets ; parcequ'aux qualités
" que lui avoit donné la nature pour le com-
" mandement, et la roïauté, il avoit ajouté
" par l'éducation l'avantage d'être humain et
" populaire.

" On voïoit reünies dans lui dès l'enfance des
" qualités, qui sont pour l'ordinaire incompa-
" tibles, une vivacité d'esprit, une fermeté in-
" surmontable en apparence, et un desir violent
" de l'emporter sur les autres avec une douceur,
" une soumission, une docilité, qui cédoit au
" prémier mot, et qui le rendoit très sensible
" aux plus legeres réprimandes : desorte qu'on
" obtenoit tout de lui par des motifs d'hon-

M " neur,

" neur, et rien par la crainte, ni par la vio-
" lence.

" Il étoit boiteux ; mais ce défaut étoit non
" ſeulement couvert par la grace de ſa perſonne,
" mais encore par la gaïeté avec laquelle il le
" ſupportoit, et en railloit le prémier.

" Il ne pouvoit ſouffrir les louanges, qui n'a-
" voient point un air de vérité et de ſincérité ;
" et il ne les aimoit que dans la bouche de ceux,
" qui, dans d'autres occaſions, lui avoient re-
" préſenté ſes défauts avec liberté. Il avoit
" beaucoup de déférence et de conſideration
" pour les prémiers magiſtrats de ſa république ;
" et il étoit perſuadé, que tout ce qu'un prince
" peut faire pour honnorer, et pour augmenter
" la dignité des magiſtrats, releve ſa puiſſance,
" et affermit ſon autorité.

" A peine étoit il monté ſur le trône, qu'on
" vint dire à Sparte, que le roi de Perſe faiſoit
" équipper en Phénicie une nombreuſe flote,
" pour ôter aux Lacédémoniens l'empire de la
" mer. Comme cette nouvelle ſe trouva vraïe,
" il fut envoïé en Aſie, à la tête d'une armée.
" Quand il fut arrivé à Epheſe, Tiſſapherne lui
" fit demander quel étoit le ſujet, qui lui avoit
" fait prendre les armes. Il répondit, que
" c'étoit pour ſecourir les Grecs, qui habitoient
" en Aſie, et pour les retablir dans leur an-
" cienne

" cienne liberté. Le viceroi, qui n'étoit point " encore prêt, lui donna parole, que son maître " leur rendroit leur liberté, pourvû qu'il ne fit " aucun acte d'hostilité jusqu'au retour des " couriers. Agésilas y consentit, et la treve fut " jurée de part et d'autre. Tissapherne l'aïant " rompue, Agésilas se jetta dans la Phrigie: y " prit plusieurs villes; et après y avoir amassé " d'immenses richesses, qu'il distribua aux offi- " ciers, et aux soldats, il reprit la route d'E- " phese, où il mit ses troupes en quartier d'hiver. " Pour redoubler la valeur de ses soldats par le " mépris des ennemis, il commanda un jour aux " commissaires, qu'il avoit chargés de la garde " du butin, de dépouiller les prisonniers, et de " vendre les dépouilles, et leurs corps nus sé- " parément. Il se présenta beaucoup de gens " pour acheter leurs habits; mais pour les corps, " on les trouvoit si délicats et si tendres, qu'on " les regardoit comme de nul service, et de " nulle valeur. Alors Agésilas dit à ses soldats, " en leur montrant les hommes, voila contre qui " vous combattrez, et en leur montrant les " riches dépouilles, voila pour quoi vous com- " battrez.

" Quand le tems de se remettre en campagne " fut venu, il entra dans la Lidie, où il défit la " cavalerie de Tissapherne. Delà il passa en " Phrigie, où il fut dans l'abondance de toutes

" choses, et amassa de grosses sommes d'argent.
" Après avoir remis l'ordre et le calme dans
" toutes les villes, et leur avoir rendu leur liberté,
" et leurs privileges, il songeoit à aller attaquer
" le roi de Perse dans le coeur de ses états,
" et à le faire craindre pour sa propre personne,
" lorsque le Spartiate Epicidas vint lui annoncer,
" que les magistrats de Sparte lui ordonnoient
" de venir aux secours de son païs, qui étoit sur
" le point d'être attaqué par les Athéniens, les
" Argiens, et les Corinthiens.

" Agésilas ne délibera point un moment,
" et fit sur le champ aux Ephores la réponse
" suivante.

" *Agésilas aux Ephores salut.*

" *Nous avons soumis une partie de l'Asie: nous*
" *avons mis en déroute les barbares; et nous avons*
" *fait dans l'Ionie de grands préparatifs de guerre.*
" *Mais puisque vous me commandez de revenir, je suis*
" *de près votre lettre; et je la préviendrois même, s'il*
" *m'étoit possible. J'ai reçû le commandement, non*
" *pour moi, mais pour ma ville, et pour les alliés.*
" *Je sai, qu'un commandant ne mérite, et ne*
" *remplit véritablement le nom qu'il porte, que*
" *lorsqu'il se laisse conduire par les loix, et par les*
" *Ephores, et qu'il obeit aux magistrats.*

" En-

" En partant il dit, que trente mille archers
" du Roi le chassoient d'Asie, désignant par ces
" mots une monnoïe de Perse, qui avoit d'un côté
" la figure d'un archer : parceque les ministres
" d'Artaxerxes avoient fait répandre dans la
" Grece trente mille piéces de cette monnoïe,
" pour corompre les orateurs, et ceux qui avoient
" le plus de pouvoir dans les villes.

" Cependant les Lacédémoniens avoient levé
" une armée, dont ils avoient donné le com-
" mandement à Aristodeme, tuteur du roi
" Agésipolis encore enfant. Leurs ennemis
" s'assemblerent pour déliberer comment ils de-
" voient faire la guerre. Timolaus de Corinthe
" dit, que les Lacédémoniens ressembloient à
" un fleuve, qui grossit à mesure qu'il s'éloigne
" de sa source, ou à un essain d'abeilles, qu'on
" peut bruler aisément dans sa ruche, mais qui
" se repand bien loin à sa sortie, et se rend re-
" doutable par ses piquures. Il étoit donc d'avis,
" qu'on allât les attaquer chés eux, et s'il se pou-
" voit, jusques dans leur capitale : ce qui fut ap-
" prouvé et resolu : mais les Lacédémoniens ne
" leur en laisserent pas le tems ; car s'étant mis en
" campagne, ils trouverent l'ennemi près de
" Némée, ville assés voisine de Corinthe. Il
" s'y donna un combat fort rude, où ils

" eurent tout l'avantage, qui fut très consi-
" dérable.

" Quelques jours après les deux flotes enne-
" mies se rencontrerent près de Cnidos, ville de
" Carie. Celle des Lacédémoniens étoit com-
" mandée par Pisandre, frere d'Agésilas, et celle
" des alliés par Conon, Athénien. Ces derniers
" remporterent une victoire complete, qui fut
" suivie de la revolte presque générale des alliés
" de Sparte, dont plusieurs se déclarerent pour
" les Athéniens, et les autres se retablirent dans
" leur ancienne liberté.

" Agésilas, qui s'étoit rendu en Béotie pour
" y prendre le commandement de l'armée, ap-
" préhendant que la nouvelle de la défaite de la
" flote ne décourageât, et n'effraïât ses troupes,
" qui se préparoient au combat, fit courir le
" bruit, que les Lacédémoniens avoient rem-
" porté sur mer une victoire considérable : parut
" lui même en public, couronné d'un chapeau de
" fleur : fit un sacrifice d'actions de graces ; et
" envoïa aux officiers des portions de la victime.
" Les deux armées, à peu près égales en force,
" se trouverent en présence dans les plaines de
" Coronnée, et se mirent en bataille. Le combat
" fut rude, et opiniatre ; et la victoire se déclara
" pour les Lacédémoniens.

" Conon,

" Conon, après avoir ravagé toute la côte de
" la Laconie, s'en retourna à Athenes, où il fut
" reçu avec un applaudiſſement général. Le
" triſte ſpectacle d'une ville, que les Lacédé-
" moniens avoient démantelée, lui cauſa plus de
" douleur, qu'il ne reſſentit de joïe de revoir ſa
" chere patrie. Il forma la reſolution d'en re-
" lever les murs, et commença auſſi tôt l'ouvrage,
" y emploïant non ſeulement les maçons, et les
" ouvriers ordinaires, mais encore les ſoldats, les
" matelots, les citoïens, les alliés, et tout ceux,
" qui étoient bien intentionnés pour Athenes.
" Quand il fut achevé, il retablit la ville dans ſon
" ancien éclat, et la rendit plus formidable que
" jamais à ſes ennemis.

" La douleur, que cauſa aux Lacédémoniens un
" retabliſſement ſi glorieux, leur fit prendre la
" lâche reſolution de ſe venger en même tems et
" d'Athenes, et de Conon ſon reſtaurateur, en
" faiſant la paix avec le roi de Perſe. Le traité,
" qu'ils ſignerent, portoit en ſubſtance, que toutes
" les villes Grecques de l'Aſie demeureroient
" ſoumiſes au Roi, et que toutes les autres tant
" petites que grandes conſerveroient leur liberté.
" Tous les peuples de la Grece rejetterent d'abord
" avec horreur un traité ſi infame ; mais comme
" ils étoient affoiblis par les diviſions domeſtiques
" qui les avoient épuiſés, et qu'ils ſe voïoient hors

" d'état de soutenir la guerre contre un prince
" puissant, qui menaçoit de la déclarer à qui-
" conque refuseroit de le souscrire, ils y donnerent
" leur consentement bien malgré eux.

" Des députés d'Acanthe, et d'Apollonie, villes
" très considerables de la Macédoine étant venus
" représenter aux Lacédémoniens, et à leurs alliés,
" qu'Olinthe, ville située dans leur voisinage, se
" fortifioit tous les jours : qu'elle étendoit de plus
" en plus sa domination par de nouvelles conquê-
" tes : qu'elle forçoit toutes les villes des environs
" de se soumettre à elle, et d'entrer dans ses vûes ;
" et qu'elle étoit prête de conclure un traité d'al-
" liance avec les Athéniens, et les Thébains, il fut
" conclu d'un commun accord, qu'il falloit déclarer
" la guerre aux Olinthiens. Les alliés s'enga-
" gerent de fournir dix mille hommes, et les Lacé-
" démoniens firent partir sur le champ leurs
" troupes sous la conduite d'Eudamidas, qui
" obtint que Phébidas son frere commanderoit
" celles qui devoient bientôt suivre, et se joindre
" aux siennes. Quand il fut arrivé dans la Ma-
" cédoine, il mit des garnisons dans les places qui
" eurent recours à lui, s'empara de Potidée, et
" forma la siege d'Olinthe, qui dans la suite fut
" obligée de se rendre.

" Phébidas, étant arrivé près de Thebes, campa
" hors la ville, vers le lieu d'exercices. Isménie,

" et

" et Léontide, qui en étoient alors les prémiers " magiſtrats, y étoient à la tête de deux factions " oppoſées. Celui-ci l'alla trouver : lui propoſa de " s'emparer de la citadelle ; et après l'y avoir " conduit avec ſes troupes, il ſe rendit au ſénat, " et déclara aux ſénateurs, qu'on n'avoit rien à " craindre de la part des Lacédémoniens, qui ve- " noient d'entrer dans la citadelle : qu'ils n'étoient " ennemis que de ceux, qui vouloient troubler la " paix ; et que pour lui, par le pouvoir que lui " donnoit ſa charge de faire arrêter quiconque " cabaloit contre l'état, il alloit mettre en lieu " de ſûreté Iſménie, qui brouilloit, et cherchoit à " faire la guerre. Iſménie fut arrêté ſur le champ, " et conduit à la citadelle. Ceux de ſon parti, " craignant pour eux les dernieres violences, ſor- " tirent avec précipitation de la ville, et ſe re- " tirerent à Athenes, au nombre de plus de quatre " cens.

" Dès qu'on eut appris à Sparte la nouvelle de " l'entrepriſe de Phébidas, qui en pleine paix " venoit de s'emparer par violence d'une citadelle, " ſur laquelle il n'avoit aucun droit, le ſénat " s'aſſembla, pour déliberer ſur le parti qu'il " falloit prendre. L'affaire mûrement conſidérée, " le reſultat de l'aſſemblée fut, que Phébidas ſeroit " privé du commandement, et condamné à une " amande de cent mille dragmes : mais qu'on re-

" tiendroit

" tiendroit la citadelle, et qu'on y mettroit bonne
" garnison. Quelle étrange perversité! Seigneur,
" quel renversement de toute raison! punir le
" criminel, et approuver le crime; et non seule-
" ment l'approuver en passant; mais le ratifier du
" sceau de l'autorité publique, et le continuer, au
" nom de l'état, pour en recueillir le fruit. On
" ne s'en tint pas là: des commissaires, nommés
" par toutes les villes alliées de Sparte, se transf-
" porterent dans la citadelle de Thebes: y firent
" le procès à Isménie; et prononcerent contre lui
" un arrêt de mort, qui fut exécuté sur le champ.
" Il est rare, Seigneur, que des injustices si criantes
" demeurent impunies: aussi Lacédémone ne fut
" pas lontems sans subir la peine qu'elle méritoit;
" et les coups, qui abbatirent sa puissance, par-
" tirent de Thebes même, d'où il semble, qu'elle
" n'avoit rien à craindre. Pélopidas, et Epa-
" minondas, deux des plus illustres citoïens de
" cette ville, lui porterent les plus sensibles.

" Pélopidas, devenu seul héritier d'une maison
" très riche, emploïoit son bien à secourir ceux
" qui en avoient besoin, et qui en étoient dignes.
" Il montroit, Seigneur, par ce sage emploi, qu'il
" en étoit véritablement le maître, et non l'esclave.
" Pour Epaminondas, la pauvreté étoit son par-
" tage: il en tiroit toute sa gloire; et elle faisoit
" pour ainsi dire sa joïe et ses delices. Mais s'il

" étoit

" étoit pauvre du côté des biens de la fortune, en
" recompenſe il étoit richement partagé, de ceux
" de l'eſprit, et du coeur. Il étoit modeſte, pru-
" dent, grave, et habile à profiter des conjonctures
" favorables. Il poſſédoit dans un ſouverain dégré
" la ſcience de la guerre. Il étoit facile, et com-
" plaiſant dans le commerce de la vie. Il ſouf-
" froit avec une patience incroïable les mauvais
" traitemens du peuple, et même de ſes amis. Il
" joignoit à l'ardeur pour les exercices militaires
" un goût merveilleux pour les Sciences ; et il
" avoit un ſi grand amour pour la vérité, qu'il ſe
" faiſoit même un ſcrupule de mentir par jeu, et
" par divertiſement.

" Pélopidas n'étoit ni moins habile, ni moins
" vertueux ; mais on voïoit dans ces deux grands
" hommes des inclinations différentes. Pélopidas,
" qui aimoit les exercices du corps, emploïoit tout
" ſon loiſir à la paleſtre, et à la chaſſe ; et Epa-
" minondas, qui prénoit plaiſir à la culture de l'eſ-
" prit s'occupoit à l'étude de la philoſophie.

" Ce que l'on a le plus admiré dans eux, c'eſt,
" Seigneur, cette parfaite union, et cette amitié
" conſtante, qui ſubſiſta toujours entre eux, pendant
" tout le tems qu'ils furent emploïés enſemble au
" maniement des affaires publiques, ſoit durant la
" paix, ſoit durant la guerre. Quoi que toutes les
" grandes affaires paſſaſſent par leurs mains, et

" que

" que tout fut confié à leur soin, et à leur autorité,
" ni la diversité d'intêrets, ni la différence de sen-
" timens, ni le plus leger mouvement d'envie
" n'altera jamais leur union et leur bonne intelli-
" gence. C'est qu'elle étoit fondée sur la vertu,
" qui leur faisoit chercher dans toutes leurs actions
" non la gloire, ni les richesses, source funeste de
" querelles, et de division, mais le seul bien pu-
" blic, et qui leur faisoit désirer, non d'avancer
" leurs familles, ou d'illustrer leurs maisons, mais
" de rendre leur patrie plus puissante, et plus
" florissante.

" Pélopidas étoit du nombre des Thébains,
" qui s'étoient refugiés à Athenes. Plein du
" désir de délivrer sa patrie du joug de Lacé-
" démone, il tacha de les faire entrer dans ses
" vûes ; et il eut le bonheur de reüssir. Ils en-
" voïerent secretement à Thebes apprendre à ceux
" de leurs amis qui y étoient restés ce qu'ils
" avoient resolu. Tous approuverent leur dessein.
" Charon, qui étoit un des principaux de la ville,
" promit sa maison pour y recevoir les conjurés ;
" et Philidas, pour engager les magistrats à venir
" souper chés lui le jour de la fête de Vénus, leur
" fit croire, qu'ils y trouveroient les plus belles
" femmes de la ville. Le jour destiné pour l'exé-
" cution du projet étant arrivé, les conjurés se
" rendent à Thebes, entrent dans la ville par dif-

" férentes

" férentes portes, s'aſſemblent chés Charon, s'y
" habillent en femmes, vont auſſi-tôt chés Philidas
" où les magiſtrats étoient à ſe divertir, les égor-
" gent, paſſent enſuite chés Léontide qu'ils tuent,
" délivrent tous les priſonniers, appellent tous les
" Thébains à la liberté, et arment tous ceux qu'ils
" rencontrent,en levant des portiques les dépouilles,
" qui y étoient attachées, et enfonçant les boutiques
" des armuriers, et des fourbiſſeurs. Epaminondas,
" et Gorgidas vinrent à leurs ſecours avec leurs
" armes, accompagnés d'un aſſés grand nombre
" de jeunes gens, et de quelques vieillards des
" plus gens de bien qu'ils avoient ramaſſés.

" Toute la ville étoit remplie de fraïeur et de
" trouble: toutes les maiſons éclairées de flam-
" beaux; et les rues pleines de gens, qui alloient et
" venoient. Le peuple, qui n'étoit pas encore
" bien informé de ſon ſort, attendoit le jour avec
" impatience; et les Lacédémoniens, effraïés des
" cris qu'ils entendoient, des feux qui paroiſſoient
" par toutes les maiſons, et du tumulte qui
" regnoit dans la ville, n'oſoient ſortir de la cita-
" delle.

" Dès que le jour fut venu, Epaminondas, et
" Gorgidas aſſemblerent les citoïens, et leur pré-
" ſenterent Pélopidas, et ſa troupe environnés de
" tous les ſacrificateurs, qui portoient dans leurs
" mains les bandelettes ſacrées, et qui exhortoient
" le

« le peuple à fecourir leur patrie, et leurs Dieux.
« A ce fpectacle toute l'affemblée jetta de grands
« cris, et reçut les conjurés comme fes bienfaiteurs
« et fes libérateurs.

« Les Athéniens aïant envoié à Pélopidas cinq
« mille hommes de pié, et cinq cens chevaux, ces
« troupes jointes à celles qui arriverent bien-tôt
« après de la Boétie, formerent le fiege de la cita-
« delle qu'elles prirent, avant que les Lacédémo-
« niens euffent le tems de la fecourir.

« Comme les Athéniens craignoient les fuites de
« la guerre, dans laquelle la ligue qu'ils venoient
« de faire avec les Thébains alloit les engager, ils
« ne furent pas lontems fans fe repentir d'y être
« entrés, et ils y renoncerent. Aucun peuple de
« la Grece ne voulut fe ranger du côté des Thé-
« bains : ainfi leurs affaires paroiffoient comme
« défespérées. Cependant Pélopidas ne ceffoit
« d'encourager fes concitoïens à fe comporter en
« gens de coeur. Voici la rufe, qu'il imagina pour
« commettre encore les Athéniens avec les Lacé-
« démoniens.

« Le Spartiate Phodrias avoit été envoïé à
« Thefpies, pour recevoir, et protéger les Béotiens
« qui auroient envie de fe revolter contre Thebes.
« Il ne manquoit ni d'audace, ni d'ambition ; et
« avoit affés de reputation parmi les gens de
« guerre : mais il étoit étourdi, leger, plein de
« lui-

" lui-même, et naturellement porté à ſe repaître
" de vaines eſpérances. Pélopidas lui envoïa ſe-
" crètement un marchand de ſes amis, qui lui
" offrit, comme de lui même, une ſomme d'argent
" très conſiderable, et qui lui tint des diſcours
" d'autant plus propres à le perſuader, qu'ils flat-
" toient ſa vanité. Une perſonne de votre mérite,
" et de votre réputation, lui dit il, ne devroit il
" pas ſonger à former quelque entrepriſe, qui
" tranſmette ſon nom juſques dans les ſiecles les
" plus reculés? Tachez de vous emparer du
" Pirée, en attaquant les Athéniens, lorſqu'ils s'y
" attendront le moins. Vous ne ſauriez faire
" une action plus agréable à vos compatriotes,
" que de les rendre maîtres d'Athenes; et comme
" les Thébains ſont irrités contre les Athéniens,
" qu'ils regardent comme des déſerteurs, et des
" traitres, il n'y a point d'apparence, qu'il leur
" donnent du ſecours.

" Sphodrias, qui cherchoit à ſe faire un grand
" nom, s'engagea avec joïe dans cette entrépriſe,
" qui n'étoit ni moins injuſte, ni moins horrible,
" que celle de Thébes; mais qui ne fut executée
" ni avec autant d'audace, ni avec le même ſuc-
" cès. Car étant parti la nuit de Theſpies, dans
" l'éſperance de ſurprendre le Pirée avant le
" point du jour, l'aube le ſurprit dans la plaine
" de Thriaſie; et ſe voïant découvert, il s'en re-

" tourna

" tourna honteusement à Thespies, avec quelque " butin qu'il avoit fait.

" Les Athéniens envoïerent sur le champ des " ambassadeurs porter leurs plaintes à Lacé- " démone ; et n'aïant pu y obtenir de justice, ils " renouvellerent l'alliance avec ceux de Thebes, " qu'ils resolurent de secourir de tout leur pouvoir. " Ils équipperent une flote de soixante voiles, et " ils en donnerent le commandement à Timothé, " fils de Conon. C'est lui, que ses ennemis, jaloux " de la gloire que lui avoient attirée ses heureux " succès, firent peindre dans un tableau, où il étoit " représenté endormi, et aïant à ses pieds la for- " tune, qui prénoit pour lui des villes dans des " filets. Il fit bien voir dans cette occasion, qu'il " ne dormoit pas : puisqu'il remporta des avan- " tages très considerables sur les ennemis.

" Un jour que Pélopidas revenoit d'Orchomene " avec un petit corps de troupes, Les Lacéde- " moniens, qui avoient au moins le triple de ses " forces, se trouverent sur son chemin, près de " Tégire. Dès que les Thébains les aperçurent hors " des défilés, quelqu'un d'entre eux vint lui dire : " nous sommes tombés entre les mains des ennemis. " Eh pourquoi, répondit-il, ne dirons nous pas " plutôt, qu'ils sont tombés entre les nôtres ? En " même tems il donna ordre à ses soldats de se

" préparer

" préparer au combat. Le choc fut des plus rudes,
" et les Lacédémoniens furent vaincus.

" On peut bien regarder, Seigneur, cette petite
" rencontre comme le germe et la semence des
" grandes actions, et des grands évenemens, dont
" elle fut suivie. Comme il n'étoit jamais arrivé
" dans aucune guerre, que les Lacédémoniens,
" aïant l'avantage du nombre, eussent été défaits,
" ni même qu'à forces égales, ils eussent été battus
" en bataille rangée, les Thébains ne comptoient
" pas trop sur le succès de leur entreprise; mais
" cette victoire augmenta leur courage, et les fit
" devenir la terreur et l'effroi de ceux mêmes,
" qui jusques alors s'étoient rendus par tout si for-
" midables.

" Cependant Artaxerxes songeoit à reduire
" l'Egipte, qui depuis plusieurs années avoit se-
" coué le joug de la domination des Perses.
" Pharnabaze fut chargé de cette expédition.
" Dans la revûe qui se fit à Ace, où étoit le
" rendez vous général de l'armée Persanne, il se
" trouva deux cens mille Perses, et vingt mille
" Grecs. Les forces de mer étoient proporti-
" onnées à celles de terre: car la flote étoit de
" trois cens galeres, outre deux cens autres vais-
" seaux à trente rames, et un nombre prodigieux
" de barques pour les provisions nécessaires à la
" flote, et à l'armée de terre. Si les Perses, après

" s'être rendu maîtres du fort, qui défendoit une
" des embouchures du Nil, qu'on appelloit la
" Mendésienne, avoient remonté la riviere, pour
" aller attaquer Memphis, ils auroient trouvé
" cette capitale sans défence : elle eut été imman-
" quablement emportée; et toute l'Egipte étoit
" reconquise. Mais le gros de l'armée, n'étant
" point encore arrivé, Pharnabaze crût devoir
" l'attendre. Ce délai donna le tems aux E-
" giptiens ,de se reconnoître. Ils rassemblerent
" toutes leurs troupes en un corps : mirent une
" bonne garnison dans Memphis ; et avec le reste
" tinrent la campagne, et harrasserent si fort
" l'armée des Perses, qu'ils l'empêcherent de
" s'avancer au dedans du païs. Après cela survint
" l'inondation du Nil, qui, aïant couvert d'eau
" toute la campagne, obligea les Perses de retour-
" ner dans la Phénicie, après avoir perdu inutile-
" ment une bonne partie de leur armée.

" Les Lacédémoniens, qui avoient envie de se
" venger des Thébains, et qui comptoient sur une
" victoire assûrée, s'ils les attaquoient, leverent
" une armée de vingt quatre mille hommes de
" pié, et de quinze cens chevaux, dont ils donne-
" rent le commandement à Cléombrote leur roi.
" Dès que les Thébains apprirent, qu'elle étoit en
" chemin, comme ils se voïoient seuls, sans alliés,
" et sans secours, ils se crurent perdus. C'est
" qu'ils

« qu'ils ne ſavoient pas encore, Seigneur, qu'en
« un ſeul homme ils avoient plus d'une armée.
« Cet homme étoit Epaminondas. Aïant été
« nommé général, il leve promptement ſix mille
« hommes de troupes, et a le courage d'aller
« chercher l'ennemi auprès de Leuctres petit
« bourg de la Béotie, et de lui livrer bataille. Le
« combat fut très rude, et très opiniatre ; et tant
« que Cléombrote put agir, la victoire demeura
« douteuſe entre les deux partis ; mais quand il
« fut tombé mort de ſes bleſſures, les alliés de
« Sparte prirent la fuite, et entrainerent avec eux
« le reſte de l'armée. Epaminondas les pourſuivit
« vivement ; et après en avoir fait périr un grand
« nombre, il érigea un trophée.

" Quelque tems après aïant été nommé gouver-
" neur de la Béotie conjointement avec ſon ami
" Pélopidas, ils reünirent toutes les troupes des
" Béotiens, et de leurs alliés, qui augmentoient
" tous les jours : entrerent dans le Péloponeſe :
" firent revolter beaucoup de villes, et de peuples
" contre les Lacédémoniens ; et vinrent juſ-
" qu'aux portes de Sparte. Comme cette ville,
" Seigneur, étoit ſans défenſe, et ſans murailles,
" il auroit été difficile qu'elle reſiſtât lontems, s'ils
" avoient entrepris de la forcer ; mais les deux
" habiles chefs, qui conduiſoient l'armée, craignant
" de s'attirer ſur les bras toutes les forces du Pélo-

" ponese, et plus encore d'exciter la jalousie des
" Grecs qui n'auroient pu leur pardonner d'avoir
" détruit une si puissante république, se bornerent
" à la gloire d'avoir téraffé des superbes.

" Les Lacédémoniens, se voïant exposés à
" chaque instant au péril d'une nouvelle irruption,
" eurent recours aux Athéniens. Quoi que ceux
" ci n'avoient pas encore oublié le mauvais traite-
" ment, qu'ils avoient reçu d'eux en plus d'une
" occasion, la compassion du malheur présent de
" Sparte l'emporta sur le ressentiment des anciennes
" injures. Il fut resolu qu'on secourroit les Lacé-
" démoniens ; et peu de tems après les députés
" de plusieurs peuples s'étant assemblés à Athenes,
" on y conclut même contre les Thébains une
" ligue conforme au traité d'Antalcide. Pour la
" rendre plus puissante, les alliés députerent vers
" le roi de Perse. Ceux de Thebes y envoïerent
" aussi de leur côté Pélopidas. La renommée,
" après la bataille de Leuctres, avoit porté son
" nom, et fait retentir le bruit de sa victoire
" jusques aux provinces de l'Asie les plus reculées.
" Quand il fut arrivé à la cour, et qu'il parut
" devant les satrapes : voila, s'écrierent ils, pleins
" d'admiration, voila cet homme qui a ôté aux
" Lacédémoniens l'empire de la terre, et de la
" mer, et reduit Sparte à se renfermer entre
" le Taigete, et l'Eurotas, Sparte qui depuis peu

" encore

" encore, ſous la conduite d'Agéſilas, ne tendoit à
" rien moins qu'à nous venir attaquer dans Suſe,
" et dans Ecbatane.

" Artaxerxes, ravi de ſon arrivée, lui rendit
" des honneurs extraordinaires, et prit à tâche de
" le relever devant les prémiers ſeigneurs de ſa
" cour, non ſeulement par eſtime pour ſon mérite,
" mais encore par vanité, et par amour propre:
" car il étoit bien aiſe, Seigneur, de faire en-
" tendre à ſes ſujets que les plus grands perſon-
" nages venoient lui faire la cour, et rendre
" hommage à ſon bonheur, et à ſa puiſſance.

" Après que les députés des alliés eurent em-
" ploïe toute leur éloquence, pour tacher de con-
" vaincre le Roi qu'il étoit de ſon intérêt de les
" aſſiſter contre les Thébains, Pélopidas en habile
" politique lui fit ſentir, qu'il devoit aider une
" puiſſance naiſſante, qui n'avoit jamais porté les
" armes contre les Perſes, et qui, formant une
" eſpece d'équilibre entre Sparte et Athenes, pou-
" voit faire une utile diverſion contre ſes deux
" républiques ennemies perpétuelles, et irréconci-
" liables de la Perſe, et qui, tout récemment encore,
" lui avoient cauſé tant d'inquietude, et de
" dommage. Artaxerxes parut ſi touché des
" raiſons de Pélopidas, qu'il déclara auſſi-tôt que
" les Thébains étoient ſes amis, et ſes alliés; et
" promit de les ſecourir contre quiconque oſeroit

" les attaquer. Ce prince voïoit avec plaisir la " division, qui regnoit parmi les Grecs ; et il " n'auroit pas manqué d'en profiter, s'il n'avoit " eu alors l'esprit rempli de la conquête de " plusieurs païs, où il venoit d'envoïer de puissantes " armées.

" Jason, tiran de Phérès, avoit été déclaré " généralissime des Thessaliens, du consentement " unanime de tous les peuples de la province ; et " c'étoit à son mérite universellement reconnu " que cette dignité avoit été accordée. Après sa " mort ses deux freres Polidore, et Poliphron " furent substitués à sa place. Celui ci, pour " regner seul, tua Polidore ; et bien-tôt après fut " tué lui-même par Aléxandre de Phérès, qui " s'empara de la tirannie, sous prétexte de venger " la mort de Polidore son pere. Comme ce tiran " faisoit ouvertement la guerre à plusieurs peuples " de Thessalie, et s'ouvroit secretement un chemin " pour les assujettir tous, les villes envoïerent à " Thebes des ambassadeurs, pour demander des " troupes, et un général. Pélopidas se chargea " de cette expédition ; et s'étant rendu maître de " Larisse, il essaïa par douceur et par amitié de " changer Aléxandre, et de le faire dévenir de " tiran un prince humain et juste. Celui ci " promit tout d'abord ; mais s'étant dérobé à ses " gardes, il se sauva de la ville. Quant à Pélo-

" pidas,

" pidas, il s'en retourna à Thebes, après avoir
" mis les Theſſaliens à couvert des entrepriſes du
" Tiran, et les avoir laiſſés en bonne intelligence
" les uns avec les autres.

" Quelque tems après il fut envoïé, en qualité
" d'ambaſſadeur, vers Aléxandre, qui contre le
" droit des gens le fit mettre en priſon. Comme
" le Tiran s'imaginoit, que ce malheur ſuffiroit
" pour humilier la fierté de ſon ennemi, et pour
" abbatre ſon courage, il permit à tout le monde
" de l'aller voir. Pélopidas profita de la liberté
" qu'il avoit de parler à un chacun, pour conſoler
" les habitans de Phérès, à qui Aléxandre faiſoit
" ſouffrir tous les jours mille ſortes de ſupplices,
" et les exhorter à avoir bonne eſpérance, leur
" promettant qu'ils ſeroient bien-tôt vengés. Il
" eut la hardieſſe d'écrire au Tiran, qu'il étoit bien
" imprudent, et bien injuſte de tourmenter, et de
" faire mourir tous les jours tant de bons citoïens,
" et de l'épargner lui, lorſ qu'il ſavoit, qu'il ne
" ſeroit pas plutôt ſorti de ſes mains, qu'il lui
" feroit porter la peine dûe à ſes crimes. Le Tiran,
" étonné d'une telle grandeur d'âme, lui fit de-
" mander pourquoi il cherchoit ainſi la mort.
" C'eſt, répondit il, afin que tu périſſes d'autant
" plû-tôt, devenu encore plus l'ennemi des Dieux,
" et des hommes. Depuis ce jour là le Tiran dé-

" fendit que perſonne ne le vît, et ne lui parlât ;
" mais Thébée ſa femme, qu'il aimoit tendre-
" ment, lui aïant témoigné, qu'elle ſeroit charmée
" de le voir, et de l'entretenir, il ne put lui re-
" fuſer cette permiſſion. Elle le trouva dans un
" triſte état, couvert d'un méchant habit, les
" cheveux fort négligés, et dénué de toute con-
" ſolation. Ne pouvant retenir ſes larmes à un
" tel ſpectacle : ah ! s'écria-t-elle, infortuné Pélo-
" pidas, que je plains votre pauvre femme! Non,
" lui repliqua-t-il : c'eſt vous même, Thébée, qui
" êtes à plaindre de pouvoir ſouffrir un monſtre
" comme Aléxandre, n'étant point ſa priſon-
" niere.

" Epaminondas, aïant été élu par les Thébains
" général de leur armée, alla en Theſſalie, pour
" délivrer Pélopidas. Aléxandre, épouvanté de
" ſon arrivée, envoïa des gens pour ſe juſtifier.
" Epaminondas les renvoïa, ſans vouloir les en-
" tendre. Cependant, comme il appréhendoit
" qu'en pourſuivant la guerre auſſi vivement qu'il
" pouvoit, il ne reduisît le Tiran au déſeſpoir, et
" ne le força de tourner toute ſa rage contre ſon
" priſonnier, il lui accorda une trêve, à condition
" qu'il mettroit Pélopidas en liberté. Aléxandre,
" aïant accepté la condition propoſée, il ramena
" ſes troupes dans la Béotie.

" A peine

" A peine avoit il quitté la Theſſalie, que le
" tiran de Phérès en ruina pluſieurs villes, et
" mit des garniſons dans beaucoup d'autres. Les
" peuples, qui les habitoient, députerent à
" Thebes, pour demander un ſecours de troupes,
" priant qu'on en donnât le commandement à
" Pélopidas : ce qui leur fut accordé. Celui-ci
" étoit prêt de partir, lorſque le ſoleil vint à
" s'éclipſer. L'épouvante et la conſternation
" fut générale à Thebes. Pour Pélopidas, il
" ſavoit bien ce qu'il falloit penſer de cet évene-
" ment, qui n'avoit rien que de naturel ; mais
" comme il ne vouloit point expoſer les Thé-
" bains à partir dans la fraïeur dont il les
" voïoit ſaiſis, il ſe donna ſeul aux Theſſa-
" liens, et ſortit de Thébes malgré la défenſe des
" devins.

" Après avoir aſſemblé une petite armée à
" Pharſale, il marcha contre Aléxandre. Celui-ci
" voïant, que Pélopidas n'avoit que très peu de
" cavalerie, et que lui avoit une infanterie plus
" forte du double que celle des Theſſaliens, il
" vint à ſa rencontre. Durant le combat Pélo-
" pidas cherchoit ſans ceſſe des yeux Aléxandre.
" Dès qu'il l'eut apperçu, il courut vers lui de
" toute ſa force, en l'appellant, et en le défiant.
" Le Tiran, au lieu de répondre à ſon défi, alla
" ſe cacher dans le bataillon de ſes gardes. Pé-

" lopidas

" lopidas l'y suivit, tua de sa main un grand
" nombre de gardes, et fut lui même percé de
" plusieurs coups. Sa mort, loin de décourager
" les Thessaliens, ne servit qu'à les animer. Ils
" se jetterent sur le corps de bataille, le mirent en
" déroute, le poursuivirent fort loin, et couvrirent
" la plaine de morts.

" Cette action de Pélopidas, Seigneur, semble
" partir d'un grand fond de valeur. Cependant
" elle n'est point excusable ; et elle a été gé-
" néralement condamnée : parce qu'il n'y a point
" de véritable valeur sans sagesse, et sans prudence.
" Le courage, quand il est grand, est froid et
" tranquille : il se ménage où il faut ; et s'expose,
" quand cela est nécessaire. Un général doit
" voir tout, penser à tout ; et pour être en état
" de remedier à tout, il ne se jette pas témérai-
" rement dans un danger, où il peut être enve-
" loppé, et causer par sa mort la perte de son
" armée.

" Les Thébains, après avoir pleuré Pélopidas,
" songerent à le venger. Ils envoïerent contre
" Aléxandre sept mille hommes de pié, et cinq
" cens chevaux. Le Tiran, encore tout consterné
" de sa défaite, n'étoit gueres en état de se dé-
" fendre. Aussi l'obligea-t-on de rendre les
" villes qu'il avoit prises, et de jurer qu'il obeiroit
" toujours aux Thébains, et qu'il marcheroit sous

" leurs

" leurs ordres contre tous leurs ennemis. C'étoit " une punition bien legere ; et elle ne parut pas " aux Dieux suffisante, ni proportionnée à ses " crimes : puis qu'ils lui en reservoient une digne " d'un tiran. Thébée sa femme, qui détestoit " la cruauté de son mari, fait avec ses freres un " complot de le tuer. Le tems pris pour l'exé- " cuter, elle les enferme dans une chambre voisine " de celle du tiran. Dès qu'il fut endormi, elle " les fait entrer dans celle, où il étoit couché : les " mêne près de son lit ; et tient elle même la " lampe. Il le frapent à grands coups de poi- " gnards, et le tuent. La nouvelle de sa mort se " repand bien tôt dans la ville ; et son cadavre est " exposé à toutes sortes d'outrages, foulé aux pieds " par ses sujets, et livré en proïe aux chiens, et aux " vautours.

" Vers ce tems là il s'y éleva entre les Arcadiens, et " les Eléens une guerre, qui en produisit une autre " entre les Arcadiens eux mêmes. Ceux de Tégée " appellerent à leur secours les Thébains, et ceux " de Mantinée les Lacédémoniens, et les Athé- " niens. Epaminondas, à qui les prémiers don- " nerent le commandement de leurs troupes, " aïant appris qu'Agésilas étoit en marche pour " venir l'attaquer, marcha droit à Sparte, dans " le dessein de la surprendre ; et il l'auroit cer-

" tainement

“ tainement prise d'emblée, si les Lacédémoniens
“ n'eussent été informés du danger qui les me-
“ naçoit.

“ Dès qu'il vit son dessein découvert, il crut
“ devoir emploïer le courage au lieu de la ruse.
“ Il attaque la ville par différens endroits : perce
“ jusques dans la place publique ; et s'empare de
“ cette partie de Sparte, qui étoit du côté de
“ l'Eurotas. Agésilas, qui étoit accouru au se-
“ cours de sa patrie, fait face par tout ; et se dé-
“ fend avec tant de valeur, qu'il oblige Epami-
“ nondas à quitter son entreprise.

“ Le Thébain prit la route de Mantinée, où
“ les ennemis le suivirent de près. Quand les
“ deux armées furent en présence, elles en vinrent
“ aux mains. Le succès de la bataille demeura
“ lontems douteux ; mais quoi qu' Epaminondas
“ y fut blessé mortellement d'un coup de
“ flêche, la victoire se déclara pour les Thé-
“ bains.

“ Les chirurgiens, qui examinerent la blessure
“ d'Epaminondas, aïant déclaré, que, dès qu'on
“ auroit tiré le fer de la plaïe, il expireroit,
“ remplirent de trouble et de douleur tous les
“ assistans. Ils étoient tous inconsolables de voir
“ mourir un si grand homme, et de le voir
“ mourir sans enfans. Pour lui sa seule in-
“ quiétude fut sur le succès de la bataille. Quand
“ on lui eut montré son bouclier, et qu'on l'eut

“ assûré

" assûré que les Thébains avoient remporté la
" victoire, il se tourna vers ses amis avec un
" visage tranquille et serein, et leur dit : ne re-
" gardez pas ce jour-ci comme la fin de ma vie,
" mais comme le commencement de mon bon-
" heur, et le comble de ma gloire. Je laisse
" Thebes triomphante, la superbe Sparte humi-
" liée, et la Grece délivrée du joug de la servi-
" tude. Au reste je ne compte pas mourir sans
" enfans. Leuctres, et Mantinée sont pour moi
" deux filles illustres, qui ne laisseront point
" périr mon nom. Après avoir ainsi parlé,
" il tira le fer de sa plaïe, et rendit l'âme.

" On peut dire avec vérité, Seigneur, que la
" puissance de Thebes expira avec ce grand
" homme ; car, comme un dart, lorsqu'on en a
" émoussé la pointe, n'est plus en état de nuire :
" aussi Thebes, après avoir perdu son chef, ne
" fut plus formidable à ses ennemis, et sa
" puissance parut comme émoussée, et anéantie par
" sa mort. Avant lui cette ville ne s'étoit distin-
" guée par aucune action mémorable, après
" lui elle retomba dans sa prémiere obscu-
" rité.

" Artaxerxes, malgré le mauvais succès des
" efforts qu'il avoit déja faits pour réduire l'E-
" gipte, songeoit à attaquer de nouveau ce
" roïaume. Tachos, qui en étoit roi, ne né-
" gligea

" gligea rien pour se bien défendre. C'est dans
" cette vûe qu'il leva une armée considerable, et
" envoïa en Grece solliciter du secours. Il obtint
" des Lacédémoniens un corps de leurs troupes ;
" et Agésilas consentit de marcher à leur tête, à
" condition qu'en arrivant en Egipte, il seroit
" fait généralissime de l'armée. Cette commission,
" Seigneur, n'étoit gueres capable de lui faire
" honneur. N'étoit il pas indigne d'un roi de
" Lacédémone, d'un grand capitaine qui avoit
" rempli la terre de son nom, d'un homme plus
" qu'octogénaire d'aller se mettre à la solde d'un
" Egiptien, et servir sous un barbare, qui s'étoit
" revolté contre son maître.

" Quand il fut arrivé auprès du roi Tachos,
" et qu'il eut joint ses troupes à celles d'Egipte,
" il fut fort étonné de voir qu'on ne le nommat
" pas général de toute l'armée ; et le dépit,
" qu'il en conçut, le porta à se joindre aux E-
" giptiens qui venoient de se soulever contre
" Tachos, et de mettre Nectanébus à sa place.
" Après qu'il eut solidement établi celui-ci sur
" le trône, il se mit en marche pour retourner à
" Lacédémone. Des vents contraires le poussèrent
" sur la côte d'Afrique, appellée Ménélas, où
" il tomba malade, et mourut âgé de quatre
" vingts quatre ans. Il en avoit regné quarante
" et un à Sparte ; et de ces quarante et un, il en
" passa

" passà plus de trente dans la reputation du plus
" grand, et du plus puissant de tous les Grecs.
" Vous avez pu remarquer, Seigneur, que ses
" dernieres années ne soutinrent pas le nom qu'il
" s'étoit acquis.

" Artaxerxes ne lui survecut pas lontems ; et
" Ochus, un de ses fils, monta après lui sur le
" trône de Perse. Il fut le prince de sa race le
" plus cruel, et le plus méchant. Pour ôter à
" ses sujets le prétexte de donner la couronne à
" quelque autre de la famille roïale, et pour se dé-
" barasser tout d'un coup de toutes les peines que
" les princes, ou les princesses du sang pourroient
" lui causer, il les fit tous mourir, sans aucun é-
" gard pour le sexe, l'âge, ou la proximité. Il
" fit enterrer vive sa propre soeur Ocha, dont il
" avoit épousé la fille ; et aïant renfermé un de
" ses oncles avec cent de ses fils, et de ses petits
" fils dans une cour, il les fit tuer à coups de
" flêche, uniquement parceque ces princes étoient
" fort estimés parmi les Perses pour leur probité, et
" leur courage. Il traita avec la même barbarie
" dans tout l'empire ceux, qui lui donnoient
" quelque ombrage, n'épargnant aucun de la
" noblesse, qu'il pouvoit soupçonner être tant soit
" peu mécontent.

" Ochus, après avoir terminé la guerre qu'il
" avoit déclarée aux habitans de l'île de Cipre,

" marcha

" marcha contre l'Egipte. A peine étoit il entrê " dans ce roïaume, qu'il s'y rendit maître de " plusieurs villes. Mentor, qui y commandoit un " corps de dix mille Grecs, aïant fait courir le " bruit dans tout son camp, qu'Ochus ordonnoit " de bien traiter tous ceux qui se soumettroient, " et d'exterminer ceux qui feroient de la résistance, " laissa èchaper tous ses prisonniers, afin qu'ils en " portassent la nouvelle dans tout le païs d'alentour. " Ces pauvres gens répandirent dans leurs villes, " et dans leurs villages ce qu'ils avoient ouï dire " dans le camp ennemi. La brutalité d'Ochus le " fit croire ; et la terreur fut si grande, que, dans " les garnisons de toutes les villes, c'étoit à qui " viendroit le plu-tôt se soumettre. Ochus, après " avoir ainsi conquis l'Egipte, fit démanteler les " villes : pilla les temples ; et retourna en " triomphe à Babilone, où il passa le reste de ses " jours dans les plaisirs, et dans la molesse. " Arses, qui lui succeda, ne fit rien de conside- " rable ; et je ne doute pas, Seigneur, qu'Andro- " clion ne vous aît appris ce qui se passa " sous le regne de Darius Codoman son suc- " cesseur.

" On voïoit de fréquentes revoltes dans l'empire " des Perses ; et il me paroît néceſsaire de vous " en faire connoître les causes. Après le regne " d'Artaxerxes longue main, les rois de Perse ne

" songerent

" songerent presque plus qu'à se livrer aux charmes
" de la volupté. Renfermés ordinairement dans
" leurs palais au milieu des femmes, et d'une
" foule de courtisans, ils se contentoient de gouter
" dans une molle oisiveté le plaisir d'être les
" maîtres de tout ; et ils faisoient consister leur
" grandeur dans l'éclat des richesses, et dans une
" somptueuse magnificence. C'étoient d'ailleurs
" des princes incapables de gouverner. Aussi se
" déchargeoient ils sur leurs officiers du soin des
" affaires, des fatigues du commandement des
" armées, et des dangers qui accompagnent
" l'exécution des grandes entreprises. On don-
" noit ordinairement les emplois à des gens sans
" service, et sans mérite ; et il n'y avoit que le
" crédit des favoris, les intrigues secrettes de la
" cour, et les sollicitations des femmes qui dé-
" cidoient du choix des sujets pour remplir les
" places les plus importantes de l'état. Les
" courtisans, en rendant suspecte par d'artifi-
" cieuses délations la fidélité de ceux dont le
" mérite leur faisoit ombrage, forçoient souvent
" les plus fideles serviteurs du Roi, à chercher
" leur sûreté dans la revolte, et à tourner contre
" leur prince les armes, dont ils s'étoient servi
" pour sa gloire, et pour le service de l'empire.
" L'extreme éloignement des provinces étoit un
" grand obstacle à l'affection des peuples, qui ne

" connoiſſoient leurs maîtres que par la péſanteur des impôts, par l'orgueil et l'avarice des gouverneurs, et qui, en venant à la cour pour y porter leurs plaintes, ne pouvoient avoir accès auprès des princes, qui s'imaginoient qu'il étoit de leur majeſté de ſe rendre inacceſſibles. Cette multitude de provinces aſſujetties aux Perſes n'étoient qu'un aſſemblage confus de différens peuples, autrefois libres et indépendans, dont quelques uns, arrachés de leurs patries, ſe voïoient avec peine tranſportés dans des païs inconnus, et ne ſoupiroient qu'après la liberté ; ainſi il n'eſt pas ſurprénant qu'ils ne ſe ſoïent point intéreſſés à la conſervation d'un empire, où ils étoient traités en étrangers, et en vaincus. L'étendue du roïaume, et l'éloignement de la cour obligeoient de donner aux vicerois des provinces frontieres une autorité abſolue, qui les accoutumoit peu à peu au plaiſir de commander. Ils ſouffroient enſuite avec peine qu'on les retirât de leurs gouvernemens ; et ſouvent ils cherchoient à s'y maintenir par les armes. Les gouverneurs de provinces, les généraux d'armées, et tous les autres officiers ſe faiſoient un honneur d'imiter dans leurs équipages, dans leur table, et dans leur habillement la pompe et l'éclat de la cour. Pour fournir à des dépenſes qui

" paſſoient

" passoient leur fortune, ils se voïoient reduits à
" vexer les sujets de leurs départemens par des
" taxes arbitraires, par des concussions criantes,
" et par la vente publique des emplois. Ces
" excès, que l'impunité augmentoit tous les jours,
" lassèrent enfin la patience des peuples, et re-
" pandirent dans les esprits un mécontentement
" général. Leurs justes plaintes, lontems mé-
" prisées, en précipiterent plusieurs dans une
" rebellion ouverte, et les porterent à se rendre
" eux mêmes la justice, qui leur étoit dûe.

" Jusqu'au regne de Philippe votre oncle,
" tous les différens peuples de la Grece compo-
" soient comme autant de petites republiques
" indépendantes les unes des autres, et unies
" entre elles par l'assemblée des Amphictions.
" Cette assemblée étoit comme la tenue des
" états généraux de la Grece. Chaque ville y
" envoïoit deux députés; et avoit par con-
" sequent dans les délibérations deux voix, et
" cela sans distinction, et sans que les plus
" puissantes eussent aucune prérogative d'honneur,
" ni aucune prééminence sur les plus petites par
" rapport aux suffrages. Les amphictions a-
" voient plein pouvoir de discuter, et de juger en
" dernier ressort les différens qui survenoient, de
" condamner à de grosses amandes ceux qu'ils
" trouvoient coupables, et d'emploïer non seule-

" ment toute la rigueur des loix pour l'exécution
" de leurs arrêts, mais même encore de lever,
" s'il le falloit, des troupes pour forcer les rebelles
" à obeir.

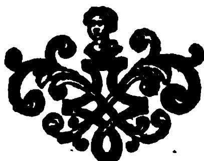
" De toutes les républiques de la Grece, il n'y
" en eut point, Seigneur, de plus confidérables
" que celles d'Athénes, et de Lacédémone. Juf-
" qu'au tems d'Epaminondas on vit ces deux villes
" exercer alternativement une efpece d'empire fur
" toutes les autres. La juftice et la modération
" de Sparte lui procura d'abord une prééminence
" marquée, que la fierté et la hauteur de fes géné-
" raux lui firent bien-tôt perdre. Les Athéniens,
" jufques à la guerre du Péloponefe, occuperent
" le prémier rang; mais de telle forte qu'on ne
" s'en apperçût prefque qu'au foin qu'ils avoient
" de le remplir dignement, et que leurs inférieurs
" avoient lieu de fe croire toujours leurs égaux.
" Ils jugeoient pour lors, et avec raifon, que la
" véritable maniere de commander et d'être
" maître, c'eft de ne faire fentir fa fupériorité que
" par des bienfaits. Ce tems fi glorieux pour
" Athenes dura quarante cinq ans. Ils conferverent
" encore en partie cette prééminence pendant les
" vingt fept années que dura la guerre du Pé-
" loponefe; mais pendant ce dernier efpace de
" tems les Grecs, rebutés de leur fierté, n'en re-
" cevoient la loi qu'à contre coeur. Les Lacédé-

" moniens

“ moniens redévinrent encore les arbitres de la
“ Grece, et le furent jusqu'au tems auquel Epami-
“ nondas procura par son mérite cet avantage à sa
“ patrie.

“ Il est à propos que je vous fasse remarquer,
“ Seigneur, que la prééminence, que les villes
“ Grecques vouloient bien accorder, étoit une
“ prééminence d'honneur, non de domination, et
“ que l'esprit de la Grece étoit de conserver dans
“ les autres villes une sorte d'égalité, et d'indé-
“ pendance. Dès que la ville dominante tachoit
“ de s'arroger ce qui ne lui appartenoit pas, et
“ vouloit, contre les regles de la justice, ébranler
“ les usages établis, tous les Grecs croïoient devoir
“ courir aux armes, et sans nul sujet de mécon-
“ tentement personnel, épouser avec ardeur la
“ quérelle des offensés.

Fin du second livre.





PIRRHUS, ROI D'EPIRE.

LIVRE TROISIEME.

SOMMAIRE.

Bataille d'Ipsus dans laquelle Pirrhus se distingue, et Antigone perd la vie. Pirrhus, donné en ôtage à Ptolomée, part pour l'Egipte dont il visite les curiosités. De retour à la cour, il y épouse Antigone fille du Roi. Démétrius, aïant pris la ville d'Athenes, pardonne aux Athéniens qui avoient abandonné son parti. Il entreprend, mais en vain, de subjuguer les Lacédémoniens. Pirrhus rentre dans ses états, et partage le roïaume avec Néoptoleme. Conjuration découverte, et Néoptoleme tué avec les autres conjurés. Mort de Cassandre. Ptolomée reprend Salamine. Antiochus donne sa propre femme en mariage à son fils. Divers exploits de Pirrhus. Il épouse Lanasse,

nusse, fille d'Agatocle de Siracuse. Naissance de Ptolomée, d'Alexandre, et d'Hélénus. Pirrhus s'applique à faire fleurir son roïaume. Il fait revenir à la cour Timocbare, qui s'étoit retiré à la campagne. Après avoir ravagé la Macédoine, il conclut avec Démétrius un traité de paix qu'il rompt presqu'aussi-tôt. Ce dernier est abandonné de ses soldats, et s'échappe de son camp. Pirrhus est élu roi de Macédoine, conjointement avec Lisimaque. Prison, et mort de Démétrius. Pirrhus perd la Macédoine. Il fait divers reglemens, et pourvoit à la sûreté de son peuple. Mort de Ptolomée. Pirrhus prend le parti des Tarentins contre les Romains.



peine Cinéas avoit il achevé de parler qu'un des seigneurs, de la cour de Démétrius entra pour annoncer la venue de son maître. Ce prince venoit communiquer à Pirrhus le plan de la campagne prochaine, et le prier de ne point quitter l'armée. Il lui fit le dénombrement de ses troupes, et de celles de son pere: ne lui cacha point les forces des ennemis; et lui dit, qu'il n'attendoit que les ordres d'Antigone pour joindre son armée à la sienne. Pirrhus le remercia de la confiance qu'il avoit en lui, et accepta de bon coeur l'offre qu'il lui faisoit de

le recevoir dans ſon camp. Cinéas fut charmé du courage, qu'il montroit à l'âge de dix ſept ans ; et le deſir que ce jeune prince avoit de ſe diſtinguer par ſa valeur, lui parut un préſage certain de ce qu'il ſeroit un jour. Démétrius lui donna le gouvernement de pluſieurs villes de la Grece, et le mit à la tête de quatorze mille hommes de pié, et de deux mille chevaux.

Cependant Antigone, aïant appris que les princes confédérés, marchoient à grandes journées vers la Phrigie, ordonna à ſon fils de le joindre au plu-tôt. Démétrius obeit ſur le champ ; et dès qu'il fut arrivé, ils marcherent enſemble contre les ennemis, qu'ils rencontrerent auprès de la ville d'Ipſus. Antigone avoit ſoixante et quinze éléphans. Les alliés avoient ſoixante mille hommes d' infanterie, dix mille cinq cens chevaux, quatre cens éléphans, et ſix vingt chariots armés de faulx.

L'aîle gauche de l'armée d'Antigone, que Démétrius commandoit, étoit compoſée de vingt mille hommes d'infanterie, et de huit mille chevaux. Il y avoit à l'aîle droite, qui étoit ſous la conduite de Pirrhus, quinze mille hommes d'infanterie, et deux mille de cavalerie ; et Antigone étoit au centre, qui étoit compoſé de trente cinq mille hommes d'infanterie, et ſoutenu par les éléphans,

L'aîle

L'aîle gauche des alliés, qui étoit commandée par Caſſandre, et Liſimaque, étoit compoſée de vingt mille hommes d'infanterie, et deux mille cinq cens de cavalerie. L'aîle droite étoit de vingt quatre mille hommes d'infanterie, et de huit mille chevaux. Antiochus, fils ainé de Séleucus, y commandoit. Le centre, qui étoit de trente mille hommes d'infanterie, étoit ſoutenu par les éléphans, et les chariots. Ptolomée, et Séleucus s'en étoient reſervé le commandement. Les deux armées étant ainſi rangées en bataille, les princes confédérés envoïerent dire à Antigone, qu'ils n'en viendroient pas aux mains avec lui, s'il vouloit conſentir à remettre les choſes ſur leur ancien pié, et à partager également avec eux toutes les provinces conquiſes ſur les Barbares. Antigone répondit, qu'il n'étoit pas venu ſur les bords de l'Ipſus pour leur ceder le fruit des victoires, auxquelles ils n'avoient point eu de part; mais qu'il y étoit venu pour punir des tirans, et vanger la mort d'Olimpias, d'Aridée, d'Euridice, d'Hercule, d'Aléxandre, et de Roxane, qu'ils avoient inhumainement maſſacrés. Un officer étant entré une heure après dans ſa tente pour l'avertir, que les ennemis, qui étoient en grand nombre, paſſoient la riviere: *Tant mieux, mon ami,* lui dit il, *plus il y en aura qui paſſeront, plus nous en tuerons.*

Dès

Dès que les deux armées furent à cent pas l'une de l'autre, Antigone fit donner le signal. Démétrius étoit opposé à Antiochus: Pirrhus avoit en tête Cassandre, et Lisimaque; et Antigone devoit agir contre Ptolomée, et Séleucus.

L'infanterie de Démétrius commence l'attaque, et est repoussée deux fois par l'aîle droite, qu' Antiochus commandoit. Démétrius rallie ses bataillons, les remene à la charge, et ordonne à sa cavalerie de les soutenir. Lui même, l'épée à la main, il s'enfonce dans la mêlée: s'ouvre un passage à travers les phalanges ennemies; et les met en désordre. Antiochus de son côté fait avancer sa cavalerie, et leur commande de soutenir le choc des ennemis, jusqu'à ce qu'il ait remis son infanterie en ordre. Tandis qu'il la rallie, les soldats de Démétrius, animés d'une nouvelle ardeur, et indignés de se voir arracher la victoire par la cavalerie ennemie, l'attaquent: en défont les premiers rangs; et mettent en fuite les autres, qui, rencontrant leur infanterie qu' Antiochus remenoit au combat, sont forcés de se renverser sur elle, et y mettent la confusion. Ce n'est plus qu'un carnage affreux. Démetrius fait couler des ruisseaux de leur sang, et ne cesse de les poursuivre qu' après les avoir entierement détruits, oubliant qu'il laissoit le corps de bataille sans cavalerie. Ainsi par un désir téméraire, et aveugle de gloire, il se laissa

ravir

ravir la victoire, qu'il tenoit déja dans ses mains, s'il avoit sû profiter de son avantage. Car lors qu'il revint, il ne trouva plus de passage pour rejoindre le reste de l'armée, les éléphans des alliés aïant rempli tout l'espace qui étoit entre deux.

Séleucus, voïant les gens de pié d'Antigone dégarnis de cavalerie, ne les chargea point; mais fit seulement mine de vouloir les attaquer pour les effraïer, et pour leur donner le tems de quitter l'armée d'Antigone, et de passer dans celle des confédérés. C'est en effet le parti qu'ils prirent. La plus grande partie de cette infanterie, s'étant détachée, vint se rendre volontairement à lui; et le reste fut mis en fuite. Dans ce même moment un gros détachement de l'armée des alliés alla se jetter sur Antigone, qui soutint quelque tems leurs efforts; mais à la fin accablé par le nombre, et percé de coups, il tomba mort par terre, s'étant défendu courageusement jusqu'au dernier soupir.

Pirrhus fit voir dans cette action, qui lui servit comme d'apprentissage, ce qu'on devoit attendre de son courage et de sa valeur: puis qu'il renversa tout ce qui se présenta devant lui; et qu'étant abandonné par le plus grand nombre de ceux qu'il commandoit, il eut le courage de s'ouvrir un passage au travers des ennemis, et fit une retraite très honorable.

Démétrius

Démétrius, voïant son pere mort, rassembla ce qu'il put de troupes, et se retira à Ephese avec cinq mille hommes d'infanterie, et quatre mille de cavalerie; mais craignant que ses soldats n'en pillassent le temple, il s'embarqua pour la Grece, comptant beaucoup sur la fidélité des Athéniens, chez qui il avoit laissé ses vaisseaux, son argent, et sa femme Déidamie. Il fut étrangement surpris, lors que sur la route il rencontra les ambassadeurs des Athéniens, qui venoient lui dire de la part de leurs maîtres, qu'il ne pouvoit point entrer dans leur ville; parceque le peuple avoit ordonné par un decret, qu'on n'y recevroit aucun des Rois, et lui apprendre qu'on avoit renvoïé à Mégare sa femme Déidamie avec tous les honneurs, et le cortege dû à sa dignité. Il connut alors le cas qu'on devoit faire de ces honneurs et de ces hommages extorqués par la crainte; mais comme il n'étoit point en état de se venger, il se contenta de faire ses plaintes aux Athéniens, et de leur redémander ses galeres. Après les avoir reçûes, il fit voile vers la Quersonese; et aïant ravagé les terres de Lisimaque, il enrichit ses troupes du butin qu'il en tira.

Lisimaque, aïant conclu un traité particulier avec Ptolomée, dont il épousa une des filles, nommée arsinoé, cette alliance donna de l'ombrage à Séleucus, qui de son côté s'allia avec Démétrius,

et

et lui demanda sa fille Stratonice en mariage. Comme les affaires de Démétrius étoient dans un très mauvais état, une alliance si honorable, et avec un prince si puissant lui fit beaucoup de plaisir. Il mena aussi-tôt lui-même sa fille en Sirie, et la présenta à Séleucus. Après quelques jours passés dans les divertissemens de la nôce, Démétrius retourna dans la Cilicie, et se rendit maître de toute la province, qui appartenoit au roi d'Egipte. Cependant Pirrhus, qui s'en étoit retourné en Grece, après la bataille d'Ipsus, conservoit à Démétrius les villes, dont il lui avoit confié le gouvernement; et quand ce prince eut fait, par le moïen de Séleucus, la paix avec Ptolomée, il alla pour lui en ôtage en Egipte, accompagné de son cher Cinéas.

Pendant qu'il fut à la cour, il donna en toutes occasions des preuves de sa force, de son adresse, de sa grande patience dans les travaux, de son expérience, de sa sagesse, et de son courage; et s'appercevant que de toutes les femmes de Ptolomée, Bérénice étoit celle qui avoit le plus de pouvoir sur lui, et qui surpassoit toutes les autres en esprit et en prudence, il s'attacha particulierement à elle: car déja habile politique, il n'oublioit rien pour s'insinuer dans les bonnes graces de ceux qui pouvoient lui être utiles.

Aïant

Aïant obtenu du Roi la permiſſion d'aller voir les curioſités de l'Egipte, il ſe rendit auſſi-tôt dans l'Heptanome, qui en contenoit les principales. Comme il paroiſſoit ne faire aucune attention au Nil : " le fleuve que vous voïez," lui dit Cinéas, " eſt la plus grande merveille de ce païs-ci. Comme " il y pleut rarement, il l'arroſe par ſes dé- " bordemens réglés, et ſupplée à ce qui lui manque " de ce côté là, en lui apportant, en forme de " tribut annuel, les pluïes des autres païs. C'eſt " pour le multiplier, que vous voïez tant de canaux " d'une longueur et d'une largeur incroïable. Il " porte par tout la fécondité avec ſes eaux ſalu- " taires ; unit les villes entre elles, et la mer médi- " terrannée avec la mer rouge : entretient le com- " merce au dedans et au dehors du roïaume ; et le " fortifie contre l'ennemi : de ſorte qu'il eſt tout " enſemble et le nourricier, et le défenſeur de " l'Egipte".

Cependant ils arriverent à la plus grande des piramides. Elle étoit de figure quarrée par ſa baſe, conſtruite au dehors en forme de dégrés, et alloit toujours en diminuant juſqu' au ſommet. Les pierres, dont elle étoit bâtie, avoient au moins trente pieds : elles étoient travaillées avec un art merveilleux, et couvertes de figures hiéroglifiques. Chaque côté de la piramide avoit huit cent piés de largeur, et autant de hauteur. Le haut, qui d'en bas

bas ne sembloit être qu'une pointe, étoit une belle plate forme de dix, ou douze grosses pierres; et chaque côté de cette plate forme avoit seize à dix sept piés.

" Que pensez vous, Seigneur," dit Cinéas à Pirrhus, " de ce vaste édifice qui a occupé pendant " plus de trente années tant de milliers d'hommes? " Il me semble," répondit il, " qu'il fait bien " voir le néant de celui qui l'a fait bâtir." Vous avez raison, " reprit Cinéas, " car cette piramide " n'est qu'un tombeau. Examinez en le sépulcre " vuide taillé tout entier d'une seule pierre; il n'a " que trois piés de largeur, et de hauteur, sur un " peu plus de six piés de longueur. C'est à quoi se " terminent tant de mouvemens, tant de dépenses, " tant de travaux imposés à presque tout un peuple " pendant plusieurs années. Encore le prince, qui " a fait bâtir cette piramide, n'a-t-il osé s'y faire " inhumer. La haine publique, qu'on lui portoit " à cause des duretés inouies qu'il avoit exercées " contre ses sujets, en les accablant de travaux, l'a " obligé de se faire enterrer dans un lieu inconnu, " afin de dérober son corps à la connoissance, et " à la vengeance des peuples".

Ils allerent ensuite au Labirinthe. Ce n'étoit pas tant un seul palais qu'un amas magnifique de douze palais disposés regulierement, et qui communiquoient ensemble. Quinze cens chambres entre-

mêlées

mêlées de terrasses, s'arrangeoient autour de douze salles, et ne laissoient point de sortie à ceux qui s'engageoient à les visiter. Il y avoit autant de bâtimens sous terre, dont les uns étoient destinés à la sepulture des Rois, et les autres à nourrir les crocodiles sacrés, dont les Egiptiens faisoient leurs dieux.

« Voila encore," dit Pirrhus, « un de ces édi-« fices, qui ne servent qu'à montrer la vanité « et la folie des princes qui les font construire. Retournons sur nos pas, « répondit Cinéas, « nous verrons un ouvrage qui n'est pas moins « surprénant que celui-ci, mais qui est consacré « à l'utilité publique.

Quelques heures après ils arriverent au lac de Moeris, ainsi appellé du nom du roi qui le fit creuser pour empêcher les trop grandes, et pour augmenter les trop petites inondations du *Nil*. Ce lac avoit quarante miles de tour, et trois cens piés de profondeur. Deux piramides, dont chacune portoit une statue collossale placée sur un trône, s'élevoient au milieu du lac. Il communiquoit au Nil par le moïen d'un grand canal, qui avoit plus de douze miles de longueur, et cinquante piés de largeur. De grandes écluses ouvroient le canal, et le lac, ou les fermoient selon le besoin.

Delà

De là Pirrhus se rendit à Memphis, où il vit plusieurs temples magnifiques, entre autres celui du boeuf Apis, qui y étoit honnoré d'une maniere particuliere. Comme il en admiroit la structure, il faut avouer, Seigneur, " lui dit Cinéas, " que
" tous ces temples sont d'une magnificence roïale,
" mais ne sont ils pas en trop grand nombre ?
" De quelle utilité peuvent être à une nation
" tant de prêtres qu'on y maintient ? A moins
" qu'on ne dise que l'ignorance, et la superstition
" dans lesquelles ils entretiennent le peuple
" servent aux desseins du prince qui les souffre.
" Mais, Seigneur, convient il que les rois fassent
" servir les autres hommes à leurs passions ?
" Doivent ils les priver des lumieres naturelles,
" qu'ils ont reçûes des Dieux ? Doivent ils les
" rendre esclaves des superstitions honteuses, qu'on
" voit regner dans toute l'Egipte. Ah !
" Seigneur, s'il y a un Jupiter dans le ciel, de
" quel oeil peut il se voir représenter de tant de
" manieres ridicules ? Et quel compte les rois
" de la terre n'auront ils pas à lui rendre, pour
" avoir excité leurs sujets à adorer des bêtes, et
" des choses inanimées, et pour avoir souffert que
" les prêtres prescrivissent à leurs peuples d'autres
" loix que les siennes, et celles de la nature ?

Pirrhus, qui avoit écouté son fidele ministre avec attention, lui promit de réformer ces abus,

" s'il se voïoit un jour en repos dans son roïaume ;
" mais, "ajouta-t-il," vous ne m'avez point encore
" parlé, mon cher Cinéas, des loix des Egiptiens.
" En ont ils de bonnes ? Il y en a quelques unes,
" reprit Cinéas," qui sont fort raisonnables.

" Le meurtre volontaire est puni de mort,
" de quelque condition que soit celui qui a
" tué.

" Le parjure est aussi puni de mort, parceque
" ce crime attaque en même tems et les Dieux,
" dont on méprise la majesté, en attestant leur
" nom par un faux serment, et les hommes, en
" rompant le lien le plus ferme de la societé
" humaine, qui est la sincérité et la bonne
" foi.

" L'ingratitude y est regardée comme un vice
" très dangereux pour la société civile. Il est vrai
" qu'elle n'y est pas punie de mort ; mais celui, qui
" en est convaincu, passe pour un monstre que chaçun
" se fait un devoir d'éviter. Les Egiptiens sont
" reconnoissans ; et ils tachent de se rendre service
" les uns aux autres, persuadés que si quelque
" malheur leur arrive, ceux à qui ils auront fait
" plaisir s'efforceront à l'envie de les proteger, et
" de les secourir dans leurs bésoins.

" Le mensonge y passe pour un vice détestable,
" parceque les Egiptiens croïent que celui qui ment
" ne le fait que dans le dessein de tromper les

" autres ;

" autres ; et la flaterie y eſt miſe au nombre des
" menſonges les plus dangereux, parcequ'ils ſont
" perſuadés, qu'il eſt plus facile de ſe mettre à
" couvert des mauvaiſes intentions d'un trompeur,
" et de découvrir la vérité qu'il nous cache, que de
" celles d'un homme, qui, ſous prétexte d'amitié et
" de reſpect, nous repréſente à nous mêmes tout
" autres que nous ne ſommes en effet, dans la vûe
" de nous faire ſervir à ſes deſſeins. L'homme de
" cour n'oſe emploïer la flaterie pour gagner les
" bonnes graces de ſon prince, ni pour obtenir des
" faveurs des miniſtres d'état. Le marchant ne ſait
" ce que c'eſt que de ſe ſervir de ſupercherie dans
" le commerce, ni de chercher des ſubterfuges
" pour tromper ſes créanciers. Les femmes ne
" peuvent ſouffrir qu'on les flatte ſur des perfections
" du corps, et de l'eſprit qu'elles n'ont pas, et re-
" gardent d'un oeil de mépris tous ces faiſeurs de
" complimens, qui ſont ailleurs ſi bien venus
" auprès des perſonnes du ſexe. En un mot la
" ſincérité et la bonne foi ſont des vertus qu'on con-
" noit en Egipte, pour les y mettre en pratique ;
" et les Egiptiens ne connoiſſent les vices, qui
" leur ſont oppoſés, que pour les avoir en hor-
" reur.

" Ces peuples aimeroient mieux perdre la vie
" que la reputation ; et ils regardent comme infame
" celui, qui, aïant été noirci de quelque crime, ne

" fait pas tous ses efforts pour se justifier: Si ses
" accusateurs sont convaincus de l'avoir calomnié,
" on les condamne sans miséricorde au même sup-
" plice que doit souffrir l'accusé, quand le crime se
" trouve véritable.

" Celui qui, pouvant sauver un homme attaqué
" ne le fait pas, est puni de mort. Que si on
" ne peut le secourir, il faut du moins dénoncer
" l'auteur de la violence ; et il y a des peines
" établies contre ceux, qui manquent à ce devoir.
" Ainsi les Egiptiens sont à la garde les uns des
" autres.

" Il n'est pas permis d'être inutile à l'état:
" chaque particulier est tenu d'inscrire son nom,
" et sa demeure sur un régître public qui de-
" meure entre les mains du magistrat, d'y mar-
" quer sa profession, et de declarer d'où il tire
" de-quoi vivre. Si l'on énonce faux, la peine de
" mort s'ensuit.

" Voila, Seigneur, ce qu'il y a de meilleur
" parmi les loix, qui ne regardent que les sujets ;
" mais les rois d'Egipte en ont de particulieres,
" que la plus part d'entre eux se font fait un devoir
" de suivre.

" Nul esclave n'est admis auprès du prince
" pour le servir : cet emploi n'est confié qu'aux
" personnes les plus distinguées par leur naissance,
" et qu'à celles qui ont reçû la plus excellente

« éducation, afin qu'aïant le privilege d'approcher « jour et nuit de sa personne, il ne lui ap« prennent jamais rien d'indigne de la majesté « roïale, et ne lui inspirent que des sentimens « nobles et généreux.

« Dès le matin, et même au point du jour, lorsque « l'esprit est le plus net, et les pensées les plus « pures, ils doivent lire leurs lettres, pour prendre « une idée plus juste et plus véritable des affaires « qu'ils ont à decider.

« Ils doivent rendre la justice aux peuples ; et « les Egiptiens, sont persuadés que de ce soin « dépend non seulement le repos des particuliers ; « mais encore le bonheur de l'état, qui seroit « moins un roïaume, qu'une retraite de brigans, « si les foibles demeuroient sans protection ; et si « ceux, qui sont puissans, trouvoient dans leurs « richesses, et dans leur crédit l'impunité de leurs « crimes, et de leurs violences.

Pirrhus, étant revenu à la cour de Ptolomée, continua à s'y faire aimer de tout le monde ; et n'oublia rien pour gagner ceux, qui pouvoient lui rendre service. Ses manieres nobles et généreuses le firent bien-tôt assés estimer du Roi, pour qu'il lui donnât Antigona, fille de Bérénice sa femme favorite, préférablement à beaucoup de jeunes princes, qui la demandoient en mariage. Pirrhus aimoit tendrement cette princesse : il en étoit

tendrement aimé; et tout ſon chagrin étoit de ne pouvoir lui mettre ſur la tête la couronne d'Epire.

Il y avoit eu bien de l'imprudence à Séleucus de ſouffrir, qu'un ennemi auſſi dangereux que Démétrius s'établit ſi près de lui, et uſurpât ſur un de ſes alliés une province auſſi voiſine que la Cilicie. Il ouvrit à la fin les yeux; et pour r avoir pas des deux côtés de ſes états un voiſin ſi habile, il demanda à ſon beau pere de lui ceder cette province, pour une ſomme d'argent aſſés conſiderable. Démétrius, n'aïant pas cru devoir écouter cette propoſition, il le pria de lui rendre au moins Tir, et Sidon, qui étoient des dépendances de la Sirie, dont il étoit roi. Démétrius, prénant feu la deſſus, lui répondit fort bruſquement, « qu'il « s'étonnoit qu'un prince, qui poſſédoit tant de « roïaumes, voulût dépouiller ſon beau pere d'un « miſérable coin de terre, qui lui reſtoit.» Il ajouta même « que quand il devroit perdre plu- « ſieurs batailles auſſi funeſtes pour lui que celle « d'Ipſus, il ne ſe réſoudroit jamais à acheter ſi « cher ſon amitié.» En même tems il fit voile vers ces deux villes: en renforça les garniſons: les pourvut de tout ce qu'il falloit pour les bien défendre; et prévint ainſi le deſſein, que Séleucus avoit formé de les lui enlever.

Dês que Démétrius crut avoir pris les méſures néceſſaires pour ſe conſerver tout ce qu'il poſſédoit

en

en Asie, il marcha contre Athenes, qui lui avoit fermé ses portes, pour la punir comme elle le méritoit. Mais avant de s'y rendre, il dompta les Messéniens; et soumit d'autres villes, qui avoient abandonné son parti. En assiegeant Athenes par terre, et par mer, il la reduisit bien-tôt à la derniere extrémité; et quoi que les Athéniens eussent ordonné, que quiconque oseroit parler de paix et d'accommodement avec Démétrius seroit mis à mort, l'extrême disette qu'ils souffroient les obligea de lui ouvrir leurs portes. Quand il fut entré dans leur ville, il leur commanda de s'assembler dans le théatre; et aïant environné la scéne de gens armés, et placé ses gardes aux deux côtés de l'endroit où se jouent les pieces, il descendit par l'escalier d'en haut, comme les acteurs, et se montra à la multitude, qui, plus morte que vive, attendoit l'arrêt de sa condamnation. Mais il dissipa d'abord toutes leurs craintes: car sans leur reprocher leur ingratitude, et leur rebellion, il se contenta de leur faire des plaintes avec douceur et amitié: leur rendit ses bonnes graces; et retablit les magistrats, qui leur étoient les plus agréables.

Après avoir réglé les affaires dans Athenes, il entreprit de subjuguer les Lacédémoniens. Archidamus, qui étoit alors un de leurs rois, vint à sa rencontre; et s'avança jusques à Mantinée.

Démétrius le défit ; et l'aïant mis en fuite, il se jetta dans la Laconie, qu'il ravagea ; et donna un second combat, où il tua deux cens hommes, fit cinq cens prisonniers, et dissipa le reste. Il étoit occupé à faire le siege de Sparte, lorsqu'il apprit deux nouvelles bien chagrinantes. La prémiere étoit, que Lisimaque venoit de lui enlever tout ce qu'il possedoit en Asie : et l'autre, que Ptolomée avoit fait une descente dans l'île de Cipre, et l'avoit reduite sous son obeissance, à l'exception de Salamine, qu'il assiegeoit avec vigueur, et où étoient sa mere, sa femme, et ses enfans.

Tandis que ces choses se passoient en Grece, Pirrhus, qui savoit que Néoptoleme se rendoit tous les jours de plus en plus odieux aux Epirotes par ses exactions, et ses cruautés, songeoit à remonter sur le trône de ses Ancêtres. Bérénice, sa belle mere, eut assés de crédit sur l'esprit de son mari pour lui faire accorder une flote, et de l'argent, qui lui servirent à rentrer dans ses états. Dès que ses sujets eurent vent de son arrivée, ils se rendirent dans son camp. Cependant comme il connoissoit leur inconstance, et qu'il craignoit, que Néoptoleme ne conclût quelque alliance préjudiciable à ses desseins, il lui fit demander son amitié ; et lui proposa de partager le roïaume avec lui. Son cousin, ne se voïant point en état de rejetter ses propositions, les accepta ; et Pirrhus fit,

dès

dès le lendemain, son entrée dans la capitale de l'Epire, au milieu des acclamations du peuple. Quelques jours après les deux Rois reçurent le serment de fidélité des différens ordres de l'état; et jurerent en même tems eux mêmes de regner selon la justice, et les loix, et de défendre les privileges, et les libertés de la Nation.

Néoptoleme, et ses favoris, cherchoient toutes les occasions de faire oublier à Pirrhus leur revolte passée; mais dans le tems même qu'ils lui faisoient mille protestations d'amitié, ils pensoient aux moïens de s'en défaire. Cinéas étoit attentif à toutes leurs démarches. Un jour qu'on vint lui dire, que Gélon avoit déja eu plusieurs entretiens secrets avec Mirtile échanson de Pirrhus, qui n'avoit pas pris en bonne part le refus, que le prince lui avoit fait de quelque grace; et que ce dernier recevoit de Gélon des présens considerables, il résolut de s'éclaircir par lui-même du sujet de leurs conversations. Pour cet effet il gagna le valet de chambre de Mirtile, qui l'introduisit un soir dans un cabinet, où il savoit que son maître, et Gélon devoient se rendre à minuit. Ils y vinrent en effect; et après quelques discours sur des matieres indifférentes, Gélon dit à Mirtile: " vous voïez la différence qu'il y a de certains " princes à d'autres. Les uns croïent n'avoir " jamais assés fait pour ceux qui les servent fidele-

" ment;

" ment ; et les autres s'imaginent, qu'ils ne " doivent jamais rien faire pour ceux, qui se " sacrifient pour eux. Néoptoleme m'a comblé " d'honneurs, et de biens ; et si je n'avois mis des " bornes à mon ambition, je pourrois encore " aspirer à une plus haute fortune ; mais, soit dit " entre nous, Pirrhus n'a pas toujours égard au " mérite, ni aux services qu'on lui rend. Que " pensez vous la dessus ?"

Mirtile, à qui ce discours rappella le refus qu'il avoit reçû de Pirrhus quelques jours auparavant, ne put s'empêcher de laisser échapper quelques soupirs. " Il est vrai, " dit il, " que c'est un " bonheur de servir un prince généreux, et qui " sait recompenser la vertu. Voulez vous que je " vous parle à coeur ouvert ?" repliqua alors Gélon," " Il ne dépend que de vous de servir un tel prince. " Néoptoleme vous estime : Pirrhus vous méprise : " vous pouvez facilement vous venger de l'un, et " mériter les faveurs de l'autre : pensez bien à " ce que je vous dis : Néoptoleme a assés d'amis " prêts à l'aider au besoin ; et si vous voulez " augmenter leur nombre, vous n'aurez pas lieu " de vous en repentir : quand vous vous serez ex- " pliqué, je vous parlerai plus clairement. Adieu. " Je vous laisse le tems de faire vos réflections."

Mirtille fit semblant de n'être pas éloigné d'entrer dans le sentiment de Gélon ; mais à peine

étoit

étoit il jour, qu'il ſe rendit au palais de Pirrhus, pour lui découvrir ce qui ſe tramoit contre ſa perſonne. Cinéas y alla auſſi quelques momens après; et ne fut pas peu ſurpris d'y trouver l'échanſon, qui demandoit à parler au Roi. Sa ſurpriſe augmenta, en lui entendant révéler ce qui s'étoit paſſé entre lui, et Gélon.

On convint alors que Mirtille, loin de paroître éloigné d'entrer dans les deſſeins de Néoptoleme, diroit à Gélon, qu'il étoit prêt de tout entreprendre pour les faire reuſſir; et feroit des propoſitions à Aléxicrate, et à pluſieurs autres Seigneurs, dont Pirrhus avoit ſujet de ſe méfier, pour eſſaïer s'ils lui feroient fideles, ou non. Quand le prince eut découvert, que tous les grands, qui lui étoient ſuſpects, en vouloient à ſa vie, et qu'ils devoient la lui ôter le jour de l'anniverſaire de ſa naiſſance, il reſolut de les prévenir, en les faiſant périr dans un feſtin, auquel il les invita. Il devoit le donner la veille du jour, dans lequel on devoit le tuer lui-même. Mirtile reçut ordre de les engager de s'y trouver tous, pour éviter les ſoupçons que leur abſence pourroit donner à Pirrhus de quelque conſpiration. Ils y vinrent de bonne heure, à l'exception de Néoptoleme, qui s'étoit trouvé indiſpoſé ce jour là, et qui s'y rendit auſſi un heure après les autres. Dès qu'il fut entré, Pirrhus lui paſſa ſon épée au travers du corps. Auſſi-tôt Cinéas donna le ſignal dont on étoit convenu;

et

et les amis du Roi ſe jetterent ſur les conjurés, et les tuerent tous ſans qu'il en échappa un ſeul. C'eſt ainſi que Pirrhus calma tout d'un coup tous les troubles de ſon roïaume, et qu'il ſe vit maître de ſes états, après en avoir été chaſſé deux fois par ces ſéditieux.

Pirrhus ne ſe vit pas plutôt paiſible poſſeſſeur du trône de ſon pere, qu'il dit à ſon fidele Cinéas, " que, puis qu'il étoit roi, il vouloit gouverner " ſes ſujets en monarque abſolu. Si vous prenez ce " parti, Seigneur," répondit Cinéas, " la révolte " de votre peuple ne doit plus vous étonner. Les " ſujets ne ſont obligés d'obeir à leur roi qu'autant " que ce qu'il leur commande eſt conforme aux " loix qui ſont au deſſus du prince, et du peuple. " Le roi en eſt le protecteur, et non l'arbitre. " C'eſt à lui à les faire obſerver par ſon exemple, " et par le pouvoir que le peuple lui donne ; mais " il ne doit pas empiéter ſur elles. Comme ce " n'eſt pas le roi qui ſe choiſit un peuple ; mais " que c'eſt le peuple qui ſe choiſit un roi, auſſi " n'eſt ce pas la volonté du roi, mais celle du " peuple qui doit être exécutée. On convient " toujours dans l'aſſemblée générale d'une nation, " que chaque particulier obeira aux ordres du " roi : parcequ'on ſuppoſe que le roi n'ordonnera que ce qui eſt conforme aux loix. Que " s'il éxige une obeiſſance contraire aux loix, ou

" qu'il

" qu'il n'a pas droit d'éxiger selon les loix, alors
" non seulement la nation en général; mais
" encore chaque particulier peut ne lui pas obeir,
" et appeller de ses ordres aux juges suprêmes, c'est
" à dire aux loix. Un prince qui transgresse les
" loix, en repandant le sang de ses sujets, ou en
" les privant de leurs biens, n'est pas moins
" coupable qu'un pere de famille, qui massacre
" ses enfans, pour jouïr des biens qui leur ont
" été légués: il l'est même plus; puis qu'il
" abuse de la confiance, qu' une nation a eu en lui,
" en se donnant à lui, et en le faisant le dépositaire de sa liberté, qui étoit ce qu'elle avoit de
" plus cher. Le peuple, en se choisissant un roi,
" s'engage à fournir aux dépenses de sa cour, à
" entretenir des armées pour la gloire, et pour la
" défense de la patrie, en un mot à suppléer aux
" besoins intérieurs, et extérieurs de l'état; et il
" ne contracte ces engagemens qu'à certaines conditions: d'où il s'ensuit, que, si le successeur du
" prince, que le peuple a élu, n'observe pas ces
" conditions, ce peuple a le droit de se donner un
" autre maître. Vous me direz peut-être, Seigneur,
" que vous avez en main de quoi vous faire
" obeir: cela est vrai; mais cet argent avec quoi
" vous païez vos troupes, n'est ce pas le peuple
" qui vous le donne? et s'il cessoit de vous le
" donner, croïez vous que vos soldats vous de-

" meureroient

" meureroient fideles? Eh quoi donc! me direz
" vous, si mes prédécesseurs ont exercé un pou-
" voir absolu sur les biens, et sur la vie de leurs
" sujets, ne m'est il pas permis de faire la même
" chose? et dois je me soumettre à des loix abolies
" depuis lontems, et auxquelles la force en a fait
" succeder d'autres? Supposons pour un moment,
" Seigneur, qu'un usurpateur vous détrône, et trans-
" mette la couronne à ses enfans, vos sujets seront
" ils obligés de leur obeir? Si vous répondez qu'oui,
" c'est donc à la force que tout doit ceder; et par
" consequent il est permis à une nation de re-
" mettre un roi dans son devoir, ou même de le
" déposer, lors qu'elle a la force en main. Si
" vous répondez, que votre peuple ne seroit pas
" obligé de leur obeir, vous vous condamnez vous
" même: puis qu'il s'ensuit, que vos sujets ne sont
" pas obligés de se soumettre, à des loix que la seule
" force a établies sur les ruines de celles, qui fai-
" soient le bonheur et la tranquillité publique."

Quoique ce discours plein de liberté déplût à Pirrhus, ce prince crut devoir cacher son mécontentement à un ministre, dont il connoissoit la fidélité.

Il y avoit déja près de trois ans que Cassandre étoit mort; et son fils Philippe, qui lui succeda, ne lui aïant survécu que fort peu de tems, laissa la couronne en dispute entre ses deux freres. Thessalonice

salonice leur mere prit le parti d'Aléxandre, qui étoit le plus jeune. Antipater l'ainé en fut si outré, que de rage il lui enfonça un poignard dans le sein: quoiqu'elle le conjurât, par ses mammelles qu'il avoit succées, de lui épargner la vie. Aléxandre, pour venger ce parricide, envoïa demander du secours à Pirrhus, et à Démétrius. Le roi d'Epire arriva le prémier: soumit plusieurs villes de Macédoine: en retint une partie, pour se dédommager des dépenses qu'il avoit été obligé de de faire; et après avoir reconcilié les deux freres, il se retira. Sur ces entrefaites Démétrius arriva avec son armée. Aléxandre alla au devant de lui: le reçut avec beaucoup de marques d'amitié, et de reconnoissance; mais lui temoigna, que, l'état des affaires étant changé, il n'avoit plus besoin de son secours. Ce compliment ne fut point du goût de Démétrius, qui cependant crut devoir dissimuler, dans la vûe de se venger avec plus de sûreté de l'affront, qu'il croïoit avoir reçû. Il embrassa donc Aléxandre, lui fit mille offres de services, et l'emmena avec lui à Larisse en Thessalie. Celui-ci ne le suivit que pour avoir une occasion de se défaire d'un ennemi, dont il redoutoit la trop grande puissance; mais Démétrius, aïant découvert son dessein, le prévint, en le faisant assassiner par ses gardes. Ce meurtre souleva d'abord les Macédoniens, qui bien-tôt après, rappellant à leur sou-

venir les crimes de Caſſandre, et le parricide d'Antipater ſon fils, ſe déclarerent pour Démêtrius, et le proclamerent roi de Macédoine.

Il conſerva cette couronne ſept ans. Antipater s'enfuit en Thrace, où aïant formé une conſpiration contre Liſimaque ſon beau pere, il fut jetté dans une noire priſon, où il ne ſurvecut pas lontems, à la perte de ſon roïaume.

C'eſt à peu près vers ce tems là que Démétrius apprit deux nouvelles, qui lui firent bien du plaiſir. La prémiere étoit, que Ptolomée, qui avoit pris Salamine, lui renvoïoit ſa femme, et ſes enfans, comblés d'honneurs, et de préſens. La ſeconde, que ſa fille Stratonice venoit d'épouſer le prince Antiochus, à qui ſon pere l'avoit cédée, en lui donnant en même tems une grande partie de ſon empire, dont il ne s'étoit reſervé que les provinces, qui ſont entre l'Euphrate, et la mer. Cet hiſtoire vaut bien la peine d'être rapportée.

Séleucus paſſoit avec Stratonice des jours, que la beauté de cette princeſſe, ſa douceur, et toutes ſes autres belles qualités lui faiſoient regarder comme les plus beaux de ſa vie, quand Antiochus tomba dans une maladie de langueur, dont les médecins ne pouvoient découvrir la cauſe, et qui pour cette raiſon paroiſſoit ſans remede. On peut juger de la douleur d'un pere, qui ſe voit ſur le point de perdre un fils qu'il aime, et qu'il deſtine

destiné pour lui succeder dans ces vastes états. Erasistrate, l'un des médecins de la cour, plus habile, et plus attentif que les autres, aïant examiné avec soin, et suivi de près tous les simptomes de la maladie du prince, jugea qu'elle n'étoit qu'un effet de l'amour; et il ne se trompoit point. Résolu de découvrir l'objet, qui causoit une passion d'autant plus violente qu'elle demeuroit secrete, il passoit les journées entieres dans la chambre du malade; et quand il y entroit quelque dame, il tâtoit le poulx du prince. Il observa, que par rapport à toutes les femmes, il étoit toujours dans une situation égale; mais toutes les fois que Stratonice entroit, ou seule, ou avec le roi son mari, il y remarquoit un désordre sensible. C'en fut assés pour lui persuader qu'Antiochus aimoit sa belle mere. Cependant, pour s'en assûrer encore plus, il lui fit des interrogations si adroites, et tourna si bien son esprit, qu'il lui fit avouer, qu'il aimoit la Reine: qu'il avoit fait d'inutiles efforts pour vaincre sa passion: qu'il s'étoit dit cent fois à lui même tout ce que d'autres pourroient lui représenter dans un telle conjoncture, le respect pour son pere, et pour son roi, la honte d'une passion illicite, la folie d'un dessein qu'il ne pouvoit, ni ne devoit jamais vouloir satisfaire: mais que sa raison égarée, et occupée d'un seul objet n'écoutoit rien: que, pour

se guérir d'un désir involontaire, mais toujours criminel, il avoit resolu de se laisser mourir peu à peu, en négligeant le soin de son corps, et en s'abstenant de prendre de la nourriture.

C'étoit beaucoup que d'avoir pénétré jusqu'à la source du mal ; mais le plus difficile étoit d'y apporter le remede : car comment faire une telle proposition à un pere, et à un roi ? La prémiere fois que Séleucus demanda comment se portoit son fils : " on ne peut pas plus mal, répondit Erasistrate : " sa maladie est sans remede : puis qu'elle naît " d'une passion secrete, qui n'en a point, aimant " une femme qu'il ne peut avoir.

Le Roi surpris, et affligé de cette réponse, demanda pourquoi il ne pouvoit avoir la femme qu'il aimoit. " Parceque," dit le médecin, " c'est la mienne ; et que je ne la lui donnerai " pas. Vous ne la céderez pas," repartit le prince, " pour sauver la vie à un fils que j'aime si " tendrement ! est-ce là l'amitié que vous avez " pour moi ? Seigneur, " reprit Erasistrate," lui " céderiez vous Stratonice ? et si vous, qui êtes " pere, ne consentiriez pas à ceder votre femme " pour un fils qui vous est si cher, comment " pouvez vous croire qu'un autre le fasse ? Ah, " plût aux Dieux, " s'écria Séleucus," que la " guérison de mon fils ne dépendit que de mon " consentement, je lui céderois de bon coeur et

" Stratonice,

« Stratonice, et l'empire même. Eh bien," « dit le médecin," le remede est entre vos mains : « c'est Stratonice qu'il aime. Le pere n'hésita pas un moment ; et obtint sans peine le consentement de son épouse. Ils furent couronnés roi, et reine de la haute Asie.

Cependant Pirrhus, s'étant mis en campagne, étoit allé faire le dégat dans la Thessalie ; et aïant ravagé tout le plat païs, s'étoit avancé jusqu'au détroit des Thermopiles. Démétrius, le voïant si près de lui, abandonna Thebes qu'il assiegeoit, pour s'opposer à ses progrès ; mais le Roi, qui n'avoit point encore envie d'en venir aux mains avec lui, se retira vers l'Epire. Quant à Démétrius, il révint assieger une seconde fois la ville de Thebes ; et l'aïant prise après quelques mois de siege, il partagea son armée en deux corps : donna le commandement de l'un à Pantauchus, avec ordre de ravager les terres des Etoliens ; et marcha avec l'autre contre l'Epire.

Pirrhus n'eut pas plutôt appris, que son ennemi étoit prêt d'entrer dans son roïaume, qu'il se mit en campagne avec un armée, pour aller à sa rencontre ; mais ne l'aïant pu trouver en chemin, il passa en Etolie, où il espéroit se venger sur Pantauchus du dégat, que Démétrius ne manqueroit pas de faire dans ses états. Dès

que ce général le vit, il rangea ſon armée en bataille ; et les deux partis ne furent pas lontems ſans commencer le combat. Pirrhus, à la tête de ſes troupes, charge, et renverſe tout ce qui ſe préſente devant lui. Enſuite paſſant d'une aîle à l'autre, il exhorte ſes ſoldats à le ſuivre dans la mêlée. Auſſi-tôt il ſe jette ſur des troupes qui n'avoient point encore combatu, rompt les rangs, et les met en fuite. Pantauchus, qui ſe voit vaincu, accourt tout tranſporté de colere à l'endroit où étoit Pirrhus. Les deux généraux ſe battent enſemble : Pirrhus bleſſe ſon ennemi : eſt lui même bleſſé ; et ſe ſentant animé par le ſang qui ſort de ſa plaïe, il redouble ſes coups : ſe jette ſur lui : le renverſe par terre ; et lui mettant l'épée ſous la gorge, lui fait avouer qu'il eſt ſon vainqueur. Dans le même moment les Epirotes attaquent les phalanges Macédoniennes, qui étoient au centre, et en font un carnage affreux. Pirrhus, content de ſa victoire, réprit le chemin de l'Epire, où il croïoit encore trouver Démétrius ; mais comme il y avoit déja quelques jours que ce prince en étoit ſorti avec un butin conſiderable, il forma la reſolution d'aller un jour l'attaquer dans la Macédoine. Cependant il s'appliqua à rendre ſon roïaume floriſſant, et à regler ſes affaires domeſtiques.

La

La princeſſe Antigona, qui lui avoit donné un fils nommé Ptolomée, étoit morte ; et Pirrhus avoit depuis épouſé Lanaſſe, fille d'Agatocle de Siracuſe, qui lui apporta en mariage la ville de Corcire. Il avoit auſſi épouſé Bircenne célebre pour ſa beauté. Il eut de la prémiere un fils, qu'il nomma Aléxandre ; et la ſeconde accoucha d'un autre fils qui fut appellé Hélénus. Jamais pere n'a pris plus de ſoin que Pirrhus de l'éducation de ces deux enfans. Quoi qu'il leur eût donné dès leur bas âge des gouverneurs, dont la prudence, et la ſageſſe étoient univerſellement reconnues, il les inſtruiſoit ſouvent lui-même de leurs devoirs ; et ſe faiſoit un plaiſir de leur montrer le chemin de la gloire, et de la vertu.

Comme il étoit perſuadé que le commerce eſt l'appui le plus ferme d'un état, il ôta tous les impôts que ſes prédeceſſeurs avoient mis ſur les marchandiſes qui entroient dans l'Epire, ou qui en ſortoient : il invita les Tiriens, les Sidoniens, les Egiptiens, les Siracuſains, les Tarentins, et les Carthaginois à venir trafiquer avec ſes ſujets : il fit embellir les villes maritimes, et creuſer des canaux pour le tranſport des marchandiſes depuis les ports de mer juſqu'aux endroits les plus reculés de ſon roïaume : il ordonna à ſon peuple de bien recevoir les étrangers : enfin il défendit ſous des peines très rigoureuſes de les inſulter, ſoit en ſe

 moquant

moquant de leurs habits, et de leurs manieres, soit en méprisant leur nation en leur présence.

Les ports de l'Epire furent bien-tôt remplis de vaisseaux de toutes les nations : la pauvreté, et l'oisiveté disparurent ; et on ne voïoit par tout que des gens occupés, ou à embaler des marchandises, et à les porter dans les vaisseaux, ou à décharger les vaisseaux, et à remplir les magazins. Le païsan ne songeoit plus qu'à cultiver les terres, pour pouvoir porter des denrées dans les villes, où il étoit sûr de les vendre à un prix raisonnable, et d'avoir de quoi entretenir sa famille : en un mot presque tous les Epirotes vivoient heureux, et combloient de bénédictions leur Roi, qu'ils regardoient comme l'auteur de leur bonheur.

" Eh bien, Seigneur, " dit alors Cinéas à " Pirrhus, " les louanges que votre peuple vous " donne, les voeux qu'il fait pour votre conser" vation, les richesses que les étrangers apportent " dans votre roïaume ne sont ils pas préferables " au vain titre de conquerant, qu'on n'acquiert " ordinairement que par le crime ? Ne prenez " vous pas plus de plaisir à rendre votre peuple " heureux qu'à voir verser son sang par une " main ennemie ? Je sais bien qu'un roi peut, " et doit repousser la force par la force, et s'op" poser avec vigueur aux injustes entreprises de

ses

« ses voisins ; mais peut on disconvenir pour
« cela, que de tous les maux qui affoiblissent un
« état, il n'y en a point de plus grand ni de
« plus à craindre que la guerre ?

« Ah ! mon cher Cinéas," reprit Pirrhus, « je
« m'apperçois bien, que vous ne savez gueres ce
« que c'est que d'être roi. Les souverains pen-
« sent, et raisonnent bien autrement que les
« autres hommes. Les choses, que vous desirez
« avec le plus d'ardeur, sont pour nous les plus
« indifférentes ; et nous ne saurions gouter les
« plaisirs que vous recherchez. Les peuples font
« consister leur bonheur, et leur grandeur dans
« la paix, et dans une molle oisiveté ; mais un
« roi ne trouve d'occupation digne de lui qu'à
« la tête de ses armées. Sa véritable grandeur
« consiste à se rendre redoutable à ses voisins : son
« plus grand bonheur est de cueillir des lauriers
« sur leurs terres ; et le seul plaisir, qu'il peut
« goûter est de les humilier, et de leur faire de-
« mander la paix. Vous avez vû l'Egipte, la
« magnificence qui y regne partout, et les biens
« que les Egiptiens possedent sont le fruit des
« conquêtes de Ptolomée. Séleucus a enrichi son
« peuple des dépouilles de la Perse, de la Médie,
« de la Babilonie, et d'une partie de la Phrigie.
« Lisimaque, après avoir conquis plusieurs ro-
« ïaumes, s'est rendu l'arbitre du sort des princes,

" ses voisins ; et Démétrius, autrefois mon ami,
" mais aujourd'hui mon ennemi juré, ne s'est
" fraïé le chemin au trône de la Macédoine que
" par les armes. Serai-je le seul d'entre les rois
" qui aimerai à passer ma vie dans un lâche re-
" pos ? Non, non, Cinéas, je veux montrer à
" mon peuple, et aux nations étrangeres, que, si
" je sais faire fleurir mon roïaume au dedans par
" mes soins, je sais aussi l'étendre, et le rendre
" formidable au déhors par mes victoires. Dé-
" métrius a ravagé mes provinces la campagne
" derniere, aujourd'hui je veux me venger, en me
" jettant sur ses terres, et en rendant à mes sujets
" l'équivalent de ce qu'il leur a enlevé. Néop-
" toleme n'auroit jamais été en état de s'emparer
" de mon roïaume, si j'eusse suivi les conseils de
" Timochare. Mais à propos, qu'est il de-
" venu ? Je n'ai point entendu parler de lui depuis
" notre retour d'Egipte. Que fait-il ? est il
" mort ?

" Seigneur," répondit Cinéas, " on dit qu'a-
" près que Néoptoleme eut usurpé vos états,
" Timochare, peu content de la cour du nouveau
" Roi, prit le parti de se retirer à la campagne,
" où il mene encore à présent une vie exempte du
" trouble et de l'inquietude qui accompagnent
" ordinairement les affaires. Faites lui dire," re-
partit le prince, " que je lui pardonne le passé,

" et

" et que je lui ordonne de venir ici, le plu-tôt qu'il
" lui sera possible."

Cinéas, qui vit bien qu'il seroit inutile de s'opposer au panchant que le Roi avoit pour la guerre, et qui croïoit que la retraite avoit inspiré à son rival des sentimens raisonnables, lui fit signifier les ordres de Pirrhus. Timochare se rendit aussi-tôt à la cour, et demanda audience. Son maître, lui aïant d'abord fait quelques reproches sur sa conduite passée, lui rendit ses bonnes graces: lui commanda de retirer les vieilles troupes de ses garnisons, et d'en lever de nouvelles, pour former une armée qu'il vouloit mener en Macédoine. Dès que tout fut prêt, Pirrhus se met en marche: entre sans opposition sur les terres de son ennemi: les abandonne au pillage; et fait bruler, à la vûe du propriétaire, ce que le soldat ne peut emporter. " Qui vous empêche, Seigneur," lui dit alors Timochare, " de profiter de votre
" bonne fortune? Les Macédoniens, qui regar-
" dent Démétrius comme un tirant, ne demandent
" qu' à changer de maître: ils se plaignent
" sans cesse des débauches, et du faste de leur
" prince; ils l'accusent de les haïr; et outrés du
" mépris qu'il a pour eux, ils embrasseront avec
" ardeur les offres, que vous leur ferez, de les tirer
" de leur esclavage.

Pirrhus

Pirrhus auroit volontiers suivi le conseil de son ministre; mais croïant qu'il n'étoit pas encore tems d'exécuter une entreprise de cette nature, il se contenta de faire avancer ses troupes dans le païs, et de mettre à contribution les villes les plus riches. Démétrius, pour sauver ses villes du pillage, accourut à leur secours; mais à la nouvelle de sa marche, Pirrhus, qui n'avoit point envie de combattre, se retira avec son armée en Epire.

Comme Démétrius faisoit alors de grands préparatifs pour recouvrer le roïaume de son pere en Asie, et qu'il appréhendoit que Pirrhus en son absence ne fit de nouvelles courses en Macédoine, il envoïa lui demander la paix, qui lui fut accordée.

Cependant Ptolomée, Lisimaque, et Séleucus, jugeant que c'étoit à eux que le roi de Macédoine en vouloit, firent entre eux une ligue offensive, et défensive; et resolurent que Séleucus se tiendroit sur les frontieres de la Sirie: que Ptolomée iroit ravager la Grece avec un flote de quatre cens navires; et que Lisimaque attaqueroit la Macédoine du côté de la Thrace.

Aïant été instruits du traité de paix que le roi d'Epire venoit de conclure avec Démétrius, ils lui envoïerent des ambassadeurs pour lui représenter, " qu'il étoit surprénant qu'un prince, aussi " éclairé que lui, n'eut pu découvrir les desseins

" du

« du roi de Macédoine, qui n'aspiroit à rien moins
« qu'à la monarchie universelle : que, si la fortune
« donnoit la victoire à Démétrius, il devoit
« s'attendre à le voir rentrer dans l'Epire, malgré
« la paix qu'il lui avoit jurée : qu'il pouvoit juger
« de sa bonne foi par l'affront qu'il lui avoit fait
« depuis peu, en s'emparant de Corcire, et en
« épousant Lanasse sa propre femme qui s'y étoit
« retirée, sous prétexte qu'il la méprisoit : mais que,
« s'il prenoit leur parti, et que leurs armes fussent
« victorieuses, il pourroit lui-même recueillir la
« meilleure partie du fruit de leur victoire, en se
« rendant maître des principales villes de la Ma-
« cedoine;

Pirrhus, qui n'avoit consenti à la paix que parcequ'il ne se croïoit point en état de résister seul aux forces de Démétrius, se rendit à ces raisons, et promit aux alliés de faire une puissante diversion, à condition que les conquêtes, qu'il feroit sur l'ennemi commun, lui demeureroient, sans qu'il fut obligé de les partager avec qui que ce fût; Sa demande lui aïant été accordée, les princes confédérés se mirent en campagne.

Séleucus attendoit l'ennemi en Asie : Ptolomée fut menacer les Grecs de mettre tout à feu et à sang dans leur païs ; et Lisimaque attaqua la Macédoine d'un côté, tandis que Pirrhus en faisoit autant de l'autre. Démétrius, qui étoit alors occupé en

Grece

Grece à ses préparatifs pour l'expédition d'Asie qu'il méditoit, accourut promptement pour défendre ses propres états; mais toute la diligence, qu'il put faire, n'empêcha point Pirrhus de lui enlever Bérée, où étoient les femmes, les enfans, et les effets de la plus part des soldats de Démétrius. Cette facheuse nouvelle causa un désordre général dans l'armée du Roi de Macédoine. Tous ses soldats l'accusoient hautement d'être l'auteur des malheurs de leur patrie. Les uns mettoient bas les armes, et refusoient d'obéir à ses ordres; et les autres lui disoient, qu'ils vouloient s'en aller chez eux pour défendre leurs familles, et leurs biens. Enfin la chose alla si loin, que Démétrius voïant qu'il ne pouvoit rien gagner sur leurs esprits, rentra dans sa tente, où s'étant déguisé en simple soldat, il s'échappa du camp, et se retira dans la ville de Cassandrie, où étoit sa femme Phila, qui désolée de l'état funeste, où elle voïoit son mari, et effraïée des malheurs auxquels la décadence des affaires alloit l'exposer elle même, avala du poison, pour se délivrer de la vie, qui lui étoit devenue plus insuportable que la mort. Dès que l'armée Macédonienne sut, que le Roi s'étoit sauvé, elle entra au service de Pirrhus, dont elle connoissoit la bonne conduite, et le courage; et le proclama roi de Macédoine.

La

La différence du caractere de Démétrius, et de Pirrhus ne contribua pas peu à un si prompt changement. Le prémier, qui étoit, fier, hautain, méprisant, ou ne donnoit pas le tems de parler à ceux qui avoient affaire à lui, ou les traitoit si rudement qu'il les renvoïoit tous mécontens. Un jour qu'il marchoit dans les rues plus familierement qu' à l'ordinaire, il y eut des gens qui lui présenterent des placets. Les aïant reçûs d'une maniere affés gracieuse, il les mit dans le pan de son manteau; mais quand il fut sur le pont de l'Axius, il les jetta dans la riviere.

Quant à Pirrhus, les Macédoniens avoient ouï dire, et ils l'avoient eux mêmes éprouvé, qu'il étoit doux, affable, accessible, prompt à reconnoître les services qu'on lui rendoit, lent à se mettre en colere, et à punir. De jeunes officiers dans le vin avoient fait de lui des railleriers offensantes. L'aïant sû, il les fit venir, et leur demanda, s'il étoit vrai qu'ils eussent ainsi parlé. "Oui, Seigneur," répondit l'un d'entre eux, "et "nous en aurions bien dit d'avantage, si le vin "ne nous eut manqué." Cette plaisanterie le fit rire, et il les renvoïa.

Les Macédoniens le mettoient aussi beaucoup au dessus de Démétrius pour le mérite guerrier. Il les avoit battus dans quelques occasions; mais ils ne lui savoient pas si mauvais gré de leur défaite, qu'ils

qu'ils admiroient son courage. « Démétrius, » disoient ils, « n'imite Aléxandre que par la « pourpre de ses habits, par le nombre de ses « gardes, par l'affectation de pancher le cou « comme lui, et par une maniere de parler fiere « et hautaine; mais Pirrhus le représente par ses « grandes et louables qualités: il a le regard de « ce prince, le feu de ses yeux, cette vivacité, « cette promptitude, cette impétuosité avec la- « quelle il chargeoit tout ce qui osoit lui faire tête. « Pour ce qui est de la science militaire, de « l'habilité à ranger une armée en bataille, et « de savoir prendre ses avantages, y a-t-il au- « jourd'hui quelque général qui puisse être com- « paré à Pirrhus?»

Lisimaque, qui arriva dans le moment que Pirrhus venoit d'être proclamé roi de Macédoine, prétendit qu'il n'avoit pas moins contribué que lui à la fuite de Démétrius, et que par conséquent il devoit partager avec lui le roïaume de Macédoine. Comme Pirrhus ne comptoit pas entierement sur la fidélité des Macédoniens, il lui accorda sa demande. Ainsi ils partagerent entre eux les villes, et les provinces; et Pirhus se retira vers les frontieres de l'Epire.

Démétrius, ne se croïant point en sûreté dans la ville de Cassandrie, s'en retourna en Grece, où il y avoit encore plusieurs villes qui lui étoient soumises

soumises. Après y avoir mis le meilleur ordre qu'il put à ses affaires, il en laissa le gouvernement à son fils Antigone; et s'étant embarqué avec une armée de dix à douze mille hommes, il fit voile pour l'Asie, dans la résolution d'y chercher fortune en désespéré. Euridice, soeur de sa femme Phila, qui étoit alors à Milet, avoit avec elle la princesse Ptolomaide, qu'elle lui donna en marriage. Après la célébration des nôces, il entra dans la Carie, et dans la Lidie, et y enleva plusieurs places considérables; mais dès qu'Agathocle fils de Lisimaque parut à la tête d'une armée, il abandonna toutes ses conquêtes, dans le dessein de surprendre l'Arménie, et la Médie. Agathocle, qui le suivit toujours, lui coupa si bien les vivres, que la maladie se mit dans son armée, et l'affoiblit extrêmement. Enfin quand il voulut passer le mont Taurus, il trouva tous les passages si bien gardés par les ennemis, qu'il fut contraint de tourner sa marche vers Tarses en Cilicie.

Y étant arrivé, il fit représenter à Séleucus le triste état, où il se trouvoit reduit; et lui demanda les secours dont il avoit besoin, tant pour sa subsistance, que pour celle des troupes qui lui restoient. Séleucus en eut d'abord pitié; mais jugeant dans la suite, qu'il ne pouvoit songer à retablir un prince du caractere de Démétrius, sans s'exposer lui-même, il resolut sa perte; et se mit aussi-tôt en

marche

marche, à la tête d'une armée, pour venir fondre ſur lui. Démétrius, qui en eut avis, ſe poſta dans quelque endroit du mont Taurus, où il jugea qu'il ſeroit très difficile de le forcer ; et envoïa prier Séleucus, ou de le laiſſer paſſer dans l'orient, pour s'y établir dans quelque païs barbare, ou de lui permettre de prendre des quartiers d'hiver dans ſes états. Séleucus, lui aïant permis de paſſer les deux plus rudes mois de l'hiver dans la Cataonie, mit de bonnes gardes à tous les paſſages de Cilicie en Sirie, deſorte que Démétrius fut obligé d'avoir recours à la force pour ſe dégager.

A peine s'étoit il rendu en Sirie, qu'il y tomba malade ; et pendant quarante jours que ſa maladie dura, la plus part de ſes ſoldats déſerterent : ce qui le reduiſit à un coup de déſeſpoir, qui étoit de ſurprendre, à la faveur de la nuit, avec une poignée de monde Séleucus dans ſon camp. Mais ſon entrepriſe aïant été découverte, il tacha de regagner les montagnes, dont il trouva les paſſages ſi bien gardés, qu'il n'eut plus d'autre parti à prendre que celui de ſe cacher dans les bois, où la faim l'obligea bien-tôt de ſe rendre à Séleucus, qui le fit mener ſous bonne garde dans la Querſoneſe de Sirie, où il le retint priſonnier.

Ce prince infortuné ſupportoit ſon malheur avec patience, et courage ; et il s'y accoutuma tellement dans la ſuite, qu'il n'en paroiſſoit plus affligé.

Il s'exerçoit à la course, à la promenade, à la chasse, et à d'autres divertissemens innocens : mais peu à peu le chagrin le prit : il ne fit plus d'exercice : son corps devint pesant : il s'abandonna à l'ivrognerie, et au jeu des dés, cherchant sans doute par là à écarter les tristes pensées de son état : enfin il tomba dans une grande maladie, dont il mourut, à l'âge de cinquante quatre ans.

Pirrhus, qui n'étoit pas d'un naturel fort tranquille, et qui pût lontems supporter la paix, faisoit tous les jours de nouvelles entreprises, sans beaucoup ménager ni ses nouveaux sujets, ni ses alliés. Lisimaque profita de l'indisposition des troupes à son égard, et les aigrit encore d'avantage par ses émissaires, en leur faisant honte de s'être choisi pour maître un étranger, qui ne tenoit à la Macédoine que par intérêt, et non par affection. Ces reproches entrainerent la plus part des Macédoniens, qui se souleverent contre la garnisons Epirotes, et les chasserent de chez eux. Ainsi Pirrhus perdit les Macédoine de la même maniere qu'il l'avoit gagnée.

Comme il se plaignoit à Cinéas de l'inconstance, et du peu d'attachement des Macédoniens pour lui : « Seigneur, » lui dit son fidele ministre, « les « rois n'ont pas raison de blamer les particuliers « de ce qu'ils changent quelquefois de parti selon « leurs intérêts ; car les particuliers ne font en « cela que suivre leur exemple, et pratiquer les

" leçons d'infidélité et de trahison qu'ils leur
" donnent par toute leur conduite, en faisant
" voir en toute occasion qu'ils ne comptent pour
" rien la justice, la vérité, et la bonne foi.

Pirrhus, rendu à son peuple, et à sa famille voioit les horreurs de la guerre d'un autre oeil que quand il avoit les armes à la main, " Faut il,
" disoit il, que cette fatale ambition qui aveugle
" les rois, et les prive de la raison, soit la ruine
" de tant de familles, qui, loin d'entrer dans les
" démêlés de leurs princes, ne les connoissent
" seulement pas ? Faut il que le sang de ces pauvres
" infortunés, qui sont les seuls soutiens de notre
" grandeur, arrose cette même terre, qu'ils ont
" cultivée avec tant de soin pendant plusieurs
" années ? Je veux prévenir, autant qu'il est
" en moi, ces malheurs, en fortifiant mes places
" frontieres, et en mettant mes peuples à couvert
" des entreprises des ennemis ; et si jamais je me
" vois forcé de prendre les armes, je défendrai à
" mes soldats sous peine de la vie d'inquieter les
" habitans du païs, dans lequel j'entrerai. Je leur
" ordonnerai de se comporter sur les terres des
" ennemis, comme s'ils étoient dans leur propre
" païs. Ce ne sont pas les peuples, qui ne nous
" ont fait aucun mal qu'il faut détruire : ce sont
" ceux qui ont les armes à la main contre nous,
" c'est le prince qui nous offense.

" Mais

" Mais, Seigneur," dit alors Timochare, " c'est
" du peuple que vous voulez traiter avec tant de
" douceur qu'un roi tire tous les secours dont il
" a besoin pour faire, et pour continuer la guerre.
" Le peuple est la force d'un prince, et l'appui
" de sa couronne ; et la gloire des rois ne diminue
" qu'à proportion du nombre d'hommes qu'on
" leur tue, ou des richesses dont on dépouille
" leurs sujets. Le ravage d'un païs, et le meurtre
" des habitans sont des maux nécessaires ; et
" quand un roi ne veut point entreprendre tout
" ce qui peut contribuer, ou à détruire l'ennemi,
" ou à ruiner ses forces, ses sujets doivent s'attendre
" à se voir égorger dans leurs maisons.

Cinéas s'appercevant que le discours de Timochare faisoit quelques impressions sur l'esprit de Pirrhus, et que la bonté de son coeur alloit céder à la passion qu'il avoit pour la guerre, parla ainsi à Timochare. " Je ne croïois pas que vous aviez
" étudié dans votre retraite les moïens de détruire
" le genre humain. Je pensois au contraire, que
" la trahison, et le juste chatiment de Néoptoleme
" vous y avoient appris, que les maux que nous
" faisons aux autres, retombent souvent sur nous
" mêmes. L'ennemi, que vous voulez traiter
" avec tant de cruauté, ne pourra-t-il pas user de
" réprésailles, en vous faisant autant, et même plus
" de mal que vous ne lui en ferez ? Mais supposé

 qu'il

" qu'il vous laiſſe une fois ravager ſes terres, oſez " vous bien vous promettre, qu'il ſoufrira qu'on le " maltraite impunément une ſeconde fois? " D'ailleurs ce n'eſt pas l'ennemi que vous dé- " truiſez, en faiſant le dégat dans ſon païs, c'eſt " vous même, c'eſt votre propre armée. En effet " où prendrez vous les choſes néceſſaires pour la " ſubſiſtence de vos troupes, ſi vous ruinez tout " un païs? Qui vous apportera des vivres, ſi vos " meurtres font fuir tous les laboureurs, et tous les " paiſans des environs? Les ſoldats que vous ac- " coutumerez à l'amour du butin, ſe diſperſeront " ça et là; et vous aurez toutes les peines du " monde à les raſſembler dans le beſoin. Mais " ſi loin de ſouffrir qu'il portent la mort, et l'épou- " vante par tout, vous les retenez dans votre " camp, et y laiſſez venir en ſûreté tous ceux qui " auront des denrées à vendre, alors vous ne man- " querez de rien; et vos ſoldats, rangés ſous vos " étendars, ſeront toujours prêts à recevoir, ou à " aller attaquer l'ennemi.

" Un prince," continua-t-il, " qui ſe plaît à " détruire les ſujets de ſon ennemi, en tems de " guerre, s'accoutume inſenſiblement au carnage; " et il y a apparence, qu'il ne traitera pas avec " plus d'humanité ſes propres ſujets, en tems de " paix; mais, ſi en faiſant la guerre à un roi, il " regarde ſes peuples, comme des enfans qui obé-

" iſſent

" issent à leur pere, et qui s'acquittent de leur
" devoir à l'égard de leur patrie, il est certain
" que, bien-loin de les maltraiter, il ne pourra
" s'empêcher de les louer, et de souhaitter de les
" avoir pour sujets: sa modération le fera admirer
" de tous ses voisins: chacun désirera de l'avoir
" pour maître; et il aura un jour, ou l'autre la
" consolation d'ajouter de nouvelles terres au
" roïaume, qu'il possede déja. Lisez l'histoire,
" Timochare; et vous y verrez qu'un bon
" prince n'a jamais eu de peine à gouverner ses
" peuples, et à s'en soumettre d'autres: au lieu
" que tous les princes sanguinaires et inhumains
" se sont attiré la haine des nations voisines, et
" ont souvent forcé leurs propres sujets à se re-
" volter contre eux. Les sentimens, que vous
" seriez bien aise d'insinuer au Roi, ne peuvent
" que lui être nuisibles, et sont même capables de
" renouveller les guerres civiles, qui ont détruit
" ce roïaume. Si les Epirotes croïoient, que toute
" la cour pensât comme vous, ces cris de joïe, dont
" l'air rétentit de toutes parts, seroient bien-tot
" changés en malédictions; et on n'entendroit
" parler que de cabales secretes pour renverser le
" gouvernement. Croïez moi, Timochare, le
" seul moïen de fixer la couronne sur la tête du
" prince, qui nous gouverne, c'est de l'engager
" à gagner l'amour, et la confiance des Epirotes,

" en leur abandonnant une partie du pouvoir, at-
" taché à la dignité roïale; et nous ne devons
" point douter, qu'ils ne lui rendent ce pouvoir;
" lors que cela sera nécessaire pour le bien, ou
" l'honneur de la nation.

" Vous croïez donc, mon cher Cinéas, " dit
" Pirrhus," que les peuples sont d'autant plus
" heureux, que les rois ont moins d'autorité. Non;
" Seigneur," reprit Cinéas, " Je suis persuadé
" au contraire, qu'un bon roi ne sauroit avoir une
" autorité trop étendue: parcequ'il n'en abuse
" jamais. Ce n'est pas le pouvoir absolu d'un
" prince, qui rend le peuple esclave: c'est le
" mauvais usage qu'il en fait. On peut goûter
" les douceurs de la liberté sous un gouverne-
" ment monarchique, comme on peut sentir les
" rigueurs de l'esclavage dans un état républicain.
" Que ce soit un seul homme, ou plusieurs qui
" gouvernent, si le peuple n'est point opprimé,
" il sera toujours autant libre qu'on peut l'être,
" quand on est obligé d'obeir à des loix, et à des
" supérieurs. Mais si un monarque, ou un sénat
" ne pensent qu'à leur propre grandeur, et à
" leur intérêt particulier, les peuples ne jouissent
" alors d'aucune liberté; et en ce cas il est moins
" dur pour eux d'être soumis à un roi, que
" d'avoir à obeir à une infinité de petis tirans,
" qui

" qui ne dispofent des biens d'une nation, que
" pour se les approprier.

Le Roi, convaincu par les raisons de Cinéas, et persuadé que ce ministre fidele, et éclairé n'avoit en vûe que le bien de son roïaume, lui communiqua le dessein, où il étoit, de le réformer. Les loix, les reglemens, et les établissemens qu'ils firent, et les coutumes qu'ils trouverent le moïen d'y introduire sont des preuves assurées de leur sagesse, de leur expérience, et du desir ardent, qu'ils avoient de rendre heureux les peuples, qui étoient confiés à leur soin.

Les ecclesiastiques d'Epire étoient des gens, qui avoient trouvé l'art de cacher sous un dehors de modestie l'impureté, l'ambition, la haine, l'envie, et la dissimulation : ils faisoient tous les jours des extorsions d'autant plus criminelles qu'ils les couvroient du voile de la religion : ils vendoient impunément les secours des Dieux, dont ils se disoient les dispensateurs : ils inventoient mille superstitions ridicules, qui ne servoient qu'à éblouir la populace, et à se l'attacher : ils mettoient au nombre des Dieux ceux qui avoient le moïen de bien païer leurs apothéoses : ils accordoient aux uns le pardon des crimes les plus affreux, et faisoient païer aux autres la distribution de leurs oracles : enfin ils avoient un tribunal, où ils jugeoient indépen-

demment de toute autre puiſſance, et où ils empêchoient pour de l'argent la punition des actions les plus infames. Pirrhus, pour remedier à tous ces abus, ordonna, qu'il n'y auroit dans chaque ville qu'un ſeul temple, qui ſeroit toujours ouvert: que huit prêtres y exhorteroient tour à tour les peuples à remplir leur devoir: qu'on n'y précheroit que ſur l'amour des Dieux, et du prochain, ſur la pratique de la vertu, et ſur la fuite du vice: que les miniſtres, qui feroient entrer dans leurs exhortations la moindre choſe ſur les affaires d'état, ſeroient rigoureuſement punis: que ceux d'entre eux, qui inſinueroient au peuple d'autres dogmes que ceux qui ſont contenus dans les livres ſacrés, ſeroient dépoſés, et déclarés perturbateurs de la tranquillité publique: enfin que tous les prêtres ſeroient entretenus par le gouvernement, ſans qu'il leur fût permis de rien exiger des particuliers.

Comme Pirrhus étoit perſuadé, que ſon autorité ne s'étendoit point ſur les conſciences, il laiſſa à chacun la liberté de penſer comme bon lui ſembleroit; et les Epirotes s'accoutumerent peu à peu à ſouffrir ceux d'entre eux, qui avoient des ſentimens particuliers en matiere de religion. Quand un homme s'aviſoit de contrédire les opinions reçûes, on ne le traitoit ni d'impie, ni d'athée: on écoutoit au contraire ſes raiſons; et

ſi

si on les trouvoit solides, on le remercioit des lumieres, qu'il avoit eu la bonté de communiquer ; mais si elles étoient frivoles et puériles, on les combattoit sans aigreur, et sans dire un seul mot, qui pût choquer la personne, avec laquelle on disputoit.

Pirrhus établit trois sortes de noblesse. La prémiere regardoit ceux, qui suivoient le parti des armes : la seconde ceux qui exerçoient la Judicature ; et la troisieme ceux qui faisoient profession des arts, et des sciences. Personne ne pouvoit devenir noble dans l'une de ces trois especes de noblesse, sans être reconnu comme un parfaitement honnête homme, et sans posseder toutes les vertus, et les qualités qui convenoient au genre de noblesse, auquel on désiroit d'être élevé.

Le Roi avoit fondé dans sa capitale une académie composée de gens expérimentés dans l'art militaire, une autre académie où il n'y avoit que des gens versés dans la connoissance des loix, et des coutumes du pais, et une académie des arts, et des sciences. Les membres de ces académies étoient les juges de ceux, qui aspiroient à la noblesse ; et personne n'étoit reçû noble, qu'après avoir subi un examen des plus severes. Deux, ou trois mois avant qu'on procédât à cet examen, on faisoit publier à son de trompe dans toutes les villes les

noms

noms de ceux, qui devoient s'y presenter ; et on exhortoit le peuple à dire tout le bien, et le mal qu'il savoit d'eux. Il y avoit toujours plusieurs personnes, qui envoïoient des mémoires. Les uns le faisoient par haine, ou par ressentiment : d'autres pour empêcher que des lâches n'obtinssent un rang, qui ne doit se donner qu'au mérite, et à la vertu, et que la noblesse ne vînt à s'avillir par le mélange odieux de gens remplis de défauts avec des personnes vertueuses, et expérimentées : enfin les parens, et les amis de ceux, qui devoient être examinés, fournissoient toutes les instructions, qui pouvoient servir à procurer un jugement favorable.

On lisoit tous ces mémoires en pleine assemblée ; et quand les juges s'étoient mis en état de porter un jugement équitable, ils déclaroient dignes, ou indignes de noblesse ceux, qui s'étoient présentés pour ce sujet. On dressoit ensuite un procès verbal, contenant les vertus et les belles qualités de ceux, qu'on avoit jugés dignes d'être admis au rang des nobles. Quelques jours après on l'envoïoit à la cour, où l'on expédioit sur le champ les lettres de noblesse.

Le jour que le jugement devoit se prononcer, tous les aspirans, accompagnés de leurs parens, et de leurs amis, attendoient dans une grande sale la décision de leur sort ; et ceux qui étoient assés heureux

heureux pour être admis au rang des nobles, recevoient ce jour là des honneurs capables d'engager tout le monde à tout faire, et à tout entreprendre pour s'en procurer de semblables.

1. Les nobles Epirotes jouissoient de plusieurs privileges, que les simples roturiers n'avoient pas. Dès qu'un homme avoit reçû ses lettres de noblesse, on lui donnoit un emploi dans lequel, outre les appointemens qui y étoient attachés, et qui lui étoient régulierement païés par avance tous les trois mois, il trouvoit une maison commode, et bien meublée ; de sorte que, quand il n'auroit eu aucun bien de patrimoine, il avoit de quoi faire une figure convenable à son rang.

2. Les nobles étoient les seuls, qui avoient droit de parvenir aux prémieres dignités de l'état ; mais on ne les donnoit ordinairement qu'à ceux, qui se trouvoient les plus capables de les remplir : ainsi l'on pouvoit juger du mérite des gens par le poste qu'ils occupoient. Celui, qui remplissoit le plus considerable, étoit pour l'ordinaire le plus homme de bien, et celui qui avoit de plus belles qualités.

3. Ils ne païoient ni taxes, ni impôts ; et si par malheur ils venoient à perdre une partie de leurs biens, il trouvoient dans le trésor roïal de quoi reparer leurs pertes.

4. Les familles les plus riches, et les plus considerables du roïaume recherchoient avec empressement

ment leur alliance ; et il n'y avoit point de noble en Epire, qui ne pût se promettre de trouver une femme avec trois talens de rente.

5. On avoit un si grand respect pour eux, que les roturiers, quelque riches, et quelque puissans qu'ils fussent, n'osoient se couvrir en leur presence.

Pirrhus, pour faire goûter à son peuple l'examen qu'on devoit faire de ceux, qui aspireroient à la noblesse, déclara que ses propres enfans seroient obligés de s'y soumettre, comme les autres. Il se doutoit bien, que les grands de son roïaume ne tarderoient gueres à le prier de se relâcher en faveur des princes de son sang. Ce qu'il avoit prévû ne manqua point d'arriver. Timochare, l'étant venu trouver à la tête des principaux seigneurs de sa cour : " Grand prince," lui dit il, en l'abordant, " rien n'est plus sage que la resolution, que vous " avez prise, de ne reconnoître en Epire d'autre " noblesse que celle qui s'acquiert par le mérite, et " la vertu ; mais souffrez que vos fideles sujets " aïent l'honneur de vous représenter, qu'il ne " leur convient nullement d'examiner la conduite " des princes vos fils. C'est avec un plaisir bien " sensible, que nous les voïons marcher dans la " voïe de la vertu ; mais s'il arrivoit un jour, qu'ils " s'en éloignassent, nous ne doutons nullement " que la belle éducation, que vous avez soin de

" leur

« leur donner, et les grands exemples que vous
« exposez sans cesse à leurs yeux, ne les y fassent
« bien-tôt rentrer, et ne leur inspirent tous les
« sentimens, que doivent avoir les personnes vé-
« ritablement nobles. Pirrhus remercia les Sei-
« gneurs de l'attachement, qu'ils paroissoient avoir
« pour sa famille, et leur promit de ne jamais
« rien faire, qui pût leur causer le moindre dé-
« plaisir.

Quoi qu'il n'y ait rien de si capable d'enrichir un roïaume que le commerce, il étoit cependant assés méprisé en Epire. Il n'y avoit gueres que les étrangers qui s'y appliquoient; et ils se contentoient même, de recevoir les marchandises, qu'on leur envoïoit du déhors, sans mettre aucun vaisseau en mer. Pirrhus entreprit de l'y rendre aussi florissant qu'à Tir; et pour le faire avec succès, il crut devoir envoïer à tous les gouverneurs des villes des ordres formels d'engager les négotians les plus plus expérimentés à se rendre à la cour, le plu-tôt qu'il seroit possible. On les y vit bien-tôt arriver en grand nombre. Pirrhus ne se contenta pas de les recevoir avec de grandes marques de bonté; mais il prénoit encore plaisir à les faire souvent manger à sa table, et à les entretenir avec familiarité. Dès qu'il se fut formé une idée sensible de tous les moïens les plus propres pour augmenter le commerce dans ses états, il les renvoïa, chacun

chez

chez eux, après les avoir comblés d'honneurs, et de présens : nomma des directeurs du commerce dans toutes les provinces de son roïaume ; et prit toutes les mésures convenables pour achever un ouvrage, qui devoit procurer de si grands avantages.

C'est alors qu'on vit en Epire un peuple presque innombrable occupé, ou à rendre les rivieres navigables, ou à augmenter le nombre des canaux, ou à paver les grands chemins, ou à construire des vaisseaux. On attira par toutes sortes de recompenses ceux, qui entendoient la navigation, ou qui pouvoient servir dans la marine : on donna des marchandises à ceux, qui avoient envie de les transporter dans les païs étrangers ; et un peuple, qui ignoroit presque jusques au nom de négoce, se vit en moins d'un an en état de mettre plus de six cens vaisseaux en mer. On eut soin de n'envoïer dans chaque païs, que les choses qu'on savoit y manquer : ce qui faisoit que les peuples recevoient les marchandises des Epirotes comme des dons du ciel, combloient de présens les conducteurs des vaisseaux, et donnoient en échange tout ce qu'on exigeoit d'eux.

Les vaisseaux, qui revinrent les prémiers, aïant rapporté vingt fois plus de richesses qu'ils n'en avoient emportées, il se trouva un grand nombre de personnes qui voulurent entrer dans le commerce : il

il se fit plusieurs societés; et ceux qui, au commencement, avoient paru les plus timides, se montrerent les plus hardis, et les plus empressés. On trouvoit plus de matelots, qu'il n'en falloit: les peres étoient ravis de faire apprendre à leurs enfans la marine; et en leur montrant les différens avantages, qu'ils y devoient rencontrer, ils leur apprénoient à ne point craindre les fatigues de la navigation, et à mépriser les tempêtes, et les écueils.

Cependant Pirrhus, qui avoit déja ôté tous les impôts, que ses prédécesseurs avoient mis sur les marchandises qui entroient dans le roïaume, ou qui en sortoient, ne voulut pas retirer les sommes considérables, qu'il avoit avancées aux marchands. C'est qu'il étoit persuadé, qu'en laissant à ses sujets tout le gain du commerce, il encourageoit une infinité de gens à s'y addonner, faisoit venir par là des richesses immenses dans l'Epire, et se rendoit ainsi très riche et très puissant: puis que les peuples se font toujours un plaisir d'ouvrir dans le bésoin leurs coffres à un prince, à qui ils sont redevables de l'abondance, qui regne dans leurs maisons.

Comme Pirrhus étoit convaincu, que les artisans sont absolument nécessaires pour faire fleurir le commerce, il en fit venir un grand nombre des païs étrangers: il accorda des privileges à ceux de

ses

ses sujets, qui voudroient apprendre des métiers: et il alloit souvent dans les manufactures, et dans les ateliers, où il encourageoit par des louanges ménagées à propos les ouvriers, dans lesquels il voïoit de la disposition, et faisoit des présens, ou donnoit des recompenses à ceux, qui se distinguoient dans leur profession. Ce n'est pas qu'il aimoit également tous les différens métiers. Il avoit au contraire un souverain mépris pour ceux qui ne servoient qu'à entretenir le luxe et la molesse; et il ne les souffroit dans les villes de son roïaume, que dans l'esperance que ses sujets, devenus plus raisonnables par ses conseils, mettroient enfin des bornes à leurs dépenses superflues.

Il y avoit dans quelques provinces de l'Epire des gens que le Roi détestoit comme des pestes publiques: c'étoit les partisans. Ces scélérats, enrichis des biens d'une infinité de familles, avoient à la ville, et à la campagne des palais, qui surpassoient en magnificence ceux des prémiers seigneurs du roïaume. En y entrant, on voïoit une cour spacieuse, bordée par un grand nombre de remises: on y trouvoit des écuries, qui renfermoient plus de chevaux qu'un prince n'en a dans les siennes: cinq, ou six mulets auroient eu de la peine à porter toute la vaisselle d'argent, et de vermeil doré qu'on voïoit dans les offices: enfin les cuisines étoient remarquables par le grand nombre

d'apprêts

d'apprêts qui s'y faisoient, et par l'habilité des cuisiniers, qu'ils avoient su, à force de promesses et de présens, enlever à quelques seigneurs. Cependant ils jouissoient en repos du fruit de leurs vols, et de leurs concussions ; et ils n'avoient tout au plus à craindre que les injures, que le peuple vomissoit contre eux ; car pour les rois d'Epire, comme ils étoient persuadés, qu'ils n'avoient qu'à parler pour trouver dans leurs coffres des sommes toutes prêtes pour soutenir les dépenses les plus considerables, ils les regardoient comme le soutien de l'état, et les accabloient de caresses. Pirrhus, resolu d'en purger son roïaume, leur fit rendre la plus grande partie des biens qu'ils avoient volés, et les exila dans l'île de Corcire.

Il se comporta d'une maniere bien différente à l'égard des habitans de la campagne. Aïant appris, qu'ils avoient de la peine à païer en argent les taxes qui leur étoient imposées, il n'exigea d'eux que la douzieme partie des bleds, et des fruits qu'ils recueilloient. Il fit même plus en leur faveur ; car il ordonna, que, si la grêle, ou quelque autre accident emportoit leur recolte, on leur donneroit pour rien tous les bleds, dont ils auroient besoin pour ensémencer leur terres, et qu'on leur fourniroit même tout ce qui leur seroit nécessaire pour se nourrir durant tout le cours de l'année. Cette complaisance du Roi pour les

païsans rendit en peu de tems les villages comme autant de petites villes, composées de maisons agréables, où on trouvoit des chambres bien meublées, des caves bien garnies, et des gréniers qui regorgeoient de toutes sortes de grains.

Pirrhus fit construire des écoles publiques, qu'il remplit de professeurs habiles, et éclairés. On y enseignoit non seulement la pratique de la vertu; mais encore la Philosophie, la Géographie, l'Astronomie, les autres parties des Mathématiques, et les langues vivantes. Pour ce qui étoit des langues mortes, on les y regardoit comme entierement inutiles à la noblesse, aux marchands, et aux artisans; et on n'y faisoit pas grands cas des personnes, qui n'avoient point d'autre mérite que celui de savoir des langues, que presque personne n'entend. Chacun y pouvoit proposer son sentiment, pourvu que ce fut sans passion, et sans offenser ceux qui étoient d'une opinion contraire à la sienne.

Les jeunes gens, qui avoient envie de se pousser dans le service, alloient au sortir de ces écoles dans des académies, remplies de maîtres très expérimentés dans l'art militaire. On leur y apprénoit à faire la guerre: on leur montroit ce qui devoit être observé dans les campemens: on leur faisoit remarquer les dangers qu'il y avoit à craindre, la maniere de prévenir les surprises des

ennemis,

ennemis, et les ressources qu'il falloit avoir pour faire une retraite honorable : on leur enseignoit tout ce qu'on étoit obligé de faire pour défendre, ou pour attaquer une place : on les instruisoit de toutes les ruses, qui étoient en usage dans la guerre : on leur donnoit un recueil de la plus part des stratagemes, dont on s'étoit servi jusqu'à leur tems : enfin on n'oublioit rien pour en faire de grands capitaines. Aussi avoit on la satisfaction de voir, que la plus part d'entre eux profitoient si bien des instructions qu'ils recevoient, que, dans un besoin, ils auroient été en état d'en donner aux autres.

Pirrhus avoit environ cinquante mille hommes de cavalerie, sans y comprendre sa maison, qui pouvoit aller à trois milles hommes ; mais outre ces troupes reglées, il y avoit encore dans chaque ville une milice très bien disciplinée. Elle étoit composée de bourgeois, et d'artisans ; et comme les Epirotes étoient accoutumés dès leur plus tendre jeunesse à une vie frugale, et laborieuse, il n'y avoit point de milicien qui ne fut en état de resister à toutes les incommodités d'une longue guerre. Chaque province étoit obligée d'envoïer une fois l'annêe ses milices à une revûe générale, qui se faisoit auprès de la capitale du roïaume, et qui duroit ordinairement quinze jours. Tous les miliciens y passoient les journées entieres, exposés

aux ardeurs du ſoleil, ou aux autres injures de l'air; et la nuit ils couchoient dans leurs tentes ſur un peu de paille, et y dormoient auſſi bien que dans les bons lits qu'ils avoient chés eux. Cette revûe n'avoit été établie que pour les tenir en haleine, et les accoutumer aux fatigues de la guerre: afin que, ſi on avoit beſoin d'eux, on les trouvât infatigables dans tous les travaux, qu'ils auroient à ſouffrir. On leur fourniſſoit l'étape dans tous les lieux de leur paſſage, tant en allant qu'en revenant; et lors qu'ils étoient arrivés à l'éndroit où ils devoient camper, on leur donnoit des tentes, du pain de munition, du vin, de la viande, et toutes les autres choſes qui leur étoit néceſſaires. Ainſi ceux, qui compoſoient la milice, n'étoient obligés à aucune depenſe: ils ne s'abſentoient ordinairement de chés eux que pour cinq ſemaines; et comme leur abſence étoit ſuppléée par la préſence de leurs femmes, leur commerce alloit toujours ſon train, et ils ne trouvoient, en rentrant dans leurs maiſons, aucun dérangement dans leurs affaires: il arrivoit même rarement, que les chefs de famille fuſſent incorporés dans la milice: puis qu'ils pouvoient mettre un de leurs enfans, ou de leurs domeſtiques à leur place. On commençoit à prendre les armes à l'âge de vingt ans; et on

ceſſoit

cessoit de les porter, dès qu'on en avoit quarante.

Des troupes bien agueries, et une milice bien disciplinée ne furent pas les seules précautions, que Pirrhus se crut obligé de prendre, pour se mettre en état de résister à ses ennemis. Il fit encore fortifier ses villes frontieres : les remplit de toutes les choses nécessaires pour soutenir un long siege ; et amassa un fond suffisant, pour se défendre avec succès en cas d'attaque.

Comme on lui demandoit un jour, pourquoi il songeoit à la guerre en tems de paix : " ceux," répondit il, " qui ne s'y préparent, que quand " ils sont obligés de la soutenir, la commencent " presque toujours, dépourvus d'une infinité de " choses absolument nécessaires, soit pour at- " taquer, soit pour se défendre. Il me semble, " qu'il n'y a point de tems plus propre, pour " se préparer à la guerre que celui dans lequel " on jouit d'une paix profonde. Les peuples " sont alors bien plus en état de fournir à toutes " les dépenses, qu'il faut faire pour cela, que " dans un tems de trouble et de désolation. Il " est rare, qu'ils se ressentent des impôts, qu'ils " païent à loisir, et les uns après les autres ; mais " si on les oblige de païer tout à la fois des " taxes exorbitantes, on les met hors d'état de " maintenir leurs familles : on les ruine : ils

" ſuccombent ſous le joug de l'oppreſſion ; et le
" déſeſpoir les porte ſouvent à une revolte ou-
" verte.

Si Pirrhus avoit beaucoup de penchant pour le deſpotiſme, il ne déſiroit pas avec moins d'ardeur de gagner l'eſtime et l'amour de ſes peuples. Ce prince ne trouvoit point de plus grand plaiſir que celui de s'entendre appeller le pere de la patrie ; et il y avoit des momens dans leſquels il ſe ſeroit volontiers dépouillé de toute ſon autorité, pour ſe procurer ce titre glorieux. C'eſt auſſi pour le mériter, et pour faire oublier aux Epirotes les maux qu'ils avoient ſoufferts, qu'il alla au devant de tous leurs ſouhaits, en prévenant toutes leurs demandes, et même en ſe dépouillant de la plus grande partie de ſes prérogatives en faveur du Sénat. Dès qu'il ſe fut déterminé ſur le pouvoir qu'il vouloit accorder à cette aſſemblée, il manda les ſénateurs ; et Cinéas leur parla ainſi en ſon nom.

" Meſſieurs, le Roi, qui eſt perſuadé que les
" malheurs, qui ſont arrivés à l'Epire, ſont les
" ſuites de la trop grande autorité que vous avez
" donnée à ſes prédéceſſeurs, m'a commandé de
" vous dire, qu'il vous laiſſe le pouvoir de faire
" tous les reglemens, que vous jugerez né-
" ceſſaires pour le bien, et la ſûreté de la nation.
" Vous ſavez, auſſi bien que moi, qu'en accor-

" dant

“ dant des revenus trop considérables à vos rois, “ vous leur avez procuré les moïens de vous “ affoiblir, et de vous priver de votre liberté : “ que c'est avec l'argent des Epirotes qu'ils ont “ gagné ceux, qui, n'aïant que leurs propres in- “ térêts à coeur, étoient bien aises de se vendre “ à la cour, au préjudice de leur patrie : que “ c'est avec cet argent qu'ils ont trouvé moïen “ de faire élire leurs créatures membres du Sénat : “ en un mot que c'est avec cet argent qu'ils ont “ souvent forcé le Sénat à faire des reglemens et des “ loix qu'ils avoient eux mêmes dictées. Vous “ n'ignorez pas non plus, Messieurs, que le “ droit, que vous leur avez accordé, de nommer “ aux emplois n'a pas peu contribué, à la perte “ de vos privileges, et que, s'ils n'avoient point “ eu de places à donner, on n'auroit pas vû “ tant de gens se soumettre aveuglement à leur “ volonté. Souvenez vous, que vous êtes les “ peres du peuple ; et puis que le Roi vous per- “ met de faire tout ce que vous jugerez à propos “ pour le bien de la patrie, tachez de remédier “ aux maux dont vous êtes les causes inno- “ centes.

“ Vous pouvez le faire avec d'autant plus de “ facilité, Messieurs, que le Roi vous donne le “ pouvoir d'examiner la conduite de ses mi- “ nistres, et de les déposer, si vous croïez que

" cela ſoit néceſſaire pour le bien de l'état.
" Quelques bonnes intentions que vous ſuppoſiez
" dans le prince qui nous gouverne, vous ſavez
" qu'il eſt homme, et que par conſequent
" il eſt ſujet à être trompé. Peut être l'eſt il
" tous les jours : peut être auſſi qu'il n'oſe ſe
" défaire de certaines gens, dont il connoit les
" mauvais deſſeins : parce qu'il leur a donné ſa
" confiance, et qu'il leur a revélé le ſecret de ſes
" affaires. Ce ſera donc un ſervice important
" que vous lui rendrez, ſi vous vous ſervez de
" l'autorité qu'il vous accorde, avec le zele, et le
" déſintéreſſement qui conviennent à ceux, qui
" aiment véritablement leur patrie.

" Dans l'établiſſement des loix, il me ſemble,
" que la principale doit être celle qui défend
" d'acheter les ſuffrages dans les élections des
" magiſtrats. On doit punir, et celui qui cor-
" rompt, et celui qui ſe laiſſe corrompre. Les
" candidats, qui ſe font élire à force d'argent,
" n'ont point d'autre vûe que de tirer de la cour
" des ſommes immenſes, en lui vendant leurs voix,
" ou de ſe rendre formidables au gouvernement,
" en fomentant des ſéditions parmi le peuple,
" lors que la cour refuſe de les ſatisfaire. Il me
" paroît encore néceſſaire de n'accorder le droit
" de ſuffrages pour les élections qu'à ceux, dont
" l'intérêt particulier eſt joint à celui du public :
" car

" car quand on n'a rien à perdre, on ſe ſoucie
" fort peu que les candidats qu'on élit ſoïent
" honnêtes gens, ou non.

" Je finis, Meſſieurs, en vous exhortant de
" vous reſerver le droit de déclarer la guerre, et
" celui de faire la paix : ce ſont là les ſeuls moïens
" que vous avez, pour mettre des bornes à l'am-
" bition de vos princes, et pour recouvrer votre
" liberté.

Dès que Cinéas ſe fut retiré, les ſénateurs, qui n'avoient pas perdu un mot de ce qu'il leur avoit dit au nom du Roi, reſolurent de rendre à l'Epire ſa liberté ; et après un ſérieux examen, on fit, d'un conſentement unanime, les Loïx ſuivantes.

1. On ne poura à l'avenir lever d'impôts que par l'ordre du Sénat.

2. On donnera tous les ans au Roi 6000 talens, tant pour l'entretien de ſa maiſon, que pour celui de l'armée, et de la flote.

3. Tous les emplois civils, et militaires ſeront donnés par le Sénat.

4. C'eſt à cette aſſemblée qu'appartient le droit de déclarer la guerre, et de faire la paix.

5. Elle peut obliger tous les magiſtrats, et même les ambaſſadeurs, que le Roi envoïe dans les cours étrangeres, à lui rendre compte de leur conduite.

6. Les

6. Les *sénateurs* seront choisis par le peuple, tous les *trois ans*; *et tant* qu'ils exerceront leus emplois, il ne leur sera point permis d'accepter de places à la cour.

7. Pour avoir droit de suffrages dans les élections, il faut posseder dix talens en fond de terre.

8. On confisquera, au profit du trésor public, tous les biens de ceux, qui seront convaincus, ou d'avoir donné de l'argent pour se faire élire, ou d'en avoir reçu pour donner leurs voix.

Quand Pirrhus eut donné son consentement à toutes ces loix, les Sénateurs l'allerent trouver en corps, tant pour le remercier de ses bontés, que pour lui jurer de lui être fideles, et de sacrifier leurs vies, et leurs biens pour son service. La maniere, dont il les reçut, leur fit croire qu'il étoit disposé de les observer. C'étoit en effet alors son sentiment; mais l'inclination, qu'il avoit pour le despotisme, lui fit bien-tôt oublier ce qu'il avoit promis.

Pirrhus, aïant reglé les affaires de son roïaume, crut, qu'il étoit aussi de son devoir, de pourvoir à la sûreté de ses peuples, en entretenant la paix avec ses voisins. Pour cet effet il leur envoïa des ambassadeurs, qu'il choisit lui-même, sans vouloir rien accorder, ni à la faveur, ni à la recommandation. C'est qu'il étoit persuadé, que c'est du choix des ambassadeurs que dépend l'honneur d'un prince, et la gloire de son peuple. " Un ambassa-

" deur,

"deur, disoit-il, qui ne se comporte pas bien
" dans les cours étrangeres, jette sur sa nation un
" ridicule, qui ne s'efface pas aisément. Le mépris
" qu'on fait de lui rejaillit sur tout le corps. De
" là les antiphaties et les haines nationales. Un
" ambassadeur doit être non seulement consommé
" dans la politique, désintéressé, sobre, modéré,
" patient, et généreux ; mais il faut encore qu'il
" soit affable, poli, complaisant, de facile accès,
" et qu'il n'aît point de défauts corporels."

Pendant que Pirrhus étoit occupé à faire fleurir son roïaume, il apprit la mort de Ptolomée roi d'Egipte son bienfaiteur. Ce prince, qui mourut à l'âge de quatre vingt quatre ans, et la seconde année après qu'il eut appellé son fils à l'empire, fut le plus habile, et le plus honnête homme de sa race. C'est lui qui éleva l'Egipte à ce haut point de grandeur et de puissance, qui la rendoit supérieure à presque tous les autres roïaumes. Il conserva sur le trône l'amour de la simplicité et l'éloignement du faste qu'il y avoit porté. Il étoit accessible à ses sujets jusqu'à la familiarité : il mangeoit souvent chez eux ; et quand il donnoit lui même à manger, il ne rougissoit point d'emprunter de la vaisselle, parcequ'il n'en avoit pas plus qu'il ne lui en falloit pour son usage ordinaire. Quand on lui représentoit, que la roïauté sembloit demander plus d'opulence, il répondoit que la

véritable grandeur d'un roi ne consistoit pas à être riche lui-même, mais à enrichir les autres.

Pirrhus apprit aussi les cruautés de Lisimaque, et la mort tragique d'Agatocle, que ce pere dénaturé avoit fait empoisonner, pour des crimes dont sa marâtre l'avoit injustement accusé. Les Thraces, et les Macédoniens ne voïoient plus leur roi qu'avec horreur: ils le maudissoient à chaque instant; et toutes leurs conversations ne rouloient que sur ses injustices, et l'atrocité des crimes, qu'il commettoit sans crainte, ni sans remord. On se rappelloit sans cesse la bassesse de sa naissance; et on souhaitoit, que le caprice de la fortune, qui l'avoit élevé si haut, le reduisit à sa prémiere condition.

Lisimaque étoit fils d'un marchand de Macédoine. Il étudia sous le philosophe Calisthene, à qui Aléxandre le grand fit couper les levres, le nez, et les oreilles. Aïant été exposé à un lion affamé, pour avoir fait tenir du poison à son maître, et voïant que cet animal furieux venoit à lui pour le déchirer à belles dents, il lui enfonça la main droite dans la gueule; et le tenant serré, il lui arracha la langue, et lui ôta ainsi la vie. Cette action parut si belle à Aléxandre, que non seulement il lui pardonna son crime, mais lui ordonna même de se tenir auprès de sa personne. Ainsi commença

la

la fortune d'un homme qui peu de tems après ſe vit roi de pluſieurs roïaumes. Heureux! s'il avoit ſu les gouverner avec ſageſſe. Ses ſujets ſe ſauvoient en foule de ſes états, pour éviter la mort, ou les ſupplices les plus cruels, en ſe refugiant dans les païs étrangers. Séleucus recevoit avec amitié ceux d'entre eux, qui lui demandoient ſa protection; et Pirrhus ne ſe contentoit pas de faire du bien à ceux qui ſe retiroient dans ſon roïaume, mais il invitoit encore les-autres à y venir jouïr d'un bonheur, qu'ils ne pouvoient trouver dans leur patrie.

Le roi d'Epire, pour ſe délaſſer de ſes travaux, s'appliquoit à l'embeliſſement de ſes palais. Il y fit faire des jardins, où l'on voïoit toutes les fleurs, dont le printems enrichit la terre. Les arbres touffus, qui y formoient des allées à perte de vûe, y attiroient de toutes parts les oiſeaux qui venoient mêler leur chant au murmure des eaux, ou qui s'élevoient en forme de jets d'eau, ou qui couloient de pluſieurs caſcades. Il y avoit dans les allées, et dans les parterres des Statues de Dieux, et de Déeſſes, ouvrages de Liſippe, de Praxitelle, de Scopas, de Brianis, de Timothée, et de Léochare. Les appartemens étoient remplis de tableaux faits par les plus fameux peintres de la Grece. On y admiroit ſur tout les victoires de Sémiramis, de Cirus, et d'Aléxandre, ouvrages des diſciples d'Appollodore, qu'il avoit appellés en Epire. Il alloit

ſouvent

ſouvent les voir travailler ; et de crainte que ſa préſence ne les intimidât, et ne fît trembler le pinceau dans leurs mains, il leur parloit avec un air de familiarité qui les enhardiſſoit, et échauffoit de telle ſorte leur imagination, que l'expreſſion des tableaux en étoit plus vive, et plus naturelle. Mais Pirrhus n'étoit pas capable de jouïr lontems de ces plaiſirs innocens. Un caractere vif, et impétueux tel que le ſien, et une ambition toujours avide et inquiete ne pouvoient ſouffrir le repos. Il falloit qu'il fut en mouvement, et qu'il y mit les autres. C'étoit une véritable maladie, et une fievre violente, qui avoit des accès très frequens. Il vouloit ſe repandre au déhors, et chercher de contrée en contrée un bonheur qu'il laiſſoit échapper, quand il étoit entre ſes mains. Ce fut donc avec joïe qu'il reçût une ambaſſade des Tarentins, et de tous les Grecs d'Italie, qui le ſupplierent de les ſecourir contre une république, qui en vouloit à leur liberté.

Les Tarentins poſſedoient alors la Calabre, la Pouille, et la Lucanie. Leur capitale, ſituée à l'embouchure de la mer Adriatique, étendoit ſon commerce juſque, aux deux extrémités de la mer Méditerranée. Son port étoit toujours rempli de vaiſſeaux venus d'Iſtrie, d'Illirie, d'Epire, d'Achaie, de Sicile, et d'Afrique. Elle étoit entourée de bonnes murailles ; et ſes habitans, dont

les

les richesses avoient enflé le coeur, méprisoient les nations qu'ils ne connoissoient pas. Un jour que quelques galeres Romaines parurent par hazard sur leurs côtes, ils prirent ceux qui étoient dessus pour des barbares sans aveu, et les insulterent. Les Romains, sensibles à l'affront que leurs compatriotes avoient reçu, envoïerent des ambassadeurs à Tarente, pour y demander satisfaction. Les Tarentins, loin d'écouter leurs justes plaintes, leur rirent au nez, et les chasserent de leur païs. Dès qu'ils furent de retour à Rome, ils rendirent compte de leur commission au Sénat. La guerre contre les Tarentins fut résolue; et on mit une armée en campagne, pour les aller punir de leur insolence.

Les Tarentins, pour être en état de s'opposer à des ennemis aussi formidables que les Romains, firent alliance avec tous les Grecs d'Italie; mais, comme ils ne trouvoient point parmi leurs alliés, ni dans leur propre païs de généraux assés habiles, ils songerent à Pirrhus. Les ambassadeurs, qu'ils lui envoïerent, avoient ordre de lui dire, qu'ils n'avoient besoin que d'un capitaine sage et expérimenté: qu'ils ne manquoient pas de bonnes troupes; et qu'en ne rassemblant que les forces des Lucaniens, des Messapiens, des Samnites, et les leurs, ils mettroient sur pié une armé de vingt mille chevaux, et de trois cens cinquante mille hommes

de pié. On juge aiſement comment Pirrhus reçut une propoſitīon ſi flatteuſe pour lui, et ſi conforme à ſon caractere ; mais comme il ne vouloit pas qu'on crût qu'il entréprenoit une affaire ſi importante de ſon chef, il fit aſſembler ſon conſeil, et y propoſa la guerre d'Italie.

Timochare ne manqua point de ſoutenir, qu'il étoit de l'honneur du Roi de l'entreprendre, et appuïa ſon ſentiment de toutes les raiſons plauſibles, qu'il put trouver. A l'entendre, il ne falloit que deux campagnes pour ſubjuguer tous les peuples de la grande Grece ; et il étoit impoſſible, que les Romains puſſent reſiſter aux armes des Epirotes. Preſque tous les membres du conſeil, perſuadés que c'étoit faire plaiſir au Roi, que d'embraſſer en cette occaſion le ſentiment de ſon miniſtre, ſe declarerent auſſi pour la guerre. " Allez, Seigneur," dirent ils, à Pirrhus, " allez ſecourir des peuples " oppreſſés qui vous appellent à leur ſecours : " allez diſſiper ces fiers républicains, ſi ſouvent " vaincus par les Gaulois, et qui ont paſſé ſous le " joug des Samnites : allez leur montrer, que s'ils " ont quelque fois fait des conquêtes, ce n'étoit " que ſur des gens peu agueris. Nous ſommes " préts à ſacrifier nos biens, et nos vies pour faire " reüſſir cette entrepriſe ; et vous pouvez compter " ſur notre fidélité. Dès aujourd'hui vous pouvez

" diſpoſer

" disposer de nous, de nos enfans, de nos amis, " et de tout ce que nous possedons.

Timochare, voïant, que la plus part des seigneurs, qui composoient cette assemblée, approuvoient ce qu'il venoit de dire, leur parla en ces termes. " Ce n'est pas seulement, Messieurs, " pour l'agrandissement d'un roïaume, et pour " la gloire du prince, qui le gouverne, que la " guerre est nécessaire : c'est encore pour le re- " pos, et le bien de l'état. Vous savez, qu'il y " a quelque fois trop d'habitans dans un païs. " Que faire d'une infinité de jeunes gens, qui ne " pensent qu'à se corrompre, et à corrompre les " autres par la débauche, et le libertinage ? Com- " ment disposer d'un grand nombre de per- " sonnes, qui ne peuvent gagner leur vie, et que " la nécessité force souvent à voler, et à massacrer " ceux, qu'ils rencontrent ? Les hommes mul- " tiplient si fort de vingt ans en vingt ans, qu'il " n'y auroit pas assés de terrain pour les con- " tenir, ni de loix assés rigoureuses pour les em- " pêcher de mal faire, si la guerre n'en dimi- " nuoit le nombre : car de prétendre qu'on " pourroit faire dans un roïaume un nouveau " partage des biens, et qu'après ce partage tous " les habitans n'auroient point d'autre ambition, " que de vivre du travail de leurs mains, en " cultivant la portion qui leur seroit échue à

" chacun d'eux, permettez moi de vous dire, que " ce feroit là la plus grande folie du monde. " D'ailleurs le marchand, avide de gain, ne né- " glige rien pour acquerir des richesses : l'or- " gueil, et l'insolence suivent souvent sa prospé- " rité ; et les trésors qu'il possede l'engagent à " vouloir l'impossible, c'est-à-dire à faire des " entreprises, qui ne tendent qu'à s'approprier " le commerce des autres nations. On doit donc " se servir de moïens violens pour contenir des " sujets dans les justes bornes de leur devoir ; et " un prince ne regne jamais plus paisiblement, " que quand la guerre l'a défait de ces esprits " turbulents, qui veulent tout bouleverser, et " qu'elle a appris à un peuple, à ne point mé- " priser ses voisins, à ne point leur insulter, " et à ne point s'emparer de ce qui leur ap- " partient.

Cinéas répondit, qu'il ne comprénoit pas comment il pouvoit arriver, qu'il y eut trop de monde dans un roïaume. " Il est vrai," dit il, " qu'il " n'y a toujours que trop de gens oisifs, que la " molesse, et la débauche rendent à charge à une " nation ; mais s'en suit il de là, qu'il faille se dé- " faire d'eux dans une guerre injuste ? Que ne " les oblige-t-on, ou à cultiver la terre, ou à " travailler de leurs mains, ou à commercer ? Je " sais bien, Messieurs, que la politique de la plus

" part

" part des rois, les empêche de goûter ces maximes. " Comme ils ne songent qu'à se venger, ou à " s'emparer des terres de leurs voisins, ils sont " toujours bien aises de trouver un grand nombre " de paresseux, que l'amour du brigandage anime, " ou qui se font un honneur, ou un devoir de " voler, et de massacrer de sang froid des peuples " qu'ils n'ont jamais vûs, et qui ne leur ont ja- " mais fait de mal. Il importoit fort peu aux " Macédoniens, qu'Aléxandre le grand fut vain- " queur de l'Orient : cependant ce prince, en " leur donnant des spectacles, et des jeux publics, " et en leur faisant distribuer quelques sommes " d'argent, trouva le moïen de leur persuader, " que c'étoit un bonheur pour eux d'avoir un " conquérant pour roi, et les engagea même " à remercier les Dieux pour les crimes qu'il " commettoit.

" Vous voulez, Messieurs, que nous allions faire " la guerre, aux Romains, qui ont envie de tirer " vengeance de l'affront, que les Tarentins leur " ont fait ; mais quand nos troupes seront en " Italie, que deviendrons nous, si nous perdons " une, ou deux batailles, et que les Tarentins " se voïent forcés de demander la paix ? Je sais " que le Roi est porté à la guerre ; mais la " crainte de lui déplaire ne m'empêchera pas " de lui donner un conseil salutaire. Je " n'augure rien de bon d'une entreprise injuste,

" et qui ne nous regarde point. Au reste,
" Messieurs, ne croïez pas, que je parle ainsi,
" parceque j'appréhende pour ma vie. Je suis
" prêt à suivre le Roi par tout où il jugera
" à propos d'aller. Heureux! si je puis lui
" être de quelque utilité, en m'exposant pour
" lui.

" Je ne puis finir, sans vous faire remarquer,
" que ceux, que les princes emploïent pour cal-
" mer l'inquiétude d'une nation opprimée, trou-
" vent souvent leur intérêt à leur obeir aveugle-
" ment, et ne se mettent gueres en peine de ce
" qui doit arriver. Tant que la protection du
" prince les met à couvert du juste ressentiment
" du peuple, ils jouissent tranquillement du fruit
" de leur supercherie, de leur mauvaise foi, et
" de leur complaisance criminelle. On les craint,
" parcequ'on s'imagine qu'ils ont un pouvoir ab-
" solu sur l'esprit du prince, qui bien souvent ne
" se sert d'eux que par nécessité, et qui leur dé-
" couvre rarement les raisons des choses qu'il leur
" fait faire.

" Un prince," répondit Timochare, " ne
" doit rendre raison qu'aux Dieux de sa conduite.
" Comme il est le maître des autres hommes,
" c'est à eux à lui obeir; et il ne leur convient
" point de condamner ses actions. Il doit sou-
" tenir la gloire de son peuple, et le venger,

" quand

" quand il reçoit quelque insulte de la part de
" ses voisins. Voudriez vous, Cinéas, qu'un
" prince abandonnât ses sujets à la colere de qui-
" conque voudroit les détruire? Faut il qu'il
" voit sacrifier ses amis, sans leur donner de se-
" cours, ou qu'il se voit ménacé sans ressentir
" l'injure qu'on lui fait? On n'a jamais que du
" mépris pour un roi, qui, sans oser tirer l'épée,
" n'emploit que des remontrances, des prieres,
" et des négotiations. Ce n'est que par la voïe
" des armes qu'on obtient des conditions raison-
" nables de ses ennemis; et un prince doit se
" servir de tout le pouvoir qu'il a en main,
" pour humilier ceux, qui veulent lui donner
" des loix, ou qui refusent de rendre justice à ses
" alliés.

" Ces fiers républicains, qui sont aujourd'hui
" trembler toute l'Italie, et qui n'étoient n'a-
" gueres qu'un tas de brigans, doivent moins
" leur aggrandissement à leur courage qu'à la
" foiblesse de leurs voisins. Leurs armées, com-
" posées de differens peuples, qui ne s'entendent
" point les uns les autres, et dont la plus part les
" regardent comme des tirans, ne pourront ja-
" mais tenir contre des troupes Epirotes, que le
" Roi commandera en personne; et il est indu-
" bitable, que l'Italie, sous la protection d'un
" prince aussi bon, et aussi courageux que le

" notre, reprendra bien-tôt son prémier lustre.
Cinéas, au lieu de répondre à Timochare, parla ainsi au Roi. " Les Romains, Seigneur,
" ne sont point tels qu'on vous les représente.
" Ils commandent à des nations belliqueuses:
" ils savent faire la guerre ; et le courage, qui
" anime tous les soldats dont leurs armées sont
" composées, les rend invincibles. Ce n'est que
" chez eux qu'on trouve des Horaces, qui soutien-
" nent seuls l'effort d'une armée entiere, et des
" Décius, qui se dévouent à la mort pour donner
" la victoire à leurs troupes. Mais supposons que
" les Dieux se déclarent en notre faveur, et nous
" fassent la grace de vaincre les Romains, quel
" sera le fruit de notre victoire ? " Les Romains
" une fois vaincus," répondit Pirrhus, " toute
" l'Italie sera à nous ; vous n'ignorez pas qu'elle
" renferme plus de richesses, qu'il n'en faut pour
" nous enrichir. Et quand nous en serons maitres,"
continua Cinéas, " que ferons nous?" Pirrhus qui ne voïoit pas encore où il en vouloit venir ; voila, " lui-dit il," la Sicile, qui nous tend les bras.
" c'est une île considérable, et dont on peut s'em-
" parer sans qu'il en coute beaucoup : les di-
" visions, qui regnent parmi les peuples qui l'ha-
" bitent, nous en rendront la conquête facile.
" Mais, " ajouta Cinéas," la Sicile conquise, les
" Epirotes mettront ils bas les armes ? Non cer-
" tainement,

" tainement," répondit Pirrhus avec vivacité."
" Quoi ! nous demeurerions en ſi beau chemin ?
" Si les Dieux favoriſent nos deſſeins, la Sicile, et
" l'Italie ne ſeront que les préludes de plus grandes
" entrepriſes. Carthage, avec toute l'Afrique, la
" Macédoine qui m'a autrefois appartenue, la
" Grece entiere, voila une partie des conquêtes,
" qui nous reſteront à faire. Et quand nous au-
" rons tout conquis, " dit Cinéas," quel parti pren-
" drons nous ? Quel parti nous prendrons ?" ré-
pondit Pirrhus. " Nous vivrons en repos, nous
" gouterons ſans inquiétude les douceurs de la
" paix, nous paſſerons des jours tranquilles au
" milieu de l'abondance, et nous ne penſerons
" qu'à nous réjouir. Eh ! Seigneur," lui dit
" alors Cinéas, " qui eſt-ce qui nous empêche
" dès aujourd'hui de vivre heureux, et contents ?
" Pourquoi aller chercher ſi loin un bonheur, que
" nous avons entre nos mains, et acheter ſi cher
" ce que nous pouvons avoir ſans peine ?

Ce diſcours de Cinéas affligea Pirrhus, ſans pourtant lui faire changer de réſolution. Il n'avoit rien de raiſonable à y oppoſer ; mais ſon tempéramment vif l'entrainoit vers un fantôme de gloire, qui ſe montroit à lui ſous un déhors brillant, et ſéducteur.

Les Epirotes, qui avoient joui d'une paix profonde pendant pluſieurs années, étoient devenus ſi

riches par leur commerce, qu'ils n'avoient plus que du mépris pour toutes les autres nations. Ils voïoient leurs armées de terre bien disciplinées, leurs vaisseaux de guerre bien équippés, et leurs villes frontieres en état de resister à leurs ennemis. La prudence, et la valeur du Roi, le courage de leurs troupes de terre, et de mer, les richesses qu'ils avoient amassées, tout leur enfloit le coeur. Ils se croïoient capables de donner des loix à tous leurs voisins : ils envioient le commerce des Carthaginois ; et détestoient l'agrandissement des Romains. Les grands du Roïaume ne respiroient que l'anéantissement de ces deux républiques ; et le peuple se partageoit déja dans son imagination, et les terres des Romains, et les richesses de Carthage. L'ambassade des Tarentins fournit aux Epirotes l'occasion d'éclater. Le Sénat s'assembla ; et il y fut resolu, à la pluralité des voix, qu'on accorderoit à ce peuple tous les secours qu'il demandoit. On députa aussi-tôt vers le Roi, pour le prier de consentir à la guerre contre les Romains ; et de crainte que les prérogatives, dont il s'étoit dépouillé, ne fussent un obstacle aux opérations de cette guerre, le Sénat le conjura de les reprendre, et lui donna un plein pouvoir de mettre en mouvement ses armées de terre, et de mer ; de lever de nouvelles troupes, de disposer des revenus annuels de la nation, de distribuer à

son

ſon gré des places civiles, et militaires, d'établir de nouveaux impôts, à condition néanmoins que tous ceux, qui auroient des emplois civils dans le Roïaume, païeroient trois fois plus que les autres dans les levées de déniers qui ſe feroient: aïant été jugé raiſonnable, que ceux, qui en tems de paix s'étoient enrichis aux dépens du public, ſans prendre beaucoup de peine, et ſans courir aucun riſque, devoient contribuer, plus que les autres, au ſoutien, à l'agrandiſſement, et à la gloire de ce même peuple, qui les faiſoit vivre ſi graſſement.

C'eſt ainſi que les Epirotes ſe déſirent en un ſeul jour de ces privileges, qui leur avoient acquis tous les biens qu'ils poſſédoient, et qui étoient les fondemens de leur liberté. Ce n'eſt pas que tout le Sénat fut alors d'un même ſentiment. Il y en avoit pluſieurs dans cette aſſemblée qui prévoïoient les ſuites funeſtes des réſolutions qu'on y prit, et qui déplorerent dans leurs diſcours les malheurs qui ménaçoient leur patrie: mais l'ambition des uns, la crainte que les autres avoient de déplaire au Roi, et l'antipatie que la plus part avoient conçue contre les Romains, jointe à l'eſpérance de les ſubjuguer aiſément, l'emporterent ſur le petit nombre. Les repréſentations de Cinéas furent regardées d'un oeil de mépris. On vouloit préſenter une requête au Roi pour le prier de le chaſſer de

la

la cour, et de le priver pour toujours de sa confiance. Le peuple même avoient pris une telle aversion pour lui, qu'il courut plus d'une fois le risque d'étre massacré, en allant au Sénat, et en revenant à la cour ; et ce grand homme auroit été la victime de son amour pour le bien public, si Pirrhus, qui connoissoit son mérite mieux que tout autre, ne se fût servi de toute son autorité, pour le mettre à couvert des attentats d'une populace insensée.

Cependant pour donner plus de couleur, et plus de poids aux résolutions qu'on avoit prises dans le Sénat, et pour engager le soldat à bien servir dans la guerre qu'on alloit entreprendre, on jugea à propos de faire consulter l'oracle d'Appollon, qui étoit à Delphes. Les Prêtres répondirent pour le Dieu, *qu'on vaincroit en Italie*, sans expliquer, si ce seroient les Romains, ou les troupes d'Epire qui remporteroient la victoire. C'étoit tout ce que Pirrhus attendoit d'eux, et autant qu'il en falloit pour engager ses soldats à le prier, qu'il les menât contre l'ennemi.

Fin du troisieme Livre.

PIRRHUS



PIRRHUS, ROI D'EPIRE.

LIVRE QUATRIEME.

SOMMAIRE.

Cinéas, en donnant à Pirrhus une idée de l'histoire Romaine, s'applique à lui faire connoître le caractere des Romains, et les révolutions auxquelles leur république a été exposée.

TANDIS que tout se préparoit en Epire pour porter la Guerre en Italie, Pirrhus, rempli de ses vastes projets, s'enfermoit souvent seul avec Cinéas pour lui Communiquer tous ses plans. « Malgré « l'aversion que vous avez pour la guerre, » lui disoit il, « ne conviendrez vous pas avec moi, « qu'il n'y eut peut-être jamais un plus beau « champ de gloire pour un prince, que celui où « nous allons cueillir des lauriers ? L'ardeur

« martiale

" martiale des Epirotes ne nous promet elle pas
" la réduction des Romains? croïez moi, Cinéas,
" nous trouverons la campagne moins rude que
" vous ne pensez." Cinéas, les yeux baissés, gardoit un profond silence, et paroissoit vivement pénétré de douleur. Le Roi, qui connoissoit ses sentimens, et qui comprit que la crainte de lui déplaire ne lui permettoit pas de répondre, crut qu'il étoit à propos de changer de discours. " Je ne suis pas
" trop bien instruit," " mon cher Cinéas, lui
" dit-il, de l'histoire Romaine, quoi que j'en aïe
" souvent entendu parler". Voulez vous m'en donner une idée suivie?" Cinéas, charmé d'avoir une occasion de faire connoître au Roi l'ennemi qu'il alloit combattre, lui répondit. " Il est facile,
" Seigneur, de vous contenter. Les Romains
" sont redévables de leur établissement à Romulus,
" fondateur de la ville, qui porte aujourd'hui
" son nom. Ce prince, y aïant établi un asile pour
" tous ceux qui voudroient s'y retirer, la vit en
" peu de tems remplie d'un grand nombre de
" Latins, de Toscans, d'autres peuples d'Italie,
" et d'étrangers qui le reconnurent pour leur roi.
" Il les appella Romains: leur donna des loix; et
" choisit parmi eux cent personnes pour rendre la
" justice, et avoir part au gouvernement. Ils
" furent nommés Peres, ou Sénateurs.

" Comme les Romains, Seigneur, n'avoient
" point de femmes, et que les peuples voisins ne

" vouloient

" vouloient pas leur donner leurs filles en mari-
" age, Romulus, pour en avoir, fit publier
" des jeux en l'honneur de Neptune. Les Sabins
" y vinrent avec leurs femmes, et leurs enfans.
" On les reçut agréablement; mais dès que les
" jeux furent commencés, et qu'ils étoient appli-
" qués à les regarder, la jeunesse Romaine enleva
" leurs filles.

" Titus Tatius, roi des Sabins, pour tirer
" vengeance de cet affront, déclara la guerre aux
" Romains; et s'étant rendu maître de la cita-
" delle de Rome, il leur livra bataille dans leur
" ville même. Lorsqu'on étoit dans le fort du
" combat, les Sabines, qui avoient épousé les
" Romains, accoururent toutes échévelées entre
" les deux armeés: arrêterent les combatans par
" leurs cris; et les engagerent à ne plus former
" qu'un peuple. Une partie des Sabins étant
" venus demeurer à Rome, les principaux d'entre
" eux y furent admis dans le Sénat; et Tatius
" partagea avec Romulus l'autorité roïale, qu'il
" ne conserva que six ans, aïant été assassiné par
" les Laurentins.

" Romulus ne fut point fâché d'une mort, qui
" le laissoit seul roi d'une ville, qui étoit devenue
" fort puissante. Il vainquit les Veïens, et obligea les
" Fidénates à faire avec lui une treve de cent ans.
" Un jour qu'il faisoit la revue de son armée près du
" marais

" marais de Caprée, il survint un orage, qui le
" couvrit d'épaisses ténebres ; et il ne parut plus
" depuis, soit qu'il eut été reduit en poudre par
" le tonnerre, ou que les sénateurs, qui commen-
" çoient à redouter sa puissance, et qui étoient au
" tour de lui, l'eussent mis en pieces. On fit ac-
" croire au peuple, qu'il avoit été enlevé au ciel.
" Son regne fut de trente sept ans.

" Après sa mort, les sénateurs gouvernerent
" l'état, chacun à leur tour. Dix d'entre eux
" commandoient pendant cinq jours ; et il n'y en
" avoit qu'un, qui portoit les marques de la roïauté ;
" mais comme cette sorte de gouvernement sembla
" préjudiciable au bien public, on convint de
" choisir un roi. Le Sénat en laissa l'élection au
" peuple, à condition qu'ils auroient le droit de
" la confirmer. Numa Pompilius, qui demeuroit
" à Cures, ville des Sabins, fut déclaré roi, du con-
" sentement unanime des deux ordres. C'étoit
" un homme, aussi recommandable par sa probité
" que par ses lumieres. Il s'appliqua à policer
" son peuple, à regler les cérémonies de la religion,
" à donner des loix pour l'administration de
" la justice, et à faire jouïr ses sujets d'une paix
" profonde. On remarque que le temple de
" Janus, qui devoit toujours être ouvert en tems
" de guerre, demeura fermé durant tout son
" regne, qui fut de quarante quatre ans.

" Tullus

" Tullus Hostilius lui succéda. Ce prince,
" loin d'avoir son humeur pacifique, fut encore
" plus belliqueux que Romulus. Au commence-
" ment de son regne les Romains, et les Albains
" entrerent en guerre. Les deux armées, étant
" prêtes d'en venir aux mains, convinrent de dé-
" cider leur quérelle par un combat singulier
" entre les trois Horaces pour les Romains, et les
" trois Curiaces pour les Albains. L'un des
" Horaces tua, l'un après l'autre, les trois Curiaces,
" qui avoient eux mêmes tué ses deux freres, après
" en avoir été blessés ; et par sa victoire il procura
" à sa patrie le droit de commander aux Albains.
" Quelque tems après, Métius leur général, qui
" n'obeissoit qu'avec peine aux ordres de Tullus,
" aïant sollicité sous mains les Fidénates de se
" joindre aux Veïens pour attaquer les Romains,
" Tullus donna ordre aux Albains de venir à son
" secours. Ils y vinrent sur le champ ; mais dès que
" les armées furent en présence, ils se retirerent sur
" les hauteurs, pour être spectateurs du combat.
" Tullus, craignant que cette trahison ne décou-
" ragea ses troupes, leur dit qu'ils avoient agi
" par son ordre, pour attaquer l'ennemi par
" derriere. Aussi-tôt il se jette sur les Fidénates,
" les met en suite, revient sur les Veïens, et les
" renverse. Alors Métius vint congratuler Tullus
" sur sa victoire, et joindre ses troupes à celles
" des

“ des Romains ; mais celui-ci, les aïant fait en-
“ tourer par ses soldats, condamna Métius à être
“ écartelé ; et envoïa sa cavalerie à Albe, pour en
“ tirer les habitans, les conduire à Rome, et raser
“ la ville. Tullus Hostilius périt d'un coup de
“ foudre, après avoir regné trente deux ans.

“ Sa mort fut suivie d'un interregne assés
“ court, après lequel Ancus Martius, petit fils de
“ Numa par sa mere, fut élu roi. Ce prince
“ auroit bien voulu suivre les traces de son grand
“ pere ; mais il ne put éviter de déclarer la guerre
“ aux Latins, qui faisoient des courses sur les
“ terres des Romains. Les aïant défaits, il en
“ prit un grand nombre : les transporta à Rome ;
“ et leur donna le mont Aventin, et ses environs
“ pour s'y établir. Il fortifia la ville de Rome,
“ enleva la forêt Mésienne aux Veïens, étendit
“ son empire jusqu' à la mer, et bâtit la ville
“ d'Ostie. Son regne ne dura que vingt quatre
“ ans.

“ Lucumon, fils de Démarate de Corinthe,
“ fut élu roi en sa place. Il étoit de Tarquinium.
“ Etant venu à Rome à la persuasion de sa femme,
“ il y avoit pris le nom de Tarquin, et s'étoit fait
“ connoître à la cour d'Ancus, qui, en mourant,
“ lui confia la tutelle de ses enfans. A peine
“ étoit il monté sur le trône, qu'il créa cent nou-
“ veaux sénateurs, qui furent appellés Peres de
“ la

" la feconde claffe. Il fit la guerre aux Latins, " prit la ville d'Appioles, et en remporta un " grand butin. C'eft lui qui le prémier forma " le deffein du grand cirque, et qui y marqua les " places des fénateurs, et des chevaliers. Il fit " travailler à l'embéliffement de la ville, et fe " préparoit à la faire entourer de murailles, lors- " que les Sabins lui déclarerent la guerre. Les " aïant battus à platte couture, il ne leur accorda " la paix qu'à condition qu'ils céderoient au " peuple Romain Collatie, et fes dépendances. Il " déclara enfuite la guerre aux Latins, leur prit " plufieurs villes, et les obligéa à faire la paix à " des conditions fort avantageufes pour fon peuple. " Aïant promis à Jupiter, dans la guerre contre " les Sabins, de lui bâtir un temple, il s'acquitta " de fon voeu, en fondant le capitole. Il fut " affaffiné, après un regne de trente huit ans.

" Servius Tullius, qui lui fuccéda, aïant chaffé " de Rome les fils d'Ancus, qui vouloient lui dif- " puter le trône, tacha de gagner l'amitié des " deux fils de Tarquin, Lucius, et Aruntius, en " leur donnant fes deux filles en mariage. Au " commencement de fon regne il défit l'armée " des Véïens, et des Tofcans; et étant de retour " à Rome, il ne fongea plus qu'à gouverner " paifiblement: établit la diftinction des rangs, " et des centuries entre les citoïens: regla la

 " milice;

" milice : augmenta l'enceinte de la ville de Rome,
" en y enfermant les monts Quirinal, Viminal, et
" Esquilin ; et fit bâtir un temple en l'honneur
" de Diane sur le mont Aventin. Il fut tué la
" quarante quatrieme année de son regne par Lu-
" cius Tarquinius, petit fils du roi Tarquin, qui,
" regardant le trône comme le fruit de son par-
" ricide, trouva le moïen de s'en emparer.

" Comme ce prince exerçoit le gouvernement
" d'une maniere tirannique et absolue, il n'étoit
" aimé ni du peuple, ni du sénat. Il contracta
" une étroite alliance avec les Latins, et donna sa
" fille en mariage à Mamilius de Tusculum, l'un
" des plus considérables parmi eux. Il déclara la
" guerre aux Volsques, prit Suessa Pométia, bâtit
" un temple à Jupiter Capitolin, fit la paix avec
" les Eques, et la renouvella avec les Toscans.
" Assiegeant Ardée, ville des Rutuliens, ses trois
" fils qui étoient à ce siege, disputerent un jour avec
" Collatin sur la vertu de leurs femmes. Collatin,
" qui soutenoit que sa femme Lucrece étoit la
" plus vertueuse, dit qu'il étoit facile de s'en
" éclaircir, en montant à cheval pour aller voir
" à quoi leurs femmes s'occupoient. Comme ils
" avoient tous un peu de vin dans la tête, ils par-
" tirent sur le champ ; et en arrivant à Rome,
" ils trouverent les femmes des fils du Roi qui
" passoient leur tems à se bien divertir. De là

" ils

" ils allerent à Collatie ; et Lucrece, qui étoit au
" milieu de ſes femmes, occupée à les faire filer,
" eut tout l'honneur de la conteſtation, qui s'étoit
" émue entre eux. Cette dame les reçut agréable-
" ment : Collatin retint les fils du Roi à Souper ;
" et le lendemain il s'en retourna avec eux au
" camp.

" La beauté, l'eſprit, et les manieres en-
" gageantes de Lucrece avoient fait naître dans le
" coeur de Sextus Tarquinius une paſſion illicite
" pour elle ; et ce jeune Seigneur, déſeſpérant de
" pouvoir venir à bout de ſa vertu, avoit formé
" la réſolution d'attenter à ſa pudicité. Pour
" l'exécuter, il vint à Collatie avec un ſeul do-
" meſtique, ſans en avertir Collatin ; et il y fut
" bien reçu par Lucrece. Après le ſouper, aïant
" été conduit dans une chambre, quand tout le
" monde fut endormi, il alla avec ſon épée nue,
" dans celle de Lucrece, et lui fit violence.
" Cette dame, indignée de cet affront, manda dès
" le lendemain ſon pere, et ſon mari, qui ſe ren-
" dirent ſur le champ à Collatie avec P. Valérius,
" et L. Junius Brutus. Après leur avoir déclaré
" le malheur qui lui étoit arrivé, et les avoir
" priés de la venger, elle s'enfonça en leur pré-
" ſence un poignard dans le ſein. Brutus, l'en
" aïant retiré tout enſanglanté, jura, et fit jurer
" aux autres, qu'ils ne ſouffriroient plus que les

" Tarquins regnassent à Rome, et qu'ils feroient " tous leurs efforts pour les exterminer. Ils vont " aussi-tôt à Rome, et y soulevent le sénat, et le " peuple : Tarquin est déclaré indigne du trône, " et est banni à perpétuité avec toute sa famille. " Sa femme Tullie est contrainte de s'enfuir. " Il veut revenir à Rome ; mais on lui en " ferme les portes, tandis que Brutus va à Ardée " pour engager l'armée à se revolter contre lui. " Enfin il fut obligé de se retirer à Céré en " Toscane, après avoir regné vingt cinq ans ; et " en lui finit la succession des Rois de Rome, qui " qui ne dura que deux cens quarante quatre " ans.

" Au lieu de la roïauté, on établit à Rome le " consulat. Cette dignité, Seigneur, ne devoit " durer qu'un an. On la conféra à Brutus, et à " Collatin. Après qu'on eut fait jurer aux Ro- " mains, qu'ils ne souffriroient plus de roi, on " augmenta le nombre des sénateurs jusqu' à trois " cens, en faisant entrer dans le sénat les plus " considérables d'entre les chevaliers ; et comme " il y avoit des fonctions sacerdotales attachées à " la dignité roïale, on créa un prêtre, auquel on " donna le nom de roi. On convint aussi que les " consuls, pour marque de leur autorité, feroient " porter devant eux des faisceaux ; et Collatin céda " cet honneur à son collegue. Bien-tôt après

" celui-

" celui-ci l'obligea d'abdiquer le consulat, et de
" se retirer à Lavinium, uniquement parce qu'il
" portoit le nom de Tarquin. Publius Valérius
" fut créé consul en sa place. Le roi Tarquin,
" ne perdant point l'espérance de se voir retablir
" sur le trône, mit d'abord dans ses intérêts quel-
" ques jeunes seigneurs, qui n'aimoient pas le
" consulat; mais ses intrigues aïant été découvertes,
" et ses complices punis, il fut contraint d'avoir
" recours à la force ouverte. Aïant engagé les
" Véïens, et les Tarquiniens à lui fournir des
" troupes, il assembla en peu de tems un armée
" nombreuse, et entra sur les terres de la ré-
" publique. Les consuls allerent à sa rencontre;
" et quand les deux armées furent en présence
" l'une de l'autre, elles en vinrent aux mains.
" Quoi que le consul Brutus eut le malheur d'être
" tué dans la mêlée, les Romains ne laisserent pas
" de remporter une victoire complete. Valérius,
" de retour à Rome, y fit à son collegue les
" obseques les plus magnifiques qu'il put. On
" s'imagina d'abord, parcequ'il bâtissoit un chateau
" sur le haut du mont Vélie, qu'il avoit envie de
" se faire roi; mais il détrompa bien-tôt le peuple,
" en faisant baisser les faisceaux devant l'assemblée,
" et en ordonnant que les matériaux, qui étoient
" sur le mont Vélie seroient transportés dans la
" vallée, pour y servir à la construction de sa

" maison.

" maison. Il publia des loix si favorables au " peuple, qu'elles lui mériterent le surnom de " Publicola. Lucrétius avoit été créé consul en " la place de Brutus; mais étant mort peu de " tems après son élection, on lui substitua Hora- " tius Pulvillus.

" Les Tarquins aïant engagé Porsenna à les " retablir, ce prince marcha vers Rome avec " une armée formidable, et se saisit du Janicule. " Comme il se préparoit à faire passer son armée " sur le pont de bois, qui étoit alors sur le Tibre, " Horatius Coclès s'opposa seul au passage de ses " troupes, pendant qu'on démolissoit le pont " derriere lui: se jetta ensuite dans la riviere; " et se sauva à la nage. Porsenna, voïant qu'il " n'étoit pas facile de prendre la ville de vive " force, resolut d'en former le blocus, persuadé " que la famine obligeroit bien-tôt les habitans " de se rendre. Les vivres commençoient déja à " manquer dans Rome, lorsqu'un jeune seigneur " entreprit de tuer Porsenna. Il s'appelloit " C. Mutius. Aïant caché un poignard sous " ses habits, il alla dans le camp des en- " nemis: s'approcha de la tente du Roi; et tua, " au lieu de lui, son sécrétaire, qui étoit à ses " côtés. Comme il se faisoit jour avec son " poignard tout sanglant, il fut arrêté, et con- " duit au Roi. *Seigneur*, lui dit il, en pa-

" roissant

« roissant devant lui, *voilà votre meurtrier ;*
« *et s'il est coupable, c'est de s'être trom-*
« *pé.*

« Porsenna, choqué de sa hardiesse, le con-
« damna à être brulé ; et donna ordre, qu'on
« apportât du feu. Mutius y mit la main droite, et
« l'y laissa jusqu'à ce qu'elle fut brulée, comme
« pour la punir de sa méprise. Cette constance
« fut cause, qu'on le laissa aller sans le pu-
« nir.

« Porsenna, ne se croïant pas en sûreté de
« sa vie, envoïa des ambassadeurs à Rome, pour
« y traiter de la paix. Ils y proposerent le ré-
« tablissement des Tarquins, plutôt pour les
« contenter que dans l'espérance de l'obtenir.
« Les Romains consentirent de rendre aux
« Véïens les terres qu'ils leur avoient prises ; et
« pour sûreté de cette restitution, ils donnerent des
« ôtages à Porsenna, qui retira ses troupes du Ja-
« nicule, et retourna à Cluse.

« Les hommes ne furent pas les seuls qui se
« signalerent alors. Une jeune fille, nommée
« Clélie, aïant été donnée en ôtage, ne se con-
« tenta pas de se sauver, mais fit aussi sauver
« tous les Romains qui étoient avec elle. Le
« Roi la redemanda ; et quand on la lui eut
« renvoïée avec les autres ôtages, il loua son
« action ; et lui laissa la liberté de choisir ceux

U 4 « qu'elle

" qu'elle voudroit de ſes compatriotes pour les
" délivrer. On prétend, que, quoi qu'elle fût
" nubile, elle ne choiſit que les jeunes gens qui
" n'avoient pas encore atteint l'âge de vi-
" rilité. Les Romains éleverent dans Rome
" une ſtatue équeſtre en ſon honneur.

" Porſenna, aïant envoïé une ſeconde am-
" baſſade aux Romains, dans la vûe d'en obtenir
" le retabliſſement de Tarquin, et les trouvant
" infléxibles, ceſſa de les inquieter à ce ſujet :
" leur renvoïa leurs ôtages : leur laiſſa les terres
" des Véïens, qui devoient être reſtituées par le
" traité de paix ; et vecut toujours dépuis
" dans une parfaite intelligence avec eux.
" Quant aux Tarquins, ils ſe retirerent à Tuſ-
" culum.

" Appius Claudius, qui n'approuvoit point la
" guerre, que les Sabins ſes compatriotes vouloient
" déclarer aux Romains, ſe retira de chez eux
" avec tous ceux qui lui étoient attachés, et vint
" s'établir à Rome. On les y reçut comme ci-
" toïens, et on leur donna des terres au delà du
" fleuve Anien. La famille des Appius fut de-
" puis une des plus conſidérables de la ville.
" Les conſuls, pour venger la république des in-
" curſions que les Sabins faiſoient ſur ſes terres,
" entrerent dans leur païs, le ravagerent, et les
" défirent à plate couture. P. Valérius mourut

" l'an-

“ l'année ſuivante. C'étoit le plus excellent
“ capitaine, et le plus grand politique de ſon tems ;
“ mais il étoit ſi pauvre qu'il fallut faire ſes obſe-
“ ques aux dépens du public.

“ Tarquin, aïant engagé les Sabins, et pluſieurs
“ autres peuples à s'intéreſſer à ſon retabliſſement,
“ les conſuls, et le ſénat ne virent pas ſans inquie-
“ tude une conſpiration ſi générale contre la répu-
“ blique ; mais les plus pauvres d'entre le peuple
“ refuſerent de s'enrôler, ſous prétexte que c'étoit
“ à ceux qui jouiſſoient des dignités, et des biens
“ de l'état à le défendre.

“ On fut donc obligé d'élire un dicta-
“ teur ; et Titus Largius fut le prémier, qui
“ parvint à cette ſuprême dignité, qu'on peut
“ regarder comme une monarchie paſſagere.
“ Auſſi-tôt après ſon élection, il nomma ſans la
“ participation du ſénat, et du peuple Spurius
“ Caſſius Viſcellinus pour général de la cavalerie ;
“ et ordonna aux plébeïens de venir donner leurs
“ noms, pour ſe faire enrôler dans les légions.
“ Chacun, rempli de crainte, ſe rangea ſous les
“ enſeignes : mais cet appareil formidable de
“ guerre ſe tourna en négociation. Les Sabins
“ épouvantés demanderent la paix, et ne purent
“ obtenir qu'une trêve d'un an.

“ La fin de la dictature, Seigneur, fit bien-tôt
“ renaître les diſſentions domeſtiques. Ceux
“ d'entre

« d'entre les citoïens, qui étoient chargés de « dettes, ne pouvant souffrir que leurs créanciers « les maltraitassent, et les retinssent en prison, « refuserent ouvertement de marcher contre les « Volsques, qui étoient aux portes de la ville. « Comme on avoit besoin de leur secours, le « consul Servilius fit publier une défense de re- « tenir en prison aucun citoïen Romain, qui « voudroit le suivre en campagne, ni d'arrêter « ses enfans, ou de saisir son bien ; et par le « même édit il s'engagea, au nom du sénat, de « donner au peuple après la guerre toute satis- « faction au sujet des dettes. Cette déclaration « n'eut pas été plutôt publiée, que le peuple « marcha contre l'ennemi. Les Volsques furent « défaits ; et le consul, pour recompenser le sol- « dat de la valeur qu'il avoit fait paroître, lui « abandonna le pillage du camp ennemi, dont « il s'étoit rendu maître, sans en rien reserver, « suivant l'usage, pour le trésor public.

« Le peuple, à son retour, n'aïant pas trouvé « le soulagement que Servilius lui avoit promis, « s'assemble tumultuairement, confere, et prend « la resolution de ne devoir son salut qu'à lui « même, et d'opposer la force à la tirannie. Les « débiteurs, poursuivis par leurs créanciers, « trouvent un asile assûré dans la foule. La mul- « titude en fureur frappe, écarte, et repousse ces

« im-

" impitoïables créanciers, qui implorent en vain
" le secours des loix. Une nouvelle irruption
" des Volsques, des Sabins, et des Eques hausse
" encore le courage du peuple, qui refuse de
" marcher contre l'ennemi. En vain les con-
" suls veulent prendre quelqu'un de force, la po-
" pulace les en empêche. Le sénat, pour l'arrêter,
" se vit contraint de créer dictateur M. Valérius,
" fils de Voléfius, dont la famille étoit agréable
" au peuple. Il leva dix légions : en donna
" trois à chaque consul ; et s'en reserva quatre
" pour lui même. Les Romains marcherent
" aux ennemis par différens endroits. Le dicta-
" teur remporta une victoire complete sur les
" Sabins : le consul Vétusius battit les Volsques,
" prit leur camp, et ensuite la ville de Vélitre ;
" et l'autre consul défit les Eques.

" La guerre étant finie, le dictateur proposa
" au sénat d'abolir toutes les dettes ; mais les
" jeunes sénateurs, qui faisoient le plus grand
" nombre rejetterent sa proposition ; et comme
" on avoit lieu de craindre, que, si on licentioit
" l'armée, la sédition ne recommençât, on re-
" solut de retenir les soldats, sous prétexte que la
" guerre n'étoit pas terminée. Dès que ceux-ci
" eurent appris la résolution du sénat, ils se re-
" tirent sur le mont sacré, dans le dessein d'y for-
" mer un nouvel établissement. Cette désertion,
" qui

« qui paroiſſoit être le commencement d'une « guerre civile, cauſa beaucoup d'inquiétude au « ſénat. On envoïa aux mécontens Ménénius « Agrippa, qui leur perſuada de revenir par « l'apologue des membres, qui, ſe plaignant de « ce qu'ils travailloient tous pour l'eſtomac, a- « voient conſpiré contre lui, et qui ſentirent bien- « tôt par leur foibleſſe que ce viſcere qu'ils « croïoient inutile, leur étoit abſolument né- « ceſſaire pour leur conſervation. Il compara le « peuple aux membres, et le ſénat à l'eſtomac. « Sa comparaiſon toucha les ſéditieux, qui ren- « trerent dans Rome, après qu'on eut accordé au « peuple des magiſtrats nommés tribuns, qu'on « ne pouvoit faire arrêter, et qui étoient en droit « de le ſecourir contre les conſuls mêmes.

« Une famine, qui ſurvint l'année ſuivante, « obligea le peuple d'avoir recours au ſénat ; et « Marcius, ſurnommé Coriolan, pour avoir em- « porté l'épée à la main Corioles une des prin- « cipales villes des Volſques, aïant opiné, que, s'il « vouloit être ſoulagé, il falloit qu'il rendit au « ſénat ſon ancienne autorité, les Tribuns le ci- « terent devant leur tribunal, et le condamnerent « au baniſſement. Il ſe retira chés les Volſques ; « et par le crédit d'Attius Tullus, leur général, « il vint à bout de leur faire prendre les armes « contre les Romains. Aïant reçu le commande-

« ment

" ment de l'armée, il entra sur les terres de la ré-
" publique : prit toutes les villes, qu'il trouva en
" son chemin ; et vint camper à cinq miles de
" Rome. Le peuple effraïé demande la paix : on
" envoit des ambassadeurs à Coriolan pour l'ob-
" tenir : il la refuse deux fois ; mais sa mere, et sa
" femme, étant venues dans son camp, l'engagent
" par leurs larmes, et par leurs prieres à l'accorder.
" On dit que les volsques, choqués de sa conduite,
" le firent périr à son retour.

" Quelque tems après le consul Spurius Cassius
" Viscellinus, dévoré d'ambition, osa aspirer à la
" roïauté ; et dans le dessein secret qu'il forma de
" la retablir en sa personne, il ne négligea rien
" pour se faire des créatures. Aïant réduit les
" Herniciens par la seule terreur de ses armes à de-
" mander la paix, il leur laissa le tiers de leur
" territoire, et leur donna le titre d'alliés, et de
" citoïens de Rome. Quant au reste de leurs terres,
" il en destina la moitié aux Latins, et reserva le
" surplus pour de pauvres plébeiens : ensuite il en-
" gagea les Romains à demander au sénat un nou-
" veau partage des terres. Le peuple, toujours
" avide de nouveautés, le regardoit comme son
" protecteur ; et les tribuns mêmes commençoient
" à donner dans le piege qu'il leur tendoit, lors-
" que Virginius son collegue entreprit de décou-
" vrir ses desseins ambitieux. *Pourquoi*, dit-il,
" dans

" dans une assemblée du peuple, *Cassius a-t-il*
" *rendu aux Herniciens une partie d'un territoire si*
" *légitimement conquis, si ce n'est pour gagner leur*
" *amitié? Quelle peut être son intention, en voulant*
" *donner aux Latins la meilleure partie de ce qui*
" *reste, si ce n'est de se fraïer un chemin à la tirannie?*
" *Rome doit craindre, que tous ces peuples ne mettent*
" *un jour à leur tête Cassius, comme un autre Coriolan,*
" *et n'entreprennent sous sa conduite de se rendre*
" *maîtres du gouvernement.*

" Cette comparison avec Coriolan, qui rapelloit
" au peuple le souvenir d'un patricien, dont la
" mémoire lui étoit si odieuse, fut cause, Seigneur,
" que Cassius s'en vit tout d'un coup abondonné;
" et le sénat, profitant de la disposition où
" étoient tous les esprits, le condamna à la mort.
" Il fut précipité du haut de la roche Tar-
" peienne.

" A peine avoit il souffert ce supplice, que les
" plébeiens commencerent à le regretter. Ils se
" reprochoient sa mort; et par une reconnoissance
" tardive, peu différente de l'ingratitude, ils
" donnoient des louanges inutiles à un homme,
" qu'ils avoient fait périr.

" Le sénat avoit été obligé de consentir au
" partage des terres; et s'étoit engagé de nommer
" des décemvirs, qui devoient y proceder; mais
" comme il n'avoit point envie de tenir sa parole,

" les

" les patriciens, qui avoient le plus de suffrages,
" donnerent le consulat à des personnes, qui
" s'étoient ouvertement déclarées contre Cassius."
" Les tribuns du peuple sentirent bien l'artifice;
" et la guerre presque continuelle s'étant rallumée
" dans ces circonstances, ils protesterent qu'ils ne
" souffriroient pas qu'aucun citoïen donnât son
" nom pour se faire enroler, qu'on n'eût aupara-
" vant nommé les décemvirs. Mais les consuls,
" aïant envoïé abbattre les maisons de campagne,
" et couper les arbres des prémiers plébeiens, qui
" ne vouloient pas les suivre, le peuple vint aussi-
" tôt se ranger sous leurs étendarts, et marcherent
" aux ennemis. La guerre se fit sans aucun succès
" considérable; et les consuls retinrent les soldats
" le plus lontems qu'ils purent, pour éviter de
" nouvelles séditions.

" Les disputes recommencerent, dès qu'on fut
" de retour; et pendant plusieurs années on ne vit
" qu'une alternative de troubles dans la ville, et
" de guerres en campagne, sans que le peuple pût
" venir à bout de faire publier la loi sur le par-
" tage des terres. Il s'en prenoit aux consuls; et
" comme Ménénius fils d'Aggrippa, et Sp. Ser-
" vilius s'y étoient opposés plus que les autres, les
" tribuns les accuserent d'avoir manqué de courage,
" et de capacité dans la conduite de l'armée.
" Le prémier, aïant été condamné à une amende

" qu'il

« qu'il étoit hors d'état de païer, s'enferma dans « sa maison, où il se laissa mourir de faim ; et « le second dissipa par sa fermeté l'orage, qui le « menaçoit.

« Quand il étoit question, Seigneur, de lever « des troupes, et d'enrôler les légions pour marcher « contre l'ennemi, les consuls condamnoient à « l'amende, ou au fouët les citoïens, qui ne se « présentoient pas aussi-tôt qu'ils avoient été ap- « pellés pour donner leur nom. Une conduite « si injuste aliena beaucoup les esprits ; mais « la maniere violente, dont ils voulurent enrôler « P. Voléro, qui avoit été centurion, acheva de « faire éclater le mécontentement du peuple. Ce « plébeïen aïant refusé de se faire enregistrer en « qualité de simple soldat, le consul ordonna « qu'on le battît de verges: On voulut se saisir « de sa personne : il repousse le licteur : le frappe « dans le visage ; et se tournant vers le peuple, « *assistez moi, mes compagnons*, leur dit il, *nous* « *n'avons point d'autre ressource contre une si grande* « *tirannie que dans nos forces.*

« Le peuple, ému par ce discours, prend feu : « se souleve : attaque les licteurs, qui escortoient « le consul ; et l'oblige lui même à s'enfuir. Le « sénat s'assemble aussi-tôt, et condamne Voléro « à être précipité comme séditieux du haut de « la roche Tarpeienne ; mais les tribuns du

« peuple

" peuple prennent son parti ; et pour le mettre à
" couvert contre toutes les violences de ses en-
" nemis, il lui font donner le tribunat. Dès
" qu'il se vit revetu de cette dignité, il entre-
" prit de priver le sénat de l'autorité qu'il avoit
" dans l'élection des tribuns. Il n'y avoit à
" Rome que deux manieres de convoquer les as-
" semblées du peuple, l'une par curies, et l'autre
" par centuries. Elles différoient en ce que dans
" les assemblées par curies, on comptoit les voix
" par tête, ce qui rendoit le peuple plus puissant :
" au lieu que dans les assemblées par centuries,
" comme les plus riches composoient seuls plus
" de centuries que le peuple, tout l'avantage étoit
" de leur côté. Voléro demanda que l'élection
" des tribuns se fît à l'avenir dans une assemblée
" par tribus, où tous les citoïens Romains, qui
" composoient les trente tribus, tant les habitans
" de la ville, que ceux de la campagne, étoient
" également admis à donner leurs suffrages ;
" et le sénat fut contraint d'en faire une
" loi.

" Ce fut sous le consulat de L. Valérius, et de
" T. Emilius que les tribuns firent renaître l'an-
" cienne dispute au sujet du partage des terres.
" L'affaire dependoit en quelque maniere des
" consuls, qui, par le décret rendu sous le con-
" sulat de Cassius, et de Virginius, étoient au-

" torisés à nommer les commissaires, qui devoient " procéder à la recherche, et au partage de ces " terres. Les tribuns eurent l'adresse de mettre " dans leurs intérêts ces deux prémiers magistrats " de la république ; et la plus part des sénateurs " auroient consenti au partage, sans les remon- " trances d'Appius, fils de celui qui s'étoit re- " tiré à Rome. Après la mort de ce sénateur, " les tribuns reprirent l'affaire de la loi Agraria ; " mais comme le parti des patriciens se fortifioit " tous les jours, et que celui du peuple s'affoi- " blissoit, leur poursuite en fut rallentie ; et les " propriétaires demeurerent toujours en possession " de ces terres, malgré les prétentions, et les " plaintes du petit peuple.

" Pendant que les consuls remportoient des a- " vantages considérables sur les Volsques, et les " Eques, un tribun du peuple, appellé C. Té- " rentillus Arsa, demanda en pleine assemblée, " qu'on mit des bornes à leur autorité, et qu'on " établit du consentement du peuple des loix " fixes et constantes, qui servissent de regles au " sénat dans les jugemens qu'il rendroit au sujet " des procès, qui naîtroient entre les particuliers. " Des propositions si hardies surprirent, et éton- " nerent tous les sénateurs. Quintus Fabius étoit " alors gouverneur de Rome. Il depêcha se- " cretement différens couriers aux deux consuls,

" pour

" pour leur donner avis de ce qui se passoit, et " les prier de revenir en diligence. Ensuite il " se rendit à l'assemblée du peuple ; et aïant " conjuré les tribuns, par le salut de la patrie, de " ne rien innover jusques au retour des consuls, ils " se rendirent à ses prieres.

" Quand les consuls furent de retour, les tribuns " entreprirent de faire passer la loi de Téren- " tillus. Ils convoquent pour cela une assem- " blée du peuple. Tout le sénat s'y trouve ; " et les prémiers de ce corps font entendre raison " aux plus raisonnables d'entre les plébeiens ; " mais la plus vile populace demande avec de " grands cris, qu'on délivre les bulletins, et qu'on " recueille les suffrages. Cependant Quintus " Céson, fils de Quintius Cincinnatus personnage " illustre, et consulaire, se jette dans la foule, à la " tête de plusieurs patriciens : frappe, et écarte tout " ce qui se présente devant lui ; et à la faveur de " ce tumulte, qu'il avoit excité exprès, il dissipe " l'assemblée malgré les tribuns, qui font inutile- " ment ce qu'ils peuvent pour la retenir. Ces " magistrats, outrés de trouver en lui seul l'a- " nimosité de tous les patriciens conjurerent sa " perte ; et après être convenus des chefs d'accu- " sation, ils le firent citer devant l'assemblée du " peuple. Céson, quoi qu' innocent, n'osa s'a- " bandonner au jugement de ceux, qu'il regardoit " comme ses ennemis. Il sortit de Rome pen-

" dant la nuit, et se retira en Toscane. Les
" tribuns, aïant appris sa fuite, firent condamner
" son pere à une amande considérable ; et ce
" grand homme, si recommandable pour sa ca-
" pacité dans le gouvernement de l'état, et dans
" le commandement des armées, fut contraint,
" pour la païer, de vendre la meilleure partie de
" son bien, de se releguer dans une méchante
" chaumine, qui étoit au delà du tibre, et
" d'y cultiver cinq, ou six arpens de terre.

" Les tribuns, s'appercévant que toutes les fois
" qu'on proposoit la publication d'un corps de
" droit, on voïoit s'élever, pour ainsi dire, mille
" Césons, qui tous s'y opposoient avec la même
" intrépidité, formerent secretement le dessein
" affreux de faire périr tout d'un coup la meilleure
" partie du sénat, et d'envelopper dans leur ruine
" tous les patriciens, qui leur êtoient odieux, et
" suspects par leur credit, ou par leurs richesses.
" Pour faire reüssir un si détestable projet, leurs
" émissaires repandirent d'abord parmi le petit
" peuple, qu'il se formoit secretement de grands
" desseins contre sa liberté. Ensuite ils se firent
" rendre une lettre en public : la lurent avec un
" air d'étonnement, et de surprise ; et allerent
" au sénat, pour y découvrir une prétendue con-
" juration des prémieres personnes de la répu-
" blique,

" blique, et demander qu'on ordonnât la recherche
" des coupables.

" Après que tous les sénateurs eurent donné
" leurs avis sur le parti qu'on devoit prendre
" dans une occasion si délicate, C. Claudius, un
" des consuls, se leva ; et adressant la parole
" aux tribuns, il leur déclara, que le sénat ne
" s'opposoit point à l'information, qu'ils de-
" mandoient : qu'il consentoit même, qu'on en
" donnât la commission à des magistrats plé-
" béiens ; mais qu'il requéroit, avant toutes
" choses, qu'on examinât si la conjuration étoit
" réelle. Les tribuns, outrés d'une réponse à la-
" quelle ils ne s'attendoient pas, sortirent du
" sénat couverts de confusion, et pleins de fu-
" reur ; et retournerent à l'assemblée du peu-
" ple, où ils se déchainerent également contre
" le consul, et contre tout le sénat.

" C. Claudius les y suivit ; et étant monté le
" prémier sur la tribune aux harangues, il y parla
" avec tant de force, et d'éloquence, que les plus
" gens de bien parmi le peuple demeurerent con-
" vaincus, que ce plan secret d'une conjuration,
" dont les tribuns faisoient tant de bruit, n'étoit
" qu'un artifice dont ils se servoient pour pouvoir
" perdre leurs ennemis. Il n'y eut que la plus
" vile populace, qui voulut toujours croire la
" réalité de cette conspiration imaginaire, qui ser-

 " voit

“ voit à repaître ſon animoſité contre les patri-
“ ciens ; et les tribuns l’entretenoient avec ſoin
“ dans une erreur, qui leur donnoit lieu de ſe faire
“ valoir.

“ Un Sabin, nommé Appius Herdonius, s’ima-
“ ginant qu’il étoit aſſés facile de ſurprendre la
“ ville de Rome à la faveur des diviſions qui
“ regnoient entre le peuple et le ſénat, forma la
“ reſolution, ou de s’en faire le ſouverain, ou de
“ la livrer à la communauté des Sabins, en cas
“ qu’il ne pût, avec ſes propres forces, ſe main-
“ tenir dans ſon uſurpation. C’étoit un homme,
“ diſtingué dans ſon païs par ſa naiſſance, par ſes
“ richeſſes, et par un grand nombre de cliens. Il
“ étoit d’ailleurs ambitieux, hardi, entreprenant.
“ Il ſe flattoit de faire ſoulever les eſclaves, d’at-
“ tirer à ſon parti tous les bannis, et même de
“ faire déclarer le petit peuple en ſa faveur.
“ Aïant communiqué ſon deſſein à ſes amis par-
“ ticuliers, pluſieurs s’attacherent à ſa fortune,
“ dans la vûe de s’enrichir. Il raſſembla par
“ leur moïen juſqu’à quatre mille hommes, tant
“ de ſes cliens, que d’un grand nombre d’eſclaves
“ fugitifs, de bannis, et d’avanturiers. Il marcha
“ avec eux vers Rome, où il arriva avant le jour :
“ monta, ſans être apperçu, ſur le mont Capito-
“ lin ; et s’empara du temple de Jupiter, et de
“ la forteresſe, qui y étoit attachée. Auſſi-tôt
“ il

" il se jette dans les maisons voisines ; et coupe la
" gorge à tous ceux, qui ne veulent pas se joindre
" à lui, tandis qu'une partie de ses soldats se re-
" tranchent, et font des coupures le long de la mon-
" tagne. Les Romains, qui échappent à la fu-
" reur du soldat, descendent dans la ville, et y
" portent l'épouvante. L'allarme se repand de
" tous cotés ; et les consuls, ne sachant si c'étoit
" l'ennemi domestique, ou l'étranger qu'ils de-
" voient craindre, mettent des corps de garde
" dans la place, et aux portes de la ville. Enfin
" le jour fait connoître le chef d'une entreprise si
" hardie.

" Les soldats d'Herdonius, pour empêcher le
" peuple de prendre les armes, crient que leur
" général n'est venu à Rome, que pour délivrer
" les habitans de la tirannie du sénat, pour abolir
" les usures, et pour établir des loix favorables au
" peuple. Lui même, du haut du capitole, ar-
" bore un chapeau au bout d'un javelot, comme
" le signal de la liberté. Cependant le sénat
" voulut faire prendre les armes aux citoïens.
" Ceux-ci refuserent d'abord d'obeir ; mais
" quand on leur eut promis de nommer des com-
" missaires pour l'établissement d'un corps de loix,
" ils marcherent aux ennemis. Herdonius, fa-
" vorisé par la supériorité du poste qu'il occu-
" poit, soutint leurs efforts avec un courage

" déterminé. On se battit avec beaucoup de fu-
" reur, et une opiniatreté égale ; mais après un
" combat de douze heures, les Romains empor-
" terent les retranchemens. Herdonius, se voïant
" sans ressource, se passa son épée au travers du
" corps : la plus part des soldats, qui lui restoient,
" suivirent son exemple : quelques uns se préci-
" piterent du haut de la montagne ; et ceux, que
" les Romains purent prendre en vie, furent trai-
" tés comme des voleurs.

" Le consul Valérius avoit été tué dans la mê-
" lée, et il étoit question de lui donner un suc-
" cesseur. Le sénat prit si bien ses mésures,
" qu'il fit élire Quintius Cincinnatus. Ceux, qu'il
" envoïa le chercher à la campagne, le trouverent
" conduisant lui-même sa charue. Aïant appris
" le sujet de leur voïage, il demeura quelque tems
" embarassé sur le parti, qu'il avoit à prendre ;
" mais l'amour de la patrie l'emportant sur celui
" de la retraite, il accepta le consulat. Dès
" qu'il fut à Rome, il mania les affaires avec tant
" de sagesse et de prudence, qu'il força, pour ainsi
" dire, les tribuns de lui promettre, qu'ils ne se-
" roient au peuple aucune proposition touchant
" l'établissement des loix nouvelles. Au lieu de
" faire la guerre, il emploïa tout le tems de son
" consulat à rendre justice aux particuliers. Il
" écoutoit tout le monde avec bonté : il exami-

" noit

" noit avec attention le droit des parties ; et ren-
" doit ensuite des jugemens si équitables, que le
" peuple, charmé de la douceur de son gouverne-
" ment, sembloit avoir oublié, qu'il y eut des
" tribuns dans la république. Le sénat voulant le
" continuer dans le consulat, il s'y opposa forte-
" ment ; et à peine fut il sorti de charge, qu'il
" retourna à sa campagne, pour y reprendre ses
" occupations ordinaires.

" Il n'y resta point lontems. Le consul Minu-
" tius s'étant laissé enfermer avec son armée par
" les Eques dans des défilés, le sénat eut recours
" au reméde, dont il se servoit dans les plus
" grandes calamités, c'est-à-dire à l'élection d'un
" dictateur. Le consul Naulius, suivant le droit de
" sa charge, nomma Quintius, qui vint se remettre
" à la tête de l'armée. Ce grand homme, en
" moins de quinze jours, dégagea le consul : vain-
" quit les ennemis ; et rentra triomphant dans
" Rome. Il abdiqua la dictature seize jours
" après qu'il en avoit été revetu, quoi qu'il eût pu
" retenir cette dignité pendant six mois. Une
" telle modération augmenta l'affection de ses
" concitoïens, et les engagea à rapeller son fils
" Céson de son exil.

" Sous le consulat de C. Horatius, et de Q.
" Minucius, les tribuns du peuple protestant, qu'ils
" ne souffriroient pas qu'aucun plébeien donnât
" son

" ſon nom pour aller à la guerre, qu'on n'eût pro-
" cédé à l'élection des commiſſaires, Quintius re-
" préſenta au ſénat, que, ſans s'amuſer à diſputer
" contre eux, les ſénateurs, les patriciens, leurs
" amis, et leurs cliens devoient prendre les armes,
" pour engager par là tous les gens de bien à
" les ſuivre. Il ajouta, qu'il étoit prêt, quoi-
" qu'accablé d'années, à leur en donner l'exemple,
" et qu'il ſeroit charmé de trouver dans le combat,
" ou une victoire glorieuſe, ou une mort ho-
" nourable.

" Tout le ſénat applaudit à un ſentiment ſi
" généreux. Les ſénateurs, et les patriciens cou-
" rurent aux armes; et ſuivis de leurs enfans, de
" leurs cliens, et de leurs domeſtiques, ils ſe ren-
" dirent dans la place publique. Le peuple, qui
" y étoit accouru, fut touché d'un ſpectacle ſi
" nouveau. Les tribuns mêmes, croïant devoir
" s'accommoder au tems, ſe contenterent de de-
" mander au ſénat, qu'il lui plût de joindre cinq
" tribuns aux prémiers, qui avoient été établis ſur
" le mont ſacré; et cette demande leur fut ac-
" cordée pour le bien de la paix.

" Cette complaiſance du ſénat porta peu de
" tems après un des tribuns, nommé Icilius, à
" propoſer, qu'on abandonnât au peuple le mont
" Aventin, ou du moins la partie de cette mon-
" tagne, qui n'étoit point occupée par des pa-

" triciens;

" triciens ; et comme il s'apperçut, que les consuls
" affectoient d'éloigner la convocation du sénat,
" qu'il leur avoit demandée, il leur envoïa un
" appariteur, pour leur commander de sa part de
" le convoquer sur le champ. Les consuls indignés
" de l'audace du tribun, et du manque de respect
" de l'appariteur, firent chasser honteusement ce
" porteur de message, après lui avoir fait donner
" quelques coups de bâton par un de leurs licteurs.
" C'en fut assés pour engager le tribun à faire
" arrêter ce licteur, et à demander dans une as-
" semblée du peuple, qu'on le condamnât à mort
" comme un sacrilege. En vain le sénat tâcha de
" gagner quelqu'un des tribuns, qui pût s'opposer
" à Icilius. Celui-ci les avoit tous mis dans ses
" intérêts ; et le malheureux licteur auroit péri,
" pour avoir obeï trop ponctuellement aux ordres
" des consuls, si le sénat n'eut cedé au peuple le
" mont Aventin. Ce qu'il y eut de plus
" chagrinant pour ce corps, c'est que les tribuns,
" à l'exemple d'Icilius, se maintinrent dans la pos-
" session de le convoquer ; eux, qui dans leur in-
" stitution, n'osoient entrer dans un lieu si respec-
" table, s'ils n'y étoient appellés, et qui atten-
" doient sous un portique les ordres de la com-
" pagnie comme de simples officiers.

" Les consuls T. Romilius, et C. Véturius,
" aïant resolu de faire la guerre aux Sabins, et aux

" Eques,

" Eques, pour ſe venger de leurs brigandages, et
" de leurs irruptions continuelles, procéderent à
" l'enrollement des plébeiens avec une rigueur in-
" ſuportable dans un état républicain. Ils n'ad-
" mettoient aucune excuſe; et ils condamnoient
" à de groſſes amandes ceux, qui ne ſe préſentoient
" pas auſſi-tôt qu'ils étoient appellés. Romilius
" en fit même arrêter pluſieurs, qui ſous différens
" prétextes vouloient ſe diſpenſer de marcher en
" campagne. Les tribuns prirent le parti de
" ces derniers, et tenterent de les enlever des
" mains des licteurs. Les conſuls voulurent ſou-
" tenir l'exécution de leur ordonnance. Les tri-
" buns, irrités de leur oppoſition, et ſoutenus de
" la populace, furent aſſés hardis pour entre-
" prendre de les arrêter, et pour commander aux
" édiles de les conduire dans les priſons publiques.
" Cette audace ſans exemple augmente le tumulte.
" Les patriciens indignés ſe jettent dans la foule:
" frappent indifféremment tout ce qui leur fait
" reſiſtance: diſſipent l'aſſemblée; et obligent les
" tribuns à s'enfuir comme les autres. Les deux
" conſuls aïant refuſé de venir rendre compte de
" leur conduite devant l'aſſemblée du peuple, où
" les tribuns les avoient fait citer, ceux ci, qui ſe
" flattoient que le ſénat les obligeroit, comme
" Céſon, à ſe ſoumettre au jugement du peuple,
" ſe rendirent au palais; mais voïant que les ſé-

" nateurs

" nateurs avoient envie de trainer l'affaire en lon-
" gueur, ils convoquerent le lendemain une af-
" ſemblée, dans laquelle ils déclarerent au peuple
" qu'ils n'attendoient point de juſtice d'un corps,
" où leurs ennemis dominoient, et qu'ils alloient
" abdiquer le tribunat, ſi on ne prenoit des réſo-
" lutions pleines de vigueur, et ſi néceſſaires pour
" la conſervation de leur dignité.

" On convint de condamner les conſuls à
" l'amande ; mais les tribuns, s'appercevant le
" jour ſuivant, après que la prémiere chaleur des
" eſprits fut appaiſée, que le peuple ne faiſoit pas
" paroître beaucoup d'empreſſement pour une
" affaire qu'il croïoit ne le regarder en rien, dif-
" féreront leur vengeance, ou plutôt la révetirent
" du prétexte des intérêts du peuple, en de-
" mandant, qu'on dreſſât un corps de loix qui fût
" rendu public, et qu'on procédât au partage des
" terres. Le lendemain fut aſſigné pour la pu-
" blication de la loi ; mais dès qu' Icilius eut com-
" mandé qu'on diſtribuât les bulletins au peuple,
" une partie des patriciens enleverent les urnes ;
" et les autres écarterent le peuple, et ſe rendirent
" les maîtres de la place.

" Cependant il arriva des couriers de Tuſculum,
" qui dirent, que les Eques s'étoient jettés ſur le
" territoire de cette ville : qu'ils mettoient tout à
" feu, et à ſang dans la campagne : qu'il étoit à
" craindre,

" craindre, qu'ils n'emportassent la place, s'ils
" en formoient le siege; et que les habitans de-
" mandoient du secours. Le sénat ordonna aussi-
" tôt aux consuls dè se mettre en campagne avec
" les forces de la république. Quant aux tribuns,
" ils ne manquerent pas de s'opposer à leur ordi-
" naire à la levée des troupes, voulant faire acheter
" leur consentement par la publication de la loi.
" Mais le peuple, plus reconnoissant que ces ma-
" gistrats, se ressouvenant du secours qu'il avoit
" reçû en plusieurs occasions de Tusculum, offrit
" de bonne grace de prendre les armes. On leva
" promptement une armée, dont les deux consuls
" eurent le commandement; et un plébeien
" nommé Siccius Dentatus, qui avoit donné des
" preuves de sa valeur pendant quarante ans, se
" présenta pour les suivre: quoi que de tous les
" plébeiens, il fût celui qui eût le plus vivement
" harangué en faveur de la loi. Il étoit à la tête
" de huit cens vétérans comme lui, qui avoient
" tous achevé le tems de service prescrit par les
" loix, mais qui dans cette occasion voulurent
" encore aller à la guerre, sous le commandement
" particulier d'un homme, qu'ils nommoient
" hautement l'Achille Romain.

" L'armée s'avança jusqu' à Algide, où les
" ennemis étoient retranchés sur le haut d'une
" montagne; et elle campa sur une éminence

" opposée.

" opposée. Romilius, aïant remarqué que les Eques " étoient sortis de leur camp, et que repandus " dans la campagne ils ravageoient impunément " jusqu' au pié des retranchemens des Romains, " resolut de les charger, et de faire attaquer en " même tems le camp qu'ils avoient sur la mon- " tagne, afin qu'ils ne sussent pas de quel côté " étoit la véritable attaque. Dans cétte vûe il fit " appeller Siccius Dentatus ; et après lui avoir " dit, que son collegue, et lui alloient marcher " aux ennemis, il lui ordonna de pousser avec " ses vétérans jusqu' aux retranchemens des enne- " mis, et de tâcher de s'en rendre maître. *Je " suis prêt*, lui répondit Siccius, *d'obeir à vos " ordres ; mais souffrez que je vous représente, que " l'exécution m'en paroit impossible, et même dan- " gereuse. Croïez vous, que huit cens hommes puis- " sent resister à l'armée entiere des ennemis qui nous " prendra par derriere, dans le tems même que nous " aurons en tête ceux, qui occupent le chemin de la " montagne?*

" Le consul, irrité des remontrances de Siccius, " lui répartit brusquement, que sans se mêler de " faire le général, il n'avoit qu'à obeïr aux ordres " qu'on lui donnoit ; où que, s'il y trouvoit trop " de difficulté, il en chargeroit d'autres, qui, sans " faire les capables, sauroient bien s'en acquitter

" avec

" avec honneur. *Pour vous, grand capitaine*", ajouta-t-il, " *qui faites la guerre depuis quarante* " *ans, qui vous êtes trouvé à un infinité de combats,* " *et dont tout le corps est couvert de blessures, re-* " *tournez à Rome, sans avoir osé envisager l'ennemi ;* " *et rapportez sur la place cette langue si éloquente,* " *et plus redoutable à vos concitoïens que vôtre épée* " *ne l'est aux Eques, qui sont les ennemis de la* " *patrie.*

" Siccius, outré des reproches de son général, " lui répondit fierement, qu'il voïoit bien qu'il " avoit envie de le faire périr, ou de le déshonnorer. " *Mais,* " ajouta-t-il, " *L'un est plus facile* " *que l'autre. Je vais marcher au camp ennemi ;* " *et si je ne l'emporte pas, j'aurai au moins la gloire* " *de me faire tuer en chemin avec mes compagnons.* " Aussi-tôt il se met à la tête de ses vétérans : " prend un grand détour : arrive au sommet de " la montagne ; et s'approche du camp ennemi, " à la faveur des bois, sans avoir été aperçu par " les sentinelles, et les gardes avancées.

" Cependant les Eques, et les Romains en " étoient venus aux mains dans la plaine ; et la " plus part des soldats, qui avoient ordre de " garder le camp, étoient accourus sur le bord de " la montagne pour voir la bataille. Siccius " profite de leur négligence : fond sur le camp :

" surprend

" surprend la garde : taille en pieces tout ce qui
" s'oppose à ses efforts ; et aïant laissé quelques
" soldats dans le camp, il tombe sur ceux qui
" regardoient le combat, et en tue la plus grande
" partie. Les autres se jettent dans un chemin
" creux, qui conduisoit dans la plaine, et où les
" Eques avoient laissé quelques cohortes pour
" assûrer leur retraite. Siccius les poursuit : les
" pousse, et les renverse sur ce corps de garde.
" Tous prennent la fuite ; et en allant chercher
" leur sûreté dans le gros de l'armée, ils y por-
" tent l'épouvante, qui augmente par l'arrivée
" des vétérans. Les Eques, se voïant attaqués
" par derriere, prennent la fuite. Les uns
" veulent regagner la montagne : d'autres s'écartent
" dans la plaine ; mais par tout ils rencontrent
" l'ennemi. La plûpart furent taillés en pieces ;
" et il ne se sauva que ceux que les Romains
" voulurent bien faire prisonniers, ou ceux qui é-
" chaperent à la faveur de la nuit, qui survint du-
" rant le combat.

" Pendant que les consuls achevoient de
" vaincre en poursuivant les fuiards, Siccius tra-
" vailloit à les priver des fruits, et des honneurs
" de la victoire. Etant remonté avec sa troupe
" dans le camp ennemi, il coupa la gorge aux
" prisonniers : tua les chevaux : mit le feu aux
" tentes, aux armes, et à tout le bagage ; et ne

" laissa aucune des marques de victoire, qu'on
" exigeoit des généraux, quand ils demandoient
" l'honneur du triomphe. Il marcha ensuite
" vers Rome ; et y étant arrivé, il apprit au
" peuple la victoire, qu'on venoit de remporter
" sur les Eques : il se plaignit de l'inhumanité
" des consuls, qui l'avoient exposé avec sa troupe
" à une mort, qui paroissoit certaine : il raconta
" par quel bonheur il avoit échapé aux pieges
" qu'ils lui avoient tendus ; et demanda en grace,
" qu'on ne décernât point les honneurs du tri-
" omphe à des généraux, qui ne s'étoient servi
" de leur autorité, que pour faire périr sans né-
" cessité leurs propres concitoïens. Le peuple,
" qui n'étoit déja que trop indisposé contre
" les patriciens, lui promit de ne jamais con-
" sentir à leur triomphe ; et il lui tint pa-
" role.

" Sous le consulat de Sp. Tarpius, et d' A.
" Hatérius le peuple, toujours inquiet, revint,
" Seigneur, à la loi Térentilla ; et demanda au
" sénat, qu'à la place de ces jugemens arbi-
" traires qu'on rendoit, on établît un corps de
" loix connu de tous les citoïens, et qui ser-
" vit de regle dans la république, tant à
" l'égard du gouvernement, et des affaires
" publiques, que par rapport aux différens, qui
" naissoient tous les jours entre les particuliers.

" Le

" Le sénat, lui aïant accordé cette demande, " on envoïa des députés à Athenes pour y re- " cueillir les loix de Solon, et s'y instruire de " la forme du gouvernement des républiques " voisines. A leur retour on tint une assem- " blée solemnelle du peuple, convoquée par cen- " turies ; et on y procéda à l'élection des dé- " cemvirs, qui devoient faire choix des loix, qui " paroîtroient les plus convenables à la con- " stitution présente de l'état. Appius Claudius, " et T. Génutius, qui avoient abdiqué le con- " sulat, furent nommés les prémiers. Les " suffrages tomberent ensuite sur L. Sestius Vé- " turius, C. Julius, A. Manlius, Ser. Sulpitius, " P. Curatius, T. Romilius, et Sp. Posthumius. " Ces magistrats rendoient successivement justice " dans la place ; et ils le faisoient avec tant " d'équité, que le peuple, charmé de leur con- " duite, sembloit avoir oublié ses tribuns. Ils " travaillerent avec beaucoup d'application pen- " dant toute l'année à la compilation des loix ; " et quand leur ouvrage fut achevé, ils pro- " poserent dix tables, dont les unes concernoient " le droit sacré, les autres le droit public, et le " plus grand nombre le droit particulier. Toutes " les loix contenues dans ces dix tables furent " reçûes du consentement des centuries. Il " y eut seulement quelques particuliers, qui

 " dirent

" dirent, qu'il y manquoit plusieurs reglemens,
" dont on pourroit encore composer deux tables,
" qu'on ajouteroit aux dix autres ; et cette vûe
" fit naître le desir d'élire tout de nouveau des
" décemvirs pour une année.

" Appius eut l'habilité de se faire nommer pour
" le prémier décemvir, de faire donner l'exclu-
" sion à tous ses collegues du prémier décem-
" virat, et de faire tomber les suffrages sur Q.
" Pétilius, C. Duellius, et Sp. Oppius tous trois
" plébeiens, et sur Q. Fabius Vibulanus, M.
" Cornélius, M. Servilius, L. Minucius, T.
" Antonius, et M. Rabuléius, sénateurs peu
" estimés dans leur compagnie, mais qui lui é-
" toient dévoués. Les décemvirs ne furent
" pas plu-tôt nommés, qu'ils formerent la
" resolution de rendre leur domination perpé-
" tuelle. Ils commencerent à regner impé-
" rieusement, et avec une autorité absolue.
" Outre un grand nombre de Licteurs, ils é-
" toient toujours environnés d'une troupe de
" gens sans nom, et sans aveu ; et ce qui étoit
" encore plus déplorable, c'est qu'on vit bien-
" tôt à leur suite une foule de jeunes patriciens,
" qui dans la vûe de satisfaire leur passions, et de
" fournir à leurs plaisirs, n'avoient point de honte
" d'être les ministres, et les complices de ceux de
" ces magistrats. Il n'y eut plus d'asiles assés
" sûrs pour la beauté, et la pudeur. Cette

" jeunesse

" jeunesse effrénée, à l'ombre du pouvoir souve-
" rain, enlevoit impunément les filles du sein de
" leurs meres. D'autres, sous de foibles pré-
" textes, s'emparoient du bien de leurs voisins.
" En vain on en portoit des plaintes aux dé-
" cemvirs, les malheureux étoient rejéttés avec
" mépris ; et la faveur seule, et des vûes d'in-
" térêt tenoient lieu de justice et de droit. Que
" si quelqu'un étoit assés hardi pour faire écla-
" ter son ressentiment, il étoit ou battu de
" verges comme un esclave, ou envoïé en exil,
" ou mis à mort ; et la confiscation suivoit tou-
" jours le supplice des malheureux.

" Comme l'autorité des décemvirs ne devoit
" durer qu'un an, on se flattoit, Seigneur, de
" voir expirer leur tirannie avec la fin de l'an-
" née ; mais quand elle fut finie, les tirans se mon-
" trerent à découvert ; et malgré lé sénat, et le
" peuple, ils se maintinrent dans le gouverne-
" ment, sans autre droit que celui de la force, et
" de la violence. Tout ce qui leur faisoit om-
" brage fut proscrit : plusieurs citoïens se bannirent
" eux mêmes de leur patrie ; et Rome, en peu de
" tems, parut un désert.

" Cependant les Eques, et les Sabins, vou-
" lant profiter de la consternation où étoit le
" peuple Romain, leverent deux armées. Les
" Sabins s'avancerent le long du Tibre, jusqu' à

" cent quarante ſtades de Rome ; et les Eques,
" après avoir ravagé le territoire de Tuſculum,
" vinrent camper près d'Algide. Ces deux ar-
" mées ſembloient ménacer Rome d'un ſiege :
" ce qui épouvanta les décemvirs. Il étoit né-
" ceſſaire qu'ils armaſſent ; mais ils ne pouvoient
" le faire ſans le conſentement du ſénat, et du
" peuple ; et ils ſavoient aſſés combien ils é-
" toient odieux aux uns, et aux autres. Après
" bien des déliberations ſur le parti qu'ils avoient
" à prendre, ils ſe déterminerent à convoquer le
" ſénat ; et malgré l'oppoſition des anciens ſé-
" nateurs, il ſe firent remettre par cette aſſemblée
" le ſoin de la guerre, et le commandement des
" armées. Le peuple, deſtitué de ſes tribuns, ſe
" vit obligé de ſe faire enrôler : les légions fu-
" rent bien-tôt complettes ; et huit d'entre les
" décemvirs marcherent contre les ennemis.
" Comme les ſoldats appréhendoient d'augmen-
" ter la puiſſance des tirans, en les rendant victo-
" rieux, ils ne voulurent point vaincre. Les
" armées Romaines furent défaites preſque ſans
" combattre. Ce fut moins des batailles que des
" fuites concertées ; et les ſoldats ne ſe rallierent,
" que quand ils ne furent plus en vûe des en-
" nemis. On apprit à Rome la nouvelle de ces
" déroutes avec la même joïe, qu'on auroit
" eu

" eu dans un autre tems d'une grande vic-
" toire.

" Si l'orgueil des décemvirs, la dureté de " leur domination, et leurs injuſtices diſpoſerent " les eſprits à la revolte, la paſſion d'Appius " pour la jeune Virginie fut, Seigneur, la cauſe " de leur ruine. Virginius, pere de cette fille, " s'étant vû réduit à la triſte néceſſité de lui en- " foncer un poignard dans le ſein pour la dérober " à la brutalité de ce décemvir; les armées ſe " ſouleverent: revinrent à Rome: demanderent " la caſſation du décemvirat, et la punition des " decemvirs; et forcerent ceux-ci à ſe démettre " de leur dignité, et à ſe bannir eux mêmes, " pour chercher leur ſalut dans la fuite. " On retablit enſuite le conſulat, et le tri- " bunat; et on rendit au peuple tous ſes privi- " leges.

" Quand la paix fut retablie dans Rome, les " deux conſuls ſe diſpoſerent à marcher contre " les Sabins, les Eques, et les Volſques; mais " avant de ſortir de la ville, ils expoſerent les " dernieres loix des décemvirs, gravées ſur des " tables de cuivre. Ils ſe mirent enſuite chacun " à la tête d'un armée; et l'un, et l'autre rem- " porta une victoire complete. A leur retour " ils demanderent, que, ſuivant l'uſage, on en " rendît des actions de graces ſolemnelles aux

" Dieux, et qu'ils fussent reçûs dans Rome en
" triomphe. Mais la plusspart des sénateurs, qui
" ne pouvoient leur pardonner l'attachement
" qu'ils avoient fait paroître pour les intérêts du
" peuple, se firent un plaisir secret de leur re-
" fuser cet honneur, qui jusqu' alors n'avoit dé-
" pendu que du sénat. Les consuls, outrés d'un
" refus qui les déshonnoroit, en porterent leurs
" plaintes dans l'assemblée du peuple, qui leur
" décerna le triomphe. C'étoit encore une nou-
" velle entreprise des tribuns sur l'autorité du sé-
" nat. Ils n'en demeurerent pas là. Ces ma-
" gistrats plébeiens, qui, par la complaisance des
" consuls, avoient une autorité absolue dans la
" république, resolurent entre eux de se perpê-
" tuer dans le tribunat ; et leur projet ambitieux
" auroit infalliblement reüssi, s'il ne s'étoit trou-
" vé parmi eux un homme assés habile, et assés
" modéré, pour faire élire de nouveaux tribuns,
" au nombre desquels on fut surpris de voir S.
" Tarpéius, et A. Halérius tous deux patriciens,
" anciens sénateurs, et même consulaires : ce qui
" étoit formellement contre l'institution du tri-
" bunat, qui n'admettoit que des plébeiens.

" Quelque tems après le peuple devenu plus
" fier, et plus entreprénant par une victoire,
" qu'il venoit de remporter sur les Volsques, et
" les Eques, demanda qu'on abolît comme un

" reste

" reste de la tirannie des décemvirs la loi injuri-
" euse, qui lui interdisoit toute alliance avec des
" familles patriciennes, et qu'on fît un loi nou-
" velle qui admît dans la suite les plébeiens au
" consulat. M. Génutius, et C. Curtius, qui
" étoient alors consuls, tacherent d'éluder ces
" propositions, sous prétexte, qu'il étoit venu des
" avis, que les ennemis se disposoient à recommen-
" cer la guerre. Dans cette vûe ils ordonnerent
" des levées; mais les tribuns, aïant empêché le
" peuple de s'enrôler, il fallut chercher un moïen
" de les contenter. On leur proposa de suspendre
" pour un tems l'élection des consuls, et de créer
" en leur place six tribuns militaires, qui auroient
" les mêmes fonctions, et la même autorité, dont
" les trois prémiers seroient toujours patriciens, et
" les trois autres pourroient être plébeiens. Ces
" magistrats, charmés de voir que le sénat con-
" sentoit que le peuple fût admis dans le gouverne-
" ment de la république, promirent de ne
" plus s'opposer à l'enrôlement des citoïens. On
" tint quelques jours après une assemblée pour
" l'élection des tribuns militaires; et le peuple,
" content d'avoir obtenu le droit de concourir
" dans cette élection, donna tous ses suffrages à
" des patriciens.

" Le

" Le consulat, Seigneur, fut retabli au bout de " trois mois ; et il ne se passa rien de considérable " sous celui des prémiers consuls ; mais sous le " suivant on érigea la censure, charge nouvelle, " qui dans ses commencemens parut peu con- " sidérable, et devint dans la suite, par le pou- " voir qu'on y attacha, le comble des honneurs, " et la magistrature la plus redoutable de la ré- " publique.

" Les préteurs n'étoient d'abord chargés que " de tenir un état exact des noms, des biens, de " l'âge, et des conditions de tous lès chefs de " famille: des noms, et de l'âge de leur enfans, et " de leurs esclaves ; mais comme les hommes ne " cherchent ordinairement, Seigneur, qu'á étendre " leur autorité, ils s'attribuent à présent la réfor- " mation des moeurs : ils prennent connoissance de " la conduite de tous les citoïens ; et les sénateurs, " et les chevaliers sont soumis à leur censure aussi- " bien que le peuple. Quand ils font la revûe " générale de toute la nation, il n'y a point de " citoïen, qui ne tremble à la vûe de leur tribunal: " le sénateur par la crainte d'être chassé du sénat: " le chevalier dans l'appréhension d'être cassé, et " d'étre privé du cheval que la république lui " entretient ; et le simple citoïen par la peur " d'être raïé de sa classe, et réduit dans la derniere,

" ou

« ou du moins dans une des centuries moins ho-
« norables que la sienne : en sorte que cette crainte
« salutaire est le soutien des loix, le noeud de la
« concorde ; et comme la gardienne de la mo-
« destie et de la pudeur.

« Sous le consulat de Proculus Géganius, et de
« L. Ménénius, il survint, Seigneur, une famine,
« à la faveur de laquelle un particulier fut à la
« veille de s'emparer de l'autorité souveraine.
« Il s'appelloit S. Mélius, et étoit chevalier Ro-
« main. Après avoir gagné le petit peuple par
« des distributions de bled, et quelques tribuns
« par argent, il fit porter dans sa maison une
« grande quantité d'armes ; mais ses desseins
« aïant été decouverts, il fut tué par Servilius,
« au milieu d'une troupe de ses partisans, qu'il
« sollicitoit à la revolte.

« Les Volsques, voulant faire comme un dernier
« effort pour s'empêcher de subir le joug des
« Romains, leverent un grand nombre de troupes :
« firent choix d'excellens capitaines ; et n'omirent
« aucune de ces sages précautions, qu'on peut
« regarder comme les gages assûrés d'un bon
« succès. Rome leur opposa C. Sempronius,
« prémier consul. C'étoit un seigneur plein de
« valeur, populaire, et familier avec les soldats
« dont il étoit adoré ; mais plus soldat que grand
« capitaine, il faisoit la guerre, comme si le cou-
« rage

" rage ſeul eût ſuffi pour remplir les devoirs d'un
" général. Il s'avança vers les ennemis, comme
" s'il eût été à une victoire certaine. Les deux
" armées furent bien-tôt en préſence, et en
" vinrent aux mains. Les Volſques, conduits par
" un habile général, preſſent, pouſſent ; et en-
" foncent les légions, qui étoient en déſordre. Le
" ſoldat Romain, au lieu d'attaquer, ne ſonge qu'à
" éviter les coups de l'ennemi. On plie inſen-
" ſiblement : on cede peu à peu ; et enfin on eſt
" contraint de reculer. Le conſul, qui s'en apper-
" çoit, ſe porte dans les endroits, où il y a plus de
" péril ; et tâche d'animer ſes ſoldats par ſon
" exemple, et par ſes reproches ; mais ceux-ci
" n'examinent rien : n'entendent plus ſa voix, ni
" ſes ordres ; et font voir, qu'ils ne craignent que
" l'ennemi, et la mort. Enfin la bataille étoit
" perdue, ſi Sext. Tempanius, ancien capitaine
" de cavalerie, n'eût propoſé aux autres officiers
" du même corps de deſcendre de cheval, et de
" ſe jetter à la tête des légions, pour ſoutenir
" l'effort des ennemis. On combattit bien avant
" dans la nuit, ſans que les deux généraux puſſent
" découvrir de quel côté étoit l'avantage ; et
" il n'y eut que les ténebres, et la laſſitude, qui
" ſéparerent les deux armées.

" Quelques

" Quelques mois après cette bataille, le peuple, " pour reconnoître les services de Tempanius, " l'élut pour tribun, avec trois autres officiers, qui " s'étoient distingués comme lui ; et il fit voir " dans cette place, qu'il avoit autant de générosité " que de valeur ; car L. Hortensius, un de ses " collegues, aïant fait assigner Sempronius, après " que l'année de son consulat fut expirée, pour " rendre compte devant l'assemblée du peuple de " la conduite qu'il avoit tenue dans la bataille " contre les Volsques, il prit hautement sa défense ; " et par ses réponses pleines de modestie, il en- " gagea Hortensius à se désister de son action, et " à déclarer qu'il ne poursuivroit point d'avan- " tage un général malheureux à la vérité, mais " qui avoit sû se rendre cher, et agréable à ses " soldats.

" Les Eques aïant surpris la ville de Voles, on " envoïa contre eux M. Posthumius Régilensis, " qui étoit actuellement tribun militaire. Ce gé- " néral savoit faire la guerre ; mais il étoit dur, " hautain, fier de sa naissance, et de sa dignité ; et " il portoit trop loin cette distinction dans une " république, où tous les citoïens se prétendoient " égaux. Pour encourager ses soldats à faire " leur devoir, il leur promit de leur abandonner " le pillage de Voles, s'ils s'en rendoient maîtres ;

" mais

" mais dès que la ville fut prise, il fit vendre tout
" ce qui s'y trouva au profit du trésor public.
" Sextius, tribun du peuple, proposa quelque
" tems après en pleine assemblée, que pour dé-
" domager les soldats de Posthumius du manque
" de parole de leur général, on leur donnât au
" moins le territoire de Voles ; et pour faire passer
" plus facilement cette proposition, il renouvella
" en même tems l'ancienne prétention du partage
" des terres. Tout le peuple applaudit à sa de-
" mande. Posthumius, que ses collegues avoient
" mandé, pour s'opposer conjointement aux en-
" treprises des tribuns du peuple, s'étant trouvé
" comme les autres sénateurs dans cette assemblée,
" où il y avoit quelques uns de ses soldats mêlés
" dans la foule, et qui demandoient ce partage
" avec de grands cris, dit qu'il en arriveroit mal
" à ses gens, s'ils ne demeuroient en repos. Cette
" ménace passa aussi-tôt dans son armée ; et à son
" retour il fut tué par ses propres soldats.

" L'an 344 depuis la fondation de Rome trois
" tribuns du peuple du nom d'Icilius entreprirent,
" Seigneur, d'enlever aux patriciens la questure,
" qui n'étoit point encore sortie du prémier
" ordre. Ceux, qui étoient revetus de cette
" dignité, avoient soin du trésor public. Les
" Icilius eurent l'habilité de la faire donner à trois
" plébeiens ; et de tous les patriciens, qui la de-

" manderent

" manderent, il n'y eut que Céso Fabius Ambustus,
" qui pût l'obtenir.
" Tous les citoïens Romains avoient été jusqu'
" alors à la guerre à leurs dépens: il falloit que
" chacun tirât de son petit héritage de quoi subsister
" tant en campagne, que pendant le quartier
" d'hiver; et souvent, quand la campagne duroit
" trop lontems, les terres, surtout celles des
" pauvres plébeiens demeuroient en friche. De là
" étoient venus les emprunts, les usures multi-
" pliées par les intérêts, et ensuite les plaintes, et
" les séditions. Le sénat, pour prévenir ces de-
" sordres, ordonna que dans la suite les soldats
" seroient païés des deniers du public, et que
" pour subvenir à cette dépense, il se feroit une
" nouvelle imposition, dont aucun citoïen ne seroit
" exempt.
" Aux prémieres nouvelles de ce sénatus con-
" sulte, le peuple fut transporté de joïe, et ac-
" courut de tous côtés aux portes du palais. Les
" uns baisoient les mains des sénateurs: d'autres
" les appelloient tout haut les peres du peuple;
" et tous protestoient, qu'ils étoient prêts de re-
" pandre jusqu' à la derniere goute de leur sang
" pour la patrie, qu'ils regardoient comme une
" mere libérale, et généreuse envers ses enfans.
" Lé sénatus consulte fut approuvé par un plé-
" biscite; et chacun courut avec empressement
" païer

" païer un tribut leger, proportionné â ses biens,
" et dont il lui devoit revenir un avantage con-
" sidérable.

" Les habitans de Veïes aïant enlevé quelque
" butin sur la république, sans qu'il y eut pré-
" alablement aucune déclaration de guerre, on
" leur envoïa des ambassadeurs pour leur en de-
" mander raison; mais, au lieu d'excuser, ou de
" justifier leurs incursions, ils chasserent avec mé-
" pris ces ambassadeurs. Les Romains, encore plus
" irrités d'une conduite si superbe que de leur
" brigandage, allerent Assieger la ville de Veïes,
" qui ne fut prise qu'au bout de dix ans. Camille
" en commença le siege, en qualité de tribun
" militaire; et il le termina heureusement pen-
" dant sa dictature.

" A peine la république étoit elle en possession
" d'une ville si considérable, que T. Siccinius
" Dentatus tribun du peuple proposa d'en faire
" une seconde Rome, et d'y envoïer pour l'habiter
" la motié du sénat, des chevaliers, et du peuple.
" Il en représentoit la situation, la force, la ma-
" gnificence, et le territoire plus étendu, et plus
" fertile que celui de Rome même; et il ajoûtoit
" que les Romains par ce moïen pourroient con-
" server plus facilement leurs conquêtes. Le
" peuple, toujours avide de nouveautés, reçut
" d'abord ces propositions avec de grandes

" démonstrations

" démonſtrations de joïe ; mais les ſénateurs,
" aïant emploïé des motifs de religion pour en-
" gager le peuple à ne pas quitter la patrie, il
" n'y put reſiſter, et ceda quoiqu' à regret à ce
" ſentiment intérieur, que produiſent toujours les
" préjugés de l'éducation. La propoſition de
" Sicinius fut rejettée à la pluralité des voix ; et
" le ſénat, comme pour recompenſer le peuple
" de ſa docilité, ordonna qu'on diſtribueroit par
" tête ſept arpens des terres des Vëïens à chaque
" chef de famille, et que, pour porter les per-
" ſonnes libres à ſe marier, on leur donneroit part
" dans cette diſtribution.

" Cette libéralité, Seigneur, fit renaître l'u-
" nion et la concorde entre les deux ordres ; et
" les tribuns, qui la regardoient comme l'ouvrage
" de Camille, ne purent la lui pardonner. Lu-
" cius Apuléïus, un d'entre eux, lui aïant fait
" donner aſſignation devant l'aſſemblée du
" peuple, l'accuſa d'avoir détourné du pillage
" de Veïes certaines portes de bronze, qu'on
" voïoit chez lui. Camille, ſurpris de ce nouveau
" genre d'accuſation, aſſembla ſes amis, et les
" principaux de ſa tribu ; et les conjura de ne
" pas ſouffrir, qu'on le condamnât ſur un ſi foible
" prétexte.

" Ces plébeiens, gagnés par les tribuns, lui
" répondirent, qu'ils païeroient volontiers l'a-

« mande, à laquelle il feroit condamné ; mais « qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de le faire « abſoudre. Camille, déteſtant leur foibleſſe, « aima mieux ſortir de Rome, que de voir la « honte d'une condamnation attachée à ſon nom. « On dit, que, quand il fut à un mile de la « ville, il ſe tourna vers le capitole, et demanda « aux Dieux, que ſes citoïens ingrats ſe repen- « tiſſent bien-tôt d'avoir païé ſes ſervices par un « outrage ſi cruel ; et que leurs malheurs les « obligeât de le rappeller. Il ſe retira à Ardée, « ville peu éloignée de Rome, où il apprit, « qu'il avoit été condamné à une amande de « cent cinquante écus.

« Juſqu' ici, Seigneur, les Romains n'avoient « eu affaire qu'à leurs voiſins ; mais il leur ſur- « vint tout d'un coup une guerre étrangere, qui « mit la république à deux doigts de ſa perte. « Les Gaulois aſſiegeant Cluſium, ville de la « Toſcane, les habitans de cette place s'adreſ- « ſerent aux Romains, pour leur demander du « ſecours. Le ſénat, avant de le leur accorder, « envoïa les trois fils de Fabius Ambuſtus pour « traiter avec les chefs des ennemis. Ces dépu- « tés, aïant obtenu la permiſſion d'entrer dans « Cluſium pour y conférer avec les magiſtrats « en qualité de médiateurs, ſe mirent à la tête « des habitans dans une ſortie ; et Q. Fabius,

« chef

" chef de l'ambassade, tua de sa propre main " un des principaux d'entre les Gaulois. Ceux-" ci, justement indignés d'un tel procédé, en " envoïerent porter leurs plaintes à Rome. Le " sénat, au lieu de les satisfaire, renvoïa l'af-" faire au peuple, qui, bien loin de punir les " trois députés, les fit tribuns militaires. Au " bruit de cette nouvelle, les Gaulois marche-" rent contre les Romains. Les tribuns mili-" taires vinrent à leur rencontre, avec une " armée; mais ils prirent si mal leurs mésures, " que leurs troupes furent mises en déroute, près " de la riviere Allia.

" Si après la bataille les Gaulois avoient été " droit à Rome, la république étoit perdue; " mais ces barbares, aïant emploïé près de trois " jours à partager leur butin, donnerent le tems " aux Romains de faire échapper leurs femmes, " et leurs enfans; et de se retirer dans le ca-" pitole, où il n'étoit pas facile de les forcer. " Etant entrés dans Rome qu'ils trouverent sans " défense, ils la pillerent: y mirent le feu; et " assiégerent le capitole. Une partie de leurs " troupes se repandit dans la campagne pour " ravager le païs. Le hazard les conduisit vers " Ardée, où Camille s'étoit retiré. Il arme les " Ardeates: vient attaquer les Gaulois; et en " fait un grand carnage. Ceux, qui se sauverent,

 " furent

" furent pris, ou tués par les Antiates. Ce-
" pendant ceux des Gaulois, qui pressoient le
" siege du capitole, s'en seroient rendus maîtres
" une certaine nuit, si des oïes n'avoient éveillé
" Manlius, qui les repoussa, lorsqu'ils étoient
" prêts d'y entrer. La famine obligea les Ro-
" mains de capituler; et dans le tems que l'on
" disputoit sur le poids de l'or, qu'ils devoient
" donner pour leur délivrance, Camille arriva
" avec une armée: livra bataille aux Gaulois, au
" milieu de la ville: les défit; et les aïant pour-
" suivis, les attaqua de nouveau, et les tailla en
" pieces. C'est ainsi que Rome fut re-
" couvrée par la valeur d'un exilé, qui sacrifia
" son ressentiment au salut de sa patrie. On re-
" batit ensuite la ville: on remit les loix, et la
" police sur pié; et l'on continua le gouverne-
" ment des tribuns militaires.

" Ces magistrats, s'étant laissés enfermer dans
" des gorges, et dans des détroits par les Latins,
" et les Herniques, le sénat leva une nouvelle
" armée, et en donna le commàndement à Ca-
" mille. Ce grand homme, après les avoir
" délivrés, remporta tant de victoires, que ses
" concitoïens se crurent obligés de lui déférer le
" tître de restaurateur de la patrie, et de second
" fondateur de Rome. Il n'y eut que Manlius,
" qui s'opposa à l'estime, qu'on lui portoit. Il

" ne

" ne pouvoit souffrir, qu'on le lui préférât. *Si*
" *je n'avois conservé le capitole*, disoit il, *Camille*
" *auroit il pu recouvrer Rome ? Et quand il en a*
" *chassé les Gaulois, ne sait on pas qu'il les a surpris*
" *dans une conférence, et dans le tems même*
" *qu'ils se reposoient sur la foi d'un traité so-*
" *lemnel ?*

" Comme Manlius avoit envie de s'emparer
" de l'autorité souveraine, il ne négligea rien pour
" gagner le petit peuple. Il païoit les dettes des
" uns : répondoit pour les autres ; et faisoit en-
" tendre à ceux, qu'il ne pouvoit soulager, que,
" s'il se voïoit une fois à la tête des affaires, il
" acquitteroit leurs dettes avec l'argent qu'il pré-
" tendoit que les sénateurs retenoient injustement.
" Son parti devint en peu de tems formidable au
" sénat ; et pour prévenir ses mauvais desseins,
" on créa dictateur L. Cornélius Cossus. Ce
" magistrat le fit arrêter ; mais le peuple s'étant
" revolté, il fut contraint d'ordonner qu'il seroit
" mis en liberté. Sa sortie de prison, loin de
" mettre fin à la sédition, donna un chef aux sé-
" ditieux. On convint de lui faire son procès.
" Deux tribuns le citerent devant l'assemblée du
" peuple ; et malgré le crédit, qu'il s'étoit ac-
" quis par les largesses qu'il avoit faites, et les
" services qu'il avoit rendus à la république, il
" fut abandonné de tout le monde, condamné à

" mort, et précipité du haut de la roche
" Tarpeïene.

" M. Fabius Ambustus avoit deux filles, dont
" l'aînée étoit mariée à un tribun militaire, et
" la cadette avoit épousé un riche plébeien. Un
" jour, Seigneur, que celle-ci se trouva chez sa
" soeur, le licteur, qui précédoit le tribun à son
" retour du sénat, frappa à la porte avec le bâton
" des faisseaux. Le bruit extraordinaire qu'il fit
" épouvanta la femme du plébeien; et sa soeur
" ne la rassura que par un souris malin, qui lui
" fit sentir l'inégalité de leurs conditions. Sa
" vanité fut blessée par une différence si humi-
" liante pour elle. Elle tomba dans une sombre
" mélancholie; et quand on lui en demandoit le
" sujet, elle affectoit d'en couvrir la cause par
" un silence opiniâtre. Son pere, et son mari,
" auxquels elle étoit chere, n'oublierent rien pour
" le vaincre. Enfin après avoir resisté autant
" qu'elle crut le pouvoir faire pour exciter leur
" curiosité, elle feignit de se rendre: elle leur
" avoua, les larmes aux yeux, et avec une espece
" de confusion, que le chagrin la feroit mourir,
" si étant sortie du même sang que sa soeur, son
" mari ne pouvoit pas parvenir aux mêmes di-
" gnités que son beau-frere. Les deux Romains
" lui promirent de ne rien épargner, pour
" mettre dans sa maison les mêmes honneurs,
" qu'elle

" qu'elle avoit vûs dans celle de sa soeur.
" Ils lui tinrent parole ; et après une infinité
" de brigues, et de cabales, ils obtinrent,
" qu'un des consuls seroit toujours tiré du corps
" des plébeiens.

" Pour dédommager les sénateurs de ce qu'ils
" perdoient, on établit deux nouvelles dignités,
" qui leur furent affectées. La prémiere, qui
" est la préture, fut créée pour rendre la
" justice dans la ville. Cette fonction étoit
" originairement attachée au consulat ; mais
" on se détermina à l'ôter aux consuls, parce-
" qu'ils ne pouvoient gueres y vacquer, sur tout
" l'été qu'ils passoient ordinairement à la tête des
" armées.

" La seconde charge, qu'on créa en faveur
" des patriciens, fut l'édilité majeure. Les
" édiles, Seigneur, sont chargés du soin des
" temples, des théatres, des jeux, des places
" publiques, des marchés, des tribunaux de
" justice, et de l'entretien des murailles de la
" ville. C'est à eux à veiller à ce qu'il ne
" s'introduise aucune nouveauté dans la re-
" ligion. Ils ont inspection sur les livres
" qu'on publie, et sur les pieces de théatre.
" Cette charge est un degré pour monter à la
" préture, et au consulat.

 " Sous

" Sous le consulat de Q. Servilius Ahala, " et de L. Génutius un tribun du peuple, " nommé Pomponius, fit assigner L. Manlius, qui sortoit de la dictature, sous prétexte " que ce patricien traitoit son propre fils T. " Manlius avec trop de dureté. Ce fils, au- " lieu de se plaindre des mauvais traitemens " de son pere, alla trouver le tribun ; et l'aïant " menacé de le tuer, il l'obligea de se dé- " sister de l'accusation, qu'il avoit intentée " contre son pere. Le peuple, pour recom- " penser cet acte de piété filiale, le nomma " pour remplir une des charges de tribun des " légions. Il ne fut pas lontems, sans montrer " qu'il étoit digne de cet honneur ; car il " tua dans un combat singulier un Gaulois " d'une grandeur énorme. Les Gaulois ten- " terent à plusieurs reprises d'effacer la honte " de la bataillle d'Allia ; mais ils furent tou- " jours défaits. Ils n'étoient pas la seule na- " tion jalouse de la puissance des Romains. " Tous ces petits peuples, qui sous différens " noms habitent le Latium, leur firent dans " le même tems un guerre presque continuelle. " Il y a déja lontems que les Samnites, qui " viennent de se joindre aux Tarentins, se sont " déclarés contre eux ; et puisque vous êtes dé-

" terminé,

« terminé, Seigneur, à combattre à leur tête, je
« souhaitte que vous puissiez humilier cette re-
« publique, qui à la vérité a moins de vices que de
« vertus ; mais qui mérite d'être détestée par son
« ambition démésurée, et par son ressentiment
« des injures qu'elle croit avoir reçûes.

Fin du quatrieme livre.





PIRRHUS, ROI D'EPIRE.

LIVRE CINQUIEME.

SOMMAIRE.

Pirrhus envoit du secours aux Tarentins. Mort de Lisimaque, et de Séleucus. Céraunus succede au prémier dans le roïaume de Macédoine. Il est tué par les Gaulois. Pirrhus part pour l'Italie; et après avoir fait naufrage, arrive à Tarente. Il y reforme les Moeurs des Tarentins. Bataille d'Héraclée dans la quelle il remporte la victoire sur les Romains. Les vaincus refusent de faire la paix à des conditions avantageuses. Fabricius est député vers Pirrhus pour en obtenir l'échange des prisonniers. Conversations que ce Romain eut avec le Roi, et avec Cinéas. De retour à Rome on lui donne le commandement de l'armée. Il écrit à Pirrhus de se précautionner contre les desseins de

de

de Timocbare. Ce dernier est arrêté, et condamné à mort. Bataille d'Asculum dans laquelle la perte fut à peu près égale des deux côtés. Pirrbus forme la resolution de passer en Sicile.



Peine Cinéas avoit il achevé de parler, que les ambassadeurs des Tarentins se firent annoncer. Ils vinrent prier le Roi de hâter les secours, qu'il leur avoit promis. Ils lui représenterent que les Romains avoient déja entamé la campagne: qu'ils levoient des contributions, et ravageoient les terres des alliés de Tarente: qu'ils en avoient même forcés quelques uns à consentir à des traités de neutralité; et qu'il étoit à craindre, que la terreur de leurs armes n'en obligeât bien d'autres à en faire autant, ou même à se joindre à eux. Pirrhus ne leur permit pas d'en dire d'avantage. Il ordonna sur le champ à Cinéas de partir pour Tarente avec trois mille hommes de pié, et de lui envoïer au plu-tôt les bâtimens de transport que les Tarentins avoient fait construire. Peu de jours après Cinéas les lui aïant envoïés avec plusieurs galeres, et une grande quantité de vaisseaux plats, il y embarqua trois mille chevaux, vingt éléphans, vingt mille hommes d'infanterie pésamment armée, deux mille archers, et cinq cens frondeurs. Il n'attendoit plus que le vent favorable pour mettre à la voile, lors qu'il apprit la mort de Lisimaque, et de Séleucus. Ces deux

deux princes, qui avoient toujours été unis d'intérêt, et d'amitié, ne songerent sur la fin de leurs jours qu'à s'entredétruire l'un et l'autre. Voici ce qui donna occasion à leur querelle.

Lisimaque, après avoir donné en mariage Agathocle son fils à Lisandra fille de Ptolomée, avoit lui-même épousé une autre de ses filles nommée Arsinoé, et en avoit eu plusieurs enfans. Les intérêts différens de ces deux soeurs, qui n'étoient pas de la même mere, les porterent à entrer dans toutes sortes d'intrigues pour se faire un parti puissant, quand Lisimaque viendroit à mourir. L'arrivée de Ptolomée Céraunus fit craindre à Arsinoé, qu'il ne fortifiât trop le parti de Lisandra, dont il étoit frere du côté de sa mere, et qu'il ne fussent en état de la perdre, elle, et ses enfans à la mort de son mari. Pour prévenir ce malheur, elle resolut la perte d'Agathocle, et y réussit. Car l'aïant accusé auprès de Séleucus de conspirer contre lui, ce prince le mit en prison ; et l'y fit mourir. Lisandra avec ses enfans, son frere Céraunus, et Aléxandre, autre fils deLisimaque, se sauverent à la cour de Séleucus. On y vit arriver bien-tôt après plusieurs des principaux officiers de Lisimaque, qui avoient conçû tant d'horreur du meurtre d'Agathocle, et des autres cruautés qui l'avoient suivi, qu'ils l'avoient abandonné. Ces seigneurs se joignirent

à

à Lisandra ; et appuïerent les raisons, dont elle s'étoit déja servi pour engager Séleucus à déclarer la guerre à Lisimaque. On n'eut pas beaucoup de peine à la lui faire entreprendre ; puis qu'il y étoit déja porté de lui-même par des raisons d'intérêt. S'étant mis à la tête d'une belle armée, il entra d'abord dans l'Asie Mineure, mit le païs à contribution, prit la ville de Sardes, et se rendit maître par là des trésors de Lisimaque. Celui-ci, aïant passé l'Hellespont, pour arrêter les progrès de son ennemi, lui livra bataille en Phrigie dans le champ de Cirus. Il y fut défait, et tué ; et Séleucus devint maître de tous ses états.

Le triomphe de ce prince ne fut point de longue durée. Comme il alloit prendre possession de la Macédoine sa patrie, où il comptoit passer le reste de ses jours, il fut assassiné lâchement par Céraunus, qu'il avoit comblé d'honneurs, et de bienfaits.

Séleucus avoit de grandes qualités ; car, pour ne rien dire de ses vertus guerrieres, on remarquoit en lui un grand amour pour la justice, une bonté qui le rendoit cher à ses peuples, et un respect tout particulier pour la religion. Il avoit beaucoup de goût pour les belles Lettres, et protegeoit les savans. Xerxes aïant enlevé aux Athéniens leur bibliotheque, et les statues d'Harmodius, et d'Aristogiton, qu'ils regardoient comme leurs libérateurs,

libérateurs, il ſe fit un plaiſir, et un honneur de les leur renvoïer.

Les amis de Liſimaque, et ceux qui avoient ſervi ſous ce prince, regardant d'abord Céraunus comme leur libérateur, ne firent aucune difficulté de le reconnoitre pour roi ; mais ſa conduite leur fit bien-tôt changer de ſentiment.

S'imaginant qu'il ne pouvoit être paiſible poſſeſſeur des états de Liſimaque, tant qu' Arſinoé, et les enfans qu'elle avoit eus de Liſimaque ſeroient en vie, il forme la reſolution de s'en défaire ; et pour réuſſir dans ſon deſſein, il feint d'être amoureux de ſa ſoeur, et demande à l'épouſer. Arſinoé, qui connoiſſoit aſſés ſon frere pour s'en méfier, ſe ſervoit de divers prétextes plauſibles pour éloigner la conclusion d'une affaire, dont elle redoutoit les ſuites pour elle, et pour ſes enfans. Mais plus elle différoit à ſe reſoudre, plus il la preſſoit de conſentir à ſes deſirs. Arſinoé lui aïant envoïé un ami de confiance, il le conduiſit dans le temple le plus reſpecté des Macédoniens ; et y tenant les ſtatues des Dieux étroitement ſerrées entre ſes bras, il proteſta avec les ſermens les plus terribles, qu'il n'avoit que des vûes pures et innocentes, en demandant ſa ſoeur en mariage.

La Princeſſe ne ſe fioit gueres à toutes ces promeſſes ; mais craignant de cauſer par un refus

opiniatre

opiniatre la perte de ſes enfans qu'elle aimoit plus qu'elle même, elle donna ſon conſentement. Les nôces ſe célébrerent avec une magnificence roïale; et les deux époux ſe donnerent mutuellement des marques de la joïe la plus vive, et de la tendreſſe la plus ſincere. Céraunus, en préſence de toute l'armée, mit la couronne ſur la tête de ſa ſoeur, et la déclara reine. Arſinoé reſſentit une véritable joïe de ſe voir glorieuſement retablie dans les droits, dont la mort de Liſimaque, ſon prémier mari, l'avoit fait déchoir. Elle invita ſon nouvel époux à venir faire ſon entrée dans Caſſandrie; et prit elle même les devans, pour ſe préparer à l'y recevoir. Les temples, les places publiques, et les maiſons des particuliers étoient ſuperbement ornées. La ville étoit remplie d'autels, et de victimes prêtes à y être immolées. Les fils de la Reine, Liſimaque, et Philippe allerent au devant du Roi avec des couronnes ſur la tête. Céraunus ſe jetta à leur cou; et les tint lontems étroitement embraſſés, comme auroit fait le pere le plus tendre; mais c'eſt qu'il avoit envie de mieux cacher ſon deſſein.

Dés qu'il fut entré dans la ville, il ſe ſaiſit de la citadelle, et donna ordre à ſes gardes d'égorger les deux freres. Ces malheureux princes s'étant ſauvés chez la Reine, leurs meurtriers les y ſuivirent, et les tuerent dans le ſein de leur mere,

qui

qui tâchoit en vain de détourner les coups, qu'ils leur portoient.

On ne laissa point à Arsinoé la triste consolation de rendre à ses enfans les derniers devoirs. Entrainée hors de la ville, elle fut releguée dans la Samothrace, n'emmenant avec elle que deux filles pour la servir.

Les crimes de Céraunus ne demeurerent pas lontems impunis. Les Gaulois, se trouvant trop d'habitans dans leur païs, en envoïerent un grand nombre s'établir dans d'autres contrées. Quand ces barbares furent arrivés auprès de la Save, ils se partagerent en trois corps. Le prémier, sous la conduite de Brennus, et d'Acichorius, entra dans la Pannonie : le second, commandé par Céréthrius, entra dans la Thrace ; et le troisieme sous Belgius se jetta dans l'Illirie, et la Macédoine.

Tous les peuples, qui se trouverent sur leur passage, n'attendirent pas qu'ils vinssent les attaquer pour se soumettre à eux. Ils leur envoïerent au contraire des ambassadeurs, se croïant encore assés heureux de pouvoir acheter la paix à prix d'argent. Il n'y eut que Céraunus, qui osa aller au devant d'eux avec un petit nombre de troupes mal disciplinées. Ce prince, qui couroit de lui même à la peine qu'il méritoit, ne se contenta pas de refuser un secours de vingt mille hommes, que les Dardaniens lui offroient ; mais il répondit à leurs ambassadeurs,

que

que la Macédoine seroit bien à plaindre, si après avoir conquis tout l'Orient, elle avoit besoin d'une poignée d'étrangers pour défendre ses frontieres : ajoutant d'un ton plein de hauteur et d'arrogance, qu'il menoit contre l'ennemi les enfans de ceux, qui, sous Aléxandre le grand, avoient domté tout l'univers.

Les Gaulois lui aïant envoïé offrir la paix, en cas qu'il voulut la païer, il prit l'offre qu'ils lui faisoient pour une marque de crainte ; et répondit, qu'il ne traiteroit de paix avec eux, qu'à condition qu'ils lui donneroient pour ôtages les principaux de leur nation, et lui livreroient leurs armes. Cette réponse fit rire les Gaulois. Peu de jours après on en vint aux mains. Les Macédoniens furent taillés en pieces ; et Céraunus, aïant été fait prisonnier, eut la tête coupée. Comme les Gaulois se disperserent après cette victoire pour piller le païs des environs, Sosthene, un des principaux Macédoniens, assembla quelques troupes ; et profitant du désordre où ils étoient, il en tua un grand nombre ; et obligea le reste à abandonner le païs.

Pirrhus, après avoir donné les ordres nécessaires, tant pour contenir son peuple dans le devoir, que pour le défendre contre les entreprises des ennemis du dehors, fit voile vers l'Italie. La plupart des jeunes seigneurs, qu'il avoit autrefois envoïés à

Sparte, pour y être élevés, et y apprendre les loix de Lycurge, le ſuivirent dans cette expédition. Dès qu'il eut gagné la pleine mer, il s'éleva un vent de nord ſi impétueux, qu'il diſperſa en un moment toute ſa flote. De tous les vaiſſeaux, dont elle étoit compoſée, les uns furent engloutis dans la mer, les autres fracaſſés, et quelques uns jettés ſur les côtes de la Sicile. Celui où il étoit fut d'abord obligé de ceder à la violence du vent ; mais le pilote, et les matelots firent de ſi grands efforts, qu'il reſiſta, et aborda à la côte d'Italie.

Tandis qu'on penſoit à débarquer, un vent de terre s'étant tout à coup levé, le vaiſſeau du Roi ſe trouva en très grand danger de s'entr'ouvrir par les grandes ſécouſſes qu'il ſouffroit. Dans cette extrémité Pirrhus ſe jetta ſans balancer à la mer. Ses amis, et ſes gardes s'y jetterent après lui. Tous s'empreſſoient à l'envie de le ſecourir, ou de périr avec lui ; mais la nuit, qui étoit fort noire, et la violence des vagues rendoient le ſecours très difficile, et le danger plus grand. Enfin après avoir lontems luté contre les vents, et les flots, il fut jetté au point du jour ſur le rivage, aïant le corps extrêmement foible et abbatu, mais le courage toujours grand, et toujours invincible.

Auſſi-tôt les Meſſapiens, ſur la côte deſquels le flot l'avoit jetté, accoururent pour lui donner tous les ſecours qui dépendoient d'eux. Ils allerent

auſſi

auſſi au devant de quelques uns de ſes vaiſſeaux, qui étoient échappés du naufrage, et dans lesquels il ſe trouva peu de cavalerie, deux mille hommes de pié, et deux éléphans. Pirrhus, les aïant raſſemblés, marcha avec eux à Tarente.

Dès que Cinéas fut averti de ſon arrivée, il vint au devant de lui avec ſes trois mille Epirotes ; et le conduiſit dans la ville. Pirrhus fut bien ſurpris d'en trouver les habitans uniquement occupés de leurs plaiſirs, auxquels ils avoient coutume de ſe livrer ſans réſerve. Comme ils ſe repoſoient entierement ſur lui, ils demeuroient tranquillement dans leurs maiſons ; et ne ſongeoient qu'à prendre le bain, à uſer des parfums les plus exquis, à faire bonne chere, et à ſe divertir. Pirrhus ne voulut rien changer dans leur maniere de vivre, juſqu'à ce que la plus grande partie de ſon armée l'eût rejoint. Alors il parla, et agit en maître. Les lieux de débauches, et les jardins publics furent fermés : il leur ôta leurs feſtins, leurs ſpectacles, et leurs aſſemblées de nouvelliſtes : leur fit prendre les armes ; et les accoutuma peu à peu aux travaux de la guerre.

Dans ce tems là il apprit, que le conſul Lévinus s'avançoit contre lui avec une puiſſante armée, et qu'il étoit déja dans la Lucanie, où il mettoit tout à feu et à ſang. Quoi qu'il n'eût pas encore reçû les ſecours de ſes alliés, comme il croïoit que

ce feroit une honte pour lui de fouffrir que les ennemis vinffent faire le dégat jufques fous fes yeux, il fe mit en campagne avec fon armée ; et envoïa au camp des Romains un héraut pour leur demander, fi avant de commencer la guerre, ils ne feroient pas bien aifes de terminer à l'amiable les différens, qu'ils avoient avec les Grecs d'Italie, en le prenant pour arbitre. Le conful Lévinus repondit au héraut : " que les Romains n'étoient " point d'humeur à prendre Pirrhus pour arbitre, " et qu'ils ne le craignoient point pour ennemi".

Après cette réponfe, Pirrhus fut camper dans la plaine, qui eft entre les villes d'Héraclée, et de Pandofie ; et aïant reçû avis que les ennemis étoient de l'autre côté de la riviere de Siris, il s'approcha de la rive pour reconnoître leur fituation. Mais quelle fut fa furprife, quand il vit la bonne affiette de leur camp, la contenance de leurs troupes, et le bel ordre qui regnoit par tout ? C'eft alors que, s'adreffant à un de fes amis, qui étoit auprès de lui : " Mégacles," lui dit-il, " cette ordonnance des barbares n'eft nullement " barbare, nous verrons fi le refte y répondra." Et comme s'il eût craint de rifquer une bataille, il refolut d'attendre l'arrivée de fes alliés, fe contentant de faire avancer un bon corps de troupes fur la riviere pour l'oppofer aux Romains, s'il leur prénoit envie de tenter le paffage. Mais il étoit

trop

trop tard. La plus grande partie de leur armée avoit déja paſſé ; et le détachement de Pirrhus, ne ſe trouvant pas aſſés fort pour lui reſiſter, et craignant d'être enveloppé, fut contraint de regagner avec précipitation le gros de l'armée.

Pirrhus voïant que les Romains marchoient contre lui en belle ordonnance, ſerra ſes rangs, et commença l'attaque. Il ſe faiſoit remarquer par la beauté et l'éclat de ſes armes, et donnoit à connoître par ſes actions qu'il n'étoit pas indigne de la reputation qu'il s'étoit acquiſe. Quoi qu'il ſe livroit au combat ſans s'épargner, il n'oublioit point qu'il étoit général ; car il conſervoit toujours ſon ſang froid : donnoit ſes ordres, comme s'il eût été loin du péril ; et couroit par tout pour retablir les affaires, et pour ſoutenir ceux qui étoient les plus preſſés.

Léonat, s'étant apperçu, qu' Obſidius, qui commandoit un corps de Férentins, s'attachoit à Pirrhus ſeul: le ſuivoit par tout, la pique à la main; et regloit tous ſes mouvemens ſur les ſiens, dit au Prince. « Voïez vous, Seigneur, ce cavalier qui « eſt ſur un cheval noir : il en veut à vous, « prenez garde à lui ». « Léonat, » répondit le Roi, « l'homme ne ſauroit éviter ſa deſtinée ; « mais ſi ce cavalier vient à moi, je tâcherai de « lui faire trouver ſon maître ». A peine avoit-il achevé de parler, qu' Obſidius lui lança un javelot,

 qui

qui ne blessa que son cheval. En même tems Léonat de Macédoine perça de sa pique le cheval d'Obsidius. Les deux chevaux étant tombés, Pirrhus fut d'abord environné d'une foule de ses amis, qui l'enleverent, et tuerent l'Italien, qui ne succomba qu' après s'être vaillament défendu.

Le danger, que Pirrhus venoit de courir, le rendit plus circonspect. Voïant que sa cavalerie commençoit à plier, il envoïa ordre à son infanterie d'avancer : la mit en bataille ; et après avoir donné son manteau, et ses armes à Mégaclès, l'un de ses favoris, et s'être déguisé sous les siennes, il chargea avec impétuosité les Romains, qui le reçurent avec beaucoup de courage. On prétend que les uns, et les autres plierent sept fois, et revinrent sept fois à la charge. Son déguisement, qui étoit fort propre à lui sauver la vie, pensa lui être funeste, et lui auroit arraché la victoire des mains, si sa présence n'eût ranimé ses troupes consternées. Un chevalier Romain, aïant pris Mégaclès pour Pirrhus, se jetta sur lui, le tua, lui coupa la tête, et courut à toute bride pour la montrer avec les dépouilles roïales à son général. Lévinus fait porter cette tête, et ces dépouïlles, comme en triomphe dans tous les rangs : les Romains crient *victoire* ; et il n'y a dans l'armée des Grecs qu' une consternation générale, et un découragement universel.

Alors

Alors Pirrhus, s'apperçevant du terrible effet de cette méprise, parcourt toutes les lignes, la tête nue, et avec un visage riant : tend la main aux uns : fait signe aux autres ; et parle à tous pour les détromper. Le combat étant retabli, il fit avancer ses éléphans, qui déciderent principalement du gain de la bataille. Car voïant que ces animaux avoient rompu l'infanterie Romaine, et que les chevaux des ennemis, avant même que de les approcher, en étoient effraïés, et emportoient leurs cavaliers, il conduisit ses troupes dans les rangs, pendant que les Romains étoient en désordre ; et les mit en fuite après en avoir fait un grand carnage.

Quoi que la victoire que remporta Pirrhus fut complete, elle lui couta trop cher pour s'en glorifier. Il perdit quinze mille hommes ; et les Romains n'en laisserent que quinze mille sur le champ de bataille. Dès que ses soldats furent revenus du pillage, il entra dans le camp ennemi ; et l'aïant pillé, il prit plusieurs villes, et s'approcha de Rome jusqu' à quarante cinq miles.

Les Lucaniens, et les Samnites le joignirent quelques jours après le combat ; et quoi qu'il leur fit de vifs reproches sur leur retardement, on pouvoit facilement s'appercevoir à son air, qu'il étoit bien aise d'avoir défait, avec ses seules troupes, et

celles des Tarentins une armée si nombreuse, et si aguerie.

Les Romains, plus irrités qu'abbatus par cette perte, pourvurent à la sûreté de leur capitale, et ne songerent qu'à se préparer à un second combat. Cette conduite pleine de fermeté, et d'audace surprit, et étonna même Pirrhus, qui, sans penser à pousser sa victoire plus avant, envoïa une ambassade, pour les sonder et voir s'ils ne voudroient pas entendre à quelque voïe d'accommodement. Cinéas, et les autres ambassadeurs s'aboucherent avec les prémiers de la ville, et envoïerent à eux, et à leurs femmes des présens de la part du Roi. Tous, jusqu' aux Dames mêmes, les refuserent ; et leur firent dire, que, quand Rome auroit conclu publiquement un traité avec leur maître, il auroit pour lors tout sujet d'être content d'eux.

Quelques jours après les ambassadeurs aïant été introduits dans le sénat, Cinéas y parla avec tant de force et d'éloquence, que la plus part des sénateurs parurent portés à la paix. Cinéas, pour gagner ceux qui étoient d'un sentiment contraire, s'étendit beaucoup sur l'avantage que Pirrhus avoit remporté sur eux : il leur fit entendre que ce prince étoit plus en état que jamais de livrer une seconde bataille, puis que son armée étoit considérablement augmentée par la jonction

de

de plusieurs peuples d'Italie ses confédérés: enfin il conclut son discours, en disant que le Roi leur rendroit sans rançon leurs prisonniers, leur aideroit à conquerir l'Italie, et ne demandoit pour recompense que leur amitié, et une entiere sûreté pour les Tarentins.

Le sénat étoit sur le point de ceder aux raisons, et aux promesses de Cinéas, lorsqu'Appius Claudius parut dans l'assemblée. C'étoit un vieux sénateur, moins respectable par le nombre de ses années, que par cette vertu austere qui lui faisoit mépriser les biens, et les maux de la vie, et ne reconnoître d'autre gloire que celle qu'on acquiert en servant sa patrie. " Peres conscripts, " dit-il, en arrivant, vous savez qu'il y a déja " lontems que la perte de la vûe m'a obligé de " me renfermer dans ma famille, et de me re-" tirer des affaires. Je vous avoue, que ce n'a " point été sans impatience que j'ai souffert " cette incommodité. Mais aujourd'hui que " vous allez prendre de lâches résolutions, et " détruire par un traité honteux toute la gloire " que Rome s'est acquise, je souhaite que les Dieux " qui m'ont privé de la vûe me rendent sourd, " pour ne point entendre dire que les Romains " ont dégénéré de la vertu de leurs ancêtres. " Que sont devenus ces discours si fiers que " vous teniez, et qui ont retenti par toute la

terre,

" terre, que si Aléxandre le grand étoit venu
" en Italie, il n'auroit point acquis la réputation
" d'ïnvincible ; mais que par sa fuite, ou par sa
" mort, il auroit ajouté un nouveau lustre à la
" gloire de Rome ? Vous montrez bien que ce
" n'est qu'ostentation et vanité qui vous fait
" parler de la sorte ; puisque quelques misérables
" Tarentins, et une poignée d'Epirotes, mille
" fois vaincus par les Macédoniens, vous font
" trembler. Quoi ! vous avez peur d'un Pirrhus,
" qui a passé sa vie à faire la cour à un des
" gardes d'Aléxandre ? d'un homme qui, comme
" un avanturier, erre de contrée en contrée pour
" fuir les ennemis qu'il a dans son propre païs,
" et qui a l'insolence de vous promettre la con-
" quête de l'Italie avec ces mêmes troupes, qui
" n'ont pu lui conserver une petite partie de
" la Macédoine ? Croïez vous, qu'il se retire en
" Epire après l'alliance que vous voulez faire
" avec lui ? Si vous le croïez, vous vous trompez.
" Il veut seulement gagner du tems, vous faire
" mépriser de tous les Italiens, reünir tous vos
" ennemis, et vous rendre plus difficiles les
" victoires, que vous pouvez aisement remporter
" sur eux.

Appius par ce discours dissipa toutes les craintes du sénat ; et d'un commun accord on répondit aux ambassadeurs : " que Pirrhus com-

" mençât

“ mençât par sortir de l'Italie : qu'alors, s'il
“ vouloit, il envoïât demander la paix : mais, que
“ tant qu'il seroit en armes dans le païs, les Ro-
“ mains ne cesseroient point de lui faire la guerre,
“ quand même il auroit battu dix mille Le-
“ vinus.

Cinéas, pendant le séjour qu'il fit à Rome, prit soin de s'instruire des moeurs et des coutumes des Romains, d'examiner leur conduite tant publique que particuliere, détudier la forme de leur gouvernement, et de s'informer des forces, et des revenus de la republique. Quand il fut de retour à Tarente, où le Roi s'étoit rendu après la bataille d'Héraclée, il lui fit un détail exact de tout ce qu'il avoit vû et entendu. “ Seigneur,” lui dit il entre autres choses, le “ sénat
“ m'a paru une assemblée de plusieurs rois : j'ai
“ vû dans les villes, et dans les campagnes de la
“ république une si grand quantité d'habitans,
“ que je crains fort, que vous ne combattiez contre
“ une hidre. Le consul Fabricius vient de lever
“ une armée deux fois plus nombreuse que celle
“ que vous avez vaincue ; et quand vous l'aurez
“ défaite, il restera encore aux Romains assés
“ de monde pour en former vingt autres. Vos
“ ennemis sont vertueux, sinceres, généreux,
“ incorruptibles, laborieux, patiens, intrépides :
“ en un mot ils possedent toutes les vertus sans

“ aucun

" aucun mélange de vices. J'ai fait tout mon " possible pour les porter à la paix ; mais ils ne " veulent point entendre parler de traité que " vous ne soïez en Épire. Ils ne respirent que " la vengeance, et ont rejetté les propositions, et " les présens que je leur ai faits de votre part. " Eh bien, Cinéas," répondit le Roi, " puis qu'ils " veulent la guerre, il faut nous préparer à " combattre. Cette superbe république s'ima- " gine-t-elle que les plus puissans monarques " doivent ramper devant elle ? Je ne désespere " pas de la voir bien-tôt venir me demander à " genoux, une paix qu'elle refuse, et qu'elle ne " pourra obtenir.

Cinéas, voïant le Roi en colere, n'osa lui repliquer d'avantage, et s'en fût chés Timochare pour sonder ses sentimens sur l'état présent des affaires. Comme il lui parut convaincu de la nécessité de retourner en Epire, et du danger qu'il y avoit de risquer une seconde bataille avec les Romains, il crut qu'aïant toujours poussé le Roi à la guerre, il étoit de tous les courtisans le plus propre à lui persuader de quitter l'Italie. " Timochare," lui dit-il, " Pirrhus, qui " connoit mon humeur pacifique, ne me croira " point, si je lui parle de la nécessité où il est " d'abandonner l'Italie ; mais il écoutera une " personne qui ne lui a jamais conseillé que la

« guerre. Allez donc lui dire, que les Romains
« font plus puiſſans, et plus agueris que vous ne
« les aviez crus : que les Epirotes ſe plaignent de
« leur éloignement ; et que les Gaulois, qui ont
« déja ravagé toute la Macédoine, feront
« bien-tôt dans ſon roïaume, s'il ne part
« en diligence pour s'oppoſer à leurs entre-
« priſes.

Timochare, qui depuis lontems avoit reſolu la perte de Cinéas, et qui ſe ſoucioit fort peu de ruiner l'armée, et le roïaume d'Epire, pourvû qu'il vint à bout de détruire ſon rival, alla ſur le champ trouver le Roi : " Seigneur, lui dit-il en l'abor-
" dant, ſi ma fidélité, mon zele pour votre per-
" ſonne, et mon attachement pour votre ſervice
" n'étoient connus de toute l'armée, je pourrois
" craindre, qu'on ne donnât un mauvais tour à
" la découverte que je viens de faire. Vous avez
" pu remarquer que ce n'a été ni l'ambition, ni
" les avantages qu'on trouve quelquefois dans la
" guerre, qui m'ont porté à vous conſeiller de ſe-
" courir les Tarentins. Je n'ai eu en vûe que la
" gloire que vous deviez acquerir, en aſſiſtant des
" peuples injuſtement opprimés, et en humiliant
" des tirans. Graces aux Dieux, vos armes
" victorieuſes ont triomphé de l'orgueil des Ro-
" mains ; et nous verrons bien-tôt le mépris, qu'ils
" affectent de nous temoigner, dégénérer en ſup-
" plication.

" plication. Si vous les avez défaits avec une " poignée de monde, que n'êtes vous point en état " d'entreprendre à present contre eux, que tant de " peuples se reunissent chaque jour sous vos étan- " darts ? Cependant Cinéas, qui s'imagine que " vous êtes hors d'état de leur resister, ne cesse " de vous nuire, en croïant vous servir. Il ne " s'est pas contenté de nous faire mépriser à Rome " par ses soumissions et ses bassesses ; mais encore " aujourd'hui par ses discours il rallentit le courage " de vos soldats, refroidit l'ardeur des vos géné- " raux, porte l'épouvante par tout ; et il ne tient " point à lui, que l'armée ne se revolte contre " vous. Il n'y a pas encore une heure qu'il est " venu chez moi, pour m'inspirer des terreurs " paniques, en me faisant entendre que vous étiez " perdu, si vous ne quittiez au plutôt l'Italie. " Souffrez, Seigneur, que je vous conseille au " contraire d'y rester. C'est le parti que votre " honneur vous oblige de prendre ; et Cinéas " lui-même changeroit de sentiment, s'il avoit " un peu plus à coeur la gloire de sa patrie, " et - - - -

A ces dernieres paroles, Pirrhus interrompit Timochare. " Mais vous, lui dit-il, qui me " parlez avec tant d'assûrance, et qui prétendez " m'apprendre mon devoir, savez vous bien que " Cinéas a suivi mes ordres dans tout ce qu'il a

" fait

" fait à Rome. S'il s'est adressé à vous pour me
" porter à la paix, de quel front osez vous le
" trahir en ne me parlant que de guerre ? Allez
" Pirrhus n'est pas d'humeur de se laisser conduire
" par ses sujets. Je saurai assés sans vos conseils
" repousser l'ennemi, lors qu'il m'attaquera, ou
" retourner en Epire, quand je le jugerai à
" propos.

Timochare, qui ne s'étoit point attendu à une telle réponse, crut que sa perte étoit inévitable, s'il ne se défaisoit de Pirrhus. Aussi forma-t-il dès ce moment la resolution de l'empoisonner le plutôt qu'il lui seroit possible ; et de peur que le Prince ne le soupçonna de quelque mauvaise intention, il se jetta à ses genoux, lui demanda pardon les larmes aux yeux, et le pria de ne point parler à Cinéas de ce qui venoit de se passer entre eux. Le Roi lui promit de garder le secret, et lui pardonna en lui disant : " qu'il vouloit bien croire qu'il s'étoit
" imaginé lui rendre service en lui donnant des
" avis, mais que pour lui il ne prétendoit pas
" qu'on lui montrât son devoir.

Le retour de Cinéas à Tarente fut bien-tôt suivi de l'arrivée des ambassadeurs, que les Romains envoïoient à Pirrhus. Ils avoient à leur tête Fabricius, homme très vertueux, et très habile dans la guerre, mais extrêmement pauvre. Dans l'audience que le Roi leur donna, ils lui dirent tout

ce qui

ce qui pouvoit convenir dans les circonstances présentes. Comme Pirrhus pouvoit se prévaloir de l'avantage qu'il venoit de remporter, ils lui représenterent l'inconstance de la fortune, ses caprices, et ses revers qu'il est impossible de prévoir. Ils lui dirent, que l'exemple de tant d'ennemis que les Romains avoient vaincus, devoit lui faire faire des réflections sur l'entreprise qu'il formoit. Ils l'assûrerent que les plus grandes défaites n'étoient point capables d'abbatre leur courage. Ils ajouterent, que, s'il persistoit à les attaquer, il trouveroit des ennemis prêts à le recevoir, et à se bien défendre. Enfin ils conclurent leur discours, en lui laissant le choix, ou de recevoir la rançon des prisonniers de guérre, dont il étoit le maître, ou de les échanger contre ceux de ses soldats, qui étoient en leur puissance.

Pirrhus, après avoir tenu conseil avec ses amis, répondit ainsi aux ambassadeurs : " Est il raison-
" nable, Romains, pendant que vous me refusez
" la paix, que je vous rende des prisonniers que
" j'ai faits sur vous, et dont vous pourriez vous
" servir contre moi-même. Si vous n'avez en
" vûe que vos véritables intérêts, et les miens,
" il n'est pas nécessaire de chercher tant de détours.
" Terminez par une paix solide et durable la
" guerre que vous faites à moi, et à mes alliés, et
" je vous remets sans rançon tous vos prisonniers
" de

" de guerre. Sans cette condition, ne comptez " pas que Pirrhus puiſſe jamais conſentir à " relâcher un ſi grand nombre de ſoldats.

Après avoir répondu de la ſorte aux ambaſſadeurs, il prit Fabricius en particulier, et lui dit. " Cinéas m'a parlé de vous, Fabricius : je con- " nois votre mérite. Je ſais que vous êtes un " grand capitaine, et que vous entendez bien à " commander une armée. Je ſais que la juſtice, " et la tempérance ſont votre caractere. En un " mot je ſais que vous poſſédez toutes les vertus. " Mais je ſais auſſi que vous êtes ſans biens, et " que c'eſt en cela ſeul que vous êtes mal par- " tagé. Pour ſuppléer à ce qui vous manque de " ce côté là, je ſuis prêt de vous donner autant " d'or et d'argent qu'il vous en faut, pour vous " mettre au deſſus des plus riches de Rome ; et " ce qui m'engage à vous faire ce plaiſir, c'eſt " que je ſuis convaincu qu'il n'y a point de dé- " penſe, qni faſſe plus d'honneur à un prince, que " de ſoulager les grands hommes, qui ſont con- " traints par la pauvreté de mener une vie " indigne de leur vertu ; et que c'eſt là le plus " noble emploi qu'un roi puiſſe faire de ſes " richeſſes. Ne croïez pas que, pour récon- " noiſſance, j'exige de vous aucun ſervice injuſte, " ou qui vous deſhonnore. Ce que je vous de- " mande ne peut que vous faire honneur, et

" augmenter le pouvoir que vous avez dans votre
" république. Je vous prie d'abord de m'aider
" à gagner le sénat, qui jusqu' ici n'a voulu
" donner les mains à aucun accommodement, et
" n'a consulté en aucune maniere les regles de la
" modération. Faites lui bien comprendre,
" qu'aïant promis de secourir les Tarentins, et
" les autres Grecs, qui habitent cette partie de
" l'Italie, je ne puis en honneur les abandonner,
" surtout me trouvant à la tête d'une puissante
" armée, qui m'a déja fait gagner une bataille;
" et que si je demande la paix aux Romains,
" ce n'est pas que je les craigne, mais parcequ'il
" m'est survenu quelques affaires pressantes, qui
" me rappellent dans mes états. Au reste si
" ma qualité de roi me rend suspect au sénat,
" parceque plusieurs rois n'ont pas fait difficulté
" de violer ouvertement la foi des traités, de-
" venez vous même mon garant; et joignez
" vous à moi, pour m'aider de vos conseils dans
" toutes mes entreprises, et pour commander
" mes armées sous moi. J'ai besoin d'un homme
" vertueux, et d'un ami fidele: vous avez be-
" soin d'un prince qui par ses libéralités vous
" mette en état de faire plus de bien:
" ne refusons point de nous aider l'un
" l'autre.

Pirrhus

Pirrhus aïant ainsi parlé, Fabricius lui répondit en ces termes. " Puisque vous êtes in-
" formé de l'expérience que je puis avoir dans
" le gouvernement des affaires, tant publiques que
" particulieres, il est inutile que je vous en
" parle. Comme vous connoissez aussi ma
" pauvreté, il n'est pas nécessaire que je vous
" dise que je n'ai ni argent que je fasse profiter,
" ni esclaves qui me produisent des revenus; et
" que tout mon bien consiste dans une maison de
" peu d'apparence, et dans un petit champ qui
" fournit à mes besoins. Si vous croïez cependant, que la pauvreté rende ma condition in-
" férieure à celle de tout autre Romain, et que
" remplissant les devoirs d'un honnête homme, je
" sois moins considéré, parceque je ne suis pas du
" nombre des riches, permettez moi de vous dire,
" que vous êtes dans l'erreur. Mon indigence
" ne m'a jamais fait aucun tort, soit qu'on me
" considere comme personne publique, ou comme
" simple particulier. En effet ma patrie, à cause
" de ma pauvreté, m'a-t-elle éloigné de ces em-
" plois honorables, qui sont l'objet de l'émulation
" de tous les grands coeurs? non assurément.
" Je suis revetu des plus grandes dignités. On me
" met à la tête des ambassades les plus illustres.
" J'assiste aux plus augustes cérémonies. On me
" confie les fonctions les plus sacrées du culte

 " divin.

" divin. Quand il s'agit de délibérer ſur les
" affaires les plus importantes, je donne mon avis
" à mon rang. Je vais de pair avec nos plus
" riches citoïens ; et ſi j'ai à me plaindre, c'eſt
" d'être trop loué, et trop honoré. Pour rem-
" plir tous ces emplois, je ne depenſe rien du
" mien, non plus que les autres Romains. Rome
" ne ruine point ſes citoïens, en les élévant aux
" dignités. C'eſt elle, qui donne tous les ſecours
" néceſſaires à ceux qui ſont dans les charges, et
" qui les leur donne avec libéralité et magnifi-
" cence. Car il n'en eſt point de notre ville
" comme de beaucoup d'autres, où le public eſt
" très pauvre, tandis que les particuliers poſſedent
" des biens immenſes. Nous ſommes tous
" riches, dès que la république eſt riche, parce-
" qu'elle l'eſt pour nous. En admettant égale-
" ment aux emplois publics le riche et le pauvre,
" ſelon qu'elle les en juge dignes, elle égale
" tous ſes citoïens, et ne reconnoit entre eux
" d'autre difference, ni d'autre diſtinction que
" celle du mérite et de la vertu. Pour ce qui
" regarde mes affaires particulieres, loin de me
" plaindre de mon ſort, je me regarde comme
" le plus heureux de tous les hommes, et ſens en
" moi même un eſpece de complaiſance, et même
" de fierté, lorſ que je me compare aux riches.
" Mon petit champ me fournit tout ce qui m'eſt
" né-

" nécessaire, quand j'ai soin de le cultiver, et " d'en conserver les fruits. Que me faut il " d'avantage ? Tout aliment me plaît, quand la " faim me presse : je bois avec délices, quand " j'ai grand soif : je goute les douceurs du som- " meil, quand je suis fatigué : je me contente " d'un habit, qui me met à couvert des rigueurs " de l'hiver ; et de tous les meubles qui peuvent " servir à un même usage, le plus vil est celui " qui m'accommode le mieux. Je serois dé- " raisonnable si j'accusois la fortune, puisqu'elle " me fournit tout ce que demande la nature. " Quant au superflu, elle ne me l'a point donné ; " mais en même tems elle ne m'en a point in- " spiré le desir. De quoi puis je donc me " plaindre ? Il est vrai que faute d'avoir plus de " bien que je n'en ai, je me vois hors d'état de " soulager ceux qui sont dans le besoin. Mais " du moment que je fais part, et à la république, " et à mes amis du peu que je possede : que je " rends à mes compatriotes tous les services dont " je suis capable ; et que je fais tout ce qui depend " de moi, que dois je me reprocher ? La pensée " de m'enrichir ne m'est jamais venue dans l'esprit ; " et néanmoins depuis le tems que je suis emploïé " dans l'administration de la république, j'ai " eu mille occasions d'amasser de grandes sommes " d'argent. En peut on une plus favorable que " celle qui se présenta il y a quelques années ?

" Revetu de la dignité consulaire, on m'envoïa
" contre les Samnites, les Lucaniens, et les Bru-
" tiens à la tête d'une puissante armée. Je ra-
" vageai une grande étendue de païs : je vainquis
" l'ennemi dans plusieurs batailles : j'emportai
" d'assaut plusieurs villes très opulentes : j'enrichis
" l'armée de leurs dépouilles : je dédomageai
" chaque citoïen de ce qu'il avoit fourni pour les
" frais de la guerre ; et aïant reçu les honneurs
" du triomphe, je mis encore quatre cent talens
" dans le trésor public. Après avoir negligé un
" butin si considérable, dont je pouvois prendre
" tout ce que j'aurois voulu : après avoir méprisé
" des richesses si justement acquises, et sacrifié à
" l'amour de la gloire les dépouilles de l'ennemi,
" à l'exemple de Valérius Publicola, et de plu-
" sieurs autres grands personnages, qui par leur
" désintéressement ont élevé Rome à un si haut
" dégré de puissance, me conviendroit-il d'ac-
" cepter l'or et l'argent que vous m'offrez ?
" Que penseroit-on de moi, et quel exemple
" donnerois je aux Romains, si je faisois une telle
" bassesse ? De retour à Rome, comment soutien-
" drois je les reproches, et même la vûe de mes
" citoïens ? Nos censeurs, qui sont chargés de
" veiller sur la discipline, et sur les moeurs, ne
" m'obligeroient-ils pas de rendre compte devant
" tout le monde des présens que vous voulez me

" faire

" faire accepter? gardez, s'il vous plait, vos ri-
" chesses; et moi je garderai ma pauvreté, et ma
" réputation.

" Le lendemain, Pirrhus voulant surprendre,
" et étonner Fabricius, qui n'avoit jamais vû
" d'éléphant, donna ordre qu'on armât le plus
" grand de ses éléphans: qu'on le conduisit dans
" le lieu, où il devoit avoir une conversation avec
" le Romain; et qu'on l'y tint caché derriere
" une tapisserie, pour le faire paroître, quand il
" l'ordonneroit. La chose aïant été exécutée,
" et le signal donné, on tira la tapisserie, et
" l'éléphant parut, levant sa trompe sur la tête
" de Fabricius, et jettant un cris horrible. Fa-
" bricius, sans témoigner la moindre surprise, ni
" la moindre crainte, dit à Pirrhus: *L'or, que*
" *vous m'offrites hier, ne fut pas capable de me*
" *corrompre; et l'animal que vous me montrez*
" *aujourd'hui, ne sauroit m'effraïer.*

Le soir après souper, la conversation tomba sur les philosophes. " En avez vous beaucoup à
" Rome," dit le Roi à Fabricius? " Non,
" répondit le Romain; " et cela me surprend
" d'autant plus, qu'ils y sont très consi-
" dérés. Cela cessera de vous surprendre, Fa-
" bricius," réprit Cinéas, " quand vous saurez,
" qu'ils le sont encore plus dans leur propre païs.
" Avez vous jamais lu l'histoire, de nos anciens

" philoſophes ? J'ai quelque fois entendu parler " d'eux, répliqua Fabricius ; mais je n'ai de leur " hiſtoire, qu'une connoiſſance fort ſuperficielle ; " et je vous aurois bien de l'obligation, ſi vous " vouliez me l'apprendre un peu mieux que je " ne la ſais. Fabricius," dit le Roi, " nôtre " ami Cinéas ſatisfera votre curioſité ; mais à " condition, que vous nous entretiendrez un " peu de votre Pithagore, et de ſes diſciples.

Fabricius, aïant témoigné qu'il ſe feroit un plaiſir de contenter Pirrhus, Cinéas parla en ces termes. " Thalès, chef de la Secte Ionique, " étoit de Milet, ville célebre de l'Ionie. Dès " qu'il fut en âge de voïager, il alla dans l'île " de Crete, puis dans la Phénicie, et enfin dans " l'Egipte, où après avoir appris des prêtres de " Memphis la Géométrie, l'Aſtronomie, et la " Philoſophie, il leur enſeigna à eux mêmes le " moïen de méſurer avec exactitude leurs grandes " piramides. De retour dans ſon païs, il s'ap- " pliqua à étudier la nature ; et il y fit de ſi " grands progrès, qu'il ſe vit bien-tôt en état de " prédire les éclipſes du ſoleil, et de la lune, et " de méſurer les corps celeſtes.

Un de ſes amis lui demandant un jour ce qu'étoit Dieu : " *c'eſt*, dit-il, *ce qui n'a ni com-* " *mencement, ni fin.* Un autre voulant ſavoir ſi " l'homme pouvoit dérober à Dieu la connoiſſance " de

" de ſes actions. *Comment pourroit-il le faire*, ré-
" pondit-il, *puis qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de*
" *lui cacher même ſes penſées?*

" Il étoit un jour ſi occupé à contempler les
" aſtres, que, ne prenant pas garde où il marchoit,
" il ſe laiſſa tomber dans une foſſe. Une femme,
" qui le vit tomber, au lieu de le plaindre, ſe mit
" à rire de toute ſa force; et s'approchant de lui:
" *comment Thalès*, lui dit-elle, *pourriez vous con-*
" *noître ce qui ſe fait dans le ciel, puis que vous ne*
" *voïez pas ce qui eſt proche de vos pieds?* On
" prétend qu'il mourut, dans le tems même qu'il
" aſſiſtoit à la célébration des jeux olimpiques.

" Anaxagore naquit à Clazomene dans l'Ionie.
" La nobleſſe de ſon extraction, ſes richeſſes, et
" ſon déſintéreſſement le rendirent fort con-
" ſidérable. On dit qu'il abandonna ſa famille,
" et ſes terres, comme des obſtacles au goût qu'il
" ſe ſentoit pour l'étude de la ſageſſe, et pour la
" recherche de la vérité. Quoi qu'il eut pluſieurs
" fois refuſé de ſe charger du ſoin du gouverne-
" ment, il n'y avoit de ſon tems perſonne, qui
" fut plus en état d'y réuſſir que lui. On peut
" juger de ſon habileté en ce genre par les pro-
" grès, qu'il fit faire dans la politique à Périclès,
" dont vous avez ſouvent entendu parler. C'eſt
" lui, qui lui inſpira ces manieres graves et ma-
" jeſtueuſes, qui le rendirent ſi capable de gou-

" verner

" verner la république d'Athénes: c'est lui, qui
" le prépara à cette éloquence sublime, et victo-
" rieuse, qui le rendit si puissant: c'est lui, qui
" lui apprit à craindre les Dieux sans superstition:
" en un mot, c'est lui qui étoit son conseil, et qui
" l'aidoit de ses avis dans les affaires les plus im-
" portantes. Aïant été cité devant l'aréopage,
" pour avoir soutenu, que le soleil étoit une masse
" de matiere enflamée, il se sauva de la ville, et
" se retira à Lampsaque. Quand il eut appris
" qu'il avoit été condamné par contumace, et
" jugé digne de mort, il dit sans faire paroître
" d'émotion : *il y a lontems que la nature a pro-
" noncé contre mes juges, aussi bien que contre moi,
" un arrêt de mort.* Ses amis lui demandant dans
" sa derniere maladie, s'il vouloit qu' après sa
" mort, on le fit porter à Clazomene sa patrie,
" *cela n'est pas nécessaire,* leur dit-il, *le chemin au
" ciel n'est pas plus long d'une ville, que d'une autre.*
" On croit qu'il vecut soixante et deux ans.

" Socrate, fils d'un sculpteur, apprit d'abord
" le métier de son pere ; et s'y rendit fort habile.
" On voit encore aujourd'hui à Athénes sa patrie,
" un Mercure, et des Graces de sa façon. Aïant
" quitté le ciseau pour s'appliquer à la Philosophie,
" il étudia le mouvement des astres ; mais après
" avoir remarqué par sa propre expérience, que
" la connoissance du ciel étoit très difficile, et
" d'ailleurs

" d'ailleurs peu utile pour la société, il fit de-
" scendre la Philosophie du ciel : la plaça dans
" les villes : l'introduisit même dans les maisons
" particulieres : la rendit plus familiere, et plus à la
" portée des hommes ; et l'appliqua uniquement
" à ce qui pouvoit en faire des créatures raison-
" ables, justes, et vertueuses. Il étoit persuadé,
" qu'il y avoit de la folie à emploïer tout son
" tems à des recherches purement curieuses, et
" absolument incapables de contribuer au bonheur
" de l'homme : pendant qu'on négligeoit de
" s'instruire des devoirs ordinaires de la vie.

" Il s'étoit accoutumé de bonne heure à une
" vie sobre, dure, et laborieuse : il avoit un sou-
" verain mépris pour les richesses ; et il croïoit,
" qu'on approchoit d'autant plus de Dieu, qu'on
" avoit besoin de moins de choses. Voïant la
" quantité d'or et d'argent qu'on étaloit dans
" certaines cérémonies : *que de choses*, disoit-il, en
" se félicitant lui-même sur son état, *que de choses,*
" *dont je n'ai point besoin !*

" L'austérité, dans laquelle il vivoit, ne le
" rendoit ni sombre, ni sauvage. Il étoit toujours
" gai, et enjoué dans les conversations ; et il
" faisoit ordinairement l'agrément et la joïe des
" repas. Quoi que fort pauvre, il se piquoit
" d'être propre sur lui, et dans sa maison ; et quand
" il rencontroit des philosophes, qui affectoient de

" porter

“ porter des habits ſales, et déchirés, il ne pouvoit
“ s'émpêcher de leur dire : *qu' à travers les trous*
“ *de leurs manteaux, et leurs vieux baillons, on en-*
“ *trevoïoit beaucoup de vanité.*

“ Quand il avoit beſoin de quelque choſe, il
“ ne rougiſſoit point de l'avouer. *Si j'avois de*
“ *l'argent*, dit-il un jour dans une aſſemblée,
“ *j'achetterois un manteau.* Ce fut un combat
“ entre ſes diſciples, à qui lui feroit un préſent.

“ Archélaus, roi de Macédoine, lui aïant
“ envoïé une ſomme conſidérable pour l'engager
“ de venir à ſa cour, il la refuſa, en diſant : *qu'il*
“ *ne vouloit point aller trouver un homme, qui vouloit*
“ *lui donner plus qu'il n'étoit en état de lui rendre.*
“ Quoi que cette réponſe marque un déſintéreſſe-
“ ment généreux, elle ne convient gueres, ce me
“ ſemble, dans la bouche d'un grand philoſophe.
“ Eût-ce été rendre un petit ſervice à un prince,
“ que de le détromper de ſes fauſſes idées de
“ grandeur, et de magnificence, de lui inſpirer
“ du mépris pour les richeſſes, de lui en montrer
“ le véritable uſage, de l'inſtruire dans le grand
“ art de regner, en un mot de lui apprendre à
“ bien vivre, et à bien mourir ? Il faut que Socrate
“ aît cru, qu'il ne lui convenoit pas d'aller
“ chercher la ſervitude, dans un tems, où il com-
“ mençóit à s'appercevoir, que, dans une ville
“ libre, on ne pouvoit ſouffrir ſa liberté.

“ Une

" Une de ses qualités les plus marquées, c'étoit
" une tranquilité d'âme, que rien n'étoit capable
" d'altérer. Se sentant un jour de l'émotion
" contre un esclave : *je te frapperois*, dit-il, *si je*
" *n'étois en colere*. Aïant reçu un soufflet, il se
" contenta de dire, en riant : *que je serois heureux*,
" *si je savois quand je dois m'armer d'un casque !*

" Il avoit une femme, qui mit souvent sa pa-
" tience aux plus rudes épreuves par son humeur
" bizare, emportée, et violente. Elle se laissoit
" quelque fois aller à de si grands excès de colere,
" qu'elle alloit lui arracher son manteau en pleine
" rue ; et même un jour, après avoir vomi contre
" lui toutes les injures que son dépit lui dicta, elle
" lui jetta un pot d'eau sale sur la tête. *Votre*
" *action ne me surprend point*, lui dit-il ; *car il*
" *falloit qu'il plût, après un si grand tonnere.*

" Il porta les armes comme tous les Athéniens :
" fit plusieurs campagnes ; et s'y distingua toujours
" par son courage. On le vit, sur la fin de sa vie,
" donner dans l'Aréopage, dont il étoit membre,
" des preuves éclatantes de son zele pour la
" justice.

" Il sembloit, qu'il fut le pere commun de la
" république, tant il étoit attentif au bien de tous
" les citoïens ; mais comme il est difficile de faire
" changer de principes aux vieillards, qui re-
" spectent ordinairement les erreurs, dans lesquelles ils

" ont

" ont blanchi, il s'appliqua principalement à in-
" ſtruire les jeunes gens. Il tâchoit de leur in-
" ſpirer une parfaite ſoumiſſion aux magiſtrats, et
" aux loix, et un profond reſpect pour la di-
" vinité. Il vouloit, qu'ils conſultaſſent Dieu ſur
" toutes les choſes, qui paſſoient leur connoiſſance;
" et comme il ne ſe manifeſte qu'à ceux qu'il
" lui plaît, parcequ'il ne doit rien à perſonne, il
" leur recommandoit de ſe le rendre propice par
" une conduite ſage et reglée. Il leur enſeignoit,
" que Dieu obſerve toutes nos actions, et toutes
" nos paroles: qu'il pénetre juſques dans nos
" penſées les plus ſecretes: qu'il eſt préſent à toutes
" nos déliberations: et qu'il nous inſpire dans
" toutes nos affaires.

" Ses ennemis l'aïant cité en juſtice, pour ne
" pas reconnoître les Dieux que ſa patrie révéroit,
" les juges déclarerent qu'il étoit coupable; et lui
" laiſſerent le choix de la peine, qu'il croïoit
" mériter. *Athéniens*, leur dit-il, *puis que vous*
" *m'obligez de me taxer moi-même à ce que je mérite,*
" *je me condamne, pour avoir paſſé toute ma vie à*
" *vous inſtruire vous et vos enfans, à être nourri*
" *le reſte de mes jours aux dépens de la république.*
" Ces paroles revolterent tous les juges, qui le
" condamnerent à boire la cigue, ſorte de ſupplice
" fort uſité parmi les Athéniens. Comme un de
" ſes diſciples lui témoignoit ſa douleur de ce

" qu'il

" qu'il mouroit innocent, *voudriez vous*, lui dit-
" il, *que je mouruſſe coupable* ? Sa ſentence fut
" miſe à exécution, trente jours après qu'elle avoit
" été prononcée. C'eſt pendant ſa vie, et
" quelques années après ſa mort, qu'on vit dif-
" férentes ſectes s'élever parmi les philoſophes.
" Je vais vous parler de ceux qui les ont fondées,
" ou qui s'y ſont le plus diſtingués.

" Platon, qu'on peut regarder comme le chef
" de l'Académicienne, étoit d'Athénes, où il
" étudia ſous les plus habiles maîtres de Gram-
" maire, de Muſique, de Peinture, et d'Eloquence.
" A l'âge de vingt ans, il fut entendre Socrate ;
" comme il avoit beaucoup de diſpoſitions pour
" la vertu, il profita ſi bien des leçons de ce
" grand homme, qu'il donna, à vingt cinq ans,
" des marques d'une ſageſſe extraordinaire. Quel-
" ques jours après la mort de Socrate, il alla à
" Cirene, pour ſe perfectionner dans les Mathé-
" matiques ſous Théodore, qui étoit le plus
" grand mathématicien de ſon tems. Il viſita
" enſuite l'Egipte, où il eut de fréquentes con-
" verſations avec les prêtres Egiptiens, qui lui en-
" ſeignerent une grande partie de leurs traditions.
" De là, il vint dans cette partie de l'Italie, qu'on
" nomme la grande Grece ; et au bout de quelques
" mois, il paſſa en Sicile, pour voir les merveilles
" de cette île, et ſurtout les embraſemens du mont

" Etna.

« Etna. De retour dans ſon païs, il établit ſa « demeure dans un quartier d'un faux-bourg « d'Athénes, appellé l'Académie; et c'eſt là « qu'il donna ſes leçons, et qu'il forma un grand « nombre de diſciples illuſtres.

« Il croïoit, qu'il n'y avoit qu'un monde : que « toutes les choſes ſe produiſoient de leurs con- « traire ; et que le mouvement cauſe la production « des êtres, et le repos leur diſſolution.

« Il enſeignoit, qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, « auteur de toutes choſes : que l'âme eſt immor- « telle : que les hommes ne doivent travailler « qu'à ſe purger de leurs paſſions, et de leurs « vices, pour être unis à leur créateur : qu' après « cette vie, il y à une recompenſe pour les bons, « et une punition pour les méchans ; et qu'entre « Dieu, et les hommes, il y à différens ordres « d'eſprits, qui ſont les miniſtres de l'être ſu- « prême.

« A ces mots, Fabricius s'écria : que les « hommes ſeroient heureux, s'ils pratiquoient la « doctrine de Platon ; et que la gloire de Pirrhus « ſeroit grande, s'il ſuivoit les conſeils de Cinéas ! « Enſuite s'adreſſant au Roi, ſouvenez vous, « Pirrhus, lui dit-il, de ce que ce philoſophe à « dit, que le monde ne ſera heureux, que quand « il ſera gouverné par des hommes ſages. Je

« m'en

" m'en fouviens, répondit Pirrhus, en fou-
" riant ; mais je me fouviens auffi, qu'il a dit,
" que les républiques ne feront heureufes, que
" quand elles feront gouvernées par des hommes
" favans et prudens, ou que ceux qui les gou-
" verneront, n'emploïeront leur tems qu'à la
" fience, et à la prudence. Je ne doute nulle-
" ment, réprit Fabricius, que le Roi d'Epire ne
" trouve les Romains affez prudens, et affez fa-
" vans, pour lui prouver qu'il n'a pas confulté
" l'intérêt de fa nation, ni celui de fa propre
" gloire, en fe determinant à venir au fecours des
" Tarentins.

" Cinéas, qui craignoit que la converfation ne
" s'échauffât, interrompit leur difcours. Platon,"
dit-il, " foutenoit encore que tous les hommes
" font obligés de remplir les devoirs at-
" tachés à l'état auquel la providence les a ap-
" pellés. Ce philofophe mourut à l'âge de 81
" ans:

" Après fa mort Speufippe fon neveu fuccéda
" à fon école ; et ne la tint que huit ans.
" Xénocrate, qui y enfeigna après lui, étoit de
" Calcédoine. Il commença de très bonne heure
" à étudier fous Platon ; mais comme il n'avoit
" pas beaucoup de vivacité, et de pénétration,
" ce ne fut qu'à force de travail et d'application
" qu'il devint philofophe. On dit qu'il n'aimoit

" ni les plaiſirs, ni les richeſſes, ni les louanges.
" Son déſintéreſſement, parut en pluſieurs occa-
" ſions. Vous ſavez que la cour de Macédoine
" avoit la réputation de corrompre à force d'ar-
" gent toutes les perſonnes, qu'on lui envoïoit
" pour traiter d'affaires. Xénocrate aïant été
" député avec quelques autres Athéniens vers
" Philippe, ce prince, qui connoiſſoit ſon mérite,
" s'appliqua particulierement à le gagner. Le
" trouvant infléxible aux préſens, il tâcha de le
" renverſer par un mépris affecté, et par de
" mauvais traitemens ; mais notre philoſophe,
" ferme et invariable dans ſes principes,
" conſerva toute ſa roideur, et toute ſon in-
" tégrité.

" Son déſintéreſſement fut auſſi mis à l'épreuve
" par Aléxandre le grand. Des ambaſſadeurs de
" ce prince, étant venus à Athenes, lui offrirent
" cinquante talens. Sans leur dire qu'il les ac-
" ceptoit, il les invita à ſouper. Le repas étoit
" ſimple, frugal, et ſans appareil. Le lendemain
" les députés lui demanderent entre les mains de
" qui il vouloit qu'ils remiſſent l'argent qu'ils
" avoient ordre de lui donner. *Quoi !* leur dit-il,
" *le feſtin d'hier ne vous a pas fait comprendre,*
" *que je n'ai pas beſoin d'argent ?* Il ajouta
" qu' Aléxandre en avoit plus beſoin que lui,

" parce-

" parcequ'il avoit plus de monde à nour-
" rir.

" Son désintéressement étoit si grand, qu'il se " trouvoit souvent hors d'état de païer un certain " tribut, que les étrangers étoient obligés de païer " tous les ans au trésor de la ville d'Athenes. " Comme on le traînoit un jour en prison, faute " d'avoir satisfait à ce païement, l'orateur Li- " curge acquitta sa dette, et le tira par ce moïen " des mains des fermiers qui ne sont pas, pour " l'ordinaire, fort sensibles au mérite des gens de " lettres. Quelque jours après Xénocrate, aïant, " rencontré le fils de son libérateur, lui dit : *je " païe avec usure le plaisir que votre pere m'a fait, " car je suis cause qu'il est loué de tout le monde.*

" Se trouvant dans une compagnie, où l'on " débitoit un grand nombre de médisances, il n'y " prit aucune part, et ne dit pas un seul mot. " Comme on lui demandoit la raison de son " silence : *c'est*, dit-il, *que je me suis souvent " repenti d'avoir parlé, et jamais de m'être " tû.*

" Il disoit, qu'il n'y avoit de véritables " philosophes que ceux qui font de bon gré " et de leur propre mouvement ce que les " autres ne font que par la crainte du châti- " ment.

" On avoit à Athenes une si grande idée de sa
" probité, qu' étant un jour venu pour rendre
" témoignage sur quelque affaire, et s'étant ap-
" proché de l'autel pour jurer que ce qu'il avoit
" affirmé étoit vrai, tous les juges se leverent, ne
" voulurent point souffrir qu'il jurât, et de-
" clarerent que sa simple parole leur te-
" noit lieu de serment. Il mourut âgé de 82
" ans.

" Arcésilas naquit à Pitane dans l'Eolie. E-
" tant venu à Athenes, il y étudia sous les plus
" habiles philosophes, et fit de si grands progrès
" dans l'étude de la Philosophie, qu'on lui donna,
" après la mort de Polémon, la régence de l'école
" Platonique. Il y fonda une secte, qu'on nomme
" la seconde Académie. Il paroissoit douter de
" tout : il soutenoit également le pour, et le
" contre, et suspendoit en toutes choses son
" jugement. Il aimoit à faire du bien ; et ne
" vouloit pas qu'on le sût. Aïant fait une visite
" à un de ses amis, qui étoit malade, et qui, man-
" quant du nécessaire, avoit honte de l'avouer,
" il lui glissa adroitement sous l'oreiller une
" bourse pleine d'argent. On ne rend pas un
" témoignage fort avantageux à la pureté de
" ses moeurs : car on l' accuse des crimes
" les plus honteux. Cela ne doit pas paroître
" surprénant dans un homme, qui, dou-

" tant

" tant de tout, devoit par conséquent douter s'il
" y avoit des vertus, et des vices, et ne pouvoit
" reconnoître aucune regle pour les devoirs de
" la vie civile. Au milieu des douleurs les plus
" vives il affectoit une patience, et une insensi-
" bilité étonnante : *mon corps est bien malade*,
" disoit-il, *mais mon âme sera toujours inaccessible*
" *à la douleur*. Voila, ce me semble un langage
" bien fastueux, et qui n'a rien de réel que l'or-
" gueil, qui l'a produit. Arcésilas mourut d'a-
" voir trop bu, et en délire, à l'âge de 75
" ans.

" Aristippe fut le chef de la secte Cirénaïque.
" Il étoit de Cirene dans la Libie. Après avoir
" lontems étudié à Athenes sous Socrate, il re-
" tourna dans sa patrie ; et y enseigna, que le
" souverain bonheur de l'homme pendant cette
" vie consiste dans la volupté. Sa conduite ne
" dementoit point ses sentimens. Il étoit livré sans
" cesse à la bonne chere, et aux femmes ; et
" quand on le railloit sur ces excès, il ne ré-
" pondoit que par des plaisanteries aux reproches
" qu'on lui faisoit. Un de ses amis blamant
" son attachement pour la courtisanne Laïs ; *il est*
" *vrai*, lui dit-il, *que je possede Laïs*, *mais Laïs*
" *ne me possede pas*. Il répondit à un autre, qui
" lui reprochoit de vivre trop splendidement :
" *que si la bonne chere étoit blamable, on ne se-*

" *roit pas de si grands festins dans toutes les fêtes des*
" *Dieux.*

" Comme il avoit l'esprit souple, adroit, et
" insinuant, et qu'il ne manquoit aucune occasion
" de flater les grands, il étoit fort bien venu à
" la cour de Denis le tiran. Ce prince lui de-
" mandant un jour, pourquoi on voïoit per-
" pétuellement des philosophes chés les rois, et
" qu'on ne voïoit jamais ceux-ci chés les philo-
" sophes : *c'est*, répondit-il, *que les philosophes*
" *connoissent leurs besoins ; et que les rois ne con-*
" *noissent pas les leurs.*

" Il fut le prémier des disciples de Socrate, qui
" exigea certaine retribution de ceux qu'il en-
" seignoit. Aïant demandé à un homme cin-
" quante dragmes pour instruire son fils. *Com-*
" *ment cinquante dragmes!* s'écria le pere de l'en-
" fant, *il ne m'en faudroit pas d'avantage pour*
" *acheter un esclave. Hé bien*, repartit-il, *achete*
" *le, et tu en auras deux.* Il mourut en re-
" tournant de Siracuse dans sa patrie.

" La secte Mégarique fut établie par Euclide,
" qui étoit de Mégare, ville d'Achaïe, près de
" l'isthme de Corinthe. Il étudioit sous Socrate,
" quand les Athéniens firent un décret, qui dé-
" fendoit sous peine de mort aux citoïens de Mé-
" gare de mettre le pied dans Athenes. La
" crainte du châtiment ne put refroidir son zele

" pour

" pour l'étude de la Philoſophie. Déguiſé en " femme, il entroit le ſoir dans la ville : paſſoit la " nuit chés Socrate ; et ſortoit, avant le jour, " pour retourner chés lui.

" Son frere lui aïant dit un jour, dans un " mouvement de colere : *que je périſſe, ſi je ne me* " *venge de vous. Et moi*, repartit-il, *que je periſſe,* " *ſi par ma douceur je ne viens à bout de vous corriger* " *de vos emportemens, et de vous rendre autant mon* " *ami que vous l'étiez par le paſſé.* L'hiſtoire ne " nous dit pas combien de tems il vecut.

" La ſecte des Péripatéticiens eut pour chef, " et fondateur Ariſtote. Il étoit fils d'un mé- " decin, nommé Nicomaque, et naquit à Stagire, " ville de Macédoine. A l'âge de dix ſept ans " il vint à Athenes, entra dans l'école de Platon, " et y reçut ſes leçons pendant vingt ans. Après " la mort de ſon maître, il ſe retira chés Hermias " tiran d'Atarne dans la Méſie, dont il épouſa " la ſoeur, appellée Pithaïde. Quelques tems " après Philippe le fit venir à la cour de Ma- " cédoine, pour prendre ſoin de l'éducation " d'Aléxandre ſon fils. Y aïant demeuré ſix, ou " ſept ans, il obtint la permiſſion de ſe retirer, " et retourna à Athenes, où il fut reçu avec " toutes les marques de diſtinction dûes à un " grand philoſophe. Il ouvrit une académie " dans le Licée. Le concours des auditeurs y " fut extraordinaire. Le matin il donnoit des

" leçons sur la Philosophie, et l'après midi sur la " Réthorique. Il enseignoit ordinairement en se " promenant : ce qui fit appeller ses disciples " Péripatéticiens.

" Aïant lâché quelques traits de raillerie contre " Eurimédon prêtre de Cérès, ce sacrificateur le " cita devant les juges, et l'accusa d'impiété. " Comme Aristote étoit convaincu que les affronts " qu'on fait aux prêtres sont presque toujours des " crimes plus impardonnables que ceux qu'on " commet contre les Dieux, il ne crut pas qu'il " fût sûr pour lui d'attendre le succès du juge- " ment. Il sortit d'Athenes, et se retira à " Chalcis dans l'île d'Eubée. On croit, que, ne " pouvant comprendre le flux, et le reflux la mer, " il s'y est précipité en disant : *engloutis moi,* " *puisque je ne puis te comprendre.*

" Théophraste, son successeur, remplit sa place " avec un tel succès, et une telle réputation, que " le nombre de ses auditeurs alla jusqu'à deux " mille. Il étoit de l'île de Lesbos. Il ne croïoit " pás, non plus qu'Aristote, que sans les biens et " les commodités de la vie on pût jouïr ici bas d'une " vraie béatitude. Il attribuoit quelque fois la " divinité à une intelligence suprême, et quelque " fois au ciel, et aux astres. Disputant, un jour, " avec une marchande sur le prix de quelque " chose qu'il vouloit acheter : *allez,* lui dit la

" femme;

" femme, *allez disputer dans votre école sur des* " *vérités que vous n'entendez peut-être point*; *et ne* " *venez point nous prouver ici des choses qui sont* " *au dessus de votre portée*. On dit, qu'en mourant, " il murmura fort contre la nature, de ce qu'elle " accordoit une longue vie aux cerfs, et aux cor- " neilles, qui n'en tirent aucune utilité, et qu'elle " abrégeoit le cours de celle des hommes, qu'une " plus longue vie mettroit en état de parvenir à " une connoissance parfaite des siences.

" Les philosophes Ciniques doivent leur origine " à Antisthene, disciple de Socrate. Ce grand " homme menoit une vie fort dure, et n'avoit " pour tout habit qu'un méchant manteau. Il " portoit toujours une longue barbe, et avoit sans- " cesse un bâton à la main, et une besace sur le " dos. Il méprisoit souverainement la noblesse, " et les richesses; et faisoit consister le souverain " bien dans la seule vertu. Comme on lui de- " mandoit à quoi lui avoit servi la Philosophie, " il répondit, *à pouvoir me supporter moi-même*.

" Diogene fut le plus célebre de ses disciples. " Il étoit de Sinope, ville de Paphlagonie, d'où " il fut chassé pour le crime de fausse monoïe. " S'étant refugié à Athénes, il alla trouver " Antisthene qui le repoussa d'abord avec son " bâton; mais qui, vaincu par ses importunités, " le reçut au nombre de ses disciples.

" Diogene

« Diogene n'avoit point d'autre maison qu'un « tonneau, qu'il promenoit par tout devant lui, « ni d'autres meubles qu'un bâton, une besace, et « une écuelle. Aïant, un jour, apperçu un jeune « enfant, qui buvoit dans le creux de sa main : « *il m'apprend*, dit-il, *que je conserve encore du* « *superflu* ; et sur le champ il cassa son écuelle.

« Aléxandre le grand, étant allé le voir à « Corinthe, lui demanda ce qu'il souhaitoit de « lui. *Que tu te retires de mon soleil*, répondit « Diogene. Les sentimens du philosophe parurent « si beaux à Aléxandre, qu'il ne put s'émpêcher « de dire à ses amis, que, *s'il n'étoit pas Aléxandre*, « *il voudroit être Diogene*.

« Diogene avoit un souverain mépris pour tout « le genre humain. Se promenant en plein midi « avec une lanterne allumée, on lui demanda « ce qu'il cherchoit. *Je cherche un homme*, ré- « pondit-il.

« Il vit un jour des juges, qui menoient au « supplice un homme, qui avoit volé une petite « fiole dans le trésor public. *Voila de grands* « *voleurs*, dit-il, *qui en conduisent un petit*.

« Une autre fois il vit un homme, qui se « faisoit chausser pat un esclave. *Tu ne seras pas* « *content*, lui dit-il, *jusqu' à ce qu'il te mouche. De* « *quoi te servent tes mains ?*

« Un

" Un pere, lui présentant un jour un fils qu'il " avoit pour être son disciple, lui en dit tous les " biens imaginables. *Si cela est*, répondit-il, *il n'a* " *aucun besoin de moi.*

" On ne doit pas croire, que Diogene, avec " son manteau plein de pieces, sa besace, et son " tonneau, avoit l'humilité en partage. Il tiroit " autant de vanité de toutes ces choses, qu' Alé- " xandre en tiroit de la conquête d'une infinité " de différens païs. Etant un jour entré chés " Platon, qui étoit meublé assés magnifiquement, " il y foula aux pieds un tapis superbe, en disant : " *je foule aux pieds le faste de Platon. Oui*, ré- " pliqua le Philosophe ; *mais par une autre sorte* " *de faste qui est encore plus condamnable que le* " *mien.*

" En passant à l'île d'Egine, il fut pris par " des pirates, qui le menerent en Crete, et l'ex- " poserent en vente. Comme on lui demandoit " ce qu'il savoit faire. *Je sais commander aux* " *hommes*, dit-il, *y a-t-il quelqu'un, qui veuille* " *acheter son maître.* Un Corinthien, nommé " Xéniade, l'acheta ; et l'aïant mené avec lui à " Corinthe, il le donna pour précepteur à ses fils, " et lui confia toute l'intendance de sa maison. " Diogene s'acquita si bien de ces deux emplois, " que son maître ne pouvoit se lasser de dire " par tout : *qu'un bon génie étoit entré chés lui.*

" Diogene

“ Diogene mourut à l'âge de 90 ans; et or-
“ donnant quelques heures avant ſa mort, qu'on
“ laiſſâ ſon corps ſur la terre ſans l'inhumer. *Quoi*,
“ lui dirent ſes amis, *vous demeurerez expoſé aux*
“ *bêtes farouches, et aux oiſeaux?* *Non*, répondit-
“ il, *vous mettrez auprès de moi un bâton, afin que*
“ *je les chaſſe. Et comment le pourrez vous*, dirent-
“ ils, *puiſque vous n'aurez plus de ſentiment? Que*
“ *m'importe donc*, répliqua-t-il, *d'être mangé par*
“ *les bêtes, et par les oiſeaux, puiſque je n'en ſenti-*
“ *rai rien.*

“ Les Corinthiens n'eurent point d'égard à
“ cette indifférence de Diogene pour la ſépulture.
“ Ils lui firent des obſeques magnifiques: l'en-
“ terrerent près de la porte de leur ville, qui
“ étoit vers l'iſthme; et érigerent à côté de ſon
“ tombeau une colonne, ſur laquelle ils placerent
“ un chien de marbre.

“ Cratès fut un de ſes principaux diſciples. Il
“ étoit de Thebes, d'une famille très illuſtré, et
“ qui poſſédoit de grandes richeſſes. Il vendit
“ tout ſon bien, dont il retira plus de deux cens
“ talens, qu'il mit entre les mains d'un banquier,
“ en lui diſant de les rendre à ſes enfans, s'ils
“ avoient peu d'eſprit, et de les diſtribuer aux
“ citoïens de Thebes, s'il ſe trouvoit que ſes en-
“ fans fuſſent philoſophes. Ce qui le porta à

“ en

" en agir ainſi, c'eſt qu'il étoit perſuadé, que les
" philoſophes n'ont beſoin de rien.

" Hipparchia, ſoeur d'un certain orateur,
" nommé Métrocle, voulant l'épouſer, il fit tout
" ce qu'il put pour l'en détourner. Après s'être
" dépouillé devant elle pour lui faire voir ſa
" boſſe, et ſon corps malfait, il lui dit: *voila*
" *l'homme que vous recherchez en mariage*; et
" aïant jetté par terre ſon manteau, ſa beſace, et
" ſon bâton: *voila*, dit-il, *toutes mes richeſſes*.
" Hipparchia perſiſta dans ſon deſſein, épouſa le
" boſſu, s'habilla en Cinique, et fit en peu de
" tems de grands progrès dans la philoſophie de
" ſa ſecte.

" Les Stoiciens regardent Zénon comme leur
" chef. Ce philoſophe, qui vit encore, eſt de la
" ville de Cittie dans l'île de Cipre. Il s'appli-
" qua d'abord au commerce. Comme il revenoit
" d'acheter de la pourpre de Phénicie, il fit
" naufrage au port de Pirée. La perte, qu'il
" venoit de faire, le rendant fort triſte, il ſe
" retira à Athenes: entra chés un libraire; et ſe
" mit à lire un livre de Xénophon, diſciple de
" Socrate, dont la lecture lui plut infiniment, et
" lui fit oublier ſon chagrin. Cratès paſſant dans
" le moment qu'il demandoit au libraire, où
" demeuroient les perſonnes dont parloit le livre,
" qu'il tenoit, celui-ci lui montra le Cinique, et

" l'exhorta

« l'exhorta à le ſuivre. Zénon commença dès
« ce jour à être ſon diſciple, et gouta fort ſa
« morale, quoi que ſes manieres libres ne lui
« plurent pas.

« Après avoir étudié dix ans ſous Cratès, et
« paſſé dix autres années chés trois autres philo-
« phes, il établit à Athenes une nouvelle ſecte.
« Sa réputation ne tarda gueres à ſe repandre
« dans toute la Grece ; et il paſſe aujourd'hui
« pour le plus habile philoſophe du païs.

« Cléanthe eſt un des plus célebres d'entre ſes
« diſciples. Il eſt né à Aſſos dans la Troade. Il
« n'avoit que quatre dragmes, quand il entra à
« Athenes, où il ſe rend tous les jours recom-
« mandable par la patience avec laquelle il
« ſoutient les travaux les plus pénibles. Il paſſe
« la nuit preſque entiere à puiſer de l'eau pour
« un jardinier, afin d'avoir de quoi vivre, et de
« pouvoir s'appliquer à l'étude de la Philoſophie
« pendant le jour. Aïant été un jour cité devant
« l'Aréopage pour dire de quoi il vivoit, il pro-
« duiſit ſon jardinier, et montra ſes mains
« endurcies par le travail, et pleines de calloſités.
« Les juges, pleins d'admiration pour ſa vertu,
« ordonnerent qu'on lui donneroit dix mines du
« tréſor public ; mais Zénon, ſon maître, l'en-
« gagea à ne les point accepter.

« Dès

" Dés que Cinéas eut cessé de parler, le Roi
" pria Fabricius de lui apprendre l'histoire des
" Pithagoriciens. Il est juste de vous satisfaire,"
répondit le Romain. " Pithagore étoit fils d'un
" sculpteur de Samos. Il étudia d'abord sous
" Phérécide, que quelques uns mettent au nombre
" des sept sages de la Grece. Après la mort de
" son maître, il abandonna sa patrie, et tout ce
" qu'il avoit pour voïager. Il demeura en
" Egipte autant de tems qu'il lui en fallut, pour
" apprendre des prêtres, ce qu'il y avoit de plus
" caché dans les misteres de leur religion. Il
" passa ensuite dans le païs des Caldéens pour
" connoître la sience des Mages. De là il alla
" en Crete; et après avoir enrichi son esprit
" de plusieurs belles connoissances, il revint à
" Samos.

" Le chagrin, qu'il eut de voir sa patrie
" opprimée par la tirannie de Policrate, lui fit
" prendre la résolution de la quitter pour venir
" dans ce païs-ci; et il s'établit à Crotone dans
" la maison de l'Athlete Milon, où il enseigna
" la Philosophie. Sa réputation se repandit bien-
" tôt dans toute l'Italie, et lui attira un grand
" nombre de disciples. C'est dans son école que
" Numa Pompilius, le plus sage de nos rois, a
" puisé toute l'habilité, et la sagesse qu'il a fait
" paroître durant son regne.

" Pithagore

« Pithagore faisoit subir à ses écoliers un « noviciat de silence qui duroit ordinairement « deux ans, et qui alloit jusqu' à cinq à l'égard « de ceux en qui il reconnoissoit une grande dé- « mangeaison de parler. Ses disciples étoient « partagés en deux classes. Les uns étoient obligés « d'écouter ce qu'on leur enseignoit, sans qu'il « leur fût permis de demander les raisons, dont « on supposoit que leurs esprits n'étoient point « capables ; et les autres pouvoient proposer leurs « difficultés, pénétrer dans les principes de la « Philosophie, et apprendre les raisons de tout « ce qu'on leur enseignoit.

« Pithagore avoit une si grande autorité sur « l'esprit de ses disciples, qu'il suffisoit qu'il eût « avancé quelque chose, pour qu'ils en fussent « pleinement convaincus : d'où vint parmi eux « cette parole célebre, *le Maître l'a dit.*

« Quoi que les habitans de Crotone fussent de « tous les peuples d'Italie les plus livrés au luxe, « et à la débauche, il vint cependant à bout de « les rappeller par son autorité aux regles d'une « sage frugalité. En louant tous les jours la « vertu, il en faisoit sentir la beauté, et les avan- « tages. Il peignoit avec de vives couleurs la « honte de l'intempérance; et faisoit le dénom- « brement des roïaumes, dont les excès vicieux « avoient causé la ruine. Ses discours firent une

« telle

" telle impression sur les esprits, et produisirent " un changement si général dans la ville, qu'on " ne la reconnoissoit plus, et qu'il n'y resta " aucun vestige de l'ancienne Crotone. Il par- " loit aux femmes séparément des hommes, et " aux enfans séparément de leurs peres et meres. " Il recommandoit aux femmes les vertus qui " conviennent à leur sexe, c'est-à-dire la chasteté, " et la soumission envers leurs maris; et il ex- " hortoit les jeunes gens à respecter leurs peres " et meres, et à cultiver les siences. Il insistoit " principalement sur la frugalité, mere de toutes " les vertus; et il obtint des dames, qu'elles " renonçassent aux étoffes précieuses, et aux " riches parures, qu'elles faisoient passer pour des " ornemens nécessaires à leur rang, mais qu'il " regardoit comme l'aliment du luxe, et de la " corruption. Il n'y en eut aucune parmi elles, " qui ne fît de bon coeur à Junon un sacrifice de " ce qu'elle avoit de plus précieux; et qui ne " montrât par ce généreux dépouillement la " pleine conviction, où elle étoit que le véritable " ornement des femmes est une vertu sans tache, " et non la magnificence des habits. On peut " juger de la réforme que produisirent parmi " les jeunes gens les exhortations de Pithagore " par le succès qu'elles eurent auprès du sexe " attaché pour l'ordinaire aux parures, et

" aux bijoux avec une passion presque invin-
" cible.

" Outre Crotone il y eut encore plusieurs
" villes, qui profiterent de ses avis. Il passoit
" de l'une à l'autre pour y répandre ses
" instructions ; et il laissoit dans tous les lieux, où
" il s'arrêtoit, des traces précieuses de son séjour
" par le bon ordre, la discipline, et les sages
" reglemens, qu'il y établissoit.

" Son zele ne se borna point à l'instruction
" des particuliers, mais pénétra jusques dans le
" palais des rois. C'est qu'il étoit persuadé,
" que c'étoit travailler au bonheur, et à la re-
" forme des peuples, que d'inspirer aux princes,
" et aux prémiers magistrats des principes d'hon-
" neur, de justice, de probité, et d'amour du
" bien public. Sans lui les Grecs d'Italie, et de
" Sicile n'auroient point eu de Zaleucus, ni de
" Charondas pour leur donner des loix. Quand
" il voïoit les peuples portés à faire la guerre :
" *vous ne devez*, leur disoit-il, *la faire qu'aux*
" *maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux*
" *passions du coeur, aux séditions qui s'élevent*
" *dans les villes, et à la discorde des familles.*
" *Voila les seuls ennemis que vous avez à com-*
" *battre.*

" Il avoit des maximes admirables sur la
" Morale ; et vouloit que l'étude de la Phi-
" losophie

" losophie ne tendît qu'à rendre les hommes
" semblables à Dieu. Il croïoit, que cet être
" suprême est une âme repandue dans tous les
" êtres de la nature, et dont les âmes humaines
" sont tirées. Il étoit aussi persuadé, qu'à la
" mort des hommes leurs âmes passent dans
" d'autres corps ; et que si elles ont commis
" quelque crime, elles sont enfermées dans des
" corps de bêtes immondes pour y faire péni-
" tence ; et qu' après un certain nombre
" d' années elles reviennent animer d' autres
" corps.

" Si quelqu'un lui demandoit, s'il se souvenoit
" dans quel corps il avoit été avant d'être Pi-
" thagore. *Oui*, répondoit-il, *je m'en souviens.*
" *J'ai d'abord été Ethalide, fils putatif de Mer-*
" *cure ; et aïant eu la permission de demander à ce*
" *Dieu tout ce que je voudrois, excepté l'immortalité,*
" *je l'ai prié de me faire la grace de me souvenir*
" *de toutes choses, même après ma mort. Je devins*
" *ensuite Euphorbe, et reçus de Ménélas une*
" *blessure au siege de Troïe. Quelque tems après*
" *mon âme passa dans Hermotime ; et alors j'entrai*
" *dans le temple d'Apollon au païs des Branchides,*
" *et fis voir mon bouclier tout pourri, que Ménélas*
" *en revenant de Troïe avoit consacré à ce Dieu pour*
" *marque de sa victoire. Je fus depuis un pêcheur*

« *de Délos, nommé Pirrhus ; et enfin me voila*
« *Pithagore.*

« *Je me souviens, que dans un voïage que je*
« *fis aux enfers, je vis l'âme du poëte Hésiode at-*
« *tachée avec des chaînes à une colonne d'airain,*
« *où elle se tourmentoit fort. J'y vis aussi celle*
« *d'Homere pendue à un arbre, où elle étoit en-*
« *vironnée de serpens à cause de toutes les faussetés*
« *qu'il a inventées, et attribuées aux Dieux. En-*
« *fin j'y apperçus une infinité d'âmes de maris,*
« *et de femmes, qui y souffroient des tourmens*
« *inconcévables, pour n'avoir pas gardé la foi con-*
« *jugale.*

« Pithagore usoit quelque fois d'industrie, et
« d'artifice pour donner plus de poids, et de
« crédit à ses sentimens. Dès qu'il fut arrivé
« en Italie, il s'enferma dans un souterrain, après
« avoir prié sa mere de tenir un regître exact
« de tout ce qui se passeroit. Quand il y eut
« demeuré six mois, et que sa mere lui eut fait
« tenir les tablettes, où il vit les dates, et les
« autres circonstances des évenemens, il en sortit
« avec un visage pâle et tout défait : assembla
« le peuple : dit qu'il revenoit des enfers ; et afin
« qu'on ajoutât foi à tout ce qu'il avoit envie de
« faire croire, il commença par raconter tout ce
« qui étoit arrivé pendant son absence. Ce récit
« toucha, et surprit tous ses auditeurs. On ne

« douta

" douta pas, qu'il n'y eût quelque chose de divin
" dans Pithagore. Les Crotoniates se mirent à
" pleurer, conçurent pour lui une estime extra-
" ordinaire, reçurent ses leçons avec avidité, et
" le prierent de vouloir bien aussi instruire
" leurs femmes. Il mourut dans un âge fort
" avancé à Métaponte, où il s'étoit retiré, après
" avoir demeuré vingt ans à Crotone ; et l'ad-
" miration qu'on eut pour lui alla si loin, que
" sa maison fut convertie en un temple, où
" on l'honore encore aujourd'hui comme un
" Dieu.

" Empédocle étoit d'Agrigente, ville de Si-
" cile. Après avoir fait plusieurs voïages, dans
" la vûe d'enrichir son esprit des plus rares con-
" noissances, il revint dans sa patrie, où il fré-
" quenta les écoles des Pithagoriciens. Il profita
" si bien des leçons de ses maîtres, qu'il se rendît
" en peu de tems philosophe, poëte, historien,
" et médecin. Il y avoit sur le territoire
" d'Agrigente certains vents reglés, qui par leur
" souffle violent causoient un grand dommage
" aux fruits de la terre. Empédocle les fit cesser,
" en bouchant une ouverture de montagne, d'où
" sortoient des exhalaisons infectées. Il guérit
" les habitans de Sélinonte de la peste, causée
" par la puanteur des eaux d'un fleuve qui
" passoit dans leur ville, en faisant entrer dans ce

" fleuve deux petites rivieres, qui en adoucirent
" les eaux, et qui leur ôterent leur mauvaise
" qualité.

" Il s'appliquoit non seulement à composer des
" ouvrages, mais encore à reformer les moeurs
" de ses concitoïens ; et il ne tint pas à lui, qu'il
" ne fît à Agrigente ce que Pithagore avoit fait
" à Crotone. Ceux, qui se plaisent à jetter du mer-
" veilleux dans la vie des philosophes, ou plu-tôt
" à les rendre ridicules, disent que, pour confirmer
" les peuples dans l'opinion, où ils étoient de sa
" divinité, il se précipita dans les gouffres du
" mont Etna ; mais les historiens sensés nous
" apprennent, qu'il se retira dans le Peloponese,
" où il mourut à l'âge de 60 ans.

" Les Pithagoriciens ne furent pas lontems
" sans former plusieurs sectes. Les plus con-
" sidérables sont l'Héraclitique, l'Eatique, la
" Sceptique, et l'Epicurienne.

" Héraclite est chef de l'Héraclitique. Ce
" philosophe étoit d'Ephese, et ne fut redevable
" qu'à ses méditations continuelles des con-
" noissances, qu'il possédoit. Le plus estimé de
" tous ses ouvrages est un traité de la nature, où
" il a renfermé toute sa philosophie. Darius roi
" de Perse, fils d'Hitaspe, l'aïant lu, lui écrivit
" une lettre fort obligeante pour le prier de venir
" à sa cour. Héraclite, au lieu de remercier

" un

" un prince qui lui faisoit des offres si gracieux, " et si pleins de bonté, lui répondit grossierement ; " qu'il ne voïoit parmi les hommes qu'injustice, " que fourberie, qu'ambition, qu'avarice ; et " que, se contentant de peu, comme il faisoit, la " cour de Perse lui convenoit mal. Il n'est pas " surprénant qu'un homme né libre, et qui est " ennemi de la hauteur de certains princes, et de " l'esclavage des courtisans, fasse un plus grand " cas de la pauvreté jointe à l'indépendance, que " de la fortune la plus brillante au milieu d'une " cour, où il n'y a que des esclaves ; mais on " doit toujours accompagner un refus de manieres " honnêtes. . . . .

" Héraclite étoit un vrai misantrope à qui " tout déplaisoit. Le genre humain lui faisoit " pitié. Voïant tout le monde se livrer à une " joïe, dont il sentoit le faux, il ne paroissoit " jamais en public sans verser des larmes ; et c'est " ce qui lui a fait donner le surnom de pleureur. " Ennuïé, et fatigué de tout, il conçut une si " grande aversion pour les hommes, qu'il se re- " tira sur une montagne pour ne plus voir que " des bêtes sauvages. Une hidropisie l'aïant con- " traint de descendre à la ville, il y mourut peu " de tems après. . . . .

" Démocrite, auteur de la secte qui porte son " nom, et l'un des plus grands philosophes de

" son tems, étoit d'Abdere dans la Thrace: A-
" près avoir étudié sous quelques Mages, que
" Xerxes roi de Perse avoit laissés à son pere, il
" reçut les leçons du philosophe Leucippe; et
" apprit de lui le sisteme des atomes, et du
" vuide.

" L'inclination, qu'il avoit pour les siences, le
" porta à voïager dans tous les païs du monde,
" où il esperoit de trouver d'habiles gens. Il con-
" versa avec les prêtres d'Egipte : consulta les
" Caldéens ; et pénétra même jusques dans les
" Indes, et dans l'Ethiopie, pour y conférer avec
" les Gimnosophites. Les loix de son païs por-
" toient, que ceux, qui auroient dissipé leur pa-
" trimoine, ne seroient point enterrés dans le
" tombeau de leur famille. Aïant été cité en
" justice pour avoir dépensé tout son bien dans
" ses voïages, il plaida lui-même sa cause ; et
" produisit pour témoin du légitime emploi qu'il
" avoit fait de ses biens le plus beau de ses
" ouvrages, dont il fit la lecture aux juges. Ceux-
" ci en furent si charmés, que non seulement ils
" le renvoïerent absous ; mais lui firent en-
" core donner de quoi vivre : lui érigerent
" des statues ; et ordonnerent, qu' après sa
" mort le public prendroit soin de ses funé-
" railles.

" Il

" Il demeura quelque tems à Athenes; mais, " loin de chercher à y faire briller son esprit, et à " y faire parade de ses rares connoissances, il " affecta d'y demeurer inconnu.

" Les Abdérites voïant, qu'il ne se soucioit de " rien: qu'il rioit, et se moquoit d'eux: qu'il " disoit que l'air étoit rempli de corps imper- " ceptibles: qu'il cherchoit ce que disent les " oiseaux dans leur chant; et qu'il demeuroit " presque toujours dans des tombeaux, craignirent " qu'il ne devint entierement fou, et écrivirent " à Hippocrate pour le prier de venir le voir. " Hippocrate se rendit à leurs prieres; et aïant " eu quelques conversations avec le prétendu " malade, il leur déclara, qu'il ne connoissoit " point d'homme plus sage, ni plus sensé que " lui.

" Aïant prévû, qu'une certaine année seroit " mauvaise pour les oliviers, il acheta à vil prix " une grande quantité d'huile: y fit un gain très " considérable; et content d'avoir montré à ses " compatriotes, qu'il ne tenoit qu'à lui de devenir " riche, il restitua aux marchans, dont il avoit " acheté l'huile, et qui étoient au désespoir du " mauvais marché qu'ils avoient fait, tout ce qu'il " avoit gagné dessus.

" Epicure lui est redevable de presque tout son " sisteme sur les atomes, et sur le vuide. C'est

" lui

" lui aussi qui a fourni aux Pirroniens tout ce
" qu'ils ont dit contre le temoignage des sens.
" Il ne trouvoit dans la vie humaine que niaseries
" et bagatelles ; et ne pouvoit s'empêcher de rire
" toutes les fois qu'il faisoit reflection, qu'il n'y
" avoit rien de sérieux dans ce qui occupe le plus
" sérieusement les hommes.

" Pirron, chef de la secte Sceptique, étoit na-
" tif d'Elide dans le Péloponnése ; et exerça le
" métier de peintre avant de s'attacher à la Phi-
" losophie. Ses sentimens se terminoient à l'in-
" compréhensibilité de toutes choses : il trouvoit
" par tout et des raisons d'affirmer, et des raisons
" de nier ; et c'est pour cela qu'il suspendoit son
" jugement, lors même qu'il avoit bien examiné
" le pour, et le contre. Il parut toute sa vie
" chercher la vérité, et se ménagea toujours des
" ressources, pour ne pas tomber d'accord qu'elle
" s'étoit montrée à lui.

" On dit qu'un chariot, et un précipice ne
" l'obligeoit pas à faire un pas en arriere, ou à
" côté, et que ses amis lui sauverent souvent la
" vie. Cependant il prit un jour la fuite pour se
" guarantir d'un chien, qui le poursuivoit ; et
" comme on le railloit sur cette crainte contraire
" à ses principes : *il est difficile*, répondit-il, *de*
" *dépouiller entierement l'homme.*

" Le

" Le philosophe Anaxarque, qui avoit été " son maître, etant tombé dans une fosse, il passa " outre sans daigner l'en retirer. Il soutenoit, " qu'il n'importe pas plus de vivre que de " mourir, ou de mourir que de vivre. *Pour-" quoi donc ne vous laissez vous pas mourir ?* lui " dit-on un jour, *c'est*, répondit-il, *parceque la " vie, et la mort sont également indifférentes.*

" Il n'avoit pas honte de dire, que l'honneur, " et l'infamie des actions, leur justice, et leur " injustice dépendoient uniquement des loix hu-" maines, et de la coutume ; et qu'il n'y avoit " rien en soi d'honnête et de honteux, de juste " et d'injuste. Ses concitoïens l'estimerent beau-" coup : lui conférerent la dignité de pontife ; et " accorderent, en sa faveur, une exemption de " tribut à tous les philosophes. Voila, ce me " semble, une conduite bien singuliere à l'égard " d'un homme, qui ne méritoit que des sup-" plices.

" Les Epicuriens reconnoissent Epicure pour " leur chef. Ce philosophe, qui vit encore, est " de Gargettium dans l'Attique, et passa les dix " huit prémieres années de sa vie dans l'île de " Samos. Après avoir séjourné dans plusieurs " endroits, il vint s'établir à Athenes, oú il érigea " une école dans un beau jardin, qu'il avoit a-" cheté ; et il eut bien-tôt la consolation d'y voir

" une

" une foule incroïable d'auditeurs. Ses disciples " ne se sont jamais divisé entre eux ; et ils con- " servent encore aujourd'hui sa doctrine, sans y " avoir fait aucun changement. On dit, qu'ils " vivent en commun avec leur maître dans une " union parfaite ; et au lieu que, dans toute l'an- " tiquité on a peine à trouver trois couples de " véritables amis, Epicure a su en réunir des " troupes nombreuses dans une assés petite mai- " son. On peut le regarder comme le prémier " des hommes, qui aît eu le courage de s'élever " contre les préjugés, qui aveuglent l'univers, " et de secouer le joug de la superstition, qui " depuis tant de Siecles tient le genre hu- " main asservi sous son empire. On le loue de " n'avoir jamais varié dans le zéle pour le bien " de sa patrie. Lui, et ses disciples se nourissent " de fêves. Il leur apprend à prendre en pa- " tience tous les maux qui leur arrivent, à sou- " haitter de bons souverains, et à se soumettre à " ceux qui gouvernent mal.

" Je connois Epicure," dit Pirrhus : " je lui " ai parlé à Athenes ; et il m'a paru un par- " faitement honnête homme. Aussi l'est-il," ajouta le Romain ; " et ceux même, qui re- " jettent sa doctrine, ne peuvent s'empêcher de " rendre justice à sa vertu. Je vous remercie, " Fabricius," dit le Roi ; " et je remercie aussi

" notre

“ notre ami Cinéas de m'avoir fait connoître les
“ philosophes ; mais pourquoi ni vous, ni lui ne
“ m'avez vous presque rien appris de leurs sen-
“ timens ? Croïez vous qu'il soit indigne d'un
“ prince de savoir ce qu'ils ont pensé sur le sou-
“ verain bonheur de l'homme, sur les vertus, et
“ sur les devoirs de la vie civile, sur la divinité,
“ sur la formation du monde, sur la nature de
“ notre âme, et sur les effets de la nature ? Non,
“ Seigneur,” répondit Cinéas : “ votre curiosité
“ est raisonnable ; et je vais me faire un vrai plaisir
“ de la satisfaire.

“ Tous les hommes désirent un bonheur sou-
“ verain ; et ce desir est la source de toutes leurs
“ actions. Comme ils ne savent, ni où il est, ni
“ en quoi il consiste, ils prennent pour lui des
“ biens qui contentent quelque petite partie de
“ cette avidité infinie, qui les dévore : y rapor-
“ tent tout ce qu'ils font ; et tombent ainsi dans
“ une infinité d'égaremens. C'est, Seigneur,
“ ce que vous allez voir dans les sentimens de nos
“ philosophes. Quoi que la plus part d'entre
“ eux soïent persuadés de l'immortalité de l'âme,
“ ils ne laissent pas de donner à la vie présente
“ toute leur étude, et toute leur attention ; et ce
“ qui doit arriver dans l'autre vie n'est le sujet
“ que de quelques entretiens stériles, dont ils ne

“ tirent

" tirent aucune conséquence pour leur propre
" conduite, ni pour celle des autres.

" C'est un principe généralement reçû parmi
" eux, que le souverain bien consiste à vivre selon
" la nature ; et ce n'est que la différente maniere,
" dont ils expliquent cette conformité avec la
" nature, qui fait la diversité de leurs opinions.

" Les Stoïciens la font consister dans la vertu.
" Selon eux vivre selon la nature, c'est vivre
" honnêtement. La nature, disent-ils, nous
" inspire l'honnêteté et la vertu, et nous donne
" une grande horreur du vice. Cette vérité se
" reconnoit sensiblement dans les enfans, en qui
" l'on admire la simplicité, la tendresse, la com-
" passion, la reconnoissance, la pureté, et l'igno-
" rance du mal. D'où leur viennent des vertus si
" excellentes sinon de la nature même, qui se
" peint, et se montre dans les enfans comme dans
" un miroir ? Pour peu que l'on se souvienne
" qu'on est homme, peut-on refuser son estime à
" des jeunes gens, qui menent une vie reglée ;
" et de quel oeil peut on regarder ceux qui se
" livrent à la débauche ? Quand nous lisons dans
" l'histoire des actions vertueuses, et des actions
" criminelles, pouvons nous nous empêcher
" d'aimer ceux qui ont fait les unes, et de détester
" ceux qui ont commis les autres ? Voila le cri
" de la nature, qui nous fait entendre qu'il n'y a

" de

" de vrai bien que la vertu, et de vrai mal que
" le vice.

" Il me femble, Seigneur, que les Stoïciens
" raifonnent affés jufte, et affés confequemment à
" leurs principes. Comme ils font convaincus
" d'un côté, que l'homme a été créé pour être
" heureux, et que de l'autre ils bornent toute fa
" durée à cette vie, et qu'ils ne trouvent dans ce
" court efpace rien de plus grand, et de plus efti-
" mable que la vertu, ils doivent y placer le
" fouverain bien ; mais qu'ils penferoient bien
" autrement, s'ils avoient la connoiffance d'une
" autre vie, dans laquelle les bons feront recom-
" penfés, et les méchans punis?

" Quant à ce qui regarde la fanté, les richeffes,
" la réputation, et d'autres avantages femblables :
" ou la pauvreté, les maladies, l'ignominie, et
" d'autres incommodités de ce genre, ils ne les
" mettent au rang ni des biens, ni des maux ; et
" n'en font dépendre ni le bonheur, ni le mal-
" heur des hommes. Ils foutiennent, que tous les
" biens extérieurs joints enfemble n'ajoutent pas
" plus à la vertu, que les étoiles à l'éclat du
" foleil, une goute d'eau à la vafte étendue de la
" mer, et un denier aux richeffes de Créfus. Ils
" comptent la douleur pour rien ; et quelque vio-
" lente qu'elle foit, ils fe donnent bien de garde de
" l'appeller un mal.

" Un

" Un jour que j'étois à Athenes, j'allai voir " un Stoïcien de mes amis. Je le trouvai au lit, " fort incommodé de la goute, qui lui faisoit " souffrir de grandes douleurs. Lui aïant té- " moigné la peine que j'avois de le voir dans un " état si déplorable, et de ne pouvoir l'entendre " comme je m'en étois flatté. *Il ne tiendra qu' à* " *vous*, me repartit-il ; *et il ne sera pas dit, qu' à* " *cause de ma douleur, vous soïez venu inutilement* " *chés moi.* Il commença aussi-tôt un long discours, " dans lequel il entreprit de me prouver, qu'il n'y " avoit rien de bon que ce qui étoit honnête ; et " comme cependant la douleur se faisoit sentir " vivement, il repéta souvent. *Tu ne gagneras* " *rien, ô douleur. Quelque incommode, et violente* " *que tu puisses être, je n'avouerai jamais que tu es* " *un mal.*

" Le philosophe Sophile, à qui vous faisiez, " Seigneur, une pension considérable, et qui " mourut l'année derniere dans votre capitale, " étoit de bien meilleure foi. Se sentant tour- " menté par la pierre, il reconnut la fausseté de " tout ce qu'on lui avoit enseigné au sujet de la " douleur. *J'ai emploïé*, disoit-il, *plusieurs années* " *à l'étude de la Philosophie ; et je ne puis supporter* " *la douleur. La douleur est donc un mal.*

" Il n'est pas nécessaire, Seigneur, de vous " demander, quel jugement vous portez de ces

" deux

" deux philosophes. Vous voïez dans le dernier
" un homme sincere, qui avoue qu'il s'est trompé ;
" et le prémier n'est qu'un faux sage, qui se donne
" en spectacle : qui se nourrit de l'attention des
" autres, et de l'admiration qu'il croit leur causer :
" qui se roidit contre son sentiment intérieur par
" la honte de paroître foible ; et qui cache un
" désespoir réel sous l'apparence d'une fausse
" tranquilité.

" Comme les Stoïciens affectent d'être insensibles
" aux maux qu'ils souffrent, ils regardent comme
" une foiblesse de se sentir touchés de ceux des au-
" tres. Ainsi ils détruisent la nature, en voulant la
" reformer. Ils ignorent, que les sentimens, qu'ils
" s'efforcent d'éteindre, sont naturels à l'homme ;
" et que c'est rompre tous les liens de la société,
" que d'arracher de son coeur la compassion, la
" tendresse, et l'intérêt que nous nous sentons
" portés à prendre pour tout ce qui arrive à notre
" prochain.

" Les Péripatéticiens raisonnent ainsi. L'homme
" est composé de corps et d'âme. Il faut donc,
" pour le rendre parfaitement heureux, lui pro-
" curer tous les biens, et du corps et de l'âme :
" il faut qu'il aît la santé, les richesses, la répu-
" tation, et les autres avantages de cette sorte.
" Tous ces biens mettent le comble à sa béatitude,
" et rendent sa vie parfaitement heureuse ; mais

" l'homme vertueux peut être heureux, quoi que
" moins pleinement, sans tous ces biens : car il y
" a une distance infinie entre la vertu, et tous les
" autres biens. Qu'on mette la vertu dans un
" des plats d'une balance, et dans l'autre le
" monde entier, la vertu l'emportera infini-
" ment.

" Epicure fait consister le souverain bien dans
" le plaisir, et par une conséquence nécessaire le
" souverain mal dans la douleur. C'est la nature
" elle même, dit-il, qui nous enseigne cette
" vérité ; et on n'a pas plus besoin d'argumens
" pour l'établir, que pour prouver que le feu est
" chaud, la neige blanche, et le miel doux.
" Mais ce plaisir, continue-t-il, n'est pas celui
" qu'on ressent, lors qu'on s'abandonne à la
" crapule, et aux débauches les plus honteuses :
" c'est celui que goute un homme vertueux quand
" il fait le bien, et qu'il pense qu'il doit recevoir
" la recompense de ses bonnes actions dans une
" autre vie.

" Epicure ne se contente pas de prouver son
" sentiment devant ses disciples ; mais il fait
" encore voir par sa conduite, qu'il en est pleine-
" ment persuadé. Il n'y a jamais chés lui de
" table magnifiquement servie : on n'y mange
" ordinairement que du pain, et on n'y boit que
" de

" de l'eau ; et c'est une chose extraordinaire que
" d'y voir des légumes.

" Aïant un jour ouï dire, qu'il étoit incommodé
" de la pierre, j'allai lui rendre visite. Il me
" reçut d'une maniere fort gracieuse, et fort
" honnête ; et quoi qu'il souffroit alors des
" douleurs très cuisantes, il répondit avec une
" présence d'esprit admirable à toutes les questions
" que je lui fis. M'étant avisé de lui dire, que je
" le trouvois bien malheureux. *Vous n'y pensez*
" *pas*, me repartit-il, *Cinéas. Vous devriez me*
" *croire heureux de ce que Dieu veut bien exercer*
" *ma patience, puis qu'il doit m'en recompenser dans*
" *l'autre vie.*

" On trouve dans les écrits des Philosophes
" des maximes admirables sur les devoirs de la
" vie civile. Quel est, disent ils, le but du gou-
" vernement d'une république ? C'est non seule-
" ment de la rendre riche et puissante, d'étendre
" au loin son commerce, d'y entretenir des flotes,
" et des armées nombreuses, et par là de la
" rendre supérieure à toutes les autres sur terre,
" et sur mer ; mais c'est encore de la rendre
" heureuse en la rendant vertueuse ; et elle ne
" peutêtre telle que par une piété sincere, et une
" soumission parfaite à l'égard de Dieu.

" Quand nous parlons, continuent ils, d'une
" république heureuse, nous ne prétendons pas

" borner le bonheur, dont elle jouït aux prémiers
" de la ville: nous entendons que tous ceux qui
" en ſont membres ſoïent heureux, chacun dans
" leur condition; et le devoir eſſentiel de celui
" qui ſe charge de la gouverner, c'eſt de les
" rendre tels.

" On peut fort bien, diſent ils encore, com-
" parer un roïaume au corps humain. Le prince
" en eſt la tête, et l'âme: les miniſtres, les ma-
" giſtrats, les généraux d'armée, en un mot tous
" les officiers deſtinés à executer ſes ordres ſont
" les yeux, les bras, les pieds; et les peuples ſont
" les autres membres. C'eſt au prince à les
" animer, à les mettre en mouvement, et à les
" faire agir. Le rapport mutuel de beſoins, et
" de ſecours, qui ſubſiſte entre tous les membres
" du corps, ſe trouve auſſi entre tous les habitans
" d'un roïaume, et forme entre eux une liaiſon
" admirable. S'ils étoient tous riches, il n'y
" auroit ni laboureurs, ni maſſons, ni ouvriers;
" et on manqueroit des choſes les plus néceſſaires
" à la vie. S'ils étoient tous pauvres, il n'y
" auroit ni princes, ni magiſtrats, ni généraux
" d'armée pour gouverner, et défendre les autres.
" Il eſt donc néceſſaire, qu'il y ait différentes con-
" ditions; et comme elles ſont toutes utiles pour
" le bien public, celui qui gouverne n'en doit
" mépriſer aucune.

" Une

" Une autre maxime des philoſophes, c'eſt " que quiconque eſt chargé du ſoin des autres " doit être pleinement convaincu qu'il eſt pour " les inférieurs, et non les inférieurs pour lui. Ils " prouvent ce ſentiment par des comparaiſons fort " ſenſées. Quand, diſent ils, un pilote ſe charge " de conduire un vaiſſeau rempli d'un grand " nombre de perſonnes, que différentes vûes, et " différens intérêts engagent à paſſer dans un " païs étranger, peut on dire que ces paſſagers " ſoient pour le pilote, et non le pilote pour les " paſſagers ? Oſeroit on dire que les malades, " dont un médecin ſe charge, ſont pour lui ? et " n'eſt-il pas viſible que les médecins, auſſi bien " que la médecine, ne ſont établis que pour rendre " la ſanté aux malades ? Les princes ſont les " paſteurs des peuples ; et il eſt indubitable que le " paſteur eſt pour ſon troupeau, et non le " troupeau pour le paſteur.

" Il y a pluſieurs philoſophes, qui ſoutiennent " qu'on doit regarder l'utilité commune, comme " le but auquel chacun doit tendre : car diſent ils, " dès qu'on ne connoîtra d'autre utilité que la " ſienne propre, nulle ſorte de ſociété ne pourra " ſubſiſter entre les hommes. Tout ce qui eſt " ſur la terre a été créé pour l'uſage des hommes ; " et les hommes eux mêmes ont été formés les uns " pour les autres, afin de s'entr'aider mutuelle-

" ment par des ſervices réciproques. Nous ne
" devons donc pas croire, que nous ſommes nés
" pour nous ſeuls; et il faut au contraire nous
" perſuader, que notre patrie, nos peres et
" meres, nos freres et ſoeurs, nos amis, et nos
" ennemis mêmes ont droit ſur tout ce que
" nous ſommes, et que nous devons leur
" procurer tous les avantages qui dependent de
" nous.

" Ce ſont ſur ces principes que les philoſophes
" ſe fondent pour décider pluſieurs queſtions de
" morale.

" Il n'eſt point permis de faire tort à ſon pro-
" chain, ni par conſequent de rendre le mal pour
" le mal, ni de ſe venger de ſes ennemis, et de
" faire retomber ſur eux les mêmes maux, qu'ils
" nous ont fait ſouffrir.

" Un homme vend un lingot d'or qu'il prend
" pour du cuivre. Celui qui le marchande doit
" il dire au vendeur que c'eſt de l'or? ou peut
" il profiter de ſon ignorance, et n'acheter que
" quatre drachmes ce qui en vaut quatre mille?
" il ne le peut pas en conſcience.

" Un autre a reçu en païement de la fauſſe
" monnoïe. Peut il la donner comme bonne,
" ſachant qu'elle eſt fauſſe? Il ne le peut, s'il eſt
" honnête homme.

" Sup-

" Supposé que, dans un tems de disette, un
" marchand de bled, suivi de plusieurs autres, ar-
" rive le prémier dans un port. Doit il déclarer
" que plusieurs autres marchands arriveront bien-
" tôt ? ou peut il n'en point parler, pour mieux
" vendre sa marchandise ? Il doit le déclarer,
" parceque le bien de la société, pour laquelle il
" est né, le requiert.

" Voila, dit Fabricius, des maximes bien équi-
" tables ; et il seroit à souhaitter qu'elles fussent
" toujours suivies par les Romains. Elles le
" sont par les Epirotes, dit Pirrhus. Oui,
" Seigneur, ajouta Cinéas ; et elles le seront par
" tous les peuples qui auront le bonheur d'être
" gouvernés par des princes, qui prendront la
" justice pour la regle de leur conduite. Mais,
" continua-t-il, il est tems de vous apprendre
" ce que les philosophes pensent sur la divi-
" nité.

" Ce ne sont point eux, qui l'ont découverte
" aux hommes : puis que la connoissance d'un
" être suprême est aussi ancienne que le monde.
" Leurs recherches, et leurs disputes ne servent
" qu'à confirmer le genre humain dans son an-
" cienne créance, et à écarter les mauvaises sub-
" tilités de ceux, à qui il prendra peut-être envie
" de l' attaquer. Ils appuïent leur sentiment

" ſur l'exiſtence d'un Dieu de pluſieurs
" preuves, dont je vous rapporterai les prin-
" cipales.

" Epicure la fonde, ſur ce que la nature elle
" même grave ſon idée dans tous les eſprits.
" Sans concevoir une choſe, dit-il, on ne ſauroit
" ni en parler, ni en diſputer. Or y a-t-il ſur
" terre un ſeul homme qui n'ait l'idée de Dieu ?
" Ce n'eſt donc point une opinion, qui vienne,
" ou de l'éducation, ou de la coutume, ou de
" quelque loi humaine. C'eſt donc la nature qui
" l'a gravée dans nos coeurs. Or tout jugement
" de la nature, quand il eſt univerſel, eſt né-
" ceſſairement vrai.

" Peut-on, diſent les Stoïciens, regarder le ciel,
" et examiner tout ce qui s'y paſſe, ſans voir
" avec toute l'évidence poſſible qu'il eſt gouver-
" né par une intelligence ſuprême ? Quiconque en
" douteroit pourroit auſſi facilement douter qu'il
" y a un ſoleil ; car l'un eſt auſſi viſible que
" l'autre. La perſuaſion de l'exiſtence de Dieu,
" ſans l'évidence qui l'accompagne, n'auroit pas
" été ſi ferme et ſi durable. Elle n'auroit pas
" non plus, ſans cette évidence, pu reſiſter au tor-
" rent des années, et paſſer de ſiecle en ſiecle juſ-
" qu'à nous.

" S'il y a, diſent ils encore, des choſes dans
" l'univers, que l'eſprit de l'homme, que ſa raiſon,
" et

" et que sa puissance ne soïent pas capables de
" produire, l'être qui les produit est certainement
" meilleur que l' homme. Or l'homme ne
" sauroit faire le ciel, ni rien de tout ce qui est
" sur la terre. Il n'y a cependant rien de
" meilleur que l'homme : puis qu'il a seul la
" raison, qui est ce qu'il y peut avoir de plus
" excellent. Par consequent l'être qui a fait
" l'univers est meilleur que l'homme. Pourquoi
" donc ne pas dire qu'il est Dieu ?

" A qui pourroit on persuader, ajoutent ils,
" que l'Iliade d'Homere n'a jamais été composée
" par ce poëte ; mais que les caracteres de l'al-
" phabet aïant été jettés en confusion, un coup
" de pur hazard les a rassemblés dans l'arrange-
" ment nécessaire pour décrire dans des vers pleins
" d'harmonie, et de varieté tant de grands éve-
" nemens : pour les placer, et les lier ensemble :
" pour peindre chaque objet avec ce qu'il y a de
" plus gracieux, de plus noble, et de plus tou-
" chant : enfin pour faire parler chaque personne
" selon son caractere, et d'une maniere si naïve,
" et si passionnée ? Tous les raisonnemens du
" monde ne seroient pas capables de faire croire
" à un homme sensé, que l'Iliade doit sa naissance
" au hazard. Pourquoi donc cet homme sensé
" pourroit il croire de l'univers, qui est infini-
" ment plus merveilleux que l'Iliade, ce que

" son

" ſon bon ſens lui empêche de croire de ce
" poëme ?

" C'eſt ainſi que les philoſophes prouvent
" l'exiſtence de Dieu. Ceux d'entre eux, qui
" paroiſſent connoître le mieux ſa nature, diſent,
" que c'eſt un être repandu dans tout l'univers
" qu'il fait ſubſiſter, et gouverne avec ſageſſe,
" puis qu'il eſt lui même le principe de toute
" ſageſſe. Ils ajoutent, que tout ce qui ſe paſſe
" dans le monde eſt ſoumis à ſa volonté, et à ſon
" pouvoir : qu'il ſe plaît à faire du bien aux
" hommes : qu'il examine attentivement ce que
" chacun d'eux fait, ce qu'il penſe, comment il
" ſe conduit, avec quelle piété, et quels ſentimens
" il exerce les actes de la religion ; et qu' enfin il
" met une grande différence entre le juſte, et
" l'impie.

" Voila, mon cher Cinéas, dit Pirrhus, des
" ſentimens bien raiſonnables. Sont ce ceux des
" philoſophes, que j'ai fait venir en Epire ? Oui,
" Seigneur, répondit Cinéas ; et il n'y a que
" Théophraſte qui s'en écarte. Il ſemble que ce
" philoſophe ait entierement oublié la doctrine de
" ſon maître Epicure. Etant, un jour, venu me
" rendre viſite, je le reçus comme un homme que
" je croïois digne d'eſtime. Nous parlames
" d'abord de choſes indifférentes ; et la conver-
" ſation étant tombée ſur la divinité, je le priai
" de

" de m'apprendre comment Dieu vivoit, et de " quoi il s'occupoit. La vie qu'il mene, me ré- " pondit il, eſt la plus heureuſe, et la plus dé- " licieuſe qu'on puiſſe imaginer. Il ne fait rien : " il ne s'embaraſſe de rien : il n'entreprend rien. " Sa ſageſſe, et ſa vertu ſont ſa joïe. Il goûte " des plaiſirs infinis ; et il eſt ſûr de les goûter " toujours : en un mot il eſt ſouverainement heu- " reux.

" Vous n'êtes donc point, Théophraſte, lui " dis-je, du ſentiment des philoſophes qui pré- " tendent que Dieu gouverne l'univers ? Non, " me répondit-il : je ne ſaurois concevoir un " Dieu accablé de travail. Si Dieu étoit obligé " de gouverner le monde : de préſider au cours " des aſtres, et aux ſaiſons : de regler, et d'ar- " ranger tout : d'avoir l'oeil ſur les terres, et ſur " les mers : de s'intéreſſer à la vie des hommes, " et de pourvoir à leurs beſoins, il n'auroit jamais " un moment de repos. Or pour être heureux, " il faut avoir l'eſprit tranquille, et ne ſe mêler " de rien. Dailleurs ces philoſophes, dont vous " me parlez, nous mettent ſur la tête un maître " éternel, dont nous devrions avoir peur : car le " moïen de ne pas craindre un Dieu, qui prévoit " tout, qui penſe à tout, qui remarque tout, " qui croit que tout le regarde, qui vient

" ſe

" ſe mêler de tout, et qui n'eſt jamais ſans af-
" faires ?

" Je crus d'abord, Seigneur, que Théophraſte " avoit envie de rire ; mais voïant qu'il parloit " ſérieuſement, je ne pus m'empêcher de lui faire " entendre, que ſon opinion me paroiſſoit ſaper " les fondemens de la religion. S'il eſt vrai, lui " dis-je, que Dieu ne ſonge point à nous, qu'il " ne prend ſoin de rien, et qu'il ne fait abſolu- " ment rien, quelle raiſon peut nous obliger de " ſonger à lui ? Pour être tenus à lui marquer de " la pieté, ne faudroit il pas en avoir reçu des " graces ? Car de quoi eſt on redevable à qui n'a " rien donné ? La pieté eſt une juſtice, qui ac- " quitte les hommes envers Dieu ; mais le Dieu, " que vous reconnoiſſez, n'aïant point de " relation avec nous, n'a rien à exiger de " nous.

" Théophraſte, dit Pirrhus, me paroit un " eſprit dangereux ; et je voudrois, mon cher " Cinéas, que vous engageaſſiez les autres phi- " loſophes à refuter ſon ſiſteme. Ils l'ont déja entrepris, Seigneur, répondit Cinéas ; et je puis vous dire qu'ils l'ont fait avec ſuccès.

" Comme il me feroit impoſſible de vous ap- " prendre les divers ſentimens des philoſophes " ſur la formation du monde, ſans entrer dans un " détail auſſi inutile qu'ennuïant, je ne vous par-

" lerai

" ſerai que de ceux des Stoïciens, des Epicuriens,
" et de Platon.

" Les Stoïciens prétendent, que Dieu n'a point
" créé la matiere, dont le monde a été formé ;
" mais qu'il la modifiée ; et qu'en arrangeant
" les parties de matiere qui étoient confondues,
" il a fait l'eau, la terre, l'air, et le feu.

" Les Epicuriens croïent, qu'il y a dans la na-
" ture un vuide infini rempli d'atomes, ou de
" petits corps de différentes figures ; et que Dieu,
" en reüniſſant enſemble une partie de ces
" atomes, a formé le monde que nous admi-
" rons.

" Ces deux ſiſtemes ſont les mêmes en ce
" qu'ils ſuppoſent que la matiere eſt éternelle, et
" ils different en ce que dans le prémier il n'y
" a point de vuide, et qu'il ne peut y avoir qu'un
" monde ; et que dans le ſecond les atomes qui
" ne ſont point emploïés à la conſtruction de
" notre monde peuvent en compoſer pluſieurs
" autres.

" Platon ſoutenoit que Dieu avoit tiré la
" matiere du néant, et qu'il en avoit formé le
" monde ſelon l'idée éternelle qu'il en avoit
" conçue. Il diſoit, que le deſſein du créateur,
" en expoſant à nos yeux des merveilles ſans
" nombre, avoit été de nous faire diſcerner dans
" le mouvement de toutes les parties de l'uni-

" vers

" vers, et dans le concert qu'elles ont entre elles
" celui qui les a créées, et qui les gouverne. Il
" ajoûtoit qu'il avoit mis par tout des vestiges de
" ce qu'il est, et qu'il s'étoit caché derriere le
" spectacle de la nature ; mais que ce spectacle,
" si beau, et si grand en lui même, déceloit à
" chaque instant, et en mille manieres la sagesse
" de celui qui l'a formé.

" Si le sisteme de Platon, dit Fabricius, n'est
" pas conforme à la vérité, il est au moins digne
" de l'être suprême. Un ouvrier ne sauroit bâtir
" sans bois ; parcequ'il est incapable de le pro-
" duire par lui-même ; et il en est incapable,
" parcequ'il est homme, c'est-à-dire la foiblesse
" même. Mais Dieu peut produire de rien les
" ouvrages les plus admirables, parcequ'il est
" Dieu, c'est-à-dire la puissance même sans
" mésure et sans bornes. Car s'il n'étoit pas tout
" puissant, il ne seroit pas Dieu.

" Il n'y a, Fabricius, dit Cinéas, que des
" insensés qui soïent capables de nier la toute
" puissance de Dieu ; mais de ce que Dieu est
" tout puissant, s'en suit-il qu'il puisse faire des
" choses impossibles ? Et quoi de plus impossible
" que de tirer des êtres du neant ?

" Avez vous oublié, mon cher Cinéas, dit
" Pirrhus, que vous vous êtes engagé de
" m'instruire, et non de disputer ? Je vous
" supplie

« supplie de me pardonner, Seigneur, répondit
« Cinéas, je vais reprendre le fil de mon dis-
« cours. Il y a quelques philosophes, qui
« s'imaginent que l'âme est spirituelle ; et quand
« on leur demande ce qu'ils entendent par ce
« terme, ils répondent qu'être spirituel c'est
« n'avoir ni étendue, ni parties. Ils nous ap-
« prennent ce que l'ame n'est pas ; mais il ne
« nous disent pas ce qu'elle est en effet ; et il me
« semble que c'est la seule et unique chose qu'on
« seroit bien aisé de savoir. Dailleurs si l'âme
« n'a point de parties, comment peut-elle sub-
« sister dans le corps humain, lui être unie, et
« être avertie de tous ses mouvemens ?

« Ceux d'entre les philosophes, qui paroissent
« connoître le mieux l'âme de l'homme, disent
« que c'est une substance très deliée, repandue dans
« tout le corps, qui éprouve des sensations par
« tout où elle se trouve, et qui ne pense que
« dans le cerveau : que sa pensée ne consiste que
« dans le mouvement, et la configuration de ses
« parties : que les enfans ne s'occupent de
« bagatelles qu'à cause que leurs âmes ne sont
« point encore assés développées : que les foux ne
« pensent d'une maniere déraisonnable, que
« parceque le mouvement des parties de leurs
« âmes est dérangé : qu'on ne doit attribuer la
« différence d'une personne à une autre pour

« l'esprit,

" l'esprit, et pour le jugement qu'à la différence
" des parties, et du mouvement de leurs âmes ;
" et que les âmes humaines peuvent subsister in-
" dépendemment des corps autant de tems qu'il
" plaît à Dieu de les conserver.

" Il y a des philosophes, qui, sans se mettre en
" peine de ce que deviendront les âmes des autres
" hommes, prétendent que les leurs vivront
" plusieurs siecles, et que pendant ce tems là
" elles habiteront dans un endroit, où elles pour-
" ront philosopher à leur aise, et seront souver-
" ainement heureuses par la claire vision de l'uni-
" vers. Certainement, disent ils, nous serons
" heureux, lors qu'aïant quitté nos corps, nous
" serons délivrés de toute passion, et de toute in-
" quiétude : car alors, libres de tous soins, nous
" pourrons nous appliquer avec plus de facilité à
" tout ce qui nous plaît à présent, et nous livrer à
" la contemplation de toutes les choses, qu'il nous
" sera donné de connoître à fond. La situation
" même du lieu où nous irons, en nous facilitant
" la vûe des objets célestes, et allumant en nous
" le desir d'en pénétrer les beautés, nous mettra
" en état de satisfaire pleinement cette ardeur in-
" satiable, qui nous est naturelle, de connoître la
" vérité ; et elle se découvrira plus, ou moins
" à nous, à proportion de ce que nous aurons été
" plus, ou moins appliqués à nous en nourrir

" pendant

" pendant nôtre séjour sur la terre. Quel plaisir
" sera ce de pouvoir d'un coup d'oeil envisager
" toute la terre, sa situation, sa figure, ses
" limites, et tous les endroits que l'excès du
" froid, et de la chaleur rend deserts et va-
" cans ?

" Les Pithagoriciens croïent, qu'à la mort
" des hommes leurs âmes passent dans d'autres
" corps, et que si elles ont été vicieuses, elles
" sont enfermées dans des corps de bêtes im-
" mondes, ou malheureuses, pour y expier les
" fautes de leur vie passée, et qu'après un certain
" nombre d'années elles viennent animer d'autres
" hommes.

" Enfin les autres philosophes soutiennent, que
" les âmes sont immortelles ; et leur ouvrent
" après la mort deux chemins, dont l'un conduit
" à un lieu de supplice celles qui se sont souil-
" lées par des crimes, et l' autre mene à
" un lieu de bonheur celles qui ont été ver-
" tueuses.

Vous avez sans doute entendu parler d'un certain fou Athénien, qui s'est mis dans la tête que " tous les vaisseaux qui abordent au Pirée lui appartiennent. On peut bien dire, que la vanité, si naturelle à l'homme, a rendu nos philosophes encore plus insensés : puis qu'ils s'imaginent que toute la nature a été faite pour nous, et que ce

nombre prodigieux d'étoilles fixes, dont la plus grande partie eſt imperceptible, n'a été formé que pour nous rejouïr la vûe. C'eſt ſur ce principe qu'ils ſuppoſent que la terre eſt en repos au centre de l'univers, tandis que tous les corps celeſtes prennent la peine de tourner autour d'elle pour l'éclairer.

Il me ſemble, Cinéas, dit Fabricius, que ce ſiſteme n'eſt point auſſi déraiſonnable que vous voudriez nous le faire croire. Il me paroît au contraire fort intelligible. Je ſuis bien aſſûré, Fabricius, répondit Cinéas, que je vous en dégoûterois bien-tôt, ſi je vous en montrois tous les inconvéniens ; mais comme nous ne ſommes point ici pour diſputer, je me contenterai de vous dire, que ſi la terre étoit immobile, il faudroit que le ſoleil, et toutes les étoilles, qui ſont de très grands corps, parcouruſſent en un jour plus de trois cens millions de lieues : ce qui eſt abſolument impoſſible.

Fabricius, dit le Roi, puis que Cinéas n'eſt point de l'avis de nos philoſophes, il faut qu'il nous donne un ſiſteme de ſa façon: Rien n'eſt plus juſte, répondit Fabricius ; et je ne doute nullement qu'il ne le faſſe. J'en ai inventé un, reprit Cinéas, qui ne vous déplaira peut-étre point. Je ſuppoſe que le monde s'étend infiniment au de là non ſeulement de cette eſpace im-

menſe

menſe que nous voïons, mais encore au de là de ce que nous pouvons nous imaginer : que toutes les étoilles ſont autant de ſoleils auſſi grands que le notre, et qui ont leurs planetes, qu'elles éclairent et échauffent à proportion de leur diſtance, et ſelon le beſoin des créatures que l'être ſuprême y a créées ; et que les habitans de toutes les planetes ſont très différens les uns des autres. Enſuite je prens la terre, et je l'envoïe bien loin du centre de l'univers, où on l'avoit placée ; et je mets dans ce centre le ſoleil à qui cet honneur me paroît bien mieux dû. Je fais tourner autour de cet aſtre les planetes, qui ſont des corps auſſi opaques que la terre, et qui ne brillent, que parcequ'ils reçoivent leur lumiere du ſoleil ; et comme la terre me paroît une planete, je la fais tourner auſſi bien que les autres. Voila en gros quel eſt mon ſiſteme : il faut à preſent vous l'expliquer d'une maniere un peu plus intelligible. Le ſoleil eſt au centre de notre tourbillon ; et là il eſt immobile. Après lui vient Mercure qui tourne au tour de lui, de maniere qu'il eſt le centre du cercle que cette planete décrit. Au deſſus de Mercure eſt Venus, qui tourne auſſi autour du ſoleil. Enſuite vient la terre. Enfin ſuivent Mars, Jupiter, et Saturne ſelon l'ordre que je vous les nomme. Il eſt aſſés viſible que Saturne doit décrire autour du ſoleil le plus grand cercle de tous : auſſi

 em-

emploïe-t-il plus de tems qu'aucune autre planete à faire sa révolution. Pour ce qui est de la lune elle tourne autour de la terre, et ne l'abandonne point; mais comme la terre avance toujours dans le cercle qu'elle décrit autour du soleil, la lune la suit en tournant toujours autour d'elle; et si elle tourne autour du soleil, ce n'est que pour ne point quitter la terre. Et comment, dit Fabricius, expliquerez vous le mouvement que le soleil semble faire tous les jours au dessus de nos têtes? Avez vous remarqué, répondit Cinéas, qu'une boule qui roule sur la terre a deux mouvemens? Elle va vers le but où on l'envoïe, et en même tems elle tourne plusieurs fois sur elle même. La terre fait la même chose, car dans le tems qu'elle avance sur le cercle qu'elle décrit en un an autour du soleil, elle tourne une fois sur elle même toutes les vingt quatre heures. On peut aussi expliquer par le mouvement de la terre sur elle même celui que les étoilles paroissent avoir tous les jours autour de cette planete.

Fabricius fut si content du sisteme de Cinéas, qu'il auroit bien souhaitté que ce ministre philosophe en donnât une explication plus étendue; mais comme il étoit déja plus de minuit, il fallut se retirer. Il revint le lendemain sur les

dix

dix heures du matin ; et pendant le peu de tems qu'il resta seul avec Pirrhus, il lui donna de si grandes preuves de sa grandeur d'âme, et de sa fermeté héroïque, que ce prince souhaitta avec plus d'ardeur que jamais de faire la paix avec sa république. L'aïant pris en particulier, il le conjura de nouveau de vouloir bien, quand il auroit moïenné un accommodement entre ses compatriotes et lui, s'attacher à son service, et vivre dans sa cour où il auroit la prémiere place. « Je « ne vous conseille pas, repartit le Romain, de « m'emmener avec vous. Ce ne seroit gueres en- « tendre vos véritables intérêts. Car ceux qui « vous honorent, et qui vous admirent au- « jourd'hui, s'ils m'avoient une fois connu, « m'aimeroient mieux pour leur roi que vous « même.

Le Roi ne se facha point de cette réponse ; et ne confia qu'à Fabricius seul les prisonniers, afin que, si le sénat ne vouloit point entendre parler de paix, ils lui fussent renvoïés, après qu'ils auroient embrassé leurs parens, et leurs amis, et célébré la fête des Saturnales. On les lui renvoïa en effet après la fête, le sénat aïant ordonné peine de mort contre quiconque demeureroit à Rome, ou ne se rendroit pas au camp de Pirrhus.

Fabricius ne fut pas plutôt de retour à Rome, qu'il reçût ordre de prendre le commandement de l'armée, et de partir inceſſamment pour aller livrer bataille à Pirrhus. Comme il étoit campé auprès d'Aſculum dans la Pouille, un inconnu vint lui apporter une lettre de Timochare, qui lui offroit d'empoiſonner le Roi, ſi les Romains vouloient lui promettre une recompenſe proportionnée au ſervice qu'il leur rendroit, en terminant la guerre ſans aucun danger pour eux. Fabricius eut horreur de la propoſition du miniſtre; et après en avoir conféré avec ſon collegue Emilius, il écrivit ſur le champ à Pirrhus, pour l'avertir de ſe précautionner contre la perfidie de ſon miniſtre. Sa lettre étoit conçûe en ces termes.

Caïus Fabricius, et Quintus Emilius, conſuls, et généraux de l'armée Romaine, au Roi Pirrhus, ſalut.

IL ſemble que vous n'êtes pas trop heureux dans le choix que vous faites de vos amis, et que vous vous connoiſſez mal en ennemis. Vous en tomberez d'accord, quand vous aurez lu la lettre qu'on nous a écrite, et que nous vous envoïons. Vous verrez que vous faites la guerre à une nation vertueuſe, et pleine de généroſité; et que vous donnez toute votre confiance

à

à des perfides. Si nous vous avertiſſons du mal que Timochare votre favori veut vous faire, ce n'eſt pas tant pour l'amour de vous, que pour l'amour de nous mêmes. Nous ne voulons pas que votre mort donne occaſion de dire, que les Romains, déſeſperant de vous vaincre les armes à la main, ont eu recours à la trahiſon.

Pirrhus aïant reçû cette lettre, aſſembla ſes amis ; et après leur avoir fait un long détail de tous les bienfaits dont il avoit comblé Timochare, et des fautes qu'il lui avoit pardonnées, il leur lut la lettre que ce traître avoit écrite aux généraux de l'armée Romaine ; et les pria de le juger eux mêmes. Tous opinerent à la mort. Dès qu'il fut arrêté, mille perſonnes de toute condition vinrent le charger de pluſieurs crimes, qui juſqu'à lors avoient demeurés cachés ; et on trouva parmi ſes papiers qu'on ſaiſit une infinité de preuves de ſes exactions, et de la haine qu'il portoit à la famille roïale, et à ceux qui lui étoient attachés.

Aïant fait dire à Cinéas qu'il ſeroit bien aiſe de l'entretenir ſur des choſes de la derniere importance, celui-ci l'alla trouver dans la priſon. Dès que Timochare l'apperçut, il ſe jetta à ſes pieds ; et le ſupplia, les larmes aux yeux, de demander au Roi qu'il changea ſa ſentence de mort en un exil perpétuel. " De quel front, lui dit alors Cinéas,

" ôsez vous me prier de m'intéresser pour vous,
" après vous être si justement attiré la haine des
" Dieux, et des hommes? Croiez vous que notre
" prince puisse jamais se resoudre à vous par-
" donner le parricide, que vous avez eu dessein de
" commettre en sa personne? et quand bien
" même la générosité de Pirrhus l'emporteroit sur
" son ressentiment, pensez vous que ses peuples
" souffrent tranquillement qu'il accorde la vie à
" celui qui s'est fait un plaisir de les opprimer, et
" de les détruire? Je ne prétens point, Timochare,
" profiter de l'état misérable où je vous vois re-
" duit, pour vous reprocher les crimes sans
" nombre dont vous êtes coupable; mais il y a
" des choses que je ne saurois passer sous silence.
" Quand vous travaillates pendant plusieurs années
" à vous faire un parti formidable dans le roïaume:
" quand vous emploïates mille artifices pour obli-
" ger le Roi à vous revêtir des plus hautes
" dignités de l'état, et à se défaire de ceux qui
" remplissoient dignement leurs emplois; et quand,
" pour vous faire reüssir dans votre dessein, vos
" émissaires remplirent le sénat de craintes
" chimeriques, et s'attacherent à noircir le
" ministere de mille crimes, le bien de la patrie,
" et la liberté du peuple étoient ils les seuls
" motifs qui vous faisoient agir? N'aviez vous
" point d'autres vûes que de procurer au Roi

" l'amour

" l'amour de ses sujets, et de le rendre formidable
" aux étrangers? Vous voulutes au moins le per-
" suader; et comme vous couvrites vos desseins
" ambitieux, et criminels d'un désintéressement
" qui trompa jusques aux personnes les plus
" clairvoïantes, la nation se laissa persuader que le
" bien public, et le bonheur de chaque par-
" ticulier dépendoient de votre élevation, et de
" la ruine des ministres qui gouvernoient le
" roïaume avec autant de prudence que de sa-
" gesse. Vous sûtes si bien prendre vos mésures,
" que vous en imposates à ceux des sénateurs qu'il
" n'étoit pas en votre pouvoir de corrompre, et
" qu'un grand nombre d'honnêtes gens s'ima-
" ginerent qu' immoler à votre ambition les
" seigneurs qui avoient le courage de vous resister,
" et d'être fideles à la patrie, c'étoit faire souffrir
" à des traîtres le chatiment qu'ils méritoient.
" Le Roi, qui s'apperçût du tumulte que vous
" causates dans la nation, voulut bien ceder au
" tems, moins par estime pour vous, que pour
" appaiser un peuple que vous alliez porter à la
" revolte. Il vous envoïa chercher: il vous
" donna des charges à la cour: il disgracia ses
" plus fideles serviteurs, et les véritables amis du
" peuple: enfin il vous promit de repandre ses
" faveurs sur ceux que vous en jugeriez dignes.
" Que de promesses ne fîtes vous point alors à
" ceux

" ceux que vous crutes utiles à vos desseins? Ils
" devoient tous faire leur fortune; et comme ils
" vous croïoient sincere, il n'y en eut aucun qui
" ne choisit dans son imagination la place qui lui
" convenoit le mieux. Mais dès que vous vous
" fûtes rendu nécessaire au Roi, vous fermates
" l'entrée de votre maison à la plus part d'entre
" eux; et vous renvoïates les autres, ou avec des
" emplois peu considérables, ou avec de belles
" paroles. Il y a déja lontems que votre con-
" duite vous fait regarder comme un homme sans
" foi, sans honneur, et sans probité. Le mauvais
" succès de la guerre que vous avez conseillé de
" faire aux Romains, a détrompé depuis peu ceux
" qui ne vous connoissoient pas encore. Tous
" les Epirotes sont aujourd'hui convaincus que
" vous avez abusé de leur confiance, et de leur
" crédulité. Ils ne cherchent qu'à se venger des
" maux que vous leur avez faits; et le Roi qui
" vous connoit à fond, est bien aise de trouver
" une occasion favorable de vous sacrifier à leur
" juste ressentiment.

A peine Cinéas avoit il cessé de parler qu'on vint prendre Timochare pour le conduire au lieu de supplice; et on l'y obligea d'avaler le poison qu'il avoit préparé pour Pirrhus. Tous les Epirotes le virent mourir sans le regretter. "Voila," disoient-ils, "ce

" mal

" mal-heureux, qui a causé tant de maux à l'Epire, " et qui par ses conseils violens a exposé la per- " sonne du Roi, et toute la nation Epirote au " mépris de tous les peuples de l'Europe, et de " l'Asie. Il va souffrir une mort honteuse; mais " son sang n'est gueres capable de laver les af- " fronts que nous avons reçûs, et de reparer les " pertes que nous avons faites. C'est un impie, " qui se mocquant dans le fond de son coeur de " la religion de ses peres, n'a affecté d'être " religieux envers les Dieux, que pour avoir " droit d'en imposer aux hommes. C'est un " ingrat, qui oubliant les services qu'il avoit " reçûs, a plusieurs fois châtié la main qui lui " a fait du bien. C'est un perfide, qui a souvent " maudi en secret ceux, à qui il s'est vu contraint " de faire plaisir. En un mot c'est un monstre, " qui a fait servir et le Roi, et le peuple à ses " desseins; et si Cinéas n'avoit eu le courage de " s'opposer à ses mauvais conseils, nous serions " aujourd'hui perdus sans ressource".

Timochare étoit éloquent, poli, affable, complaisant, insinuant, et avoit le don de persuader ceux avec qui il avoit affaire; mais il étoit en même tems dissimulé, fourbe, traître, dur, et ingrat. Il fut toujours l'ennemi irréconciliable de ceux, qui aimoient véritablement leur patrie; et

s'il

s'il témoigna de l'amitié aux ſeigneurs qu'il croïoit capables de ſe laiſſer corrompre, ce ne fut que dans le deſſein de les faire ſervir à ſes vûes, et de les abandonner, dès qu'il ceſſeroit d'avoir beſoin d'eux. Pirrhus le prit à ſon ſervice, parcequ'il le croïoit honnête homme : il lui laiſſa les poſtes qu'il lui avoit confiés, parcequ'il avoit trouvé le ſecret de ſe faire un parti conſidérable dans le roïaume ; et il ne le rappella de ſon exil, que pour l'oppoſer à Cinéas, qu'il regardoit comme un miniſtre fidele et éclairé ; mais dont il ne pouvoit quelque fois ſouffrir les remontrances.

Pirrhus, pour témoigner aux deux généraux ſa reconnoiſſance, leur renvoïa tous les priſonniers ſans rançon; et leur députa Cinéas pour tâcher de convenir de la paix avec eux. Les conſuls, qui n'étoient point gens à accepter une grace de leur ennemi, et qui ne vouloient point qu'il les recompenſât pour n'avoir pas commis contre lui la plus grande de toutes les injuſtices, ne reçurent les priſonniers qu'en renvoïant au Roi un pareil nombre de Tarentins, et de Samnites. Quant au traité de paix, ils ne voulurent point en entendre parler que Pirrhus n'eût regagné l'Epire ſur les vaiſſeaux qui l'avoient apporté en Italie ; mais comme ſes affaires ſembloient demander un ſecond combat, il aſſembla ſon armée: ſe mit en marche ; et alla chercher les Romains auprès de la ville

d'Aſculum

d'Afculum, où ils étoient encore. Ceux ci s'étant apperçu, qu'il étoit campé dans un lieu, où fa cavalerie, et fes éléphans ne pouvoient agir, vinrent l'y attaquer. Il les reçût avec intrépidité, et foutint leurs efforts tout le refte du jour fans aucun défavantage. La nuit fépara les combatans ; et l'égalité de leur perte ne permit ni aux uns, ni aux autres de s'attribuer la victoire.

Le lendemain Pirrhus s'étant tiré du terrein défavantageux où il étoit, rifqua une troifieme bataille. Elle fut des plus rudes, et la victoire demeura lontems douteufe. Pirrhus parut fe multiplier ce jour là. Il étoit tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, et toujours où il y avoit le plus de danger. Il exhortoit les uns, menaçoit les autres, pourvoïoit à tout, et chaque corps de fon armée croïoit qu'il combattoit à leur tête.

Les Romains, qui s'imaginerent que la victoire dépendoit de la défaite des éléphans, lancerent leurs javelots contre eux, donnerent de grands coups fur leurs trompes, et mirent le feu aux tours qu'ils portoient. Ces animaux devenus furieux rompirent leurs rangs, et les foulerent aux pieds. Les deux armées, acharnées l'une contre l'autre, firent des efforts extraordinaires de courage ; et ne cefferent de combattre que quand la nuit les fépara. La perte fut encore à peu près égale

des

des deux côtés, et monta en tout à quinze mille hommes. Comme Pirrhus étoit demeuré le dernier ſur le champ de bataille, l'avantage parut reſter de ſon côté ; et ſes flatteurs le félicitant ſur ſa victoire : *mes amis*, leur répondit-il, *ſi ce n'eſt qu'à ce prix là qu'on peut vaincre les Romains, il ne faut plus qu'une pareille victoire pour achever de nous ruiner*. En effet il ne lui reſtoit plus que très peu d'Epirotes : il avoit perdu ſes plus braves officiers ; et les alliés, qui étoient bleſſés pour la plus part, ne ſongeoient qu'à ſe retirer : au lieu que les Romains tiroient de leurs défaites même de nouvelles forces, et une nouvelle ardeur pour continuer la guerre. Quel parti prendre pour remettre ſur pié une nouvelle armée ? Il ne voïoit preſque pour lui aucune reſſource, ni aucune voïe honorable de ſe tirer d'une entrepriſe, à laquelle il s'étoit trop legerement engagé. Cependant un raïon d'eſperance et de bonne fortune vint bien-tôt ranimer ſon courage. D'un côté il arrive des députés de Sicile pour lui offrir Siracuſe, Agrigente, et la ville des Léontins, à condition qu'il chaſſeroit les Carthaginois de leur île ; et le lendemain il reçoit des courriers de Grece, qui lui apprennent que, depuis la mort de Céraunus, la Macédoine n'avoit point eu de roi, et que ce roïaume ſembloit lui offrir ſon trône, n'aïant pas oublié ſa modération, lors qu'il en étoit autrefois

en

en possession. Dans ce nouvel embarras, Pirrhus fit assembler ses généraux. La plus part d'entre eux lui conseillerent de passer sur le champ en Macédoine; mais Cinéas fut d'une opinion contraire. « Seigneur," dit-il à Pirrhus, « ne « pensez pas que les Macédoniens vous recon- « noissent jamais pour leur roi. Leur païs est peut- « être à présent perdu pour les Grecs. Si Belgius « a été contraint d'en sortir avec sa troupe, « Brennus, et Achichorius y sont entrés à la tête « de cent cinquante mille hommes d'infanterie, « et de quinze mille de cavalerie.

« Sur la nouvelle que ces barbares eurent du « prémier succès de leur compatriote, et du grand « butin qu'il trouvoit, ils lui envierent le pillage « d'un païs si riche; et formerent la résolution « d'en aller prendre leur part. Quand ils eurent « appris qu'il avoit été défait, le desir de le « venger fut pour eux un nouveau motif de hâter « leur départ. On dit qu'il sont à présent dans « la Macédoine un horrible dégat: qu'ils « massacrent tous ceux qui ôsent leur resister; et « que Sosthene avec son armée est obligé de fuir « devant eux. Mais, Seigneur, quand la Macé- « doine seroit tranquille, croïez vous que les Ma- « cédoniens vous préferent à Sosthene? Ce « général a chassé Belgius de leur païs: il a vaincu « les Gaulois en plusieurs rencontres; et il a tout « lieu de se persuader, que la reconnoissance

« obligera

“ obligera les Macédoniens à le mettre ſur le
“ trône, à l'excluſion de toute autre.

“ Eh bien! reprit Pirrhus, j'irai en Sicile, la
“ réſolution eſt en priſe. S'il vous faut de l'occupa-
“ tion, Seigneur,” repartit Cinéas, “ c'eſt le parti
“ le plus raiſonnable que vous puiſſiez prendre :
“ puiſque les Siciliens vous appellent à leur ſe-
“ cours, et que vous avez d'ailleurs une raiſon
“ particuliere de défendre Siracuſe, aïant épouſé
“ Lanaſſe, fille d'Agathocle, de laquelle vous
“ avez encore un fils.

Fin du cinquieme Livre.





PIRRHUS, ROI D'EPIRE.

LIVRE SIXIEME.

SOMMAIRE.

Tactique militaire des anciens. Pirrhus la perfectionne en y introduisant plusieurs changemens. Histoire abrégée de la Sicile, et des Carthaginois. Pirrhus, arrivé en Sicile, se rend maître de Siracuse, et de plusieurs autres villes considérables. Sa conduite oblige les Siciliens à se revolter contre lui. Il repasse en Italie où il défait les Mamertins. Bataille près de Bénévent dans la quelle Pirrhus est vaincu. De retour en Epire il se jette sur la Macédoine, y défait Antigone fils de Céraunus, et est proclamé roi de ce roïaume. Il forme le siege de Sparte, qu'il est obligé de lever. Mort de son fils Ptolomée. En arrivant devant Argos, il envoïe demander à Antigone, s'il étoit d'humeur de décider leur querelle

par un combat singulier, que celui-ci ne veut pas accepter. Pirrhus entre dans Argos; et il y est tué, après avoir fait des prodiges de valeur. Antigone lui fait rendre des honneurs magnifiques, et cede à son fils Hélénus le roïaume d'Epire. Cinéas meurt en retournant en Macédoine avec Hélénus, et l'armée Epirote. Caractere de Pirrhus, et de Cinéas



Près la perte de la bataille d'Asculum, Pirrhus se retira en bon ordre, et alla camper à deux lieues du champ de bataille dans des endroits inaccessibles par leur situation, et par les retranchemens qu'il y fit faire. Il y fit aussi tirer une ligne de communication du camp jusqu'à Tarente pour la commodité des Provisions, et pour avoir la mer ouverte. Les Romains ne pouvoient se lasser d'admirer la prudence du Roi, et le bel ordre qu'on voïoit dans toutes ses entreprises. Ils n'oserent l'aller forcer dans ses retranchemens, et se tinrent comme lui sur la défensive.

Cependant le Roi fit passer quelques uns de ses généraux en Epire avec ordre d'y faire équipper, et de lui envoïer au plutôt un nombre suffisant de galeres, et de vaisseaux plats, pour transporter l'armée en Sicile. Il ordonna aussi, qu'on lui tirât le plan des villes les mieux fortifiées de cette île,

et

et qu'on préparât tout ce qui étoit nécessaire pour cette expédition.

Tandis que les Epirotes font les préparatifs que le Roi leur avoit ordonnés, il est à propos de faire connoître la maniere dont ce grand prince se comportoit dans ce qui regardoit l'entreprise, et la déclaration de la guerre, le choix de ses officiers, la levée et l'entretien de ses troupes, leur marche, la construction des camps, les batailles, et les sieges de villes.

Il étoit persuadé qu'on ne doit jamais entreprendre la guerre que pour des causes justes et légitimes, et qu'un prince qui se détermine à la faire par des vûes d'intérêt, ou d'ambition se rend coupable de tous les crimes qui s'y commettent, de tous les ravages qui en sont inséparables, et de tout le sang humain qui y est répandu. Que Pirrhus auroit été grand, si le désir de la gloire ne l'avoit souvent porté à agir contre ses principes!

Il croïoit aussi, qu'on ne doit point commencer la guerre, sans avoir auparavant signifié par des hérauts publics aux ennemis les griefs qu'on a contre eux, et sans les avoir exhortés à réparer les torts qu'on prétend en avoir reçû. " Il n'y a " rien," disoit-il quelque fois, " de plus con- " forme à la justice que de tenter les voïes de la " douceur, avant d'en venir à une rupture ouverte.

 La

" La guerre eſt le dernier des remedes: on ne
" doit donc l'emploïer qu' après avoir eſſaïé
" tous les autres. L'humanité veut, qu'on donne
" lieu aux réflections, et au repentir; et qu'on
" laiſſe le tems d'éclaircir des doutes, et de
" diſſiper des ſoupçons, qui ne doivent peut-être
" leur origine qu'à des démarches équivoques, et
" qui ſe trouvent ſouvent ſans fondement, quand
" on les approfondit.

Pirrhus étoit lui-même ſon général; et quand il étoit à la tête de ſes troupes, il ſe croïoit obligé de deſcendre dans le dernier détail, de donner ſes ſoins et ſon attention aux petites choſes auſſi bien qu'aux grandes, de préparer tout ce qui pouvoit être néceſſaire, de veiller par lui-même à faire exécuter ſes ordres, de donner à ſon armée l'exemple d'une exacte et ſevere diſcipline, de le diſputer avec le dernier des ſoldats pour la ſobrieté, les veilles, et la fatigue, en un mot de n'avoir point d'autre marque de diſtinction que celle du commandement, et de l'honneur qui y eſt attaché.

Ce n'étoit ni à la faveur, ni aux brigues que les officiers de ſon armée étoient redévables du poſte qu'ils occupoient. Pirrhus ne ſe determinoit jamais qu'en faveur des perſonnes en qui il avoit reconnu de l'habileté, du courage, de la bonté, et de l'humanité. Un jour qu'on vint lui

dire

dire, que les Athéniens venoient de nommer leurs dix commandans. " J'admire leur bonheur," dit-il, " de pouvoir trouver chaque année à point " nommé dix généraux, au lieu qu' à peine ai-je " pu pendant tout mon regne en trouver un ſeul." Se trouvant à une de leurs aſſemblées, ils lui demanderent, pour lui faire honneur, s'il n'avoit rien à propoſer. " Pardonnez moi," leur répondit-il, avec un air ſérieux. " Je ſuis d'avis " que vous faſſiez un decret par lequel il ſera " ordonné, qu'à la venir les ânes ſeront emploïés " à labourer la terre auſſi bien que les boeufs, et " les chevaux"; et comme il s'apperçut que les Athéniens rioient de ſa propoſition: " ſi vous " vous imaginez," ajouta-t-il, " que les ânes ne " ſont point nés pour le labour, vous êtes dans " l'erreur. Il y a ici des citoïens, qui, d'ânes et " d'ignorans qu'ils étoient, ſont devenus tout d'un " coup d'habiles généraux, par cette raiſon ſeule " que vous les avez nommés: pourquoi voulez " vous donc, que les ânes ne puiſſent par votre " moïen devenir auſſi capables que les chevaux?"

L'armée de Pirrhus n'étoit point compoſée de ſoldats levés au hazard, et inſenſibles à la gloire, qui ſont de la guerre un métier de mercénaires, et qui vendent leur vie pour une foible païe. C'étoit l'élite des milices Epirotes: des ſoldats détérminés à vaincre ou à mourir, qui ne re-

 ſpiroient

piroient que guerre et que combats, qui n'avoient en vûe que l'honneur et la liberté de leur patrie, et qui dans une bataille croïoient voir à leurs côtés leurs femmes et leurs enfans, dont le ſalut étoit confié à leur courage. Comme les places d'honneur ne s'accordoient qu'à la bravoure, et à des ſervices réels et connus, tous les ſoldats eſpéroient de s'avancer ; et cette eſpérance les animoit, les ſoutenoit au milieu des plus rudes fatigues, les empêchoit de faire des fautes, et les portoit ſouvent aux actions les plus courageuſes.

Pirrhus ne ſe mettoit jamais en campagne, ſans avoir la précaution de préparer des magazins de fourage, de faire des dépots de vivres, et de faire porter ou dans des vaiſſeaux, ou ſur des chariots, ou ſur des bêtes de ſomme toutes les choſes néceſſaires à ſon armée. On donnoit pour chaque jour à chaque fantaſſin deux livres de pain, et une livre et demi de viande : le cavalier recevoit pour lui même deux livres de pain, et deux livres de viande, et pour ſon cheval un demi boiſſeau d'avoine, ou d'orge, et vingt livres de fourage ; et on fourniſſoit à chaque officier des proviſions à proportion des chevaux, et des domeſtiques qu'il devoit entretenir. On ne ſouffroit dans le camp ni volaille, ni gibier, ni vin, ni liqueurs fortes. Le prince lui-même ne

man-

mangeoit que du boeuf, du veau, du mouton, ou du porc ; et ne buvoit que de l'eau, dans laquelle il mettoit quelque fois un peu de vinaigre, ou pour se désaltérer promptement, ou pour corriger le vice de la liqueur.

Sous le regne des anciens rois d'Epire, et au commencement de celui de Pirrhus l'infanterie servoit gratuitement, et sans recevoir de païe. Les guerres se faisoient alors sur les frontieres du roïaume, et n'étoient pas de longue durée. Dès qu'elles étoient terminées les soldats retournoient chés eux, et prenoient soin de leurs terres, et de leurs familles. Ce ne fut que pendant l'expédition d'Italie que Pirrhus leur accorda une somme reglée pour le service qu'ils lui rendoient. Outre qu'il étoit bien aise de s'attirer par ce moïen les bonnes graces de son peuple, il vit bien qu'il étoit impossible que des gens éloignés pendant un très long tems de leurs biens, de leurs métiers, et des autres moïens de gagner leur vie, pussent servir sans avoir quelque secours ; et en sage politique il accorda comme une grace ce que la nécessité n'auroit gueres tardé à lui arracher. Cette libéralité causa une joïe extraordinaire dans l'armée ; et tous les Epirotes s'écrierent, qu'ils étoient prêts de repandre leur sang pour un prince si bienfaisant.

La païe journaliere des piétons étoit de cinq ſols, et celle des cavaliers de dix ſols. On donnoit trente ſols par jour aux lieutenans, et les capitaines avoient un écu à dépenſer. Quant aux autres officiers, le prince ſe contentoit de leur fournir les habits, les tentes, les chevaux, les mulets, et tout l'équipage militaire ; et ne païoit leurs ſervices que par l'honneur qui y étoit attaché.

L'armure des Epirotes étoit le Caſque, la cuiraſſe, le bouclier, la lance, l'épée, l'arc, et la fronde.

Le caſque ſervoit à couvrir la tête, et le cou. Il étoit de fer, où d'airain, ouvert par le devant, et laiſſoit par conſequent le viſage découvert. Quand on vouloit en relever la beauté, on l'ornoit d'aigrettes, et on y mettoit ſur le haut des figures d'animaux.

La cuiraſſe ſervoit à couvrir le corps. On la faiſoit de fer, ou d'airain en deux pieces, qui s'attachoient ſur les côtés avec des boucles ; mais Pirrhus, pour empêcher ſes troupes de tourner le dos à l'ennemi, ne lui laiſſa que celle de ces deux parties qui couvroit la poitrine ; et s'étant dans la ſuite apperçu, que les ſoldats étoient preſque incapables de mouvemens, d'agilité, et de force, il fit faire les cuiraſſes de bandes de cuir, qui ſe couvroient ſucceſſivement, et qui leur laiſſoient toute la liberté de l'action.

Le

Le bouclier servoit à couvrir le corps. Il étoit convexe, de la forme d'une tuille à canal, et avoit cinq piés de long sur deux piés et demi de large. Avant Pirrhus il étoit de bois ; mais ce prince le fit couvrir de lames de fer, afin qu'il eût la force de resister aux coups. C'étoit une honte en Epire de revenir du combat sans son bouclier, apparemment parceque cela laissoit entrevoir qu'on l'avoit quitté pour fuir plus promptement, n'aïant d'autre attention que celle de sauver sa vie.

Les Epirotes avoient deux sortes d'épées. Les unes étoient longues, sans pointe, et ne frappoient que de taille. Les autres étoient plus courtes, plus fortes, et frappoient de la pointe et du tranchant. C'étoit avec ces dernieres, qu'ils coupoient des bras, enlevoient des têtes, et faisoient des blessures horribles.

Leurs piques, ou lances n'avoient pas plus de six piés et demi de longueur, en y comprenant le fer.

Les Epirotes ne se servoient de l'arc que pour lancer des javelines. C'étoit des dards assés semblables aux flêches, et dont le bois avoit pour l'ordinaire trois piés de long, et un doigt de grosseur. Leur pointe étoit longue de quatre doigts, et si amenuisée, qu'au prémier coup elle se faussoit : de sorte que les ennemis ne pouvoient

la

la renvoïer. Dix mille fantaſſins, qui d'ailleurs combattoient comme les autres, étoient chargés de les lancer. Ils en portoient toujours ſept ou huît à leur main gauche, dont ils tenoient leur bouclier, afin de ſe conſerver la droite libre, ſoit pour lancer leurs traits de loin, ſoit pour faire uſage de leur épée.

La fronde eſt un inſtrument, qui ſert à jetter des pierres, ou des balles de plomb ou de fer. Les Epirotes y étoient très habiles : puis qu'ils lançoient leurs pierres avec tant de certitude, qu'ils ne manquoient jamais la partie du corps à laquelle ils en vouloient ; et qu'ils les jettoient avec tant de roideur, que ni bouclier, ni caſque n'en pouvoient ſoutenir l' impétuoſité.

Les éléphans furent d'abord très utiles à Pirrhus. Ce prince avoit trouvé le moïen de faire élever ſur leur dos des tours, du haut deſquelles on pouvoit lancer des traits. Il les plaçoit devant le front de l'armée ; et dès qu'on étoit ſur le point d'en venir aux mains, il les envoïoit contre les ennemis, qu'ils écraſoient ſous leurs pieds, et parmi leſquels ils jettoient l'épouvante et le déſordre. Les Romains lui apprirent en Italie, qu'on pouvoit rendre leurs efforts inutiles, en ordonnant aux troupes de s'ouvrir, pour leur laiſſer un paſſage libre. Ils lui

lui apprirent aussi, qu'en les troublant, les effarouchant, les mettant en fureur, on les obligeoit quelque fois de se tourner contre leurs propres troupes, et d'y faire le ravage qu'ils devoient porter parmi les ennemis.

Pirrhus étoit persuadé qu'un bon général doit avant toutes choses regler l'état de la guerre : examiner s'il faut attaquer, ou se tenir sur la défensive : former son plan pour l'un, ou pour l'autre de ces partis : avoir une exacte connoissance du païs, où il porte ses armes : s'instruire du nombre, et de la qualité des troupes des ennemis : pressentir s'il se peut leurs desseins : prendre de loin toutes les mésures capables de les déconcerter : prévoir tous les cas qui peuvent arriver pour s'y préparer ; et tenir toutes ses resolutions si couvertes et si cachées que rien n'en transpire au dehors.

Quand tout étoit prêt pour le départ, et que les troupes s'étoient assemblées au lieu marqué, l'armée se mettoit en marche. Chaque fantassin portoit, outre ses armes, des vivres pour huit jours, un pieu, et tout l'attirail de son petit ménage. On faisoit ordinairement six lieues par jour ; et pour y accoutumer les soldats, on les obligeoit deux fois le mois en tems de paix à faire cette marche. Pirrhus étoit toujours à la tête

de

de son armée, quelque fois à cheval, mais ordinairement à pied. Il ne vouloit pas souffrir que dans un païs ennemi elle passa une seule nuit sans camper dans toutes les formes, "Le succès des "armes est incertain," disoit-il à ses soldats ; "et il est bon de nous assûrer une retraite en cas "d'un échec. Un camp fortifié arrête la "victoire, met en sûreté des troupes poussées, "donne lieu d'en revenir à un second combat "qui peut être heureux, et empêche une déroute "entiere ; au lieu que, sans l'asile du camp, "une armée bien composée d'ailleurs est "exposée à être défaite, et à périr sans res- "source.

Le camp des Epirotes étoit de forme quarrée ; et tous les soldats, tant cavaliers que fantassins, étoient obligés d'y travailler. Quand on avoit lieu de craindre l'ennemi, une partie de l'armée demeuroit sous les armes, tandis que l'autre étoit occupée aux retranchemens. On commençoit par creuser les fossés plus ou moins profonds, selon le besoin. Ils avoient au moins huit piés de large sur six de profondeur ; mais il arrivoit souvent qu'on leur donnoit dix ou douze piés de largeur, et quelque fois plus, jusqu'à quinze et vingt. De la terre tirée du fossé, et jettée sur le bord du côté du camp on formoit le parapet ; et pour

pour le rendre plus ferme, on mêloit à la terre du gazon coupé d'une certaine grandeur, et d'une certaine forme. Sur la crête de ce parapet on enfonçoit les pieux, qui n'avoient autour du jet que deux ou trois, et tout au plus quatre branches, et feulement d'un côté. Les branches de ces pieux étoient tellement mêlées et inférées les unes entre les autres, qu'à peine pouvoit on diftinguer le pié d'où elles fortoient. Il n'étoit pas non plus poffible de fourrer la main entre ces branches, pour arracher le pieu : parceque ferrées et tortillées enfemble, elles ne laiffoient aucune ouverture, et que d'ailleurs les bouts en étoient foigneufement aiguifés. Quand même on auroit pu les prendre, il n'auroit pas été facile d'arracher le pieu, et cela pour deux raifons. La prémiere, parcequ'il entroit fi avant dans la terre, qu'il en devenoit inébranlable ; et la feconde parceque les pieux étoient tellement liés les uns avec les autres par leurs branches, qu'on ne pouvoit en enlever un fans en enlever plufieurs. Que fi cependant à force d'agiter, et de fecouer le pieu, on venoit à bout de le tirer de fa place, l'ouverture qu'il laiffoit étoit prefque imperceptible.

On choififfoit toujours pour le camp le lieu le plus propre pour aller à l'eau, et au fourage ; et l'on deftinoit pour la tente du Roi un endroit un

peu

peu plus élevé que le reſte, d'où il pouvoit facilement voir tout ce qui ſe paſſoit, et envoïer ſes ordres. A cinquante piés de la tente étoit un tribunal, où ſe rendoit la juſtice. Les tentes des officiers généraux étoient placées ſur une ligne droite parallele à la face de la tente du Roi, et au tribunal; et en étoient éloignées de quatre vingt piés. On mettoit dans cet eſpace les chevaux et les équipages du Prince, et des généraux Les tentes de ceux-ci étoient tournées de façon qu'elles avoient derriere elles la tente du Roi et le tribunal, et devant tout le reſte du camp. Elles étoient également diſtantes les une des autres, et rempliſſoient en travers autant de terrein que l'armée. Pour placer les troupes, on laiſſoit une eſpace de cent piés, qui formoit un rue, dont la longueur égaloit la largeur du camp et le partageoit en deux parties. Au deſſous de cette rue on plaçoit les tentes. L'eſpace, quelles occupoient, étoit diviſé en deux parties égales par une rue large de ſoixante piés, qui étoit perpendiculaire à la tente du Roi, et au tribunal, et qui coupoit toute la longueur du camp. On mettoit d'un côté la cavalerie, et de l'autre l'infanterie Il y avoit au milieu de la grande rue un autre rue qui avoit auſſi ſoixante piés de large, et qui étoit parallele à la tente du Roi, et au tribunal: de ſorte que les tentes des ſoldats formoient comme

quatre

quatre corps égaux. Ces quatre corps étoient coupés par un grand nombre de rues toutes paralleles les unes aux autres.

On peut voir par cette description du camp des Epirotes, qu'il ressembloit beaucoup à une ville; et c'est l'idée qu'en avoient les soldats, qui le regardoient comme leur patrie, et les tentes comme leurs maisons.

Pirrhus vouloit qu'on laissât deux cens piés de distance du retranchement aux tentes; et cela pour trois raisons. La prémiere afin qu'on y mît les bestiaux, et tout ce qui se prenoit sur l'ennemi: la seconde afin que chaque corps de troupes pût s'avancer dans cette espace par la rue qu'il avoit devant lui, et que les troupes ne marchant point par le même chemin ne courussent aucun risque de se renverser, et de se fouler aux pieds; et la troisieme afin qu'il n'y eût ni feu, ni trait qui pût être jetté jusqu' aux tentes.

Un ordre merveilleux regnoit dans tout le camp, et de jour, et de nuit, soit pour le mot du guet, soit pour les sentinelles, soit pour les corps de garde; et c'est ce qui en faisoit la sûreté et le repos. Pour rendre la garde plus sûre, et moins accablante on divisoit la nuit en six parties, et le jour en quatre. Chacun avoit sa fonction marquée, et tout étoit compassé et arrangé comme dans une famille bien réglée.

Les

Les ſoldats y faiſoient régulierement l'exercice deux fois le jour. On les y formoit à toutes les évolutions, et à toutes les parties de l'art militaire. On les y obligeoit de nettoïer exactement leurs armes, et de les tenir toujours propres et luiſantes. On les y faiſoit marcher pendant un aſſés long tems, chargés de leurs armes, et de pluſieurs pieux. On les accoutumoit à garder toujours leurs rangs même dans le trouble, et dans la confuſion, et à ne perdre jamais de vûe leurs étandarts. Enfin on les y mettoit aux mains les uns avec les autres dans des combats ſimulés, dont les officiers, les généraux, et le Roi même étoient témoins, et auxquels ils faiſoient gloire de prendre part en perſonne.

Les ſoldats ſe joignoient ſix enſemble, et faiſoient chambrée. Chaque chambrée ne pouvoit avoir qu'une marmite, une broche, deux pots de bois, deux plats, quatre bouteilles, et deux taſſes. On ne ſavoit à l'armée ce que c'étoit que vaiſſelle d'argent. Le Prince lui-même n'en avoit jamais ſur ſa table : il mangeoit en public ; et les ſoldats voïoient avec joie, et admiration que leur maître n'étoit pas mieux nourri qu'eux.

Il n'y avoit pas juſqu' à la propreté, dont on ne prenoit un ſoin particulier dans le camp. Comme les rues étoient fort fréquentées par les ſoldats qui alloient et venoient, et par cette raiſon

raiſon expoſées à beaucoup de malpropreté, il y avoit des ſoldats chargés de les balaïer tous les jours en hiver, et d'y jetter de l'eau en été pour empêcher la pouſſiere.

La prémiere fois que l'armée campoit, on faiſoit promettre à chaque ſoldat de ne rien voler ſoit ſeul, ſoit en compagnie, et de porter à ſon capitaine, ou de rendre au légitime poſſeſſeur tout ce qu'il trouveroit. Celui qui étoit convaincu d'avoir violé ce ſerment étoit puni avec la derniere ſévérité. L'hiſtoire nous en a laiſſé un exemple bien terrible. Un ſoldat avoit volé une poule près de Tarente, et l'avoit mangée avec les ſoldats de ſa chambrée. Pirrhus les condamna tous à la mort ; et ce ne fut qu'aux inſtantes prieres de ſon armée qu'il leur laiſſa la vie, en les obligeant de donner chacun au propriétaire de la poule dix fois plus qu'elle ne valoit, et leur impoſant une note d'infamie publique pour ſix mois.

Pirrhus étoit perſuadé que c'étoit du général principalement que dependoit le ſuccès des batailles. Cinéas lui demandant un jour à quelle marque on pouvoit connoître ſi un homme étoit bon général. " C'eſt," lui répondit-il, " à la " conduite qu'il garde dans une bataille. Il eſt " comme l'âme d'une armée : il en regle tous les " mouvemens : c'eſt à ſa voix que tout obeit ; " et c'eſt pour l'ordinaire ſa bonne ou ſa mauvaiſe

" conduite qui entraine, ou le gain, ou la perte
" d'une bataille. Les Illiriens étoient prêts de ſubir
" le joug des Macédoniens, quand Glaucias monta
" ſur le trône. Sur le recit qu'on lui fit de tous
" les combats qui s'étoient donnés entre les deux
" peuples, il n'en attribua le mauvais ſuccès qu'à
" l'incapacité des généraux; et il le fit bien voir.
" Il ne reſtoit en Illirie qu'un petit nombre de
" bons ſoldats: mais il ſavoit en faire uſage.
" Tout changea en moins de ſix mois; et l'on
" connut alors qu'une bonne tête vaut mieux que
" cent mille bras.

" Le prémier ſoin d'un général, et qui de-
" mande un grand fond de jugement, et de
" prudence, eſt d'examiner s'il eſt à propos où
" non de donner une bataille: car les deux partis
" peuvent être également dangereux. Si les
" généraux de Darius, au lieu d'engager la ba-
" taille du Granique, avoient brulé tous les vivres
" qui ſe trouvoient alors ſur la route qu'Aléxandre
" devoit prendre, ce prince ſe ſeroit vu contraint
" de rebrouſſer chemin; et la Perſe appartiendroit
" peut-être encore à ces anciens maîtres. Mar-
" donius périt miſérablement avec ſon armée de
" trois cens mille hommes pour avoir mieux
" aimé donner une bataille, que de gagner les
" Grecs à force d'argent. Démétrius au contraire
" manqua une fois l'occaſion de ſe rendre maître

" des

" des états de Caſſandre pour n'avoir pas profité
" de l'ardeur de ſon armée, et n'avoir point
" attaqué bruſquement ſon ennemi, après la dé-
" faite d'une partie de ſa cavalerie, qui avoit jetté
" le trouble et la conſternation dans ſes troupes.
" Il y a, mon cher Cinéas, des momens déciſifs
" pour les grandes entrepriſes. L'important eſt
" de bien prendre ſon parti, et de ſaiſir le mo-
" ment favorable qui ne revient plus, quand une
" fois on l'a laiſſé échaper ; et le tout dépend ici
" de la prudence du général. Il y a un partage
" de ſoins et de devoirs dans une armée. Les
" ſoldats ne doivent ſonger qu'à leurs armes,
" et à combattre vaillanment ; et c'eſt à leur
" général qu'ils doivent laiſſer le ſoin de prendre
" de juſtes méſures, et de conduire leur va-
" leur.

C'étoit une coutume généralement établie chés tous les peuples de haranguer les troupes avant le combat ; et Pirrhus la trouvoit fort raiſonnable, et croïoit, qu'elle pouvoit contribuer beaucoup à la victoire. " Il eſt juſte," diſoit-il, " quand on
" eſt prêt d'en venir aux mains avec les ennemis
" d'oppoſer à la crainte de la mort, qui paroît
" alors prochaine, des motif puiſſans, et capables,
" ſi non d'étouffer entierement cette crainte gravée
" dans le fond de la nature, du moins de la
" combattre et de la vaincre. Ces motifs ſont

 " pour

" pour l'ordinaire l'amour de la patrie, l'obliga-
" tion de la défendre au prix de ſon ſang, l'in-
" juſtice d'un ennemi violent et cruel, le danger
" où ſe trouveront expoſés les peres, les meres,
" les femmes, les enfans des ſoldats, le ſouvenir
" des victoires paſſées, et la néceſſité de ſoutenir
" la gloire de la nation; et quand ces motifs ſont
" repréſentés par un général qu'on aime, et qu'on
" reſpecte, ils peuvent faire une forte impreſſion
" ſur l'eſprit dés ſoldats. L'éloquence militaire
" conſiſte moins dans les paroles, que dans un
" certain air d'autorité qui impoſe, et dans
" l'ineſtimable avantage d'être aimé des troupes.

" Ce n'eſt pas que des diſcours touchans ſoïent
" capables de changer en un moment les ſoldats;
" et de timides et de lâches qu'ils étoient les
" rendre tout à coup hardis et intrépides: mais
" elles peuvent reveiller et animer leur courage,
" et y ajoûter une nouvelle force, et une nouvelle
" vivacité.

" Un général, qui harangue ſes ſoldats, honore
" ſes troupes; et attire leur confiance et leur
" affection, en leur faiſant part de ſes deſſeins,
" de ſes motifs, de ſes moïens, Par là il les
" intéreſſe au ſuccès. Si le ſpectacle d'une armée
" aſſemblée pour entendre celui qui la commande
" ſuffit pour communiquer aux ſoldats un courage
" peu commun, quel effet la harangue même

" ne

" ne ſera-t-elle pas capable de produire ? Elle
" reveillera, elle remuera. Chacun ſe piquera de
" faire bonne contenance, et obligera ſon voiſin
" à l'imiter. On ſe raſſûrera dans ſa crainte par
" la valeur des autres. La diſpoſition des par-
" ticuliers deviendra celle de tout le corps, et
" donnera le ton aux affaires.

" Lors qu'il s'agit de faire une marche difficile
" et forcée pour ſe tirer d'une ſituation facheuſe,
" et en prendre une plus commode : lors qu'on a
" beſoin de patience et de courage pour ſup-
" porter une diſette, ou un état pénible à la
" nature : lors qu'on a envie de tenter une en-
" trepriſe difficile et périlleuſe, mais très utile
" par le ſuccès qu'on en attend : lors qu'il faut
" conſoler, et ranimer après une défaite : lors
" qu'il eſt néceſſaire de faire une retraite ha-
" zardeuſe à la vûe d'un ennemi, où dans un
" païs dont il eſt maître : enfin lors qu'il ne faut
" qu'un généreux effort pour terminer glorieuſe-
" ment une entrepriſe importante, alors on doit
" reveiller la bonne volonté, et le zele du ſoldat.
" Un général, qui ſait ſon métier, ne manque
" jamais de parler publiquement à ſes troupes
" pour ſonder leurs diſpoſitions par des acclama-
" tions plus ou moins fortes : pour les informer
" des raiſons qu'il a de prendre tel ou tel parti,
" et les y faire entrer : pour diſſiper les faux

" bruits qui exagerent les difficultés, et abbattent
" leur courage : pour leur faire envisager les
" remedes qu'il prépare à leurs maux, et le
" succès qu'il en espere : pour les instruire des
" précautions qu'il veut prendre, et des motifs
" de ces précautions. S'il veut que ses soldats
" agissent de concert avec lui, et par les
" mêmes motifs, il faut qu'il leur fasse confi-
" dence de ses desseins, de ses craintes, et de ses
" expédiens.

La maniere de ranger les armées en bataille n'etoit pas uniforme chés les Epirotes ; et elle ne pouvoit pas l'être, parcequ'elle dépend des circonstances, qui varient à l'infini, et demandent par consequent divers arrangemens. Pirrhus couvroit ordinairement le front de son armée par les éléphans, et plaçoit l'infanterie au centre, et la cavalerie sur les deux aîles. L'infanterie étoit sur trois lignes. Il mettoit sur la prémiere ceux d'entre les alliés, qu'il croïoit être les plus expérimentés dans l'art de faire la guerre : sur la seconde les Epirotes, qu'il regardoit comme l'élite de son armée, et qu'il destinoit pour tomber sur l'ennemi, quand il seroit fatigué, et affoibli par le combat ; et à la troisieme les troupes, dont il ne connoissoit ni la valeur ni l'expérience. Lors qu'il y avoit des éléphans dans l'armée ennemie, il laissoit toujours de grands intérvalles entre les

corps

corps de troupes dont les lignes étoient composées ; et cela afin de donner à ces animaux un passage libre, et de les empêcher de nuire à ses troupes. Pirrhus observoit le même ordre à l'égard de la cavalerie. On verra dans la suite que les Romains se servirent avantageusement de la même disposition contre lui.

C'étoit une coútume parmi les Epirotes de jetter de grands cris, et de frapper de leurs épées sur leurs boucliers, en s'avançant vers l'ennemi pour l'attaquer. Pirrhus croïoit que ce bruit, joint à celui des trompettes, étoit fort propre à étouffer dans ses soldats par une espece d'étourdissement toute crainte du danger, et à leur inspirer un courage et une hardiesse, qui bravoit la mort, et n' envisageoit que la victoire.

Il jettoit ordinairement dans les espaces de la prémiere ligne des frondeurs, et des soldats armés à la legere ; et leur donnoit ordre de commencer le combat en lançant leurs pierres, et leurs javelines, et de se retirer ensuite derriere, et de continuer leurs décharges par dessus la tête des soldats.

Quand les Epirotes étoient venus à bout d'enfoncer l'ennemi, et de le mettre en fuite, ils ne le poursuivoient qu'autant que cela leur paroissoit nécessaire pour s'assûrer la victoire ; et cela pour deux raisons. La prémiere c'est qu'ils étoient

perſuadés, qu'il eſt contraire à l'humanité de pouſſer à toute outrance des hommes, qui s'avouent vaincus. La ſeconde, c'eſt que les ennemis, comptant ſur cette coutume, aimoient mieux mettre leur vie en ſûreté par la retraite, que de s'opiniatrer au combat, où ils ſavoient qu'ils n'y avoit point de quartier à eſperer pour eux.

Il y avoit dans le camp Epirote un lieu deſtiné pour les hôpitaux dans leſquels les malades étoient entretenus et ſoignés aux dépens du Roi. On y comptoit quelque fois juſqu'à mille médecins, qui tous pouvoient faire les fonctions de chirurgiens. Chacun d'eux avoit un écu par jour à dépenſer; et ceux, qui s'y diſtinguoient par des cures difficiles, étoient toujours recompenſés ſelon leur mérite. Au ſortir d'une bataille Pirrhus ſe chargeoit lui même du ſoin de faire porter les bleſſés dans les hôpitaux, et il ne dédaignoit pas de les aller viſiter pendant leur maladie. Ce prince, aïant fait réflection, qu'il eſt ſouvent néceſſaire d'envoïer des avis ſecrets à des officiers éloignés du corps de l'armée, inventa une écriture en chiffre qu'il apprit à ſes généraux, et que ſes ennemis ne purent jamais déchifrer dans les lettres qu'ils intercepterent.

Les

Les anciens Epirotes uſoient de la derniere ſévérité dans les punitions. Ils avoient coutume de faire mourir au milieu des ſupplices ceux d'entre les miliciens, qui ſe rendoient une heure trop tard au lieu du rendez vous général ; et ils tourmentoient encore plus les ſoldats, qui quittoient leurs poſtes, ou livroient leurs armes. Chés eux un général, qui avoit été malheureux dans la guerre, étoit puni de mort, comme ſi le malheur étoit un crime, et qu'il ne pût jamais arriver qu'un bon capitaine perdît une bataille. Ils condamnoient auſſi à mort celui qui avoit pris de mauvaiſes méſures, quoi qu'il eût bien réüſſi.

Pirrhus montra bien plus d'humanité. Tantôt une parole de mépris étoit la punition des coupables : une autre fois il puniſſoit ſes ſoldats, en leur refuſant la part qu'ils auroient eue au butin : quelque fois il les renvoïoit, ou refuſoit leurs ſervices contre l'ennemi ; et aſſés ſouvent il les faiſoit travailler aux retranchemens du camp ſans ceinturon.

Quelques jours après la prémiere bataille qui ſe donna en Italie les Epirotes mutinés demandant avec des plaintes ſéditieuſes à Pirrhus leur retour dans leur patrie, ce prince ſe contenta de les regarder de travers, en les appellant *Meſſieurs*, au lieu qu'il avoit coutume de les appeller *ſoldats*, ou *camarades*. Ce mot fut pour

eux

eux un coup de foudre. Ils se crurent entierement déshonnorés ; et ils ne cesserent de presser leur roi par les prieres les plus touchantes, et les plus humbles, jusqu'à ce qu'il leur eût dit qu'il leur rendoit son amitié.

Trois cens cavaliers étant allés reconnoître le camp des Romains tomberent dans une ambuscade ; et se voïant attaqués par devant et par derriere, les uns prirent la fuite, et les autres furent contraints de se rendre prisonniers de guerre. Quelque instance que ceux-ci fissent dans la suite pour obtenir leur rachat, et dans quelque disette d'Epirotes que fût alors Pirrhus, jamais ce prince ne put se ressoudre à racheter des soldats, qui, au lieu de se défendre les armes à la main, avoient eu la lâcheté de se rendre à l'ennemi. Ceux, qui avoient pris la fuite, furent relegués dans l'île de Corcire, avec défense de revenir en Epire. Ils eurent beau demander, qu'on leur permît de combattre contre les ennemis de leur patrie, et de laver dans leur propre sang l'ignominie de leur fuite : Pirrhus demeura infléxible, et ne crut pas devoir confier la défense de son roïaume à des gens, qui avoient montré tant de lâcheté.

Il y avoit sous le regne de Pirrhus des punitions, qui alloient jusqu'à la perte de la vie. Une de celles-là s'appelloit bastonade ; et on ne

la

la faisoit souffrir qu'aux traîtres. Elle se faisoit ainsi. Dès qu'un officier, ou un soldat avoit été convaincu de trahison, une partie de la garde s'assembloit: on envoïoit chercher le criminel; et après lui avoir reproché son crime, on fondoit sur lui à coup de bâtons et de pierres, et on jettoit ensuite son corps à la voirie.

Pirrhus, aïant remarqué que ses Epirotes se laissoient facilement aller à des plaintes séditieuses, resolut pour les intimider de faire décimer un corps de troupes qui s'étoit revolté contre leur colonel. Tous les soldats, dont les noms furent tirés les dixiemes, furent mis à mort; et il condamna les autres à ne recevoir pendant six mois consécutifs que de l'orge au lieu de bled, et à camper hors des retranchemens, au risque d'être attaqués par les ennemis.

Cinéas lui demandant, s'il ne croïoit pas qu'il y eût dans l'exécution sanglante qu'il venoit d'ordonner une dureté qui revoltoit la nature. "Je "suis sûr," lui répondit-il, "que vous n'ôseriez "me condamner absolument. Si cet exemple "vous paroît tenir un peu de l'injustice, ce qui "s'y trouve de contraire à l'intérêt des parti- "culiers est compensé par l'utilité qui en revient "au public. Un général est quelque fois obligé "de sévir contre quelques soldats, pour arrêter par

"leur

« leur supplice, ou un violement de la discipline, « ou une revolte. Dans ces circonstances il de« viendroit cruel, s'il agissoit avec douceur, et « ressembleroit à un médecin, qui, par une « fausse compassion pour un malade, aimeroit « mieux laisser périr le corps entier que de couper « un membre cangréné. Ce qu'il doit éviter, « c'est de paroître agir par passion, ou par haine : « car alors le remede ne serviroit qu'à aigrir le « mal. C'est, comme vous me l'avez dit vous « même, ce qui arriva à Appius, qui s'étoit « tellement rendu odieux à ses soldats, qu'ils « aimerent mieux se laisser battre par les en« nemis, que de vaincre avec lui, et pour lui. « Démétrius, mon beau frere, se conduisit « d'une maniere bien plus sage. S'étant ap« perçu que ses soldats n'avoient nulle envie « de lui faire gagner des batailles, il sentit « d'ou venoit le mal : tempéra sa sévérité ; et « regagna parfaitement l'affection de ses troupes, « qui le rendirent plusieurs fois victorieux de ses « ennemis.

Si Pirrhus étoit exact à punir les fautes, il n'étoit pas moins attentif à recompenser les belles actions.

Quand un de ses officiers généraux avoit rendu quelque service considérable à la patrie, il lui faisoit présent d'une couronne d'or, qu'il lui

lui permettoit de porter, non feulement dans les temples, et dans les affemblées publiques ; mais encore en fa préfence. Un officier, ou un fimple foldat, qui fe fignaloit par quelque action d'éclat, étoit fûr de recevoir de la main du Prince une épée, un bouclier, et d'autres armes. Ces préfens étoient pour eux des efpeces de tîtres de nobleffe, qui, dans la concurrence avec des rivaux fur des dignités et des rangs, leur méritoient fouvent la préférence ; et ils ne manquoient jamais de s'en parer dans les cérémonies publiques. Après la prife d'une ville, ou le gain d'une bataille, Pirrhus donnoit le butin aux foldats ; et quand il étoit hors de fon pouvoir de leur faire du bien, il leur faifoit entendre, qu'ils avoient en lui un temoin équitable de leurs belles actions, qu'il ne manqueroit pas de recompenfer un jour, ou l'autre : il louoit toute fon armée en général ; et apoftrophoit en particulier ceux qui s'étoient le plus diftingués.

Pirrhus vouloit, qu'on rendît de grands honneurs à ceux qui étoient morts les armes à la main pour la défenfe de la patrie. Au retour d'une campagne on expofoit par fon ordre pendant trois jours confécutifs les offemens des morts à la vénération du peuple, qui s'empreffoit à y jetter des fleurs, et à y faire bruler de l'encens et des parfums. Enfuite on conduifoit en cérémonie ces

offemens

offemens au lieu de leur fépulture. Un des grands du roïaume y prononçoit devant le peuple l'oraifon funebre des morts, dans laquelle il relevoit leur courage, portoit les Epirotes à imiter leur exemple, et furtout confoloit leurs proches. " Vous n'avez " jamais," difoit-il aux peres et meres, " de- " mandé aux Dieux que vos enfans fuffent e- " xemtés de la loi commune qui condamne tous " les hommes à la mort, mais feulement qu'ils " fuffent gens de bien et d'honneur. Vos voeux " font exaucés; et la gloire, dont vous les voïez " honorés, doit effuïer vos larmes, et changer " vos gémiffemens en actions de graces." Le Roi ne s'en tenoit pas à des louanges fteriles; mais, comme un pere tendre et compatiffant, il fe chargeoit de la nourriture des veuves, et des enfans orphelins qui avoient befoin de fon fecours.

On peut juger par ce que je vais dire, que Pirrhus ne s'eft pas moins diftingué dans l'art de former, et de foutenir des fieges, que dans celui de faire la guerre en pleine campagne. C'eft lui qui le prémier a fortifié les villes avec des foffés, des courtines, et des tours. Il vouloit que les tours s'avançaffent hors le mur, afin que, quand les ennemis s'en approcheroient, les foldats qui feroient à droite et à gauche puffent leur donner dans le flanc: il ordonna de les faire rondes, et

à plusieurs pans, parceque les tours quarrées peuvent être aisément ruinées par des machines capables d'en briser les angles. Enfin il croïoit, que près des tours le mur devoit être coupé en dedans de la largeur, de la tour, et que les chemins ainsi interrompus ne devoient être joints et continués que par des solives posées sur les deux extrémités sans être attachées avec du fer, afin que si les ennemis se rendoient maîtres de quelque partie du mur, les assiégés pussent ôter ce pont de bois, et les empêcher ainsi de passer aux autres parties du mur, et dans les tours.

Les meilleures places de l'Epire étoient sur des hauteurs, et étoient pour l'ordinaire environnées de deux, ou de trois enceintes de murailles, et de fossés. Chaque fossé avoit trente cinq à quarante piés de largeur sur vingt quatre de profondeur. Les murailles avoient trente piés de haut, et dix de large. On voïoit à cinq lieues d'Eacipole une petite ville entourée de trois fossés, larges chacun de cinquante piés, et profonds de trente cinq, sur les deux bords desquels il y avoit un double retranchement, et au delà une muraille. Les pierres, dont elle etoit construite, avoient trente piés de long sur quinze de large, ce qui la rendoit si forte, qu'il étoit comme impossible de la saper, ni de l'ébranler par des machines. On l'avoit flanquée d'espace

d'eſpace en eſpace de tours d'une épaiſſeur extraordinaire, er bâties avec un art merveilleux.

Les Epirotes ne terraſſoient pas ordinairement leurs murailles: ce qui rendoit les attaques extrêmement dangereuſes. Car encore que l'ennemi eût gagné quelque endroit du deſſus, il ne pouvoit pas s'aſſûrer d'être le maître d'une partie de la place. Il falloit deſcendre, et ſe ſervir des échelles par leſquelles on étoit monté; et cette deſcente expoſoit les ſoldats à un fort grand danger.

Les places de l'Epire n'étoient pas toujours fortifiées de mur de maçonnerie, On les fermoit quelque fois de bons ramparts de terre dont le haut étoit couvert de gazons. Pirrhus avoit appris à ſes ingénieurs à ſoutenir les terres par des facinages aſſurés et retenus par des piquets : d'armer le haut du rampart d'une fraiſe de palliſſades qui regnoit au tour, et d'une autre ſur berme; et d'en planter dans le foſſé pour ſe défendre contre les attaques d'inſulte.

Les Epirotes emploïoient dans les ſieges de places pluſieurs machines de guerre dont les principales étoient la tortue, la catapulte, la baliſte, le bélier, et les tours mobiles.

Le bélier étoit ainſi nommé, parcequ'il heurtoit les murailles comme le bélier fait de ſa tête. Il étoit ou ſuſpendu, ou non ſuſpendu.

Le

Le bélier ſuſpendu étoit composé d'une poutre d'un ſeul brin de bois de chêne, aſſez ſemblable à un mât de navire, d'une groſſeur et d'une longueur prodigieuſe dont le bout étoit armé d'une tête de fer fondu proportionée au reſte. Cette terrible machine étoit ſuſpendue, et balancée en équilibre avec une chaine, et de gros cables qui là ſoutenoient en l'air dans une eſpece de bâtiment de charpente, qu'on mettoit en ſûreté contre le feu des aſſiégés par différentes couvertures dont on l'environnoit, et qu'on faiſoit avancer ſur le comblement du foſſé à une certaine diſtance du mur par le moïen de pluſieurs roues.

Le bélier non ſuſpendu étoit porté, et pouſſé par des ſoldats. Les Epirotes ne s'en ſervoient que pour battre des murailles qu'ils jugeoient ne devoir pas faire beaucoup de reſiſtance.

Pirrhus ſe ſervit utilement du bélier en quelques occaſions ; et comme c'étoit de toutes les machines de guerre la plus pernicieuſe aux aſſiégés, il apprit à ſes officiers, et à ſes ingénieurs à la rendre inutile en ſuſpendant des ſacs de laine à l'endroit où il devoit frapper, et en lui oppoſant d'autres machines pour en rompre la force, ou en détourner la pointe, lorſqu'il viendroit avec violence.

Les tours mobiles étoient faites d'un aſſemblage de poutres, et de fort madriers, aſſés conforme à une maiſon. Pour les guarantir contre le danger

des feux que ceux de la ville pouvoient lancer, on les couvroit de peaux crues, ou de pieces d'étoffe faites de poil. Elles avoient quelque fois trente piés en quarré, et quelque fois cinquante ; et elles étoient si hautes qu'elles surpassoient les murailles, et même les tours des villes. Elles étoient appuïées sur plusieurs roues par le moïen desquelles on les faisoit mouvoir quelque grandes qu'elles fussent. Comme elles avoient plusieurs étages, et plusieurs escaliers pour monter d'un étage à l'autre, elles fournissoient différentes façons d'attaque. Il y avoit en bas un bélier pour battre la muraille en brêche : sur l'étage du milieu un pont levis composé de deux poutres avec ses gardes foux garnis d'un tissu d'ozier, qui s'abattoit promptement sur le mur de la ville, lors qu'on en étoit à portée. Les assiégeans pouvoient passer sur ce pont, et se rendre ainsi maîtres du mur. Sur l'étage plus haut il y avoit des gens de traits, qui tiroient continuellement sur les assiégés. Il est visible qu'une ville devoit être en extrême danger, lors qu'on pouvoit approcher les tours jusqu' à la muraille.

Les Epirotes avoient plusieurs manieres différentes d'attaquer les villes. Quand celles qu'ils assiégeoient étoient fortes, et peuplées, ils les environnoient par un fossé et un retranchement contre les assiégés, et par un autre fossé en déhors du

côté

côté de la campagne contre les troupes, qui pouvoient venir au secours de la place; et ils établissoient leur camp entre ces deux retranchemens: mais lors qu'ils prévoïoient que le siege devoit trainer en longueur, ils le changeoient en blocus; et pour lors ils faisoient des murs solides d'une forte maçonerie, et flanqués de tours d'espace en espace.

Ils n'assiégeoient jamais de place considérable sans ouvrir de tranchées; et ils en faisoient de différentes sortes. Les unes étoient des fossés paralleles au front de l'attaque, d'autres des communications creusées dans terre, et couvertes par dessus, et d'autres enfin des communications ouvertes et tirées obliquement pour s'empêcher d'être enfilés.

Ils connoissoient aussi l'art de faire des cavaliers. C'étoit des élévations de terre, sur lesquelles on plaçoit des machines; et voici comme ils les construisoient. Ils commençoient la terrasse sur le bord du fossé, et non loin en deça; et ils y travailloient à la faveur des mantelets, qu'ils élevoient fort haut, et derriere lesquels ils se tenoient. Ces mantelets n'étoient pas toujours de claies ou de fascinages, mais de peaux crues, de matelats, ou d'un rideau fait de gros cables: le tout suspendu entre des mats fort hauts, et plantés en terre: ce qui rompoit la force des coups qui s'amortissoient contre. Ils continuoient leur travail jusqu' à la

hauteur de ces rideaux ſuſpendus, qu'ils guindoient plus haut à méſure que l'ouvrage s'élevoit. Ils rempliſſoient en même tems l'eſpace vuide de la terraſſe avec des pierres, et d'autres matieres capables de ſoutenir le poids des tours et des machines qu'ils dreſſoient ſur la plate forme.

Pour le comblement des foſſés ſur leſquels ils faiſoient avancer leurs tours mobiles, et leurs béliers, ils ſe ſervoient de pierres, de troncs d'arbres, et de faſcinages, le tout mêlé avec de la terre préparée; et ils y travailloient ſous des tortues, et ſous d'autres machines ſemblables. Si les foſſés étoient remplis d'eau, ils commençoient par les ſécher en tout ou en partie par différentes ſaignées qu'ils y faiſoient.

Les Epirotes faiſoient quelque fois pluſieurs fauſſes attaques de différens côtés, pendant qu'une mine, ou leur ouvroit l'entrée de la ville, ou les conduiſoit ſeulement juſqu' à la muraille, qu'ils ſapoient, et mettoient comme en l'air ſur des bouts de poutres, auxquels ils mettoient le feu. La muraille ne tardoit gueres alors à tomber dans le foſſé avec un fracas, et des ruines incroïables; et tous ceux qui étoient deſſus y périſſoient.

Un jour que Pirrhus étoit en perſonne au ſiege d'une place bien fortifiée, mais dont la garniſon ſe défendoit mal, Cinéas lui demanda ce qu'il feroit s'il étoit à la place des aſſiégés. "Ce que je "feroits, répondit il." Je ne m'endormirois point

"comme

" comme eux. J'ordonnerois à mes troupes
" d'ouvrir plusieurs galeries souterraines par de-
" sous le fossé jusqu'au comblement, pour en
" enlever la terre, qu'ils se donneroient de main
" en main jusques dans la ville: ce qui feroit que
" l'ouvrage n'avanceroit point, parce qu'ils en
" enleveroient autant qu'on en mettroit. Je pra-
" tiquerois aussi des chambres souterraines sous le
" travail des assiégeans; ét après avoir ôté une
" partie des terres par dessous sans qu'il y parût,
" je soutiendrois le reste par des étais que
" j'enduirois de matiere grasse et de godron. Je
" remplirois ensuite le vuide d'entre les poutres de
" bois sec, et de toutes sortes de matieres faciles à
" s'enflammer, et auxquelles je mettrois le feu:
" de sorte, mon cher Cinéas, que, les poutres
" venant à rompre, tout tomberoit comme dans un
" gouffre avec les tortues, les béliers, et les per-
" sonnes emploïées à les mettre en mouvement.

" Mais, Seigneur, " dit alors Cinéas, " quel
" parti prendriez vous, si les ennemis avoient ouvert
" une brêche à la muraille? Il y a " répondit
" Pirrhus, " bien des moïens pour se défendre
" contre l'ennemi. Dès qu'on s'aperçoit qu'une
" partie de la muraille est sur le point de tomber,
" on peut bâtir un mur en demi cercle dont les
" deux extrémités tiendront aux deux côtés de la
" muraille qui resteront en entier, et creuser un

" fossé très large, et très profond devant ce mur
" pour obliger les assiégeans de l'attaquer avec
" tout l'atirail des machines qu'on emploïe ordi-
" nairement.

" On peut aussi étendre des arbres coupés sur
" tout le front de la brêche fort près à près les
" uns des autres, afin que les branches s'entrelassent
" ensemble ; et les attacher par de forts liens, de
" sorte qu'ils forment comme une haie impéné-
" trable.

" Mais si les brêches se font avec trop de
" promptitude, et lors qu'on y pense le moins, il
" faut jetter au bas et sur les décombres une quan-
" tité prodigieuse de bois sec, et de matieres
" combustibles, et y mettre le feu. Tout cela
" cause un si grand embrasement, qu'il est
" impossible aux assiégeans d'entrer dans la place ;
" et pendant le tems qu'il dure, on a le
" tems de se reconnoître, et de se remparer.

Cinéas, plein d'admiration pour un prince si habile dans l'art militaire, ne put s'empêcher de lui dire : " ce n'est pas sans raison, Seigneur, que
" vous passez pour le plus grand général de votre
" tems ; et je ne sais si les siecles à venir en pro-
" duiront jamais un semblable à vous. Croïez
" moi, mon cher Cinéas," répondit Pirrhus,
" il y a aujourd'hui, et il y aura dans tous les
" siecles de grands capitaines ; mais comme la plus

" part

" part de ceux, qui perfectionnent l'art militaire,
" ne sont que de simples particuliers, leur mérite
" demeure comme enseveli dans la poussiere. Les
" hommes sont si injustes, qu'ils admirent souvent
" dans un monarque des vertus qu'il ne possede
" pas, et qu'ils ne veulent pas apperçevoir dans
" leurs égaux des qualités qui les rendent véri-
" tablement dignes de louanges.

Les préparatifs, que Pirrhus avoit faits dans son camp pour l'expédition de Sicile étant achevés, on n'attendoit plus que la flote d'Epire pour embarquer l'armée. Dès que le Roi eut appris, qu'elle avoit mis à la voile: " nous allons bien-" tôt," dit il à Cinéas, " mésurer nos forces " avec celles des Siciliens, et des Carthaginois: " croïez vous que nous puissions reüssir ? Seigneur," lui répondit Cinéas, " votre entreprise me paroît " juste ; mais elle peut échouër, car la Sicile est " une île fort considérable et très bien peuplée.

" Apprenez moi en peu de mots," répliqua le prince, " ce que vous en savez de plus particulier. " Vous serez bien-tôt satisfait, Seigneur," réprit Cinéas. " La Sicile est une île, de figure trian-" gulaire, et la plus grande des îles de la Médi-" terranée. On y compte plus de cent villes ; " et les plus considérables sont celles qui ont " imploré votre protection. Cette île n'est sé-" parée de l'Italie que par un détroit de quinze

" cens pas ; et le trajet de Lilibée une de ses
" villes en Afrique est de deux cens vingt cinq
" miles.

" On ne sait rien de ses prémiers habitans. Ceux
" qui y demeurent à présent, sont Grecs, Italiens,
" ou Carthaginois. Il y a déja plus de deux cens
" ans que ces derniers, qui sont originaires de
" Tir, s'y sont établis. A peine y avoient ils mis
" le pied, qu'ils conçurent le dessein de s'emparer
" de l'île entiere. Xerxes, roi de Perse, qui ne
" se proposoit rien moins que d'exterminer tous
" les Grecs qu'il regardoit comme des ennemis
" irréconciliables, leur fournit une occasion favo-
" rable de l'exécuter en faisant alliance avec eux.
" On convint dans le traité, que le roi de Perse
" marcheroit en personne contre la Grece, et que
" les Carthaginois attaqueroient en même tems
" avec toutes leurs forces les Grecs de la Sicile
" et de l'Italie.

" Leurs préparatifs durerent trois ans, au bout
" desquels Amilcar partit de Carthage avec une
" armée de terre qui ne montoit pas à moins de
" trois cens mille hommes, et une flote composée
" de deux mille vaisseaux, et de plus de trois
" mille petits bâtimens de charge. Il aborda à
" Palerme ; et après y avoir fait prendre quelque
" repos à ses troupes, il marcha contre la ville
" d'Himere dont il forma le siege. Théron, qui
" en

" en étoit gouverneur, se trouvant hors d'état de " tenir lontems contre un ennemi si formidable, " députa à Siracuse vers Gélon qui s'y étoit em- " paré de la souveraine autorité. Celui ci accourut " sur le champ à son secours avec une armée de " cinquante mille hommes de pié, et cinq mille " chevaux. Aïant intercepté une lettre par la- " quelle les habitans de Sélinonte donnoient avis " à Amilcar que la troupe de cavaliers, qu'il leur " avoit demandée, arriveroit un certain jour, il " en choisit dans ses troupes un pareil nombre " qu'il fit partir vers le tems dont on étoit con- " venu. Ces cavaliers aïant été reçus dans le " camp des Carthaginois comme venant de Séli- " nonte, ils tuerent Amilcar, et mirent le feu " aux vaisseaux. Cependant Gélon attaqua les " ennemis qui se défendirent d'abord fort vail- " lamment. Mais quand ils apprirent la mort " de leur général, et qu'ils virent leur flote en " feu, ils commencerent à perdre courage, et à " prendre la fuite. Il y en eut plus de cent " cinquante mille de tués. Les autres, s'étant " retirés dans un endroit où ils manquoient de " tout, furent obligés de se rendre à discrétion.

" Les Carthaginois, aïant appris la triste nouvelle " de la défaite entiere de leur armée, députerent " vers Gélon pour lui demander la paix à quelque " prix que ce fût ; et le prince la leur accorda à

" condition

“ condition qu'ils paieroient deux mille talens
“ pour les frais de la guerre, et qu'ils bâtiroient
“ deux temples où l'on garderoit comme en dêpot
“ les conditions du traité.

“ Il y a à peu près cent trente ans, Seigneur,
“ que les Athéniens assiégerent Siracuse, et que
“ Nicias leur général périt devant cette ville avec
“ sa flote et son armée. Les Sergestains, qui
“ s'étoient déclarés pour eux, craignant le ressen-
“ timent de leurs ennemis, et se voiant déja
“ attaqués par ceux de Sélinonte, implorerent le
“ secours des Carthaginois, et se mirent eux, et
“ leur ville sous leur protection. Si ceux ci sou-
“ haitoient avec ardeur de se rendre maîtres d'une
“ ville qui étoit tout à fait à leur bienséance, ils
“ ne redoutoient pas moins la puissance et les forces
“ des Siracusains. On délibéra quelque tems à
“ Carthage sur le parti qu'il falloit prendre ; et la
“ passion de s'agrandir l'emportant à la fin sur
“ la crainte, l'on promit du secours aux Sergestains.
“ Annibal, à qui on confia le soin de cette guerre
“ étoit petit fils d'Amilcar qui avoit été tué devant
“ Himere par les cavaliers de Gélon. Animé d'un
“ desir ardent de venger son aïeul, et d'effacer la
“ honte de la défaite de son armée, il fit voile vers la
“ Sicile avec une flote et une armée tres nombreuses.
“ Etant arrivé au puits de Lilibée, qui a donné
“ son nom à la ville qu'on a bâtie depuis dans cet
“ endroit, il alla droit à Sélinonte dont il entreprit

“ le

" le siege. Après une longue résistance, la ville " fut prise ; et le vainqueur y exerça les dernieres " cruautés, sans avoir égard ni au sexe, ni à " l'âge.

" Annibal assiegea ensuite Himere ; et l'aïant " prise d'assaut, il en traita les habitans comme " il avoit fait ceux de Sélinonte, et la rasa jusqu' " aux fondemens. On dit qu'il fit souffrir toutes " sortes d'ignominies et de supplices à trois mille " prisonniers dans l'endroit même, où son grand " pere avoit été mis à mort par les cavaliers de " Gélon.

" Les heureux succès d'Annibal, Seigneur, re- " nouvellerent dans les Carthaginois le désir qu'ils " avoient toujours eu de se rendre maîtres de la " Sicile entiere. Aïant mis sur pié une armée de " trois cens mille hommes, et équippé une flote " de trois mille vaisseaux, ils élurent encore An- " nibal pour leur général ; et comme il refusoit " de se charger de cette guerre à cause de son " grand âge, ils lui donnerent pour lieutenant " Imilcon qui étoit un de ses parens. Les Siciliens " n'attendirent pas que leurs ennemis fussent " arrivés en Sicile, pour se préparer à les bien " recevoir. La plus part des villes firent entre " elles un traité d'alliance offensive et défensive, " et léverent des troupes, chacune selon son " pouvoir.

" Les

" Les Carthaginois commencerent la campagne " par le Siege d'Agrigente. Cette ville étoit " puissamment riche, et environnée de bonnes " fortifications. Annibal, ne la croïant prénable " que par un endroit, tourna tous ses efforts de " ce côté-là; mais tout ce qu'il put faire fut " inutile. Il mourut même durant le siege. Les " assiégés, se sentant pressés par la famine, et se " voïant sans espérance de recevoir des vivres, " prirent le parti d'abandonner leur ville, et en " sortirent pendant la nuit. On peut aisément se " représenter la peine qu'eurent ces pauvres mi-" sérables à quitter leurs maisons, leurs richesses, " leur patrie. Ils se retirerent à Géla qui étoit " la ville la plus prochaine, et ils y reçurent tous " les soulagemens qu'ils pouvoient attendre dans " un état si déplorable.

" Imilcon, étant entré dans la ville, y fit égor-" ger tous les viellards et les malades à qui leur " état n'avoit pas permis de fuir. Le butin fut " immense; et on y trouva entre autres choses un " nombre infini de tableaux, de statues, et de " vases. Les Carthaginois, qui y passerent leur " quartiers d'hiver, allerent au commencement " du printems assiéger Géla; et la prirent, malgré " le secours qu'y mena Denis le Tiran, qui s'étoit " emparé de l'autorité à Siracuse. Imilcon ter-" mina la guerre par un traité qu'il fit avec Denis,

" dont

" dont les conditions furent, que les Carthaginois,
" outre leurs anciennes conquêtes, demeureroient
" maîtres du païs de Sélinonte, d'Agrigente,
" d'Himere, des Sicaniens, de Géla, et de Camarine
" dont les habitans pourroient demeurer dans leurs
" villes démantelées, en païant tribut aux Car-
" thaginois : que les Messéniens, les Léontins, et
" tous les Siciliens vivroient selon leurs loix, et
" conserveroient leur liberté : qu'enfin les Sira-
" cusains demeureroient soumis à Denis. Imilcon,
" après la conclusion de ce traité, retourna à
" Carthage.
" Le tiran de Siracuse, en concluant la paix avec
" les Carthaginois, se promettoit bien de la rompre,
" dès qu'il auroit affermi son autorité naissante,
" et travaillé aux préparatifs de la guerre qu'il
" méditoit contre eux. Persuadé qu'il auroit
" affaire à un peuple formidable, il n'oublia rien
" pour se mettre en état de l'attaquer avec succés;
" et il fut merveilleusement secondé dans son
" dessein par le zele de son peuple. On ne voïoit
" par tout dans Siracuse que des ouvriers occupés
" à faire des épées, des casques, des boucliers, des
" machines de guerre, et à préparer tout ce qui est
" nécessaire pour la construction, et pour l'équip-
" ement des vaisseaux. Denis les animoit par sa
" présence, par des libéralités, et par des louanges
" données à propos. Il faisoit même souvent
" manger

“ manger avec lui ceux qui excelloient dans leur
“ genre. Cependant ses officiers levoient pour
“ lui en différens païs un grand nombre de
“ troupes.

“ Quand tout fut prêt, il convoqua l'assemblée
“ des Siracusains, et leur exposa son dessein. Pour
“ engager son peuple à le seconder dans ses vûes,
“ il leur représenta que les Carthaginois étoient
“ les ennemis déclarés des Grecs : qu'ils ne se pro-
“ posoient rien moins que d'envahir toute la
“ Sicile : qu'ils vouloient priver toutes les villes
“ Grecques de leur liberté et de leurs privileges ;
“ et que, si l'on n'arretoit leurs progrès, Siracuse
“ seroit bientôt elle même attaquée. Il ajouta
“ que s'ils ne faisoient point actuellement d'entre-
“ prise, on devoit attribuer leur inaction aux
“ ravages que la peste venoit de causer parmi eux ;
“ et que c'étoit une conjoncture favorable dont
“ on devoit profiter.

“ Il n'y eut personne dans l'assemblée, qui
“ n'applaudit au discours de Denis. Aussi-tôt, sans
“ aucun sujet de plaintes, sans déclaration de
“ guerre, on courut de tous côtés dans les maisons
“ des Carthaginois, qui, sur la foi des traités,
“ exerçoient le commerce à Siracuse. On pilla
“ leurs effets ; et on leur fit souffrir à eux mêmes
“ toutes sortes d'ignominies, et de supplices, en

“ représailles

" représailles des cruautés qu'ils avoient exercées
" contre les habitans du païs. Cet exemple de
" perfidie et d'inhumanité fut suivi dans toute la
" Sicile, et fut comme le signal de la guerre.
" Denis ouvrit la campagne par le siege de Motia
" qui étoit la place d'armes des Carthaginois en
" Sicile; et quoiqu' Imilcon, qui commandoit la
" flote ennemie, fit tous ses efforts pour la sé-
" courir, et que les assiégés se défendissent vail-
" lamment, la ville fut prise d'assaut. Tous les
" habitans, à l'exception de ceux qui se refugierent
" dans les temples, furent passés au fil de l'épée.
" On abandonna le pillage au soldat; et Denis,
" aprés y avoir laissé une bonne garnison, et un
" gouverneur, sur la fidélité duquel il pouvoit
" compter, retourna à Siracuse.

" Quelques tems après, Seigneur, Imilcon revint
" en Sicile avec une armée et une flote considérables:
" aborda à Palerme: recouvra Motia: prit plu-
" sieurs autres villes; et marcha ensuite vers Sira-
" cuse, pour en former le siege, menant son
" armée par terre, pendant que sa flote, sous la
" conduite de Magon, cotoïoit les bords. Les
" vaisseaux Carthaginois, bien loin de trouver de
" la resistance, entrerent comme en triomphe
" dans le grand port. En même tems Imilcon
" parut à deux miles de la ville; et s'en étant

" approché

" approché, il présenta la bataille aux habitans qui
" se donnerent bien de garde de l'accepter. Content
" d'avoir tiré d'eux un aveu de leur foiblesse,
" il fit camper son armée, pour lui donner quelque
" relâche, persuadé qu'il seroit toujours maître de
" s'emparer de Siracuse, quand il le jugeroit à
" propos. Pendant trente jours il fit le dégat
" des terres voisines, et ruina tout le païs. Il
" prit ensuite le fauxbourg d'Acradine; et pilla
" les temples de Cérès, et de Proserpine. Mais
" tous ces heureux succès ne furent pas de longue
" durée. La contagion, s'étant mise dans son
" armée et dans sa flote, y fit des ravages in-
" croïables. Denis ne laissa point échapper une
" occasion si favourable d'attaquer les Carthaginois.
" Plus qu' à demi vaincus par la peste, ils ne
" resisterent presque point. Leus vaisseaux furent,
" ou pris, ou brulés, ou coulés à fond. Imilcon,
" aïant envoié demander à Denis la permission
" d'emmener à Carthage le peu qui lui restoit
" de troupes, il ne put obtenir cette permission
" que pour les seuls Carthaginois. En retournant
" dans son païs, il plaignoit amerement son sort,
" et celui de sa république; et accusoit avec
" insulte et emportement les Dieux qu'il regardoit
" comme les seuls auteurs de son infortune.
" L'ennemi, disoit il, peut bien se rejouïr de nos
" maux, mais non pas s'en glorifier. Vainqueurs
" des

" des Siracusains, la peste seule a sû nous vaincre?
" Il faut que les Dieux injustes et cruels en
" veuillent bien à Carthage, qui ne les a jamais
" offensés, pour avoir ainsi détruit une armée, et
" une flote si formidables. Que leur ai je fait,
" pour n'avoir pas permis que je mourusse les
" armes à la main? On m'accuse peut-être de
" lâcheté; mais la suite fera connoître, si c'est
" la crainte de la mort, ou le désir de ramener
" dans ma patrie les restes malheureux de mes
" citoïens, qui m'a fait survivre à la perte de
" tant de généreux soldats. En effet dès qu'il
" fut arrivé à Carthage, il alla chez lui, entra
" dans son cabinet, en ferma la porte, et se donna
" la mort par un prétendu courage qui cachoit
" un véritable désespoir.

" Rien, Seigneur, n'étoit capable de rebuter
" les Carthaginois. Ils faisoient sans cesse de
" nouvelles tentatives sur la Sicile. Magon leur
" général perdit une grande bataille, où il fut
" tué. Les généraux Carthaginois aïant demandé
" la paix, elle leur fut accordée à ces conditions
" qu'ils sortiroient de toutes les villes de la Sicile,
" et qu'ils païeroient tous les frais de la guerre.
" Ils parurent les accepter; mais sous prétexte
" qu'ils ne pouvoient livrer les villes sans la per-
" mission de leur republique, ils demanderent
" une trêve pour envoïer à Carthage; et l'aïant

 " obtenue,

“ obtenue, on y profita de cet intervalle pour
“ lever, et exercer de nouvelles troupes à qui on
“ donna pour chef Magon, fils de celui qui venoit
“ d'être tué. C'étoit un jeune homme qui avoit
“ beaucoup de courage, et d'expérience. Dès
“ qu'il fut arrivé en Sicile, et que le tems de la
“ trêve fut expiré, il donna une bataille contre
“ Denis dans laquelle il demeura sur la place, du
“ côté des Siracusains, plus de quatorze mille
“ hommes: Cette victoire fit obtenir aux Car-
“ thaginois une paix *honorable*, qui non seulement
“ les laissoit maîtres de tout ce qu'ils avoient en
“ Sicile; mais leur assignoit encore mille talens
“ pour les frais de la guerre.

“ Denis le tirant étant mort, son fils qui
“ s'appelloit aussi Denis, lui succeda. Comme
“ il avoit tous les défauts de son pere sans en
“ avoir les bonnes qualités, il se fit bien-tôt haïr
“ des Siracusains qui le chassérent de leur ville.
“ S'y étant retabli à main armée, il y exerça de
“ grandes cruautés. Une partie des citoïens
“ implora le secours d'Icetes tiran des Léontins;
“ et comme Denis avoit ses créatures, on vit
“ bien-tôt dans Siracuse une guerre civile.

“ La conjoncture de ces troubles, Seigneur,
“ parut favorable aux Carthaginois pour s'emparer
“ de toute la Sicile; et ils y envoïerent une grosse
“ flote. Dans cette extrémité ceux des Siracusains,
“ qui

" qui étoient les mieux intentionnés, eurent re-
" cours aux Corinthiens, qui les avoient déja
" ſouvent aidés dans leurs périls, et qui d'ailleurs
" étoient les peuples de la Grece les plus déclarés
" contre la tirannie, et les plus vifs défenſeurs de
" la liberté. Ceux ci ne purent leur envoïer qu'un
" corps de mille hommes ; mais ils en donnerent
" le commandement à Timoléon, un des plus
" grands capitaines de ſon tems, et qui avoit
" affranchi ſa patrie aux dépens même de ſa
" propre famille. Ce général avec ſa poignée de
" gens marche hardiment au ſecours de Siracuſe.
" Sa petite troupe ſe groſſit à méſure qu'il avance ;
" et en arrivant, il a la douleur de voir que les
" Carthaginois étoient maîtres du port, Icetes de
" la ville, et Denis de la citadelle. Heureuſement
" pour les Siracuſains que Denis, qui avoit perdu
" toute eſpérance d'être ſecouru, lui remit entre
" les mains la citadelle avec toutes les troupes,
" les armes, et les proviſions qui y étoient, et ſe
" ſauva par ſon moïen à Corinthe. Timoléon
" aïant envoié des émiſſaires pour repréſenter aux
" ſoldats étrangers qui faiſoient la principale
" force de l'armée Carthaginoiſe, et qui pour la
" plus part étoient de Grece, que c'étoit une
" choſe honteuſe à des Grecs de travailler à
" rendre les barbares maîtres de la Sicile, Magon
" fit ſemblant d'être ſaiſi de fraïeur ; et comme

 " il

" il ne cherchoit qu'un prétexte pour se retirer,
" il fit sortir sa flote du port, et cingla vers
" Carthage. Icetes, après son départ, ne put pas
" tenir lontems contre les Corinthiens : ainsi ils
" demeurerent les seuls maîtres de la ville.

" A peine Magon étoit il arrivé en Afrique,
" qu'on lui fit son procès ; mais il prévint par
" une mort volontaire le supplice qu'on lui
" préparoit. Les Carthaginois renvoïerent en
" Sicile la flote, et l'armée sous la conduite
" d'Amilcar, et d'Annibal. Dès qu'elles furent
" arrivées à Lilibée, les deux généraux resolurent
" d'aller d'abord attaquer les Corinthiens. Ti-
" moléon ne les attendit pas, et marcha à leur
" rencontre. De toutes les troupes qui étoient à
" Siracuse, il n'y eut que trois mille Siracusains,
" et quatre mille étrangers qui ôserent le suivre.
" Encore y en eut t-il mille de ces derniers qui par
" crainte l'abandonnerent dans le chemin. La
" bataille se donna prés d'une petite riviere,
" appellée Crimese. Les Carthaginois la perdirent.
" Il y eut de leur côté plus de dix mille hommes
" de tués. Leur camp fut pris ; et l'on y trouva
" des richesses immenses.

" Timoléon, aïant laissé dans le païs ennemi
" ses troupes étrangeres pour achever de le piller
" et de le ravager, s'en retourna à Siracuse. En
" y arrivant, il en fit sortir les mille soldats qui
" l'avoient

" l'avoient abandonné en chemin, et les exila
" à perpétuité de la Sicile. Cette victoire des
" Corinthiens fut suivie de la prise de plusieurs
" villes ; et c'est ce qui obligea les Carthaginois
" à demander la paix. On la leur accorda à
" condition qu'ils ne tiendroient que les terres
" qui étoient au delà du fleuve Halicus : qu'ils
" laisseroient la liberté à tous ceux du païs
" d'aller s'établir à Siracuse ; et qu'ils ne
" conserveroient avec les tirans ni alliance, ni
" intelligence.

" Vous avez oui dire, Seigneur, qu'Aga-
" thocle étoit Sicilien, d'une naissance obscure,
" et d'une condition très basse. S'étant avancé
" dans l'armée par son courage, il trouva le
" moïen par ses intrigues de se faire élire gé-
" néral des Siracusains : mais aïant voulu s'em-
" parer de l'autorité souveraine, ses compatriotes
" le chasserent de leur ville, et le condamnerent
" à un banissement perpétuel. Il se refugia
" chez les Murgantins. Ces peuples étoient alors
" en guerre avec les Siracusains. Lui aïant
" confié le commandement de leur armée, il
" marcha contre sa patrie, et en chemin il prit
" la ville des Léontins. Il étoit déja tout près
" de Siracuse, lorsqu'on vint lui dire qu'Amil-
" car, général des Carthaginois, venoit d'y faire
" entrer des troupes à la priere des habitans, qui

" avoient mieux aimé se soumettre à leurs anciens
" ennemis, que de tomber entre ses mains.
" Cette nouvelle ne l'empêcha point de former
" le siege de la ville ; mais voïant que les assié-
" gés remportoient chaque jour sur lui des a-
" vantages considérables, il envoïa prier Amilcar
" de le reconcilier avec ses citoïens, et de le
" rappeller à Siracuse, lui promettant d' y
" prendre en toutes occasions les intérêts des
" Carthaginois. Celui-ci, s' imaginant qu'il
" agissoit sincerement, lui en ouvrit les portes,
" reçut de lui le serment de fidélité, l'y établit
" gouverneur pour les Carthaginois, et lui aïant
" laissé pour sa garde cinq mille Africains, il
" sortit de la ville.

" Agathocle ne fut pas plutôt revetu de l'au-
" torité souveraine, qu'il resolut de se venger de
" ses compatriotes. Pour exécuter son dessein
" avec succès, il convoqua l'assemblée du peuple,
" sous prétexte de confirmer ses privileges. Les
" principaux de la ville, à qui il en vouloit prin-
" cipalement, ne manquerent pas de s'y trouver ;
" et tandis qu'il parloit, ses gardes se jetterent
" sur eux, et les massacrerent. Dès qu'il se crut
" assés fort pour attaquer les Carthaginois, il
" leur déclara la guerre ; et aïant été vaincu dans
" une bataille qui se donna près d'Himere, il
" fut obligé de se renfermer dans Siracuse.

" Les

" Les Carthaginois l'y poursuivirent, et en formerent le siege.

" Agathocle qui ne pouvoit s'y défendre, et qui d'ailleurs se voïoit abandonné par tous ses alliés à cause de sa cruauté inouie, conçut un dessein si hardi, et si impraticable selon ses apparences, qu'après l'exécution et le succès, il paroît presque incroïable. C'étoit de porter la guerre en Afrique, et d'aller assiéger Carthage. Aïant dit au peuple, qu'il avoit imaginé un moïen sûr de le tirer du danger où il étoit, il l'exhorta à supporter avec patience pendant un court intervalle les incommodités du siege : laissa dans la ville son frere Antandre avec des troupes, et des vivres : accorda la liberté à tous les esclaves, qui étoient en état de porter les armes : les joignit à son armée : prit avec lui autant d'argent qu'il en falloit pour les besoins présens ; et partit avec deux de ses fils, Archagathe, et Héraclide, sans que personne sût où la flote devoit faire voile. Les Carthaginois, surpris d'un départ si inopiné, se mirent en devoir de l'empêcher ; mais Agathocle se déroba à leur poursuite, prit le large, et aborda en Afrique.

" Dès que ses troupes furent débarquées, il leur parla en ces termes. Soldats, nous voici dans le païs ennemi ; et l'unique moïen de de-

" livrer votre patrie c'eſt d'exercer ici les mêmes
" hoſtilités que les Carthaginois exercent dans la
" *Sicile*. Je vous mene contre des gens amollis
" et énervés par les délices d'une vie volup-
" tueuſe. Leurs villes, et leurs chateaux ſont
" ſans ramparts, ſans fortifications, ſans défenſe;
" et vous n'aurez qu'à vous en approcher, pour
" vous en rendre maîtres. Je ſuis ſûr qu'au
" ſeul bruit de notre arrivée, les habitans du
" païs, accablés du joug d'une ſervitude égale-
" ment dure et honteuſe, viendront en foule ſe
" joindre à nous; et que la hardieſſe ſeule de
" notre projet déconcertera les Carthaginois, qui
" ne s'attendent à rien moins qu'à voir l'ennemi
" à leurs portes. Quel avantage ne retirerez
" vous point de votre entrepriſe? Il me ſemble
" déja vous voir chargés du riche butin que vous
" trouverez dans leurs villes, et enrichis des
" dépouilles de pluſieurs peuples. Pouvez vous
" douter que tous les ſiecles ne parlent avec éloge
" et avec admiration de votre courage? Allons
" donc, chers compagnons, allons chercher,
" non une mort aſſûrée, mais la recompenſe
" de notre valeur, en vainquant nos en-
" nemis.

" Ces paroles auroient été capables d'animer
" les ſoldats d'Agathocle, ſi la ſuperſtition n'eût
" amolli leur courage. En quittant la Sicile, ils
" avoient

" avoient vû une éclipse de soleil, et ils s'ima-
" ginerent que ce phénomene extraordinaire leur
" présagoit quelque malheur. Agathocle, se
" disoient ils l'un à l'autre, à beau nous promettre
" la victoire, les Dieux se sont déclarés contre
" nous, ils n'approuvent pas notre entreprise, et
" c'est pour cela qu'ils nous ont couverts de té-
" nebres. Agathocle, informé de leurs discours,
" entréprit de les rassûrer. Il est vrai, chers
" compagnons, leur dit-il, que la défaillance des
" astres marque toujours un changement, mais
" ce changement regarde les Carthaginois.
" Leur bonheur va prendre fin, et il passera de
" notre côté.

" Voïant ses soldats disposés à tout entre-
" prendre, il forma la resolution de bruler sa
" flote. Plusieurs raisons, Seigneur, le détermi-
" nerent à prendre ce parti. La prémiere c'est
" qu'il n'avoit aucun bon port en Afrique où il
" put mettre ses vaisseaux à l'abri de la tempête :
" la seconde c'est que les Carthaginois, étant
" maîtres de la mer, n'auroient pas manqué de
" s'en emparer, s'il n'avoit point laissé de troupes
" pour les garder ; la troisieme c'est qu'en laissant
" un corps de troupes pour la défendre, il affoi-
" blissoit trop son armée, et se mettoit hors
" d'état de tirer aucun avantage, de cette diversion
" inopinée qui dépendoit uniquement d'un suc-

" cès

" cès prompt et éclatant : la quatrieme enfin
" c'est qu'il vouloit mettre ses soldats dans la
" nécessité de vaincre, ne leur laissant d'autre
" resource que la victoire.

" Après avoir engagé les officiers à ne point
" s'opposer à ce qu'il vouloit faire, il sortit de sa
" tente avec une couronne sur la tête, et un habit
" éclatant, dans l'équipage d'un homme qui se
" prépare à une cérémonie de religion ; et aïant
" ordonné qu'on gardât le silence : Soldats, dit-il,
" lorsque nous quittames Siracuse, et que l'ennemi
" nous poursuivoit vivement, j'eus recours à
" Proserpine, et à Cerès, divinités protectrices de
" la Sicile ; et je leur promis, si elles nous de-
" livroient du danger où nous étions, de bruler,
" en leur honneur, tous nos vaisseaux, dès que
" nous serions arrivés ici. Aidez moi à m'ac-
" quitter de mon voeux. Les déesses sauront
" bien nous dédommager de ce sacrifice. En
" même tems il prend un flambeau, s'avance à
" grands pas vers le vaisseau qu'il montoit, et y
" met le feu. Les officiers en font autant, chacun
" de leur côté, et sont suivis du soldat. Cependant
" les trompettes retentissoient de toutes parts,
" et on n'entendoit dans toute l'armée que des cris
" de joie et d'applaudissemens. C'est que les
" soldats n'avoient pas eu le tems de reflechir, et
" s'étoient laissés entrainer par une ardeur aveugle

et

" et impétueuse. Quand ils furent un peu re-
" venus à eux mêmes, et qu'ils songerent qu'ils
" étoient dans un païs ennemi, sans espérance
" d'en sortir, le silence et la tristesse succéderent
" à la joïe et aux acclamations.

" Agathocle, pour ne pas donner le tems aux
" réflections, conduisit sur le champ son armée
" vers une place qu'on nommoit la grande ville,
" et qui étoit du domaine de Carthage. Le païs,
" qui y conduisoit, ressembloit à un paradis ter-
" restre. On y voïoit de tous côtés de vastes
" prairies, entrecoupées de ruisseaux agréables, et
" couvertes de troupeaux de toute especes : des
" maisons de campagne bâties avec une magnifi-
" cence extraordinaire : des jardins entretenus
" avec un soin et une propreté qui rejouissoit l'oeil :
" de belles avenues plantées d'oliviers, et d'autres
" arbres fruitiers. Cette vûe ranima le courage
" des soldats. Etant arrivés à la grande ville,
" ils l'emporterent d'emblée. De là ils al-
" lerent assiéger Tunis qui ne fit gueres plus de
" résistance.

" Comme cette ville n'étoit pas fort éloignée
" de Carthage, on y apprit bien-tôt que l'ennemi
" étoit dans le païs, et qu'il s'avançoit à grandes
" journées vers la ville. On crut, Seigneur, que
" les armées avoient été défaites devant Siracuse,
" et la flote entierement dissipée. Le sénat s'as-
" semble

" semble en tumulte, et on délibere sur les moïens " de sauver la ville. Il n'y avoit point alors de " troupes sur pié ; et le danger où on se trouvoit " ne permettoit gueres d'attendre celles qu'on " pouvoit lever à la campagne : ainsi on resolut " d'armer les citoïens. Le nombre des troupes " se monta à quarante mille hommes d'infanterie, " et mille de cavalerie. On en donna le com- " mandement à Hannon, et à Bomilcar qui mar- " cherent aussi-tôt vers l'ennemi. Dès que les " deux armées furent à la vûe l'une de l'autre, " elles en vinrent aux mains. Le combat fut " rude et opiniâtre ; mais à la fin Hannon aïant " été tué dans la mêlée, les Carthaginois se virent " contraints de prendre la fuite. Agathocle, " après les avoir poursuivis pendant quelque tems " à la tête de ses treize mille hommes, revint " sur ses pas, et pilla leur camp. On y trouva " vingt mille paires de menotes qu'ils avoient ap- " portées avec eux, comptant faire un grand nombre " de prisonniers. Le fruit de la victoire fut la " reduction d'un grand nombre de places, et la " revolte de plusieurs habitans du païs, qui se " joignirent aux vainqueurs.

" Cependant, Seigneur, les Carthaginois de- " pêcherent vers Amilcar, pour lui apprendre ce " qui étoit arrivé en Afrique, et le presser d'en- " voïer du secours. Aïant donné ordre aux dé-

" putés

" putés de garder un profond ſilence ſur la
" victoire d'Agathocle, il fit courir le bruit que
" ce général avoit été défait avec toutes ſes
" troupes, et que ſa flote avoit été priſe par les
" Carthaginois. On crut à Siracuſe que cette
" nouvelle étoit vraïe; et on ſongeoit déja à ſe
" rendre, lors qu'une galere à trente rames, qu'
" Agathocle avoit fait conſtruire à la hâte, arriva
" dans le port, et rendit la joïe et le courage
" aux aſſiégés. Amilcar tenta à pluſieurs re-
" priſes d'emporter la ville d'aſſaut; mais voïant
" qu'il étoit toujours repouſſé avec perte, il leva
" le ſiege, et envoïa cinq mille hommes en
" Afrique. Quelque tems après voulant ſur-
" prendre les Siracuſains, en les attaquant de
" nuit, il tomba vif entre leurs mains; et ils lui
" firent ſouffrir les derniers ſupplices. Sa tête fut
" envoiée à Agathocle qui s'approcha auſſi-tôt du
" camp des ennemis; et y repandit une con-
" ſternation générale, en leur montrant cet objet
" qui leur marquoit en quel état étoient leurs
" affaires de Sicile.

" Agathocle avoit engagé dans ſon parti
" Ophellas roi de Cirenes, en lui faiſant entendre,
" que, content pour lui-même de la Sicile, il lui
" laiſſeroit l'empire de l'Afrique; mais dès que
" ce prince lui eût amené ſon armée, il le fit

" maſſacrer

" massacrer par une perfidie sans exemple, pour " se rendre maître de ses troupes.

" Les Siciliens, Seigneur, n'étoient pas les " seuls ennemis que les Carthaginois avoient alors " à combattre. Ils en avoient un bien plus " dangereux et bien plus à craindre dans la per- " sonne de Bomilcar qui étoit à la tête de leur " armée, et qui actuellement exerçoit la prémiere " magistrature. Ce Seigneur songeoit depuis " lontems à se faire roi de Carthage; et s'imaginant " que les troubles présens lui en offroient une oc- " casion favorable, il entre dans la ville avec son " armée presque toute composée d'étrangers, se " fait déclarer souverain, et commence à exercer " son autorité en égorgeant sans pitié tout ce " qu'il rencontre de citoïens dans les rues. On crut " d'abord que l'ennemi étoit entré par trahison; " mais lors qu'on eut reconnu que c'étoit Bomilcar, " une partie des citoïens prirent les armes pour " le repousser, et les autres du haut des toits " accabloient ses gens de traits et de pierres. " Voïant que les citoiens étoient supérieurs en " nombre à ses soldats, il se retira avec eux sur " un lieu élevé dans le dessein de s'y bien de- " féndre, et d'y vendre cherement sa vie. On " leur fit promettre à tous sans exception une " amnistie générale, s'ils mettoient bas les armes. " Ils se rendirent à cette condition; et on leur

" tint

" tint parole, excepté à Bomilcar qui fut con-
" damné à mort, et attaché à une croix où on
" lui fit souffrir les plus cruels supplices. Du haut
" de sa potence, comme d'un tribunal, il harangua
" le peuple ; et dans son discours il lui reprocha
" son ingratitude, son injustice, et sa perfidie,
" en faisant le dénombrement de tous les généraux
" dont ils avoient païé les services par une mort
" infame.

" Cependant Agathocle, qui croïoit n'avoir
" rien fait en Afrique, s'il ne chassoit de la Sicile
" les Carthaginois qui y faisoient des ravages
" continuels, y passa, laissant le commmandement
" de son armée à son fils Archagathe. Sa re-
" nommée et le bruit de ses conquêtes l'y avoient
" précédé. Quand on sut qu'il étoit arrivé, la
" plus part des villes se rendirent à lui, et les
" Carthaginois se retirerent dans le peu de places
" qui leur restoient de cette défection presque
" générale. Il pensoit à les y aller attaquer, lors
" qu'il apprit que ses troupes d'Afrique ne
" cessoient de murmurer contre la conduite de
" son fils qui refusoit de les païer. Aussi-tôt il
" s'embarque pour l'Afrique ; et s'étant rendu au
" lieu où étoit son armée, il blama son fils en
" présence des soldats, leur donna ce qui leur étoit
" dû, les exhorta de mettre fin à la guerre en
" marchant sur le ventre à une poignée de soldats

" qui

" qui étoient campés ſous les murailles de Car-
" thage, et les mena contre l'ennemi. Si l'attaque
" fut vigoureuſe, la réſiſtance le fut encore plus.
" Le combat dura pluſieurs heures ; et Agathocle,
" après avoir perdu la plus part des ſiens, fut
" obligé de céder le champ de bataille à ſes
" ennemis. Voïant qu'il n'étoit plus en état
" de faire tête au Carthaginois avec le peu de
" monde qui lui reſtoit : qu'il ne pouvoit tranſ-
" porter ſes troupes en Sicile, parcequ'il manquoit
" de vaiſſeaux ; et qu'il *n'avoit ni paix, ni traité*
" à eſpérer de la part des barbares, il prit le
" parti de ſe dérober par la fuite aux maux qui
" le menaçoient ; et après diverſes avantures il
" aborda à Siracuſe. Ses ſoldats, pour ſe venger
" de ce qu'il les avoit ainſi abandonnés à la
" boucherie, égorgerent ſes enfans, avant de ſe
" rendre au vainqueur.

" Les Carthaginois ne furent pas lontems ſans
" attaquer Agathocle ; mais le trouvant aſſés fort
" pour ſe defendre, et trainer la guerre en lon-
" gueur, ils préférerent une paix honorable à
" l'incertitude des armes. Quelques jours après
" la concluſion du traité, les villes de la grande
" Grece, opprimées par les Brutiens fiers des
" avantages qu'ils avoient remportés ſur les Lu-
" caniens, et ſur Aléxandre roi d'Epire votre
" oncle, vinrent lui demander du ſecours. L'eſ-
" perance d'aggrandir ſes états le porta à leur en

" acc-

“ accorder avec ſes meilleures troupes, il fit
“ voile vers l'Italie. Mais à peine y étoit il
“ arrivé, qu'une maladie, qui en peu de jours
“ le priva de l'uſage de ſes membres, l'obligea
“ de repaſſer en Sicile. Il y languit quelques
“ mois, durant leſquels il eut la douleur de voir
“ ſon fils aîné, à qui il avoit cédé la couronne,
“ détrôné par ſon neveu, qui s'empara lui-même
“ de l'autorité ſouveraine. Il mourut à l'âge de
“ 96 ans, laiſſant la Sicile dans les diviſions qui
“ la partagent, et dont les Carthaginois tâchent
“ de profiter.

Lorſque Cinéas eut achevé de parler, le Roi lui dit qu'il falloit qu'il partît ſur le champ pour cette île, et qu'il y allât aſſûrer les villes en ſon nom, qu'il ne ſeroit pas lontems ſans venir à leur ſecours. Enſuite il ſe mit en mer, après avoir laiſſé une forte garniſon dans Tarente. Les Tarentins, qui voïoient avec peine qu'il les abandonnoit, et les retenoit néanmoins dans la ſervitude, furent aſſés hardis pour lui dire, que, s'il ne vouloit pas continuer la guerre contre les Romains, il devoit au moins laiſſer leur ville comme il l'avoit trouvée ; mais il leur impoſa ſilence en leur répondant, que c'étoit à eux à ſe conformer à ſa volonté, et à prendre patience.

Pirrhus avoit une flote de deux cens voiles, trente mille hommes de pié, et deux mille cinq

cens chevaux. Dès qu'il fut arrivé en Sicile, il ſe rendit maître de Siracuſe, qui lui fut livrée par Soſiſtrate qui gouvernoit alors cette ville, et par Thénon qui commandoit dans la citadelle. Il reçut auſſi d'eux l'argent du tréſor public, et environ deux cens vaiſſeaux, ce qui lui facilita la conquête de l'île. Il y fit d'abord des progrès conſidérables; et après avoir pris ſur les Carthaginois pluſieurs places importantes, et les avoir vaincus en pluſieurs rencontres, il alla mettre le ſiege devant la ville d'*Erix*, qui étoit la plus forte place qu'ils euſſent dans la Sicile. Les Ericiens ſe défendirent vaillamment. Pirrhus, outré de leur réſiſtance, fait planter les échelles, monte l'épée à la main ſur leurs murailles, et deſcend dans la ville avant qu' aucun de ſes ſoldats puiſſe le joindre. Bien-tôt il eſt environné de toutes parts, mais le danger où il ſe trouve ne l'étonne point; et loin de penſer à retourner ſur ſes pas, il ne cherche qu'à ſe faire un rampart de corps morts. Les Ericiens, effraïés de la fureur qui paroit dans ſes yeux, et encore plus du grand nombre de leurs citoïens étendus morts à ſes pieds, n'oſent l'approcher. Cependant les Epirotes arrrivent, ſe jettent ſur les ennemis, en font un horrible carnage, et pillent la ville.

Des progrès ſi rapides effraïerent les Carthaginois, à qui il ne reſtoit plus dans toute la Sicile

que

que la feule ville de Lilibée. Ils lui envoïerent demander la paix, et lui offrir de l'argent, et des vaiffeaux, s'il vouloit retourner en Italie; mais, comme il étoit alors rempli de vûes ambitieufes, il répondit à leur ambaffadeur que fes maîtres n'avoient d'autres moïens d'obtenir ce qu'ils demandoient, qu'en mettant la mer de Libie pour bornes entre les Grecs, et eux. Il ne rouloit dans fa tête que de grands projets pour lui, et pour les fiens. Il efpéroit de fe rendre maître de l'Afrique, de la Macédoine, et de la Grece qu'il devoit gouverner lui-même. Il deftinoit à fon fils Hélénus la Sicile, comme un roïaume fur lequel il avoit droit par fa naiffance, étant né de la fille d'Agathocle; et il s'attendoit de donner à fon fils Aléxandre le roïaume d'Italie, dont il comptoit la conquête fûre.

Enflé par fes profpérités continuelles, et par les forces qu'il avoit en main, il ne penfoit qu'à pourfuivre les grandes efpérances qui l'avoient attiré en Sicile. La prêmiere étoit la conquête de l'Afrique. Il ne manquoit pas de vaiffeaux pour l'entreprendre; mais il n'avoit point de matelots; et pour en ramaffer, il ordonna à toutes les villes de lui en fournir un certain nombre, et chatia févérement celles qui n'obeïrent pas à fes ordres. Ainfi oubliant les manieres honnêtes et obligeantes, qui lui avoient gagné dans les commencemens

le coeur des Siciliens, il changea bien-tôt ſa puiſſance en une domination tirannique. Au mépris des coutumes du païs, il donnoit les gouvernemens des villes, et les prémieres magiſtratures à ſes gardes qu'il continuoit dans leurs places auſſi lontems qu'il le jugeoit à propos. Quant aux procès et autres affaires de cette nature, ou il les regloit lui-même à ſa fantaiſie, ou il en abandonnoit le jugement à ſes favoris, qui ne ſongeoient qu'à s'enrichir, en donnant gain de cauſe à celui qui leur offroit le plus.

Une conduite, ſi dure, et ſi différente de celle qui lui avoit ſi bien réüſſi, aliena tous les eſprits. « Quoi !» diſoient les Siciliens, « eſt-ce là ce « Pirrhus ennemi des tirans, ce prince ſi mo- « déré, ce pere du peuple dont on nous a loué « la douceur, et le déſintéreſſement ? Il nous a « promis de nous délivrer de la tirannie, de nous « retablir dans nos droits, de nous faire jouïr « des privileges d'un peuple libre ; et la « prémiere année de ſon arrivée, il s'eſt acquité « de ſes promeſſes avec une exactitude et une « ponctualité qui lui ont attiré les bénédictions et « les voeux de tout le monde : mais aujourd'hui « que les victoires qu'il a remportées ſur nos « ennemis le rendent maître de notre île, il « change tout à coup de moeurs, et de langage. « Pirrhus n'eſt plus le même, depuis que nous

« l'avons

" l'avons fait roi de Sicile. Autrefois il se con-
" tentoit de prier et d'exhorter, il étoit doux,
" affable, compatissant : aujourd'hui il com-
" mande et menace, il est fier, méprisant, et
" cruel. Il est venu pour défendre notre liberté,
" et il ne pense qu'à empiéter sur nos privileges,
" à nous imposer de nouvelles taxes, et à en-
" richir son armée à nos dépens. Quoi ! sommes
" nous obligés d'entretenir des troupes étrangeres
" pour satisfaire la vanité du roi d'Epire, ou
" pour venger ses querelles particulieres ? Il veut,
" dit-il, mettre sa flotte en état d'agir contre les
" Carthaginois. Mais est-ce pour les forcer à
" nous dédommager du tort qu'ils nous ont fait ?
" Est-ce pour les obliger à nous rendre tous les
" vaisseaux, qu'ils ont pris à nos marchands. Est-
" ce enfin pour les punir de nous avoir imposé le
" joug de la servitude ? Non, ce n'est ni l'in-
" térêt, ni la gloire des Siciliens, que Pirrhus
" a à coeur. Il ne pense qu'à l'agrandissement de
" sa famille. Il ne donne les prémiers emplois
" qu'à des Epirotes. Ses ministres ne cherchent qu'à
" nous épuiser, et à nous reduire dans l'esclavage.
" Son fils Hélénus, qu'il nous destine pour roi,
" est un jeune prince sans espérance, et qui ne
" songe qu'à ses plaisirs. Notre jeune noblesse
" à son exemple s'abandonne à la volupté. Nos
" femmes se plongent sans honte, et sans remords

" dans les plus infames débauches : nos magistrats " se laissent corrompre par les présens du Roi ; et " le faste qu'il a introduit en Sicile ruine la " plus part de nos meilleures familles, et rend " les autres esclaves d'une cour, où elles trouvent " de quoi fournir à leurs dépenses, en trahissant " leur patrie. Les exactions de Denis l'ont fait " tomber sous le glaive de nos peres. Son fils, " que l'exemple de son pere n'a pu rendre sage, " a été chassé de son roïaume ; et nous, nous " souffrirons un étranger, qui n'a triomphé de nos " ennemis, que pour nous faire changer de maître, " pour nous appauvrir, pour corrompre nos " moeurs, pour renverser nos loix, et pour nous " priver des moïens de pouvoir jamais recouvrer " notre liberté ?

Cinéas ne cessoit de représenter à Pirrhus les funestes conséquences que pouvoit avoir la conduite qu'il tenoit. " Seigneur," lui disoit-il, " la Sicile est un île riche, et fertile : ses habitans " commercent avec toutes les nations étrangeres. " Ils sont industrieux, robustes, laborieux, sinceres, généreux, et patiens ; mais en même " tems ils sont très jaloux de leur liberté, et il " n'y a rien qu'ils ne sacrifient à cette divinité. " Vous pouvez bien, Seigneur, en gagner quelqu'uns par vos présens, et par vos promesses ; " mais ceux mêmes à qui vous aurez accordé des

" faveurs

" faveurs feront agir leurs compatriotes, ou se
" joindront même ouvertement à eux, si vous
" continuez à agir en monarque absolu. Il est
" vrai qu'ils sont divisés par des factions qui sem-
" blent les affoiblir. Les uns voudroient être
" sous la domination des Carthaginois, dont ils
" suivent la religion, et les coutumes : les autres
" seroient bien aise de voir sur le trône de Sicile
" la famile d'Agathocle, éxilée en Egipte ; et plu-
" sieurs semblent préférer les Eacides ; mais ils
" n'ont tous qu'un même but. Ce but est la li-
" berté ; et ils n'y a rien qu'ils ne fassent pour se
" la procurer.

" He bien," répliqua le prince en colere, " s'ils
" n'ont tous qu'un même but, ils n'auront tous
" qu'un même maître, qui saura bien les ranger à
" leur devoir.

En même tems Pirrhus, feignant que les principaux citoïens de chaque ville lui avoient dressé des ambuches, et tramoient quelque trahison, ordonna qu'on se saisît d'eux, et qu'on les mît à mort. De ce nombre fut Thénon, commandant de la citadelle de Siracuse. Le roi des Epirotes en vouloit aussi à Sostrates ; mais celui-ci, aïant heureusement découvert son dessein, se sauva de Siracuse ; et s'enfuit chez les Carthaginois. La conduite cruelle et sanguinaire de Pirrhus acheva de le rendre odieux et insuportable aux Siciliens ; et la

haine, que les villes conçurent contre lui, fut si grande que les unes se liguerent avec les Carthaginois, et les autres avec les Mamertins pour le détruire.

Pirrhus voïant, que le mal étoit trop grand pour y apporter du remede, tâcha de se tirer avec honneur du mauvais pas, où son imprudence l'avoit jetté. Il feignit donc, qu'il avoit reçû des lettres des Samnites, et des Tarentins qui lui mandoient, qu' aïant été chassés de toute la campagne, et reduits à se renfermer dans leurs villes, il leur étoit absolument impossible de continuer la guerre, à moins qu'il ne vint à leur secours. Ensuite aïant fait rembarquer secretement ses troupes, il sortit de la Sicile avec tant de précipitation, qu'on n'apprit son départ, que lorsqu'on le vit à la voile ; mais s'il échappa aux Siciliens, il ne put éviter la rencontre des Carthaginois, qui venoient avec une flote secourir les mécontens, et le chasser de l'île. Comme il n'avoit gueres que des vaisseaux de transport, les Carthaginois eurent le dessus ; et ce ne fut pas sans peine qu'il gagna l'Italie avec quelques navires, qui lui restoient de sa défaite.

A son arrivée il trouva les Mamertins. C'étoit des peuples originaires d'Italie, qui, s'étant emparé de Messine, infestoient toute la Sicile par leurs courses et leurs irruptions. Il les avoit

vaincus

vaincus dans un grand combat, et avoit rasé toutes leurs forteresses. Persuadés que la haine que les Siciliens lui portoient, le forceroit bien-tôt de quitter l'île, ils étoient passés en Italie au nombre de dix mille hommes pour l'y attendre. Dès qu'ils le virent, ils se jetterent avec impétuosité sur ses troupes. Il soutint leurs prémiers efforts avec beaucoup d'intrépidité ; mais aïant reçu un coup de sabre sur la tête, il fut obligé de se retirer du combat, en exhortant ses Epirotes à tenir ferme jusqu' à ce que sa blessure fut bandée. Tandis qu'on le pansoit, un Mamertin d'une taille prodigieuse, et qui se faisoit remarquer par la beauté et l'éclat de ses armes, s'approcha de sa tente en criant : « où est il ? Pourquoi se cache-« t-il ? Que ne se montre-t-il, s'il est encore en « vie ?

Pirrhus, irrité de l'insolence de ce cavalier, s'arrache des mains du chirurgien, prend son épée, monte à cheval, et va fondre sur lui, en frémissant de colere, et le visage tout couvert du sang qui coule de sa plaie. Le Mamertin, après quelques momens de combat, se retire vers les siens. Le Roi le poursuit, l'atteint, et le tue. Les Epirotes, encouragés par cette victoire, se battent avec une nouvelle ardeur, rompent les rangs des ennemis, les mettent en fuite, et ouvrent à leur Roi le chemin de Tarente, où il arriva au bout de trois

jours

jours avec huit mille hommes de pié, mille chevaux, et quelques éléphans.

Après y avoir fait prendre un peu de repos à ſon armée, il l'augmenta des meilleures troupes qu'il trouva dans la place, et s'avança à grandes journées contre les Romains, qui étoient campés dans le païs des Samnites. Comme ceux-ci conſervoient un ſecret reſſentiment de ce qu'il les avoit abandonnés, il n'y en eut que très peu parmi eux, qui ſe joignirent à lui. Cela ne l'empêcha pourtant pas de partager ſon armée en deux corps. Il en envoïa un dans la Lucanie pour s'oppoſer au conſul Lentulus, qui avoit ordre de ſecourir ſon collegue; et avec le ſecond il marcha contre Manius Curius, qui s'étoit retranché dans un lieu avantageux, près de la ville de Bénévent, pour y attendre le ſecours, qui lui venoit de la Lucanie.

Pirrhus avoit avec lui ſes meilleures troupes, et ſes éléphans les mieux dreſſés, et les plus agueris. Son deſſein étoit de ſurprendre le conſul dans ſon camp; et pour y réüſſir, il ſe mit en marche ſur la brune; mais le lendemain au matin les ennemis le découvrirent, comme il deſcendoit des montagnes. Manius ſortit de ſes retranchemens avec un gros détachement; et tombant ſur les prémiers qu'il rencontra, il en tua la plus grande partie,

mit

mit le reſte en fuite, et prit quelques éléphans. Devenu plus hardi par ce ſuccès inefpéré, il quitta ſon fort avec ſon armée pour combattre en pleine campagne. La bataille étant engagée, il eut de l'avantage à l'une de ſes aîles ; mais s'appercevant que l'autre étoit renverſée pas les éléphans, il y fit venir les troupes qu'il avoit laiſſées pour garder ſes retranchemens, et qui étoient encore toutes fraiches. Pirrhus, à la tête d'une partie de ſon armée, les reçut avec courage ; et la victoire ſe ſeroit déclarée en ſa faveur, ſans un accident, qu'il ne pouvoit prévoir, et qui ruina ſans reſource ſes affaires en Italie. Un jeune éléphant, qui combattoit aux prémiers rangs, aïant été bleſſé d'un dard, commença à courir cà et là, et à jetter des cris épouvantables. Sa mere le reconnut de loin ; et comme ſi elle eût voulu tirer vengeance de ſa bleſſure, elle renverſa ſes conducteurs, entraina tous les autres éléphans, ſe jetta avec eux ſur les Epirotes, et mit la confuſion dans leur armée. Manius, attentif à tout, profite de cet heureux moment pour entrer dans les rangs des ennemis, les rompt, et les met en fuite. En vain Pirrhus s'efforce de rallier ſes ſoldats, ils ſont ſourds à ſa voix, et ne penſent qu'à éviter la mort qu'ils trouvent, ou ſous les pieds des éléphans, ou ſous le glaive des Romains, qui remporterent une victoire complete, qui leur valut en un ſens la conquête de toutes les

nations

nations; car le courage, qu'ils avoient témoigné dans cette journée, joint aux grandes choses qu'ils avoient faites dans les batailles contre un ennemi tel que Pirrhus, augmenterent leur réputation, leurs forces, leur confiance; et les firent regarder comme des hommes invincibles.

Le mauvais succès de cette bataille fut suivi du mécontentement de tous les Epirotes. Pirrhus, qui craignoit que les Romains ne s'apperçussent de sa foiblesse, et ne lui coupassent toute communication avecTarente, assembla son conseil de guerre. Après qu'il y eut exposé les raisons qu'il avoit d'appréhender ses ennemis, Philostrate, un de ses généraux, lui parla en ces termes. " L'avantage, " que les Romains viennent de remporter sur " nous, provient moins, Seigneur, de leur " courage, que de la confusion, dans laquelle les " éléphans ont jetté notre armée. Quoique nos " affaires paroissent en mauvais état, il est, ce " me semble, assés facile de les retablir. Allons " nous retrancher sous les murs de Tarente: " envoïez chercher de nouvelles troupes en Epire: " faites de nouvelles alliances dans ce païs-ci; " et tenez vous sur la défensive, jusqu'à ce que " votre armée soit en état de combattre contre " vos ennemis. Si les Romains ne savent ce que " c'est que de se décourager: si c'est par la " patience que ces barbares viennent à bout de

" leurs

" leurs entreprises, sera-t-il permis à des Epirotes
" de quitter sans nécessité l'Italie, et d'abandonner
" leurs alliés ? Si nous prenons ce lâche parti, il
" arrivera, Seigneur, de deux choses l'une, ou
" que nous repasserons la mer sans obstacle, ou
" que nos ennemis s'opposeront à notre départ.
" Si nous retournons sans opposition en Epire, on
" dira que nous n'avons jamais eu dessein de
" secourir les Tarentins, et que nous ne nous
" sommes declarés en leur faveur que pour avoir
" un prétexte de faire la guerre aux Romains, et
" de nous aggrandir à leurs dépens ; mais si nos
" ennemis s'opposent à notre retour, les Tarentins,
" pour se venger de nous, feront leur paix, et nous
" nous verrons contraints de resister seuls aux
" efforts d'une armée, à la quelle notre petit
" nombre sera hors d'état de tenir tête. Croïez
" moi, Seigneur, continuons la guerre; et montrons
" à l'Italie que nous sommes les défenseurs de
" ses privileges, et de sa liberté : ne permettons
" point que des ambitieux en deviennent en-
" tierement les maîtres ; et ne discontinuons point
" d'assister de tout notre pouvoir une nation
" opprimée, que nous avons prise sous notre
" protection, et dont nous nous sommes déclarés
" les protecteurs.

Cinéas

Cinéas désapprouvoit fort le discours de Philostrate ; mais au lieu d'y répondre, il adressa la parole au Roi. " Seigneur," lui dit-il, " ces " faiseurs de vastes plans, qui vouloient nous per- " suader que toute l'Italie se joindroit à nous, dès " que nous y serions arrivés, et qui méprisoient " si fort les Romains, ne sont point contens de " nous avoir embarqués dans une guerre, où il " n'y avoit point d'apparence de réüssir : ils " veulent encore vous persuader de risquer les " restes d'une armée presque détruite, et que " vous ne pouvez conserver que par une prompte " retraite. *Retranchez vous*, disent ils, *sous les* " *murs de Tarente, faites de nouvelles alliances ;* " mais où sont les peuples avec lesquels nous " pouvons faire de nouvelles alliances, et qui " veulent de bonne foi prendre les armes en " notre faveur, et épouser notre querelle ? *est-il* " *permis*, ajoutent-ils, *à des Epirotes de quitter* " *sans nécessité l'Italie, et d'abandonner leurs alliés ?* Oui, Seigneur, cela leur est permis, quand ils voïent qu'ils sont hors d'état de leur rendre aucun service, et qu'ils ne peuvent continuer de prendre leur parti, sans s'exposer à une perte inévitable. En repassant la mer, nous n'abandonnons pas les Tarentins au ressentiment de leurs ennemis : puis que ceux-ci leur ont déja offert la paix à des

conditions

conditions raisonnables. Si nous restons en Italie, nous avons tout à craindre du courage, et du ressentiment des Romains ; mais si nous repassons en Epire, les flotes que vous y entretenez mettront nos ennemis dans l'impuissance de nous y venir attaquer.

Pirrhus suivit sans balancer le conseil de Cinéas, et donna ordre de faire passer ses éléphans, et sa cavalerie en Epire. Ensuite il s'embarqua avec huit mille hommes de pié qui lui restoient. Lorsque la flotte eut mis à la voile, le Roi qui étoit sur le tillac, et qui regardoit les côtes de Sicile, s'adressa à Cinéas, et lui dit en souriant. " *Quel beau lieu d'exercice* " *nous abandonnons aux Romains ? Ces ré-* " *publicains vont avoir beau jeu dans cette île.* " Vous leur en avez fraïé le chemin, Seigneur, " répondit Cinéas, et peut-être aussi celui de " Carthage, et de la Grece. Cela pourra bien " arriver, réprit Pirrhus, si jamais ils se mettent " en tête d'avoir des flotes sur mer.

La flote étant arriveé en Epire, le Roi se rendit sur le champ à Eacipole, où ses prémiers soins furent d'y lever une autre armée. Il ne communiqua son dessein à personne ; mais lorsque tout fut prêt, il se mit à la tête de ses troupes,

et

et se jetta tout à coup dans la Macédoine, où regnoit Antigone fils de Céraunus. Son intention étoit seulement de la piller, et d'en enmener un grand butin, pour se venger du refus que celui ci avoit fait de lui envoïer du secours en Italie ; mais aïant reçu le renfort de quelques Gaulois, qui lui aiderent à se rendre maître de plusieurs villes, et aïant débauché à son ennemi deux mille soldats, il se livra à de plus hautes espérances, marcha contre Antigone même, l'attaqua dans des défilés, et mit son armée en déroute. Un assés grand nombre de Gaulois, qui composoient l'arriere garde d'Antigone, soutinrent courageusement ses efforts. Le combat fut rude et opiniâtre ; mais enfin ils furent taillés en pieces ; et ceux qui commandoient les éléphans, aïant éte enveloppés, se rendirent, et livrerent leurs bêtes. Il ne restoit plus que la phalange Macédonienne à défaire. Pirrhus, s'appercevant qu'elle sembloit refuser de combattre contre lui, s'en approcha ; et appellant les capitaines, et les autres officiers par leurs noms, et faisant aux soldats de grandes promesses, il l'engagea à abandonner Antigone, et à le proclamer roi de Macédoine en sa place.

Le fils de Céraunus, épouvanté de cette défection, ramassa quelque peu de cavalerie ; et s'enfuit à Thessalonique, où il espéroit lever une armée capable

capable de réparer la perte qu'il venoit de faire. Mais Ptolomée fils de Pirrhus l'obligea d'en sortir quelque tems après, et de s'aller cacher avec trois de ses amis dans un désert.

Quant à Pirrhus, on peut juger de l'effet, que cette victoire produisit dans son coeur, par l'inscription des dépouilles qu'il offrit à Minerve Itonienne. Elle étoit conçue en ces termes: "*Pirrhus, roi des Molosses, consacre à Minerve les* "*boucliers des fiers Gaulois, après avoir défait* "*l'armée entiere d'Antigone. Qu'on ne s'en* "*étonne pas; les Eacides sont encore aujourd'hui,* "*ce qu'ils étoient autrefois, pleins de courage et* "*de valeur.*

Après le combat, il prit presque toutes les villes de la Macédoine; et s'étant emparé d'Egée, il en traita fort durement les habitans, et laissa en garnison dans leur ville une partie de ces Gaulois qui l'avoient suivi. Comme c'étoit des gens avides et insatiables d'argent, ils n'eurent pas plutôt pris possession de la place, qu'ils commencerent à fouiller dans les tombeaux des rois de Macédoine, qui y avoient leur sépulture; et en enleverent toutes les richesses, qui y étoient enfermées. On croïoit que Pirrhus puniroit cet attentat; mais soit qu'il eut alors sur les bras des affaires qui demandoient toute son attention, soit que, sentant le besoin pressant qu'il avoit de ces barbares, il ne voulut

pas les aliener en punissant les coupables, il fit semblant d'ignorer ce qui s'étoit passé.

Quoique Pirrhus ne fut point encore trop bien affermi sur le trône de Macédoine, il ne laissa pas de se livrer à de nouvelles espérances, et à de nouvelles entreprises. Cléonime lui fournit un prétexte plausible pour entrer dans la Grece, en venant le solliciter de conduire son armée contre Lacédémone. Il étoit fils de Cléomene, qui avoit regné dans cette ville, et frere d'Acrotate, mort avant son pere, dont le fils nommé Aréus y régnoit alors. Après la mort de Cléomene il s'éleva une dispute au sujet de la roïauté entre son neveu, et lui. Comme il paroissoit violent et despotique, il n'étoit point aimé de ses concitoïens; et il eut la douleur de voir qu'Aréus l'emporta sur lui. Il avoit épousé dans un âge fort avancé Chélidonide, fille de Léotichidas. Cette femme, qui étoit jeune et belle, aïant conçu une violente passion pour Acrotate, fils du roi Aréus, qui étoit beau, bien-fait, et dans la fleur de la jeunesse, loin de cacher la honte de son mari, se faisoit gloire de le déshonnorer. Il n'y avoit point de Spartiate, qui ne fût le mépris qu'elle avoit pour lui; et quand il marchoit dans les rues, chacun le montroit au doigt. Ce fut donc pour se venger, et de ses citoïens injustes, et de sa femme infidele, qu'il mena Pirrhus contre Sparte avec vingt cinq mille hommes d'infanterie,

d'infanterie, deux mille chevaux, et vingt quatre éléphans.

Ce grand appareil de guerre donnant aux Lacédémoniens un juste sujet de craindre que, Pirrhus ne venoit pas tant pour rendre Cléonime maître de Sparte, que pour s'emparer du Péloponese, ils lui envoïerent des ambassadeurs pour lui demander ce qu'il prétendoit faire. Ceux-ci s'étant acquitté de leur commission, il les assûra qu'il n'en vouloit point du tout à Sparte, et qu'il n'étoit venu que pour mettre en liberté les villes qu'Antigone occupoit dans le Péloponese. Il leur témoigna même, qu'il avoit dessein d'envoïer les plus jeunes de ses enfans dans leur ville, afin qu'on les y éleva dans les moeurs, et dans la discipline des Spartiates, et qu'ils eussent cet avantage sur tous les autres princes d'avoir été élevés en bonne école.

Pirrhus ne fut pas plutôt entré sur les terres de Sparte, qu'il se mit à les ravager et à les piller. Il arriva sur le soir devant Lacédémone. Le roi Aréus étoit allé au secours des Gortiniens: la ville étoit sans muraille, et sans provisions: ses habitans ne s'attendoient à rien moins qu' à un siege; et Pirrhus auroit pu souper dans la maison, que les amis de Cléonime s'empressoient déja à orner et à préparer, s'il avoit sû profiter du trouble où étoient les Lacédémoniens, en attaquant

 leur

leur ville sans différer un moment ; mais comptant qu'il ne pouvoit manquer de s'en rendre maître, lors qu'il jugeroit à propos d'en former le siege, il remit l'attaque au lendemain: Ce délai sauva Sparte ; et Cinéas, se rappellant alors cette maxime de Pirrhus, *qu' il y a des momens favorables et décisifs, qu'il faut saisir, et qui ne reviennent plus, quand on les laisse une fois échapper* ; ne put s'empêcher de dire, *qu'il est bien difficile même aux plus grands généraux de connoître ces momens, et de savoir en profiter*.

Dès que la nuit fut venue, les Lacédémoniens s'assemblerent pour déliberer sur le parti qu'ils avoient à prendre. On resolut de tirer une tranchée parallele au camp des ennemis pour leur disputer l'approche de la ville, en garnissant cette tranchée de soldats ; et comme il n'y avoit pas assés de monde pour faire un front égal à celui de l'armée de Pirrhus, et pour la combattre à découvert, il fut arrêté qu'on acheveroit de se fermer entierement, en ajoûtant aux deux extrémités du fossé une autre espece de retranchement, formé par une chaine de chariots enfoncés en terre, jusques aux moïeux des roues, afin qu' aïant une assiette ferme, ils rendissent les éléphans inutiles, et empêchassent la cavalerie de prendre en flanc les assiégés. On resolut aussi d'envoïer les femmes dans l'île de Crete ; mais si tôt qu'elles eurent appris le dessein qu'on venoit de former, elles coururent à

à l'assemblée ; et Archidamie, portant la parole au nom de toutes les autres, fit ses plaintes, et demanda à tous les sénateurs pourquoi ils avoient si mauvaise opinion d'elles que de s'imaginer, qu'elles pussent aimer, ou souffrir la vie après la ruine de Sparte.

A peine eut on commencé la tranchée, qu'elles vinrent avec des bêches, et des pioches se joindre aux travailleurs ; et après avoir exhorté ceux, qui devoient combattre le lendemain, à se reposer pendant la nuit, elles mésurerent la longueur de l'ouvrage, et en prirent pour leur tâche la troisieme partie. La tranchée, qui fut achevée en moins de dix heures, avoit neuf piés de largeur, six de profondeur, et neuf cens de longueur.

Dès que le jour parut, les femmes s'appercevant que les ennemis commençoient à se mettre en mouvement, présenterent les armes à tous les jeunes gens ; et leur abandonnant la tranchée, dont elles avoient fait une partie, elles les exhorterent à la bien garder. " Quelle douceur sera-ce pour vous," leur disoient elles, " de vaincre aux yeux de votre " patrie ? Ou quelle gloire acquerrez vous en " mourant entre les bras de vos meres, et de vos " femmes, après vous être montrés dignes de " Sparte par votre valeur ? " Après cette courte harangue, elles se retirerent ; et Chélidonide, appréhendant de tomber entre les mains de son

mari, si la ville venoit à être prise, alla préparer une corde pour s'étrangler en cas de besoin.

Cependant Pirrhus marcha à la tête de son infanterie pour attaquer de front les Lacédémoniens, qui l'attendoient de l'autre côté de la tranchée, les boucliers bien serrés. Il étoit non seulement impossible à ses soldats de la passer ; mais ils ne pouvoient pas même s'approcher du bord, et s'y tenir ferme, à cause que la terre s'y ébouloit. Ptolomée, fils de *Pirrhus, croïant qu'il étoit* plus facile d'entrer dans la ville par un autre endroit, prit avec lui deux mille Gaulois, et l'élite des Chaoniens, et s'avança vers la place où étoient les chariots, pour s'y ouvrir un passage ; mais il ne put y réüssir, tant ils étoient serrés, et enfoncés avant en terre. Dans cet embaras les Gaulois s'aviserent de dégager les roues, pour traîner les chariots dans la riviere voisine.

Le jeune Acrotate s'appercevant du danger, où seroit la ville, s'ils réussissoient dans leur entreprise, prit avec lui trois cens soldats ; et marchant par des chemins creux, où il ne pouvoit être découvert, il alla prendre Ptolomée par les derrieres, tomba brusquement sur les derniers, et les força de tourner tête pour combattre contre lui. Les Gaulois épouvantés perdent leur rang : s'entrepoussent les uns les autres : tombent la plus part dans

dans le fossé, et autour des chariots ; et après un long combat sont repoussés, et obligés de prendre la fuite. Pour Acrotate, tout couvert de sang, et fier de sa victoire, il retourne à son poste au milieu des louanges et des applaudissemens des femmes Lacédémoniennes, qui, aïant été témoinsdu courage intrépide qu'il avoit montré dans l'action, sembloient porter envie au bonheur, et à la gloire de Chélodonide.

Cependant Pirrhus combattoit le long du fossé, où les Spartiates se défendoient avec beaucoup de courage. La nuit mit fin à l'attaque, qui recommença le lendemain dès la pointe du jour. Les Macédoniens travaillerent avec une merveilleuse diligence à combler le fossé ; et les Spartiates redoublerent leurs efforts pour les en empêcher. Les femmes de ces derniers ne les quittoient pas. On les voïoit attentives à leur fournir des armes, à donner à manger et à boire à ceux qui en avoient besoin, et à retirer les blessés.

Pirrhus aïant forcé l'endroit où étoient les chariots, et s'étant ouvert un passage, pousse à toute bride avec ses gardes, et une partie de sa cavalerie vers la ville. Les femmes, qui l'apperçoivent, jettent des cris effroïables. Plusieurs Spartiates viennent à sa rencontre, il les attaque, et les renverse. Déja il étoit près de Lacé-

 démone,

démone, lorſque ſon cheval, percé d'un coup de flêche, et effarouché par la douleur, l'emporta bien *loin* dans la mêlée ; et en mourant le jetta par terre. Pendant que ſes amis s'empreſſent autour de lui, les Spartiates accourent, et à coup de traits repouſſent les Macédoniens au delà de la tranchée. Ceux-ci reviennent à la charge, tuent beaucoup de monde, en bleſſent un plus grand nombre, et ſe croïent déja maîtres de la ville, lorſqu'ils voïent arriver un des généraux d'Antigone avec un corps de troupes étrangeres, et le Roi Aréus avec *deux mille hommes* de pié.

Ces deux renforts ne firent que rallumer l'ambition de Pirrhus. S'imaginant qu'il lui feroit très glorieux de prendre la place, malgré ſes nouveaux défenſeurs, et ſous les yeux de ſon *roi*, il l'attaqua encore à pluſieurs repriſes ; *mais* comme il ne remportoit que des bleſſures, il renonça à ſon entrepriſe, et ſe mit à ravager le plat païs, où il auroit paſſé l'hiver, ſi une nouvelle eſpérance ne l'eut comme entrainé à Argos.

Il s'y étoit allumé une grande ſédition entre deux des principaux citoïens, Ariſtée, et Ariſtipe. Ce dernier, dans la vûe de s'emparer du gouvernement à l'excluſion de ſon rival, paroiſſoit vouloir s'appuïer de la faveur, et de la protection d'Antigone ; et Ariſtée, pour le prévenir, ſe hâta

hâta d'appeller Pirrhus. Celui-ci n'eut pas plutôt reçu le courier qu'il lui envoïa, qu'il se mit en marche. Les Lacédémoniens le laisserent partir sans l'inquiéter ; mais leur roi Aréus, lui aïant dressé une ambuscade, se jetta sur son arriere garde, tua la plus part des Gaulois, et des Molosses dont elle étoit composée, et mit les autres en fuite.

Pirrhus, piqué de la hardiesse du Lacédémonien, commande à son fils Ptolomée de l'aller charger. Aussi-tôt Ptolomée s'avance avec un corps d'élite : rencontre la cavalerie Lacédémonienne, qui poursuivoit les fuiards ; et l'oblige à en venir aux mains. Tandis que les deux partis se battoient avec un courage égal, Orésus, Crétois de naissance, se jette sur Ptolomée, et lui passe son épée au travers du corps. La mort du jeune prince fit prendre la fuite à ses soldats. Le général Evalcus, et ses Lacédémoniens les poursuivirent avec tant de chaleur, qu'ils s'avancerent jusqu'auprès du camp ennemi, sans s'appercevoir du danger auquel ils s'exposoient.

Pirrhus qui venoit d'apprendre la mort de son fils, et qui en ressentoit une vive douleur, mena promptement contre eux sa cavalerie ; et se jettant le prémier au milieu des rangs, il fut en un moment tout couvert de sang par le carnage qu'il fit

des

des ennemis. Il étoit toujours intrépide, et terrible dans les batailles : mais dans cette occasion où la vengeance, et la douleur ajoûtoient comme une nouvelle pointe à son courage, il se surpassa lui même, et par sa force et son audace il effaça tout ce qu'il avoit fait dans les autres combats. Par tout il cherchoit Evalcus dans la mêlée ; et l'aïant apperçu, il courut à lui, tua tous ses amis qui l'environnoient, et le perça lui même de sa javeline : puis descendant de cheval, il combattit à pié, et fit un carnage effroïable des Lacédémoniens, qu'il renversa sur le corps de leur général.

Après avoir sacrifié un si grand nombre de victimes aux manes de son fils, il continua sa route vers Argos. En arrivant il apprit, qu'Antigone étoit campé sur les hauteurs qui bordent la plaine. Il dressa son camp vers la ville de Nauplia dans un endroit, d'où l'on pouvoit découvrir celui d'Antigone ; et le lendemain matin il lui envoïa demander, s'il étoit d'humeur à vuider leur querelle par un combat singulier. Antigone se contenta de répondre : " qu'il ne convenoit point à un " général d'armée de s'exposer ainsi témérairement, et que, si Pirrhus étoit las de vivre, il " trouveroit bien des chemins pour courir à la " mort.

Cependant

Cependant les Argiens leur envoïerent à tous deux des ambassadeurs pour les prier de se retirer, et de permettre que leur ville demeurât amie de l'un et de l'autre, sans être assujetie à aucun d'eux. Antigone accepta la proposition, et donna son fils en ôtage. Pirrhus promit aussi de se retirer ; mais comme il ne donnoit aucun gage de sa parole, on crut qu'il n'agissoit pas sincerement, et on ne se trompoit point. Car vers le milieu de la nuit il s'approcha des murailles ; et Aristée lui aïant ouvert une des portes, il eut le tems de faire entrer ses Gaulois, et de se saisir de la place publique, avant d'être aperçu ; mais le bruit qu'on fit, en ôtant les tours que les éléphans avoient sur le dos pour les faire passer sous la porte, et en les leur remettant quand ils furent entrés, le fit découvrir. Les Argiens, voïant les ennemis dans leur ville, courent à la citadelle, et députent vers Antigone pour le presser de venir à leur secours. Il y marche sans délai avec ses meilleurs soldats. En même tems arrive aussi Aréus avec mille Crétois, et quelques Spartiates. Toutes ces troupes, s'étant jointes, chargent avec furie les Gaulois, et les mettent en desordre. Pirrhus accourt pour les soutenir ; mais au milieu du tumulte, et de la confusion qui regnoient partout pendant l'obscurité de la nuit, il ne peut ni se faire entendre, ni se faire obeïr. Quand le jour parut, il fut bien sur-

pris

pris de voir la citadelle remplie d'ennemis. Pour lors perdant toute espérance, il ne songea plus qu'à se retirer. Mais se ressouvenant que les portes de la ville étoient trop basses pour les éléphans, il manda à son fils Hélénus qu'il avoit laissé dehors avec le gros de l'armée, de démolir un pan de la muraille pour laisser une sortie libre à ses troupes. L'envoïé, à qui la peur avoit fait oublier l'ordre de Pirrhus, en porta un tout contraire. Aussi-tôt Hélénus accourt avec sa cavalerie, et le reste des éléphans. Quand il entra, Pirrhus commençoit à se retirer, tournant de tems en tems visage, et repoussant avec courage ceux qui le poursuivoient. Mais dès qu'il se fut une fois engagé dans la rue étroite, qui menoit à la porte, la confusion, qui étoit deja fort grande, augmenta infiniment par l'arrivée des troupes, que son fils amenoit à son secours.

Il avoit beau leur crier, qu'ils reculassent pour dégager la rue, ils ne l'entendoient point, et alloient toujours en avant. Pour surcroit de malheur un des plus grands éléphans étant tombé de travers au milieu de la porte, et ne pouvant se relever, empêchoit les soldats de sortir. Alors Pirrhus, voïant le chemin fermé, se dépouilla des marques de la dignité roïale ; et se confiant en la bonté de son cheval, se jetta au milieu des ennemis, pour tâcher, s'il étoit possible, de sortir

de

de la ville par quelque endroit. Comme il combattoit en désespéré, un soldat lui donna un coup de javeline au travers de la cuirasse. Pirrhus se tourna aussi-tôt contre celui qui l'avoit frappé. C'étoit un Argien. Sa mere, qui, comme toutes les autres femmes de la ville, regardoit le combat de dessus le toit d'une maison, croïant que son fils alloit être tué, arracha une grosse tuile avec ses deux mains, et la jetta sur Pirrhus.

Elle lui tomba à plomb sur la tête, et le casque n'aïant pu parer le coup, d'épaisses ténebres lui couvrent les yeux, il lâche les rênes de son cheval, et tombe à terre sans être remarqué de personne. Quelques momens après Zophire un des confidens d'Antigone, s'étant approché de lui, le reçonnût, et le fit porter dans une maison voisine. Pirrhus ne fut pas lontems sans y donner des signes de vie. Zophire, qui s'en apperçoit, tire son sabre pour lui trancher la tête. Le Roi le regarde avec un oeil plein de fureur, et d'indignation; mais il ne peut parer les coups de son ennemi, qui, tout effraié, et d'une main tremblante, lui coupe la tête à plusieurs reprises.

Alcioné fils d'Antigone, aïant appris la mort de Pirrhus, vint à l'endroit où étoit le cadavre; et aïant demandé à voir sa tête, il la prit, et la porta à son pere. Il en fut fort mal reçu, comme faisant un personnage indigne de son rang.

Antigone

Antigone, rappellant dans sa mémoire le triste sort d'Antigone son aïeul, et deDémétrius son pere, ne put refuser des larmes à un spectacle si lugubre; et fit rendre des honneurs magnifiques au mort. Ensuite après s'être emparé du camp, et de toute l'armée de Pirrhus, il envoïa son fils à Hélénus pour le consoler de la perte qu'il venoit de faire, et le prier de se rendre auprés de lui. Hélénus s'y rendit sur le champ, en habit de deuil; et Antigone lui dit ces paroles remarquables.

" Mon fils, l'habit que vous portez, loin de " me remplir de joïe, me couvre de honte, et " de confusion au milieu de la victoire. Recevez " de ma main les cendres de votre illustre pere. " Recevez vos amis, que j'ai fait prisonniers de " guerre. Recevez votre bagage, et le roïaume " d'Epire que je vous laisse, et où je vous " souhaitte un regne long, et heureux. Allez, " souvenez vous de la fragilité des choses hu- " maines. La Macédoine a changé dix, à douze " fois de maître en moins de cinquante ans. La " gloire des Grecs est entierement flétrie; et " tandis que nos voisins s'agrandissent par la " bonne intelligence qui regne entre eux, autant " que par leur intrépidité, nous nous préparons " des chaines par nos guerres continuelles; puis- " que nous nous mettons par là hors d'état de " resister aux ennemis du dehors. Nous déchirons

" nous

" nous mêmes nos propres entrailles. Les chefs " des différens partis ne cherchent qu' à satisfaire " leur cupidité : le bien public est la derniere " de leurs pensées : le sang du peuple ne leur " coute rien : la Grece est épuisée d'hommes, et " d'argent ; et les Romains, dont l'ambition n'a " point de bornes, ne manqueront pas de profiter " de nos divisions, et de subjuger un peuple " obstiné à se détruire lui-même.

Antigone se tournant ensuite vers Cinéas, qui accompagnoit Hélénus, lui parla en ces termes. " Le chagrin, qui est peint sur votre visage, " montre assés, Cinéas, que ce n'étoit pas le roi " d'Epire, mais Pirrhus que vous aimiez. C'est " à vos conseils, que ce prince est redevable de " toute sa gloire ; et il passeroit aujourd'hui " pour le plus grand, et le plus sage de tous les " rois, s'il les avoit toujours suivis. Continuez à " rendre à sa famille les services, que vous ne " pouvez plus rendre à lui-même. Remenez " son fils en Epire : tenez lui lieu de pere ; et " faites lui bien comprendre que la véritable " grandeur des Rois ne consiste pas à faire des " conquêtes, mais à rendre leurs peuples heu- " reux.

Cinéas étoit alors si pénétré de douleur, qu'il ne s'apperçut pas même, qu' Antigone lui adressoit la parole. Quelques jours après il réprit

avec

avec son nouveau maître la route d'Epire ; mais avant d'arriver à Eacipole, il tomba dans une maladie, qui le conduisit au tombeau.

Comme Hélénus ne voulut point l'abandonner, l'armée fut contrainte de discontinuer sa marche. Ce prince rendit à Cinéas tous les soins qu'un fils doit à son pere, et ne négligea rien pour sa guérison ; mais la douleur, qui avoit saisi le coeur du malade, rendit tous les remedes inutiles.

Cinéas, sentant approcher sa fin, dit à Hélénus. "Le tems est venu, Seigneur, de nous séparer "pour toujours. J'ai servi le meilleur, et le "plus grand de tous les rois. Je souhaitte, que "vous vous le proposiez pour modele ; mais en "imitant ses vertus, n'oubliez point, que les plus "grands hommes ne sont pas sans défauts. Quand "vous serez de retour en Epire, faites vous "aimer, et respecter de vos peuples, et des "nations voisines par votre sagesse, votre modé-"ration, et toutes les vertus nécessaires à un roi, "qui veut être le pere, et non le tiran de son "peuple, l'arbitre et non le fleau des nations "étrangeres. Ne tâchez point par une fausse "politique de semer la division parmi vos voisins, "de les rendre jaloux les uns des autres, et de "profiter de leur haine mutuelle pour vous

"appro-

" approprier leurs terres. Il eſt quelque fois
" aſſés facile de réüſſir dans un pareil plan ; mais
" quand les princes, qu'on veut diviſer, viennent
" à s'appercevoir, qu'en prénant les intérêts des
" des uns au préjudice des autres, on ne conſulte
" que ſon propre agrandiſſement, on a beau leur
" faire des proteſtations, ils vous abandonnent, ſe
" reüniſſent tous pour ſoutenir la même cauſe, et
" voüs font la victime du ſacrifice que vous avez
" préparé.

" Souvenez vous ſur tout, que du choix de
" vos domeſtiques dépend votre bonheur, et celui
" de votre roïaume. Prenez garde de ne point
" mettre à la tête des affaires des hommes violens
" et emportés, qui penſent follement que tout
" doit céder à leur volonté. Ces ſortes de gens
" rendent leur maître, et une nation mépriſables
" au dehors, et ſement inſenſiblement la diviſion,
" et la revolte au dedans. Choiſiſſez pour vos
" miniſtres des hommes, que la prudence gouverne,
" que l'or ne peut corrompre, que les dignités ne
" ſauroient éblouïr, qui connoiſſent les cours
" étrangeres, et qui n'ont en vûe que le ſeul bien
" de la nation. Que tous les emplois du roïaume
" ſoïent remplis par des perſonnes habiles,
" vertueuſes, et déſintéreſſées. N'accordez rien
" aux recommendations, ni à la naiſſance, ſi le
" vrai mérite n'y eſt pas attaché. Protegez les

Nn " honnêtes

" honnêtes gens, et ne recompensez que la vertu.
" Ne vous laissez point intimider par les partis,
" qui pourroient se former contre vous dans votre
" roïaume. C'est une fausse politique d'emploïer
" ceux, dont on a eu la foiblesse de craindre les
" menaces. Un prince, qui a le bonheur d'avoir
" de bons domestiques, ne doit jamais s'en défaire
" pour contenter quelques esprits turbulens, que
" l'envie, la haine, ou l'ambition pousse quelque
" fois au dernieres extrémités.

" Aïez toujours des sentimens de modération, et
" de justice. Aimez les hommes non par le
" desir de vous attirer leur estime, et de les
" faire servir à vos desseins, ni par la crainte
" d'être puni de Dieu pour les avoir immolés à
" votre ambition, mais parcequ'ils sont hommes
" comme vous, et que tous les hommes ne
" different entre eux que par de *vains titres*, des
" dignités chimériques, et ce qu'il leur plaît
" d'appeller richesses. Aimez Dieu dans ses
" créatures, c'est l'amour le plus pur que vous
" puissiez avoir, et c'est aussi celui qu'il recom-
" pensera le mieux. Eloignez de vous ceux
" d'entre les grands, qui ne chercheront qu' à
" flatter vos passions ; et accoutumez vous à vous
" entendre dire des vérités dures et affligeantes.
" Ne vous imaginez pas, comme la plus part de vos
" ancêtres, que vos sujets sont des esclaves ; mais

" songez

" songez plutôt que vous n'avez été établi au
" dessus d'eux, que pour les rendre heureux.
" Adieu, Seigneur : je me meurs : souvenez
" vous.- - - - -

A ces mots Hélénus, pénétré de douleur, embrassa Cinéas, sans pouvoir lui parler ; mais voïant qu'il expiroit entre ses bras, il s'écria. " O mon pere, je ne vous quitterai point : je " veux qu'on me mette sur le bucher avec vous." Les généraux de l'armée, aïant appris que ses gardes ne pouvoient le faire sortir de la tente de Cinéas, allerent le trouver, et lui firent entendre, que le salut de l'Epire exigeoit de lui de la fermeté dans cette occasion. L'armée se remit en marche ; et par tout où elle passa on n'entendit que des cris, et des gémissemens. Enfin on arrive à Eacipole, capitale du roïaume. D'abord on fait la cérémonie du couronnement d'Hélénus ; et ensuite on éleve un bucher sur lequel on brule le corps de Pirrhus, et celui de son ministre. Le peuple et les soldats sont remplis de tristesse. Chacun croit avoir perdu un pere, et un protecteur dans l'un et dans l'autre. " La mort," disoit-on, " vient de nous enlever le plus grand des rois, et " le plus vertueux des ministres. Ce dernier " n'aimoit point la nation pour l'amour du Roi, " mais il aimoit le Roi pour le bien de la na-

 " tion :

" tion : il nous aimoit par conséquent d'un
" amour fincere et véritable. Cinéas n'a jamais
" cherché ni à faire sa fortune à la cour, ni à
" enrichir ses amis, ni à se faire un parti dans le
" roïaume. Il n'a recommandé au Roi que des
" personnes vertueuses, et d'un mérite reconnu :
" il ne lui a jamais caché la vérité ; et il ne lui a
" point donné de conseils violens, et contraires au
" bien public. Ambassadeur chés les Romains,
" il s'est attiré leur admiration et leur estime.
" Comme ministre d'état il a enrichi, et embelli
" l'Epire, en y faisant fleurir le commerce, les
" arts, et les siences ; et par le bon ordre qu'il
" y a établi, il l'a fait craindre, et respecter de
" toutes les nations voisines. Cinéas étoit sans
" contrédit le meilleur de tous nos généraux.
" Quelle habilité, et quelle valeur n'a-t-il pas
" fait voir à la bataille d'Asculum, et à celle
" d'Héraclée ? Avec quelle prudence n'a-t-il
" pas retiré nos troupes de la Sicile ? Quelle
" sagesse n'a-t-il pas montré à notre retraite
" d'Italie ? Les siecles futurs ne produiront
" peut-être jamais un homme semblable à lui."
Dès que les corps furent consumés, on mit les cendres dans une urne d'or, qu' Hélénus fit placer dans le temple d'Eacipole.

Pirrhus

Pirrhus pouvoit avoir quarante, à quarante cinq ans, lorsqu'il mourut. Ce prince joignoit à de grandes qualités des défauts presque aussi grands. Tout fugitif qu'il étoit, il sut se faire aimer d'Antigone, de Démétrius, et de Ptolomée. Etant à la cour d'Egipte, il s'y fit estimer par ses manieres nobles, et prévénantes. Ses voïages dans toutes les différentes parties de l'Egipte, et les conseils qu'il demanda si souvent à Cinéas sont des preuves du desir ardent, qu'il avoit de s'instruire. Dès qu'il se vit paisible possesseur de l'Epire, il s'attacha particulierement à y faire fleurir le commerce, et les beaux arts. Les Romains, qui connoissoient parfaitement le mérite guerrier, lui ont rendu cette justice, qu'en expérience, et en valeur il a surpassé tous les rois, et tous les capitaines de son tems. Annibal, qui veçut environ cent ans après lui, l'a caractérisé en disant, que personne n'avoit jamais su mieux que lui prendre ses postes, et ranger ses troupes: qu'il avoit l'art de gagner les hommes, et de se les attacher, en sorte que les peuples d'Italie auroient mieux aimé l'avoir pour maître, tout étranger qu'il étoit, que le peuple Romain, qui depuis tant d'années tenoit le prémier rang dans le païs. Jamais prince n'a recompensé avec plus de plaisir, ni puni avec plus de peine. Il détestoit la flatterie, et les assiduités. Il aimoit les per-

personnes sinceres et vertueuses, et souffroit qu'on lui dit des vérités désagréables: enfin il ne souhaittoit les richesses que pour être en état de faire plaisir aux grands hommes qui reclamoient son assistance. Voila quelles étoient les qualités de Pirrhus; mais par combien de défauts ne furent elles point en quelque sorte effacées?

N'est ce pas une chose bien condamnable dans Pirrhus de n'avoir été nulle part moins que dans l'Epire, lieu de sa naissance, et son roïaume? S'il eut aimé véritablement ses peuples, n'auroit il pas fait consister son courage à les défendre, son bonheur à les rendre heureux, et sa gloire à leur procurer une paix tranquille, et assûrée?

Ses vertus guerrieres lui manquerent en plusieurs occasions. Il fut vaincu par les Romains près d'Asculum, pour avoir mal pris son terrein. Il manqua de prendre Lacédémone, pour en avoir différé l'attaque; et il se perdit à Argos, pour s'être engagé témérairement dans le milieu d'une ville ennemie.

Si Pirrhus venoit aisément à bout de gagner des provinces, et des roïaumes, il n'avoit pas l'art de les conserver. Ce qu'il avoit acquis par ses grands exploits, il le perdoit par ses vaines espérances; et l'envie, qu'il avoit de courir après ce qu'il n'a-

voit

voit pas, l'empêchoit souvent de conserver ce qu'il avoit. C'etoit un homme, qui avoit le dé heureux, mais qui câsoit mal.

Un grand défaut dans Pirrhus, c'est de s'être toujours exposé sans ménagement comme un simple soldat, et d'avoir tiré plus de vanité des actions personnelles, qui montroient seulement beaucoup de force de corps, et de hardiesse, que de la conduite sage et attentive d'un général qui veille à la sûreté du tout, et qui ne confond point son mérite, et ses devoirs avec ceux d'un simple soldat.

Un autre défaut essentiel, c'est d'avoir entrepris les guerres qu'il a soutenues, sans reflection, sans cause, par tempérament, par passion, par habitude, et par impuissance de se tenir en repos.

Mais le défaut, qui le caractérise d'avantage, c'est de s'être livré sans examen aux moindres apparences de succès, d'avoir changé de desseins et de vûes avec trop de facilité, et d'avoir tout commencé sans rien finir.

Fin du dernier livre.



ADDITION

à la Page 480, Ligne 25.

La tortue avoit dix à douze piés de hauteur, et étoit composée d'une grosse charpente très solide et très forte. La base en étoit quarrée, et chaque face de vingt cinq piés. Elle étoit couverte d'une espece de matelas piqué, et composé de peaux crues, préparées avec diférentes drogues pour la mettre en sûreté contre les feux qu'on pouvoit lancer dessus. Cette pésante machine étoit soutenue sur quatre roues, et quelque fois sur six, ou sur huit. On l'appelloit tortue, parcequ'elle servoit de couverture et de défense aux soldats qui travailloient dessous, et qui s'y trouvoient aussi en sûreté que la tortue l'est dans son écaille. Elle servoit également pour le comblement du fossé et pour la sape.

Pirrhus avoit inventé une espece de tortue, composée de soldats. Plusieurs fantassins, ramassés ensemble, mettoient leurs boucliers les uns contre les autres par dessus leurs têtes ; et formoient ainsi un toit si bien composé, et si ferme

que, quelque effort que les aſſiegés puſſent faire, ils ne pouvoient ni le rompre, ni l'ébranler. On faiſoit monter ſur la prémiere tortue des ſoldats qui en formoient une ſeconde ; et par ce moïen ils égaloient quelque fois la hauteur des murs de la ville qu'ils aſſiegeoient.

Les catapultes étoient des machines deſtinées à lancer des traits, des flêches, et des pierres. Il y en avoit de diverſes grandeurs, et qui par cette raiſon produiſoient plus ou moins d'effet. Elles reſſembloient aſſés à nos arbalêtes. Celles, qui étoient deſtinées à pouſſer des pierres les lançoient avec tant de rapidité et de violence qu'elles faiſoient ſauter les crénaux, rompoient les angles des tours, et emportoient toute une file de ſoldats d'un bout jusqu' à l'autre.

Les baliſtes ne différoient des catapultes que par leur groſſeur, et leur péſanteur. On ne s'en ſervoit que pour lancer des pierres ; et elles n'étoient emploïées qu'aux ſieges de places, au lieu que les catapultes n'étoient gueres d'uſage que dans les batailles.

TABLE

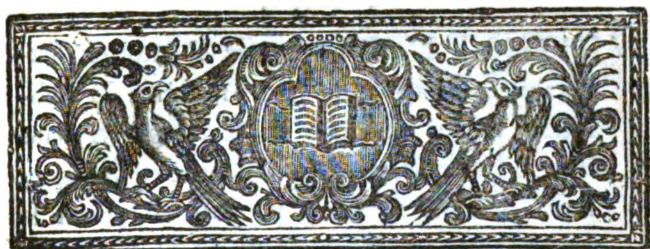


TABLE DES Principales Matieres.

A

ALE-

ANTI-

ANTIS-

BELIER.

B

C

CORIN-

D

mauvaiſe

EACIDE,

E

Xerxes

H

HIP-

LA-

L

MAR-

N.

OLIM-

O

P

PHI-

mais

PTO-

Q

R

T

TI-

TRI-

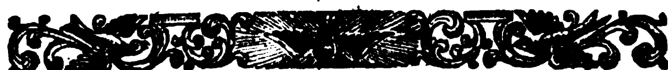
V

X

Z

F I N.





ERRATA.

Page.	Ligne.	Errata.	Liſez.
14	9	eu	eue
49	12	mit	mis
79	22	qu'il	qu'il eſt
89	13	cruautes	cruautés
104	8	avoit	avoient
116	19	eux	eut
181	14	emploïe	emploïé
221	11	eu	eue
223	10	de de	de
233	21	tirant	tiran
251	25	il	ils
271	27	armé	armée
318	18	qui et	qui eut
330	10	Preteurs	Cenſeurs
330	13	leur	leurs
392	15	la men	de la mer
394	25	pat un	par un
411	26	vint	alla
448	4	eſt en	en eſt
472	6	qu'ils	qu'il
500	18		y en eut il
503	6	ſes	les
513	1	accorder,	accorder et
527	22	arriveé	arrivée
541	4	des des	des
549	18	veçut	vecut
555		Aſcrotate	Acrotato